



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

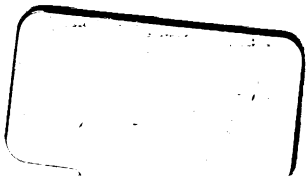
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











ŒUVRES POÉTIQUES  
DE  
REMY BELLEAV

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR  
CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

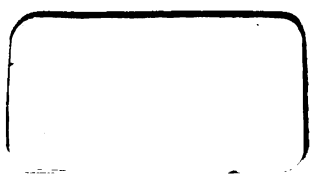
M DCCC LXXVIII





LA

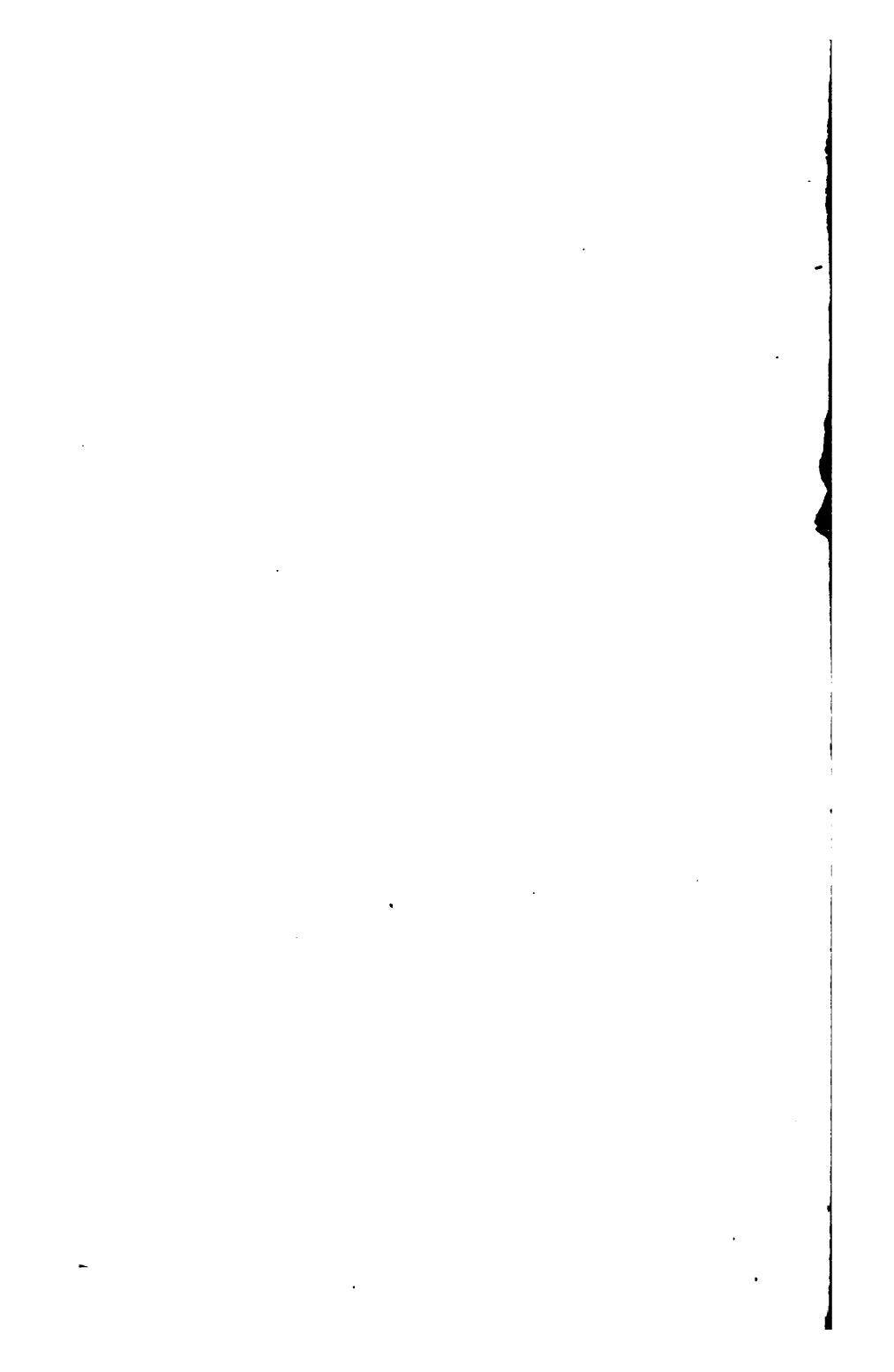
PLÉIADE FRANÇOISE











ŒUVRES POÉTIQUES  
DE  
REMY BELLEAV

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER

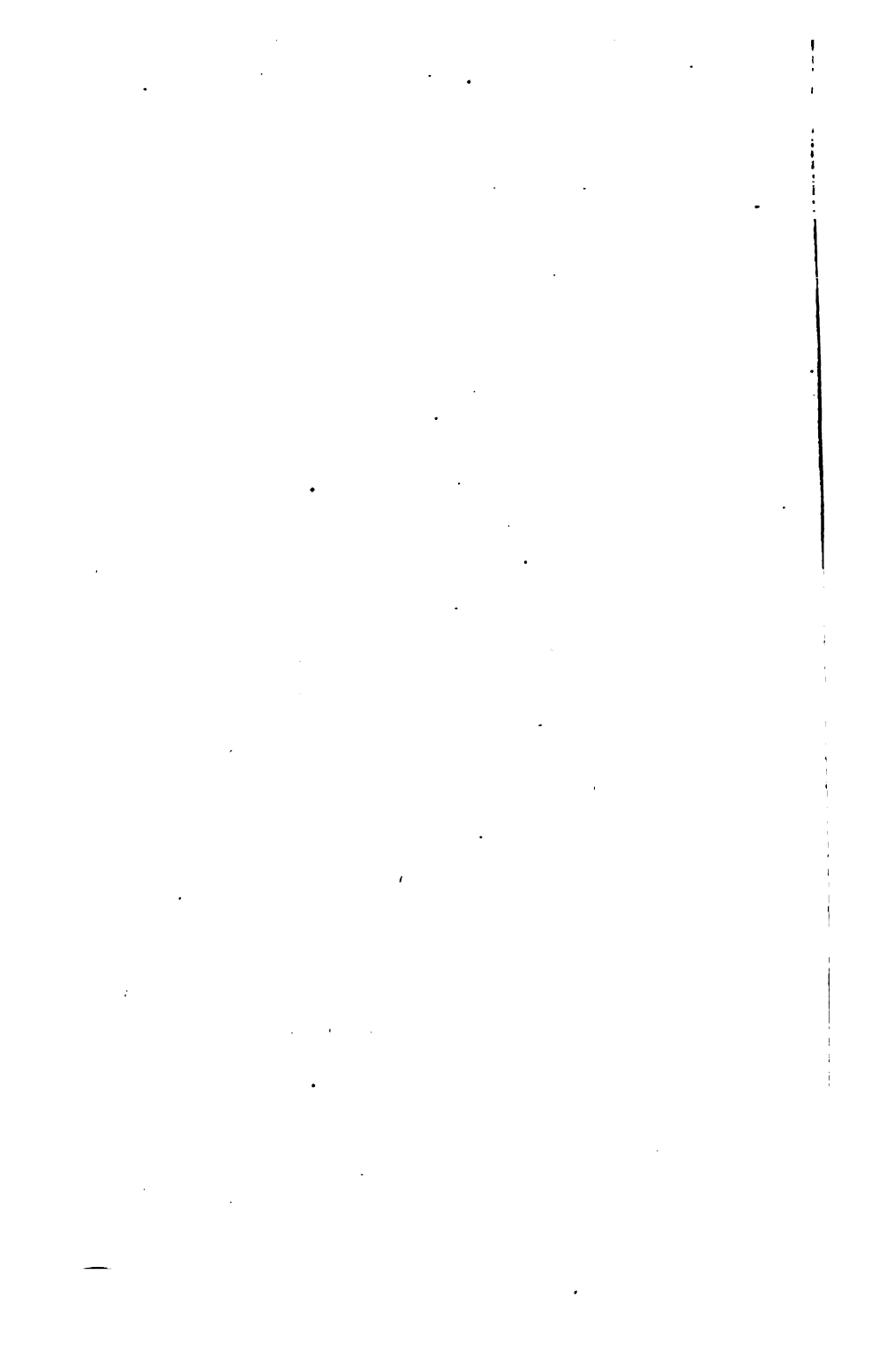


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M DCCC LXXVIII





LA

PLÉIADE FRANÇOISE

*Par vne fi basse escriture,  
Le paiment de la nourriture  
Qu'autrefois dedans toy i'ay pris<sup>1</sup>.*

Ailleurs il se rappelle, non sans plaisir, ni même sans émotion, la chétive source voisine de sa demeure natale, son « petit Ronne argentin<sup>2</sup> ».

Rien dans les Œuvres de Belleau ne peut nous faire connaître l'année de sa naissance. Ses biographes la placent en 1527<sup>3</sup>, et comme les archives de sa ville natale, détruites ou dispersées, ne remontent qu'à 1570<sup>4</sup>, il est impossible de vérifier cette date.

De la Porte, dans ses *Épithètes*, qualifie notre poète de « gentilhomme », mais nous n'avons aucune preuve qu'il ait eu un droit officiel à ce titre, décerné quelquefois assez légèrement par de bienveillants amis à ceux qui faisaient bonne figure dans le monde, surtout lorsqu'ils avaient porté les armes avec honneur.

Nous manquons également de renseignements sur l'éducation de Belleau; nous ne pouvons l'apprécier que par les fruits qu'elle a produits et par l'excellente réputation qu'elle lui a procurée. Entre tant de poètes érudits, il fut, à juste titre, considéré comme un des plus doctes.

*Tu t'abuses, Belleau, fi pour estre sçauant,  
Sçauant & vertueux, tu penses qu'on te prise :*

lui a dit du Bellay<sup>5</sup>, dans un accès de misanthropie; et cette flatteuse appréciation est complètement d'accord avec l'opinion générale.

Le caractère sérieux de Belleau ne l'empêchait pas de prendre part aux joyeux divertissements de ses amis.

Nous avons vu dans la biographie de Jodelle<sup>6</sup> que « les

1. Voyez, pour le reste de la pièce, l'*Appendice*, à la fin du t. II.

2. T. I, p. 61.

3. « Remy Belleau mourut à Paris le septieme iour de mars 1577, âgé de cinquante ans. » (*La Vie de Remy Belleau*, par Guillaume Colletet, Œuvres de Belleau, édit. de M. Gouverneur, t. I, p. xxij.)

4. Œuvres de Belleau, édit. de M. Gouverneur, t. I, p. xxxij.

5. Œuvres de Joachim du Bellay, t. II, p. 235.

6. P. xliij.

principaux roulets » de ses pièces furent joués par Jean de la Péruse et Belleau, et que ce dernier se trouvait à côté de Baif pendant la fête quelque peu païenne organisée en l'honneur du poète tragique<sup>1</sup>. Partout du reste où allait Ronsard on était sûr de trouver Belleau. Ils étaient inséparables, ou plutôt, comme l'a dit d'une façon simple et touchante l'illustre poète :

... RONSARD & BELLEAU n'étoient qu'un<sup>2</sup>.

Compagnons de plaisir comme de travail, ils faisaient ensemble de longues excursions dans les environs de Paris, des promenades sur l'eau, des parties de bain. D'ordinaire Ronsard confiait à son ami ses amours véritables ou poétiques ; souvent il l'emmenait dans ses visites galantes ; parfois aussi il le priait sans façon de le laisser s'y rendre seul :

*Ne me fuy point, Belleau, allant à la maison  
De celle qui me tient en douleur rompareille.*

.....

*Pour ton profit, Belleau, que ton regard ne voye  
Celle qui par les yeux la playe au cœur m'enuoye  
De peur qu'il ne recoive vn mal au mien pareil.  
Il suffit que sans toy ie sois seul miserable :  
Reste sain, ie te pri', pour estre secourable  
A ma douleur extreme & m'y donner conseil<sup>3</sup>.*

Il est piquant de voir Belleau expliquer ainsi, dans son commentaire sur le second livre de Ronsard, ce passage déjà si clair par lui-même : « Il me prie de ne l'accompagner lors qu'il va voir sa Maîtresse, à fin que restant sain, ie le puisse consoler, & que le tiers ne fert bien fouuent que dē rompre l'entreprise. »

Quoique assez sobre, Ronsard fait, à l'occasion, de fréquentes libations en l'honneur de ses maîtresses, et s'efforce mais vainement, de décider son compagnon à l'imiter :

1. P. xxj.

2. *Élégie XX*. A Remy Belleau, excellent Poète François. *Œuvres*, p. 420. Paris, Buon, M. DC. XXIII.

3. *Amours*, liv. II, lrv, p. 175.

*Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,  
Neuf fois ie m'en vay boire aux lettres de son nom  
Et toy fi de ta belle & ieune Magdelon,  
Belleau, l'amour te poind, ie te pri'ne l'oublie<sup>1</sup>.*

Belleau, qui, plus discret que Ronsard, n'avait jamais laissé échapper le nom de Magdelon, a grand soin de n'éclaircir par aucune note les vers que nous venons de citer. Dans une pièce intitulée : *Élection de sa demeure*, il sacrifie à l'une de ses maîtresses, le séjour de la campagne. Est-ce à Madelon? Il est impossible de le savoir sûrement, car le poète se contente de nous apprendre, que d'une aiguille mignonne :

*Deffus la gaze elle façonne*

*Les douze lettres de son nom<sup>2</sup>.*

Toutefois, comme il y a peu de noms de douze lettres, il est permis de supposer que l'amante de Belleau brodait à la suite de son prénom de Madelon ou de Madeleine un court nom de famille, qui, bien probablement, commençait par une M. Ce qui nous le fait supposer, c'est que, dans l'édition des *Odes d'Anacréon* de 1574, une rédaction entièrement différente du sonnet commençant par :

*Depuis que ie baißt ta bouche vermeilleste,*

porte en titre : A M. M.<sup>3</sup> c'est-à-dire, suivant toute apparence : à Madeleine M.

Quant aux vers *sur la maladie de sa maistresse*, ils ne peuvent s'appliquer à la même personne. Il y est question d'une Catherine, que, conformément au goût des élégantes de ce temps, il désigne par le diminutif Catin, alors fort à la mode, et que, dans sa *Bergerie*, il appelle aussi Catelon.

Faut-il prendre au sérieux la *Complainte sur la mort d'une maistresse* et déplorer le trépas de Catin? Nous ne le croyons pas. La pièce, trop spirituellement triste, ne porte aucune trace de véritable émotion, et semble un exercice littéraire, destiné à ne tromper personne.

Quoi qu'il en soit, Catin, morte ou vive, fut remplacée

1. *Amours*, liv. II, xi, p. 133.

2. T. I, p. 80 et 81.

3. Voyez à l'*Appendice*.

dans le cœur de Belleau qui, un peu plus loin, nous chante ses amours d'arrière-saison<sup>1</sup>.

En 1554, lorsque Henri Estienne publia pour la première fois le texte d'Anacréon, accompagné d'une version latine, Belleau, en sa double qualité d'érudit et de poète, se passionna pour cette révélation charmante et inattendue du génie grec, et ne désespéra point d'en transporter quelque chose dans notre langue.

Au premier abord les qualités un peu austères de Belleau paraissaient incompatibles avec l'extrême flexibilité de talent nécessaire à la tâche qu'il avait entreprise.

*Tu es yn trop sec biberon  
Pour yn tourneur d'Anacreon,*

lui dit Ronsard en tête d'une *Ode* qu'il lui adresse<sup>2</sup>; « boy donques, » ajoute-t-il; mais il reprend bientôt d'un ton grave :

*Mais non, ne boy point, mon BELLEAU,  
Si tu veux monter au troupeau  
Des Muses, dessus leur montaigne :  
Il vaut trop mieux estudier,  
Comme tu fais, que s'allier  
De Bacchus & de sa compagne.*

Un autre obstacle plus sérieux retardait le poète traducteur, l'exiguité de ses ressources. Un Mécène, aujourd'hui oublié, mais dont sa reconnaissance nous a conservé le nom, Chretophle de Choiseul, abbé de Mureaux, après avoir entendu la lecture d'une partie de son travail, lui procura le moyen de rester à Paris, où il lui était plus facile de l'achever. Belleau l'en remercie avec effusion en lui adressant, le 15 août 1556<sup>3</sup>, sa traduction d'Anacréon, à la faveur de laquelle il fit connaître au public dix de ses *Petites Inventiones*, composées dans sa première jeunesse<sup>4</sup>.

A la suite de la dédicace à l'abbé de Mureaux, vient, en tête des *Odes d'Anacréon*, une élégie adressée par Ronsard

1. T. I, p. 147.

2. *Odes*, liv. III, xxii, p. 422.

3. T. I, p. 323.

4. T. I, p. 4.

au même personnage, avec qui il paraît lié d'une étroite amitié, et qu'il appelle familièrement « mon Choiseul, mon demy ». C'est dans cette épître que le brevet officiel de septième poète de la Pléiade est délivré à Belleau :

*. . . la France mere a produit pour vn temps  
Comme vne terre grasse, vne moisson d'enfans.*

*Maintenant à son tour fertile, elle commence  
A s'enfer tout le fein d'une belle semence*

*Te conceuant, Belleau, qui viens en la brigade  
Des bons, pour accomplir la septieme Pleiade.*

D'après ce qui précède, il est permis de croire que c'est Ronsard qui a fait connaître Belleau à l'abbé de Mureaux. Il est probable aussi qu'en le présentant au cardinal de Lorraine, il l'a mis pour la première fois en rapport avec les différents membres de cette illustre maison. En effet, dans une épître des plus hardies, le chef de la Pléiade rappelle en ces termes au cardinal les services qu'il lui a rendus :

*Vn chacun se taisant, car on ne scauoit lors  
Qui des deux camps auroit les destins les plus forts,  
Il réueilla BAIF pour repousser l'iniure  
Qu'on vous faisoit à tort, par sa docte escriture :  
DES-AVTELS & BELLEAV & mille autres esprits  
Furent par son conseil de vos vertus espris ;  
Il n'escriuit iamais qu'il n'eust la bouche pleine  
Des illustres vertus de CARLES DE LORRAINE<sup>1</sup>.*

On voit, par ce curieux morceau, que Ronsard avait enrôlé successivement toute sa brigade au service de la maison de Lorraine. Belleau s'attacha particulièrement à un frère du cardinal, René, marquis d'Elbeuf, général des galères de France, dont il vante l'affabilité, en homme qui l'a éprouvée et qui s'en montre profondément reconnaissant :

*Diray-ie ses bontez, sa nature gentile,  
Sa façon compagnable, & sa grace facile ?*

1. *Le Bouage royal*, p. 723.

*Ses discours bien couplez, son gracieux accueil,  
Vne douceur naïfue, & comme d'un bon œil  
Il careffoit courtois les hommes remarquables  
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables <sup>1</sup>?*

En 1557, quand l'expédition de Naples fut résolue, Belleau voulut y prendre part sous la conduite de son protecteur. Ronsard en fut surpris et affligé :

*Donc, Belleau, tu portes enuie  
Aux despouilles de l'Italie  
Qu'encores ta main ne tient pas,  
Et, t'armant sous le duc de Guise  
Tu penses veoir broncher à bas  
Les murailles de Naples prise.  
l'eusse plustost pensé les courses  
Des eaux remonter à leurs sources  
Que te veoir changer aux harnois,  
Aux piques & aux harquebuses,  
Tant de beaux vers que tu auois  
Receu de la bouche des Muses <sup>2</sup>.*

Insensible à ces représentations, Belleau ne renonça pas à son projet; c'est en témoin oculaire qu'il parle des exploits du marquis d'Elbeuf :

*ie l'ay veu  
Rouge de feu gregeois & de lances à feu,  
Poudreux, noir, ensouffré, & couuert de fumee,  
Se lancer furieux contre la poupe armee  
Combatant peste-meste à bouche de canon,  
Pour aquerir d'honneur yn immortel renom <sup>3</sup>.*

Bien que le poëte ne nous ait rien dit de la part qu'il prit à l'action, nous savons, par un témoignage contemporain irrécusable, qu'elle fut sérieuse et qu'il a « toujours fidèlement & courageusement assisté de sa teste & de sa main, de sa valeur & de ses conseils <sup>4</sup> », son intrépide protecteur.

1. T. II, p. 73 et 74.

2. *Odes retranchées*, 1609, t. II, p. 425.

3. T. II, p. 73.

4. *Éloges de Sévole de Sainte-Marthe*, mis en françois par Guillaume Colletet, 1644, 4<sup>o</sup>, p. 266.



L'année suivante, en 1558, le roi fit rédiger par écrit les coutumes du Perche « par Messieurs le Président de Thou<sup>1</sup>, Faye & Violle en l'Assemblée des Estats de la Prouince tenue au chapitre de Nogent par la follicitation de feu messire Iuuenal des Vrfins, Euefque de Lantriguiet<sup>2</sup> ».

Cette circonstance ramena le poète dans sa ville natale. « Il y revint, dit M. Gouverneur<sup>3</sup>, en compagnie du docteur Daurat, son maître, de Nicolas Goulet, Gérard et Nicolas Denizot, ses illustres compatriotes et amis, tous jaloux de célébrer les grandes assises percheronnes, convoquées à Nogent... Ce ne fut pendant leur durée que jeux et réjouissances. On était dans les plus beaux jours de l'année (juillet), l'affluence était nombreuse et choisie, la joie universelle; la foule prenait ses ébats dans les belles prairies où se promènent l'Huisne et le Ronne, prolongeant les plaisirs et les danses jusqu'au milieu de la nuit, et célébrant à l'envi le jeune poète nogentais. »

Ce fut à cette occasion que Belleau fit, en l'honneur de son pays, l'ode que nous avons eu occasion de citer dès les premières lignes de cette étude.

Dans le cours de cette même année, Charles III de Lorraine, fils du duc de Guise et neveu du marquis d'Elbeuf, protecteur de Belleau, épousait Madame Claude, fille du Roi Henri II. Remy Belleau célébra cet hymen dans un *Epithalame chanté par les nymphes de Seine & de Meuse*<sup>4</sup>.

Un peu plus tard son cher Du Bellay fut ravi à son affection. Il écrivit un *Chant pastoral* sur la mort de cet ami tendrement chéri, et ce coup funeste le plongea dans un découragement si profond qu'un instant il sembla désespérer du succès de l'œuvre entreprise par la Pléiade :

*As-tu pas eu la cognoissance  
D'une brigade, dont la France  
Heureuse se doit estimer,  
Qui vint, comme à la saison belle  
Les arrondeaux à tire-d'alle*

1. Christophe de Thou, père de l'historien.
2. *Histoire des pays & comté du Perche & duché d'Alençon*, par M. Gilles Bry, sieur de la Clergerie. — Paris, Pierre Le-Mur, 1620, 4<sup>e</sup>, p. 21.
3. *Œuvres de Belleau*, t. I, p. xxxiv.
4. T. I, p. 352.

*Viennent en foule d'outre mer?*  
*Ou comme par la nuit muette*  
*On voit une étoile feulette,*  
*Puis mille & mille en un moment?*  
*Ou dans la marine troublée*  
*La vague en cent flots redoublée*  
*Qui n'enfle que d'un petit vent?*  
*Mais cette troupe non mortelle*  
*N'a pas troué la faueur telle*  
*Du ciel, qu'elle esperoit auoir :*  
*Car son odeur s'est tost perdue,*  
*Comme au vent se perd une nuë,*  
*Ou la lumiere sur le soir.*

Ici vient une douloureuse énumération dans laquelle plusieurs de ses illustres amis sont clairement désignés : Ronsard, que ses lauriers ne préservent point de la maladie, Jodelle, qui « n'a pas pour tromper sa faim », enfin, dit-il avec émotion :

*Encores la playe est ouverte*  
*De mon Du-Bellay, dont la perte*  
*Fait perdre aux Muses le renom<sup>1</sup>.*

Belleau, qui ne connut que trop les angoisses de la maladie, fut du moins toujours à l'abri des atteintes du besoin. Le 18 octobre 1556, le marquis d'Elbeuf eut un fils dont il confia de bonne heure l'éducation au poète qu'il avait pu apprécier de si près et que son érudition, ses talents et son caractère recommandaient également.

Cette position importante présentait de nombreux avantages, mais imposait en même temps des obligations très-étroites. La plus dure pour Belleau fut de quitter Paris et de se séparer en même temps de ses amis et de ses moyens de travail. Il nous explique ainsi fort naïvement, quelle était sa disposition d'esprit lorsqu'il entra en fonctions :

« Aussi tost que l'eu cest honneur d'estre appelé à la conduite, gouvernement & institution de Monseigneur le Marquis d'Elbeuf... ie me treuve (& presque sans y penser) au chasteau de Ioinuille sans liures, sans volonté d'estudier

1. T. I, p. 118-119.

& moins d'escrire, matté d'une longue & fascheuse maladie, resolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon industrie, & mon labeur à conduire & guider le gentil & magnanime esprit de monseigneur & maître <sup>1</sup>. » Dans *La Bergerie*, le poëte nous décrit avec complaisance les diverses parties du château et nous fait connaître, jusque dans les plus minces détails, la vie fastueuse, mais un peu monotone, qu'on y mène. Le matin, la duchesse de Guise, mère du marquis d'Elbeuf, « defia sur l'aage <sup>2</sup>, » entourée de sa maison, se rend à la chapelle où sont les sépultures de sa famille, et, parmi les plus récentes, celle de son fils, François de Lorraine, assassiné par Poltrot. « Les prieres finies... ceste venerable Dame... remaine iustement à neuf heures sa troupe en sa chambre, laue ses mains, » puis elle se met à table pour le dîner; à cinq heures du soir, « sans iamais y faire faute, » a lieu le souper. Belleau signale en passant l'abondance et la qualité des mets. « L'un & l'autre repas se trouuant dresse... de toutes sortes de viandes, de toutes sortes de fruits, selon la saison : & ce, de la liberalité de ceste bonne maistresse <sup>3</sup>. »

Ce nouveau genre de vie, tout en détournant Belleau d'entreprendre de longs ouvrages, le ramena néanmoins à la poésie par un autre chemin : « Comme mal-aifément, & mesme à coups de fourche nous ne pouuons estranger ny bannir de nostre escurie, ceste premiere, ie n'ose dire vaine, affection d'escrire, ie croy, ou que le trop de plaisir & de loisir, ou la beauté naturelle du lieu & de la saison, ou bien l'honneste & douce conuerfation d'une gaye & vertueuse compagnie, me remirent sur les erres de mes premieres brisees, commençant à faire tantost vn Sonnet, tantost vne Complainte, vne Eclogue, vne description, & ne scay telles quelles fictions Poëtiques, selon l'occasion qui lors se presentoit <sup>4</sup>. »

A travers l'expression, d'ailleurs très-vive et très-sincère, de la reconnaissance de Remy Belleau pour ses bienfaiteurs, on devine son regret de voir la plupart de ses projets évanouis, et son talent réduit aux minces proportions des sujets de circonstance.

1. T. II, p. 3.

2. T. I, p. 213.

3. T. I, p. 219, 220.

4. T. II, p. 3.

En acceptant d'être le précepteur de Charles d'Elbeuf, il était devenu le poète officiel de la maison de Lorraine, et se montrait si exact à en célébrer les naissances, les mariages et surtout les morts, qu'il serait facile, en parcourant ses œuvres, de reconstituer un état civil presque complet des membres de cette famille.

Il n'y avait, bien entendu, aucune fête, aucun divertissement auquel Belleau ne prit part comme poète, peut-être même comme ordonnateur.

Le 28 janvier 1567, l'hôtel de Guise, recevait Charles IX et Catherine de Médicis. On y représentait une imitation du *Miles gloriosus* de Plaute, composée en vers français par Baif et intitulée *Le Braue*. L'ouvrage imprimé est précédé de cinq pièces de vers adressées par différents poètes aux principaux spectateurs; elles portent pour titre : *Chants recitez entre les actes de la Comedie*. Le dernier de ces morceaux, qui est un hommage « à Madame » Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, a été écrit par Belleau. Il ne figure pas dans ses œuvres posthumes, et il a même échappé aux consciencieuses recherches de M. Gouverneur. On le trouvera dans l'*Appendice* qui termine le second volume de notre édition.

En 1572, Belleau, se trouvant à Paris, voulut réunir la plupart de ses opuscules et s'efforça de leur donner une apparente unité. Il les rassembla dans les deux livres de sa *Bergerie*, qui avait déjà paru auparavant, mais avec beaucoup moins de développements. Il ne se met pas en frais d'imagination pour ajuster tant d'inventions diverses. Souvent ces pièces de poésie sont supposées chantées par des troupes de bergers, d'autres fois on les lit sur des marbres tumulaires, la plupart du temps elles servent d'explications et de légendes à des tapisseries imaginaires.

Il est inutile d'insister sur les inévitables imperfections d'un tel genre d'ouvrage; Belleau, du reste, les a lui-même très-franchement signalées : « Voulant recoudre, dit-il, ces inventions mal cousues, mal polies, & mal agencées, sans l'espérer ie trouue vn liure ramassé de pieces rapportees, chose véritablement qui n'ha membre, ny figure qui puisse former vn corps entier & parfait. »

Outre les opuscules de circonstance, Belleau a introduit dans la *Seconde Journée de la Bergerie* un ouvrage suivi

et complet, des *baisers*, imités de Jean Second, qui sont lus tout d'une haleine par les personnages. C'est là probablement un des poèmes « faits... en fa grande ieunesse<sup>1</sup> » que l'éditeur des *Œuvres posthumes* nous indique comme réunis dans *La Bergerie*. Tous ces *baisers* sont adressés à Catin, qui, nous l'avons vu, fut une des premières maîtresses de notre poète.

Les divers opuscules ainsi rassemblés par Belleau dans sa *Bergerie* n'étaient pas tous inédits. Plusieurs avaient paru à part, au moment où s'étaient accomplis les événements qui les avaient inspirés; quelques-uns d'entre eux ont été complètement modifiés dans la seconde rédaction.

Nous avons signalé dans nos notes tous les changements de ce genre. Il est donc inutile d'y insister ici. Nous attirerons seulement l'attention du lecteur sur trois pièces : *L'Innocence prisonnière*, *L'Innocence triomphante*, *La Verité fugitive*. Ecrites primitivement en 1560, en l'honneur de Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent-le-Rotrou, elles ont trait à l'arrestation, à la condamnation et à la mise en liberté de ce prince. Belleau, qui, au moment où ces événements s'accomplissaient, était déjà protégé par les Guises, mais qui n'était pas encore officiellement attaché à leur maison, affiche là des sentiments qu'il a eu grand soin de dissimuler plus tard. Dans *La Bergerie* ces trois opuscules sont intitulés : *La Chasteté*, *Complainte*, & *Chant de triomphe*. La partie la plus générale en a seule été conservée. Ce sont de purs lieux communs poétiques, où l'on chercherait en vain la plus légère allusion aux faits qui leur ont donné naissance. *La Verité fugitive* contenait notamment un long passage, d'un caractère tout protestant, dont il ne reste aucune trace dans *La Chasteté*. Ce morceau indique chez Belleau certaines aspirations auxquelles l'ami intime de Ronsard et le commensal des Guises ne pouvait s'abandonner, mais qu'il n'a dû refouler qu'à regret. Elles reparaissent encore, du reste, dans *La Reconnue*, qui n'a été publiée qu'après la mort de Belleau, et qui, par conséquent, n'a pas été soumise par lui à une dernière révision. « Madame l'avocate, » très-bonne catholique, après avoir fait l'éloge d'Antoinette, l'héroïne de la pièce, dont elle ne connaît pas la religion, manifeste ainsi naïvement ses appréhensions à ce sujet :

1. T. I, p. xviii.

*Je crains qu'elle soit huguenotte  
Seulement, car elle est modeste,  
En paroles chaste & honneste,  
Et toujours sa bouche ou son cœur  
Penfent ou parlent du seigneur.*

Il est probable que si Belleau avait publié lui-même *La Reconnue*, cet éloge si finement détourné de la Réforme aurait eu le même sort que le morceau de *La Verité fugitive*.

Un peu après avoir fait paraître les deux parties de *La Bergerie*, Belleau commença son *Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste* de Salomon. Il en lut les quatre premiers chapitres à Charles IX qui se trouvait alors à Fontainebleau. Le roi, charmé, lui fit répéter plusieurs fois ces vers, et lui ordonna de terminer l'ouvrage; mais l'achèvement en fut retardé par une longue maladie du poète, qui le tint en langueur deux années entières<sup>1</sup>.

Nous ignorons quelle était la nature de cette cruelle affection; nous connaissons seulement le remède qui la guérit ou du moins la fit momentanément disparaître. En décrivant dans ses *Pierres précieuses* « la pierre laideuse dicte galactites » par laquelle il termine son ouvrage, il s'exprime ainsi :

*Je serois trop ingrat, ayant tiré ma vie  
Des ferres de la mort qui me l'auoit rauie  
Sans le secours du lait, si du lait ne chantoy  
La puissance & l'effect, dont i'ay fait preuue en moy<sup>2</sup>.*

L'efficacité passagère de ce traitement doit faire supposer que le poète souffrait, soit d'une maladie de poitrine, soit plus probablement encore d'une affection d'estomac.

Enfin rétabli, Belleau se hâta d'achever son *Discours*, mais, comme si une étrange fatalité s'était attachée à la publication de cet ouvrage, lorsqu'il parut, le jeune roi qui en avait ordonné l'achèvement n'était plus là, et, moins heureux que le poète, il avait, depuis un certain temps déjà, donné, par sa mort singulière et prématurée, un terrible exemple de la vanité des choses humaines.

1. T. II, p. 261.

2. T. II, p. 256.

Ce fut au duc d'Alençon « fils & frere de Roy » que Belleau fit agréer la dédicace de son livre, le 30 juillet 1576. Quelques jours plus tard, le 12 août, il offrait à Louise de Lorraine, mariée depuis peu à Henri III, des *Eclogues sacrees prises du Cantique des Cantiques de Salomon*, et, pour rassurer la pudeur de cette chaste reine que la vivacité de certaines peintures aurait pu alarmer, il avait grand soin de lui rappeler « que c'est vn amour tout diuin & tout spirituel, par lequel on peut iuger l'heur, la felicité, & le fouuerain bien, qui prouient d'estre estroittement vni par vne & ardente amour avec l'Eglise & Iesus-Christ. » C'est à elle aussi qu'il adresse *Le Diamant dans ses Amours & nouveaux eschanges des pierres precieuses*. L'ouvrage dédié à Henri III, à cause de la particulière affection qu'il portait « aux vertus & beantez d'icelles », a paru en 1576, en tête du *Discours sur la vanité et des Eclogues sacrees*, soit parce qu'il avait été composé le premier, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce que portant une dédicace adressée au roi, il devait se trouver en tête du volume.

Ce livre fut le dernier que Belleau publia. Repris, suivant toute apparence, du mal cruel dont il s'était cru délivré, il fut enlevé avant l'âge à l'affection de ses amis. La reconnaissante sollicitude des membres de la maison de Lorraine ne lui fit pas défaut. « Il fut toujours, dit Scèveole de Sainte-Marthe<sup>1</sup>, aimé & careffé de cette illustre famille, & ce fut chez elle qu'il acheua le reste de ses jours avec autant de tranquillité que de gloire. » On ignore la date précise de sa mort, mais ce fut le 6 mars 1577<sup>2</sup> que son convoi partit de l'hôtel de Guise pour se rendre à l'église des Vieux-Augustins, dans le chœur de laquelle la dépouille mortelle du poète fut déposée. Ses fidèles amis, Ronsard, Baif, Desportes et Amadis Jamin, « ne desdaignerent point de le porter iusqu'au tombeau sur leurs

1. *Éloges*, p. 267.

2. Cette date des funérailles est très-nettement déterminée par ce mots de l'inscription que nous reproduisons dans une des notes suivantes : *Supremi voti... curatores pr. Non. Mart. M. D. LXXVII... hoc in tumulo deposuerunt*. Elle a été confondue par la plupart des biographes avec celle de la mort, qui, suivant toute apparence, doit être reculée d'un jour ou deux, tandis que quelques-uns, Colletet entre autres, l'avancent au contraire jusqu'au sept. (Voy. *Œuvres de Belleau* édit. de M. Gouverneur, t. I, p. xxij.)

pieufes espaules, » dit Scévole de Sainte-Marthe<sup>1</sup>; « ainsi, ajoute-t-il, ces tristes funérailles furent plus honnêtes que superbes & pompeuses. »

Le tombeau de Remy Belleau fut surmonté de cette inscription, où Ronsard fait à l'un des derniers ouvrages de son ami une allusion trop spirituellement recherchée :

*Ne taillez, mains industrieuses,  
Des pierres pour couvrir BELLEAU,  
Luy mesme a basti son tombeau  
Dedans ses Pierres precieuses<sup>2</sup>.*

Après ce quatrain venait une épitaphe latine, puis un distique dont les lettres numériques formaient par leur répétition le millésime 1577<sup>3</sup>.

1. *Éloges*, p. 267. Le témoignage de Scévole de Sainte-Marthe se trouve confirmé et complété par l'inscription suivante :

Καλλὺθρον νέων οἱ περίλοιποι ἔωτον δαιδῶν  
Ρώσασθος, Βάϊρος, Πόρτιος, ἡδ' Ἀμάδις  
Πιτρίδων πρόπολον πρόπολον, τὸν ἑταῖρον ἑταῖρος  
Τίσσαρις ἐνάδ' ἰὸν ἔθηκαν ὀδυρόμενοι

ΑΘΑ. ΜΑΡΤ' ΕΑΑΟΥ.

(*Remigii Bellaquei Poetae Tumulus*. Lutetiae, Apud Mamertum Patifonium, in officina Roberti Stephani M D LXXVII. 4° de 8 fts. non chiffrés.)

2. A cette épitaphe je préfère beaucoup, pour ma part, ces vers plus simples et plus émus du même poète :

*. . . Belleau, qui vivant fut mon bien  
De mesmes maurs, d'estude & de jeunesse,  
Qui maintenant des morts accroist la presse,  
Ayant suy son soir auant le mien.*

*Amours*, liv. I, LXXXVII, p. 48.

3. Remigii Bellaquei, Poetae Laureati, qui cum pietate & cum fide, undequinquagenariam, pulcherrime, omnibusque gratissimus vixit setatem, extinctos cineres, Divae Cæcilie piis fodalibus folicitandos, supremi voti observantissimi curatores, pr. Non. Mart. m. d. LXXVII. moestissimo funere, hoc in tumulo deposuerunt. (*Description de Paris*, par M. Piganol de la Force. Nouvelle édition. — Paris, Legras, 1742, t. VI, p. 183.)

Dans l'ouvrage de Piganol, le distique numérique vient immédiatement après cette inscription, sans aucun titre et sans nom d'auteur. Nous le



Moins de cent ans plus tard, en 1675<sup>1</sup> ces témoignages d'admiration et de douleur, accumulés sur la tombe de Belleau par ses amis, avaient disparu.

« Toutes ces épitaphes que je viens de rapporter, ne se voyent plus, dit Piganiol de la Force, & ont été ou détruites ou cachées par la nouvelle décoration dont on a embelli le chœur<sup>2</sup>. »

M. Gouverneur a conclu un peu trop vite de ce passage que l'épitaphe de Remy Belleau avait été *détruite* à cette époque<sup>3</sup>; cela n'est pas exact. Elle se trouvait au nombre de celles qu'on avait seulement *cachées*. En effet nous la voyons figurer sous le numéro 531 dans le catalogue du Musée des monuments français; mais les amis de notre poète n'y gagnent rien, car, ainsi que l'a tout récemment constaté M. Guilhermy<sup>4</sup>, elle ne s'est pas retrouvée depuis que cette précieuse collection a été dispersée.

N'y aurait-il pas lieu de réparer, au moins dans une certaine mesure, cette perte et tant d'autres analogues, en réunissant dans un même lieu, à défaut des monuments originaux, les textes qui se sont conservés des épitaphes consacrées aux poètes, aux savants, aux artistes, dont les corps reposaient à Paris? Une telle commémoration trouverait par exemple sa place toute naturelle au musée de l'hôtel Carnavalet.

transcrivons d'après le *Tumulus* de Belleau, qui nous fournit quelques détails de plus :

In eundem, A P. Ronfardo, I. A. Baifo, Ph. Portio,  
& Am. Iaminio Poetis clarissimis elatum,

Difichon numerali.

Postera LVX seXta est MariI tIbI, BeLLaqVa, Vates

QVa faCIVnt foCIo LVC'IVs eXeqVIas.

LVD. MARTELLI.

1. Piganiol, t. VI, pp. 172 et 189.

2. Piganiol, t. VI, p. 184.

3. *Œuvres de Belleau*, édit. de M. Gouverneur, t. I, p. xxiiij, note 2.

4. *Inscriptions de la France*, Paris, 1873, 4<sup>e</sup>, t. I, p. 412.



## AV LECTEUR.

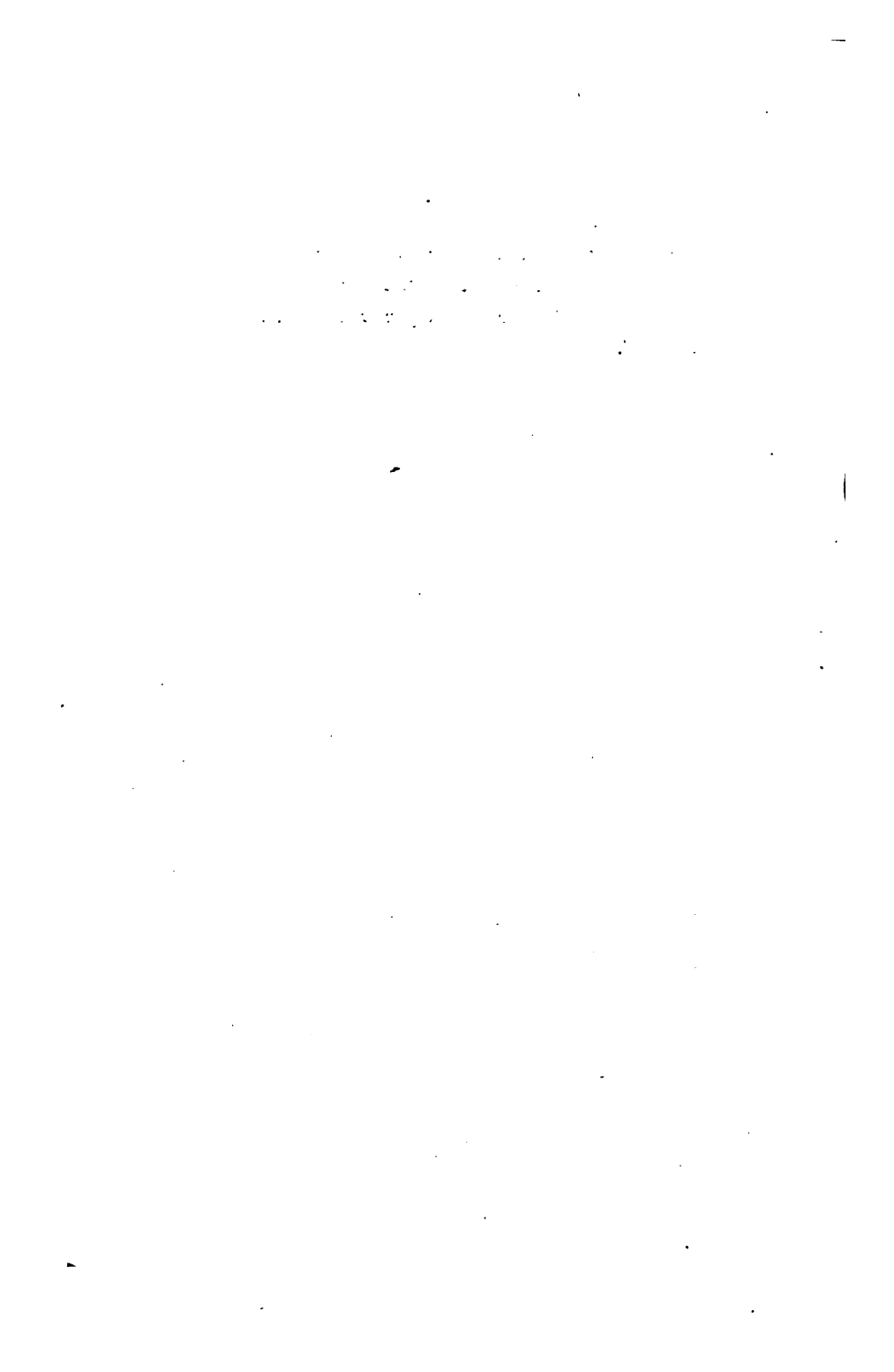
**J**E veux bien t'advertir, gracieux Lecteur, que des Oeuures de feu Remy Belleau, docte & gentil Poëte François, que tu liras en ce liure, tu en trouueras les vnes reueües & aduoüees par leur pere dès son viuant : les autres qu'il a laiffées en partie reueües, en partie plus negligees, & qui apres sa mort, recueillies par de ses plus familiers amis, gens d'honneur & de vertu foucieux du renom & de la memoire du defunct, m'ont esté baillees toutes telles qu'elles estoyent pour les imprimer. Tu sçauras donc que la traduction des Odes d'Anacreon, & quelques petites inuentions qui les suyuent iusques à vne traduction de quelques Sonnets en vers Latins, furent mises en lumiere par

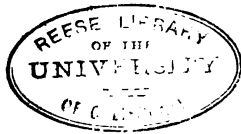
*l'auteur dès son viuant, enuiron vingt ans auparauant sa mort. Depuis il fit imprimer sa Bergerie, qui est vn recueil de diuers Poëmes qu'il auoit faitts la plus part en sa grande ieunesse, & d'autres en son aage plus meur : lesquels, voulant gratifier les Princes & seigneurs de la maison en laquelle il auoit receu son auancement, leur dediant, il lia par des proses entremeslees, supposant beaucoup d'occasions à son plaisir, comme il est aisé de iuger en lisant, ce que j'ay sceu de ses plus intimes. Les Pierres precieuses, excepté les dix dernieres, le Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste, les Eclogues sacrees prises du Cantique des Cantiques, sont les dernieres Oeuures qu'environ vn an auparauant son decés il mit en lumiere, & ausquelles il auoit mis sa dernière main. Le reste, à sçauoir, les susdites dix Pierres precieuses, quelques Sonnets, Chançons, & autres petites Poësies qui sont sur la fin du second Tome, la Comedie, & ce qui est de traduit d'Aratus (sinon ce qu'il en a inseré dans la 11<sup>e</sup> Journée de sa Bergerie, touchant les apparences du Soleil & de la Lune pour preuoir la disposition du Temps) n'a peu recevoir la dernière lime de l'Auteur, preueni par la mort. Laquelle toutesfois ne pourra iamais esteindre sa memoire, tellement que son nom ne demeure tant que lon parlera François. C'est dequoy ie t'ay voulu aduiser, amy Lecteur, à fin que tu fusses preparé de*

---

*prendre comme tu dois chacune de ses Oeuures, pour en iuger sincerement & candidement, & pour en sçauoir gré à ses amis, par le soing desquels ce reste r'a esté conserué.*







LES ODES  
D'ANACREON TEIEN,  
POETE GREC,  
*TRADVICTES EN FRANÇOIS,*  
PAR REMY BELLEAV.

Avec quelques petites Hymnes  
de son inuention,  
& autres diuerſes poeſies.





AV SEIGNEVR

IVLES GASSOT,

Secretaire du Roy.



'EST chose tres-certaine, que les changemens d'Empires, diuerfité de Republiques, de langues, de meurs, guerres, & seditions populaires, ont esté premiere occasion qu'vn nombre infiny de liures memorables ne sont venus iusques à nous, qui presque les derniers entre tous, auons receu la çognoiffance des bonnes lettres, & sciences liberales : Plainte ordinaire des Romains mesmes, qui apres auoir trié & tiré des thresors de la Grece, & des cendres de la venerable antiquité, ce qui restoit de plus rare & de plus precieux, ont enrichy presque tout le monde de leur larcin. Aussi faut-il confesser, qu'outre ces malheurs



ordinaires, que les parolles bien couplees & proprement coufues, graces & faueurs d'un fubieét bien choifi, & ne fçay quel heur, qui veritablement accompagne ceux qui efcriuent bien, ont fait que beaucoup ont efchappé les ruines communes, & dechet ordinaire de tant de fiecles paffez. Et pour venir à ceft heur, ou malheur, combien depuis vingt ans auez vous veu des liures auortez en naiffant,

*Pluftoft enfeuelis fous les flancs de la terre,  
Que iouïr, bienheureux, des beaux rayons du iour?*

Au contraire ceft Autheur eſtranger & des plus anciens, a bien eſté fauorifé & du ciel, & de l'heur qui le fait reuiure & relire tant de fois en noſtre France, recognoiffant encor auiourdhu y les foupirs de ſes amours.

*Nec fi quid olim luſit Anacreon  
Deleuit atas, ſpirat adhuc Amor.*

Car ne reſtant de luy que quelques petits fragmens eſpandus çà & là, il y a dixhuit ans, qu'apporté d'Italie, il commença à prendre l'air de la France : moy en ce meſme temps, effayant à rendre en noſtre langue, la naïueté, & mignardife des Grecs, pour coup d'effay, ie fis choiſ de ceſt Autheur, qui ſeruit lors d'auantcoureur aux labeurs de ma premiere ieuneſſe : maintenant il reuiet au monde, m'affeurant qu'il ne me ſçauroit recognoiſtre au poil que ie porte : moy meſme ſi i'oſois, le defauoüerois volontiers, pour vne infinité de folles & ieunes inuentions mal feantes à

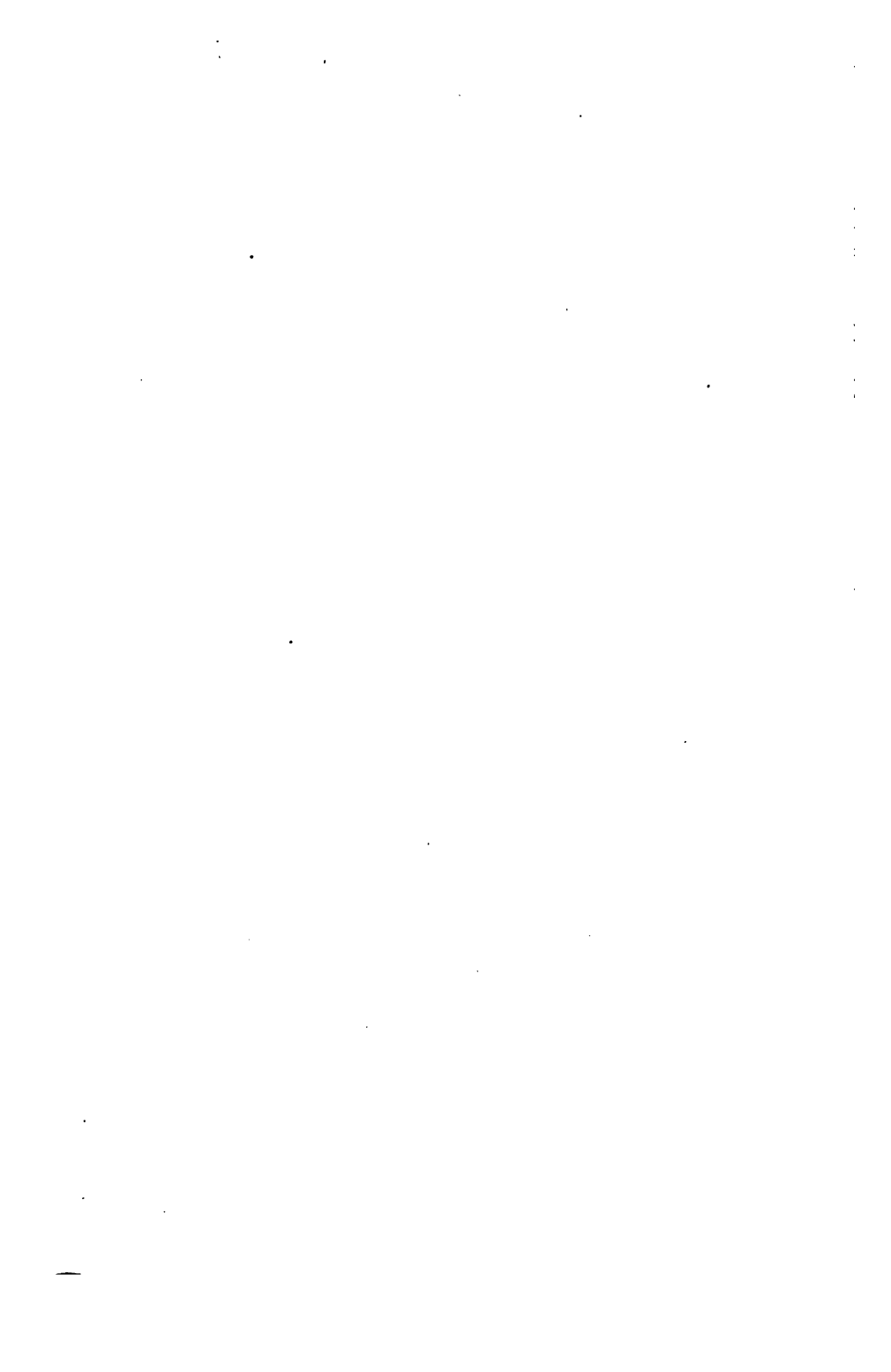
---

l'âge où ie suis, sans l'assurance que i'ay au fain  
& entier iugement que vous auez en la lecture ordi-  
naire des mieux approuuez auteurs Grecs & Latins,  
& recherche de l'antiquité. Adieu. A Paris ce premier  
de Mars.

Vostre plus affectionné  
& meilleur amy

REMY BELLEAV.







LES ODES  
D'ANACREON TEIEN,  
TRADVITES  
DE GREC EN FRANÇOIS.

---

Que sa lyre ne veut chanter  
que d'Amours.

*Volontiers ie chanterois  
Les faits guerriers de nos Rois,  
Mais ma lyre ne s'accorde  
Qu'à mignarder vne corde  
Pour l'Amour tant seulement :  
En essay dernièrement  
Ie changé cordes & lyre,  
Et ia commençois à dire  
D'un haut stile, la grandeur  
D'Hercule, & de son labeur,  
Mais toujours elle fredonne  
L'Amour qu'elle contrefonne,  
Comme celle qui toujours  
Ne veut chanter que d'Amours.*

Adieu Mars; adieu ton ire,  
 Puis que mon Luit ne veut dire  
 Que les Amours deormais,  
 Adieu Priocets pour jamais.

Que Nature a donné vne particuliere  
 force & vertu à chacun.

Nature a donné aux taureaux  
 La corne, & le vol aux oyseaux,  
 L'ongle au cheual, & la vitesse  
 Aux lieures, aux poissons l'adresse  
 De nager, aux Lions les dens,  
 Et aux hommes d'estre prudens:  
 Or n'estant plus en sa puissance  
 Donner aux femmes la prudence,  
 Que leur a elle présentée?  
 Pour toutes armes la Beauté,  
 La seule Beauté dont la femme  
 Surmonte l'acier & la flamme.

Songe ou Deuis d'Anacreon & d'Amour.

N'agueres en plein mi-nuit  
 Alors que l'Ourse reluit,  
 Et qu'entre les mains se tourne  
 Du Bouvier, où ell' seiourne,  
 Lors que les membres lassés  
 En dormant sont delassés,  
 Amour du beau traict qu'il porte  
 S'en vint heurter à ma porte,  
 Qu'est-ce qui frappe à mon huis,  
 Ce dy-ie, alors que ie suis

*En mon lit, où ie sommeille ?  
 Lors Amour qui toujours veille  
 Respond, Ouure hardiment :  
 Enfant suis assurement  
 Mouillé iusqu'à la chemise,  
 Et bien qu'ores ne reluise  
 La Lune de ses beaux rais,  
 L'erre seul par l'ombre espais,  
 Ouure donc, & n'aye crainte.  
 Je pris pitié de sa plainte,  
 Allumant mon lamperon  
 Je vey son double alleron,  
 Et sa trouffe descouuerte  
 Si tost qu'eus ma porte ouuerte :  
 Alors ce petit Archer  
 Vient au feu pour se secher,  
 Je rechaufe les mains fiennes  
 Tout soudain entre les miennes,  
 Je pressure tout moiteux  
 L'humeur de ses blonds cheueux.  
 Si tost que sec il se treuve,  
 Faison (me dist il) espreuue  
 Si mon arc est point gasté :  
 Il le bande, & tout vousté,  
 Ainsy qu'un Tan il me iette  
 Droit au cœur vne sagette,  
 Puis se va mocquant de moy,  
 Disant, Hoste, esfouis toy,  
 Mon arc est bien, & t'assure  
 Qu'au cœur en as la blesseure.*

De faire honneste chere  
 pendant qu'on vit.

*Sur tous les arbres j'ay desir  
 Le Myrte, & l'Alisier choisir*

*Pour boire à leur ombre mouuant,  
Et veux qu'Amour d'un fil de soye  
Trouffe sa robe qui ondoye  
Dessus l'espaule en me seruant.*

*Aussi bien galoppent nos iours  
Comme vn char qui roule tousiours,  
Aussi bien ne restera pas  
Chose de nous qui soit plus chere  
Qu'un peu de cendre, & de poudriere  
De nos os apres le trespas.*

*Donc que nous sert de parfumer  
Les tombes d'encens, & semer  
La terre de lis & d'odeurs?  
L'aime trop mieux durant ma vie,  
Qu'on me parfume, & qu'on me plie  
Sur la teste vn chapeau de fleurs.*

*Or sus donc qu'on m'aïlle querir  
Ma maïstresse auant que mourir,  
Auant que ie parte d'icy,  
Auant qu'entre les morts ie balle  
Là bas sur la riue infernale,  
Ie veux espandre mon Soucy.*

---

### La Rose.

*La Rose à l'Amour sacree  
Entremeslons dans le vin,  
Rose à la feuille pourpree,  
Belle, douce, propre, à fin  
D'en ourdir vne couronne,  
Qui le front nous enuironne,  
Pour gayment rire sans fin.*

*Rose, l'honneur des fleurettes,  
Du Printemps le cher soucy,  
Et des Dieux les amourettes,  
Et le parfum addoucy*

*De l'enfant de la Cyprine,  
Quand par la troupe diuine  
Des Graces il danse aussi.*

*Sus donc Bacchus, qu'on m'appreste  
Vn tortis fait de ta main,  
Et le mets dessus ma teste,  
A fin que de roses plein,  
Dessous ta treille ie chante,  
Tenant sur moy languissante  
La pucelle au large sein.*

---

Qu'il faut d'ancer & boire.

*Beuons, & que chacun tortille  
Pour soy, d'une façon gentille  
De roses vn beau chapelet:  
La fille portant le Lierre,  
Fredonnant dessus sa Guiterre  
Dance d'un pied mignardelet.  
Puis qu'un ieune garson accorde  
Aux douces voix, sa douce corde,  
Poussant des sons les plus mignars,  
Vienne Amour ayant d'or la tresse,  
Bacchus, & Venus la Deesse  
Aux festins aimez des vieillards.*

---

Qu'Amour l'importune d'aimer.

*D'une branche delicate  
D'ailllets freschement cueillis,  
Amour me chasse & me haste  
Pour le suiure, & ie le suys  
Par les monts, par les valees,*



*Et par les eaux reculees,  
 Et par le fort des taillis.  
 Mais las ! vne Hydre cruelle  
 Me mord de morsure telle  
 Que soudain ie fusse mort,  
 Sans qu'Amour prompt & accort  
 D'une mignarde secousse  
 Mon frond de ses aëles pousse,  
 Et riant me dist adonc,  
 Tu ne veux pas aymer donc ?*

—  
 Songe.

*Dessus vn tapis de soye  
 D'un dous sommeil me paissant,  
 Il me sembloit que j'estoye  
 Des filletes pourchassant,  
 Courant apres de vitesse:  
 Mais vne pronte ieunesse  
 De garçons me deuançoit,  
 Et pour elles me tançoit:  
 Puis si tost que de leur bouche  
 En sommeillant ie m'approche  
 Pour les baiser, ie les voy  
 S'escarter soudain de moy.  
 Ainsi pipé de mensonge,  
 Ie me r'endors sur mon songe,  
 Pour assoupir mon esmoy.*

—  
 La Colombe & le Passant.

LE PASSANT.

*Où voles-tu Colombelle ?  
 D'où viens-tu mignonne belle ?*

Où prens tu tant de senteurs,  
 Tant de parfum, tant d'odeurs  
 Qu'allant par l'air tu soupîres,  
 Et de ta gorgette tires  
 Goutte à goutte, & les respans  
 Par les bois & par les champs?

## LA COLOMBE.

Que t'en chaut? ie suis l'aymee  
 D'Anacreon, enuoyee  
 A Bathyl son grand mignon,  
 Bathyl, trop plus grand de nom  
 Et de puissance que Prince  
 Qui soit en ceste prouince.

Venus pour cinq ou six vers  
 A mon maîstre que ie sers,  
 Me vendit, en telle sorte  
 Que tu peux voir que ie porte  
 Ses lettres, me promettant  
 Liberté, mais nonobstant  
 Auec mon œlle legere  
 Ie seray la messagere  
 De ses Amours pour iamais.

Que m'e vaudroit desormais  
 De voler par les montagnes,  
 Par les bois, par les campagnes,  
 Et sans cesse me brancher  
 Sur les arbres, pour chercher  
 Ie ne sçay quoy de champestre,  
 Pour sauuagement me paîstre?  
 Veu que ie mange du pain,  
 Becqueté dedans la main  
 D'Anacreon qui me donne  
 Du mesme vin, qu'il ordonne  
 Pour sa bouche, & quand l'ay beu,  
 Et mignonement repeu,  
 Sur sa teste ie sautelle,  
 Puis de l'vne & de l'autre œlle

*Je le couure, & sur les bors  
De sa lyre ie m'endors.  
Voyla tout : plus babillarde  
Qu'vne corneille iazarde  
Tu m'as faite, de ce lieu  
Adieu ie m'enuolle, adieu.*

---

D'un image d'Amour fait en cire.

*Vn ieune enfant portoit vendre  
Amour fait de cire tendre,  
Je luy demande combien  
Pour payment il voudroit bien  
Receuoir de son ourage.  
Je n'en veux pas dauantage,  
Dist-il, quand tu le prendras  
De moy, que ce que voudras.  
Seulement ie te veux dire,  
Que ie n'ouure point en cire,  
Et qu'habiter ie ne veux  
Auec Amour outrageux  
Et ialoux de toute chose.  
Or sus il faut qu'il repose  
Ceste nuit auecques moy,  
Pren cela, contente toy,  
Mais si faut-il que ta flame  
Soudain me reschaufe l'ame,  
Amour, ou bien peu à peu  
Je te fondray pres du feu.*

---

Excuse de sa vieillesse aux dames.

*Les femmes disent, Tu es vieux  
Anacreon, pour le voir mieus*

*Pren ce miroïer & voy ta face,  
Voy tes cheueux, qui de leur place  
Sont tombez, restant seulement  
Vn frond pelé totalement.*

*Or quant à moy, ie ne sçay pas  
Si mes cheueux tombez en bas  
Soyent ou non, mais ie sçay fort bien,  
Que le vieillard ne doit en rien  
Perdre vn seul point de son plaisir,  
Mais plustost haster le desir  
Qu'il a d'y faire son effort,  
D'autant qu'il est pres de la mort.*

---

L'Arondelle.

*Ha vrayment ie vous puniray  
Babillarde, & vous rongneray  
De mes cizeaux l'vne & l'autre aëlle :  
Ou bien, comme la main cruelle  
De Tereë a fait autrefois,  
Vous tondray la langue & la vois,  
Qui tousiours, las ! quand ie sommeille  
Deüant le point du iour m'esueille,  
Et de son importun babil,  
M'arrache du sein mon Bathyl.*

---

Qu'il veut folastrement boire.

*Atys l'effeminé  
De rage espoinçoné  
Hurle auecques Cybelle,  
Et s'eschaufe apres elle,  
Et ceux-la qui ont beu*

*Seulement vn bien peu  
 De l'eau du Cler parlante,  
 D'vne fureur piquante  
 Du Dieu porte-laurier,  
 Commencent à crier :  
 Et moy plein du bon Pere,  
 Et des jeux de Cythere,  
 Et de parfum, ie veux  
 Deuenir furieux.*

Qu'il est vaincu d'Amour.

*Ie veux aymer à ceste heure,  
 Amour le veut, & m'assure :  
 Hyer à son mandement  
 N'obeissant nullement  
 Fis refus, il se courrouce,  
 Il prend son arc & sa trouffe,  
 Et me semont en camp clos.  
 Pour le combatre, dispos  
 D'vn corselet ie me charge,  
 Ie pren la hache & la targe,  
 Et fay teste d'assaillant  
 Comme vn Achille vaillant.  
 Cent & cent traits il me tire,  
 En parant ie me retire :  
 Puis quand il eut desempli  
 De traits son carquois rempli  
 Il se transforme en sagette,  
 Et despit, sur moy se iette,  
 Et passe tout à trauers  
 De mon cœur, & de mes ners,  
 Et tous mes membres deslie :  
 D'vn bouclier la main garnie  
 Pour me parer, ne peut rien.  
 Las ! pour neant aussi bien*

*Par dehors lon nous enferre,  
Puis qu'au dedans est la guerre.*

Le dépris de Richeffe.

*Ny Gyge Prince de Sarde,  
Ny Por, ny l'argent retarde  
Mon plaisir d'vn petit point:  
De cela ne me chaut point.*

*Aux Rois ie ne porte enuie,  
Seulement ie me soucie  
De parfumer de senteurs  
Ma barbe, & de mille fleurs  
Faire vn tortis à ma teste,  
C'est le soing qui plus m'arreste.*

*Dés le matin iusqu'au soir  
J'ay soucy, non de l'espoir  
Du lendemain: car qui est-ce  
Qui de le voir ait promesse?*

*Boy donc & prens ton plaisir  
Pendant qu'en as le loisir,  
De peur qu'vne maladie  
En te grippant, ne te die,  
Il vous faut mourir, or' sus  
Amy, vous ne beurez plus.*

Qu'il ne veut chanter que de s'amie.

*L'vn chantera les grands faits d'armes  
De Thebes, l'autre les allarmes  
De Troye, & des Gregeois le pris:  
Mais moy las! comme ie fu pris.*

*Iamais le cheualier sur terre,  
Ny le soldat ne me fist guerre,*

*Ny la galere dessus l'eau :*  
*Sans plus vn escadron nouveau*  
*Qui sort de l'ail qui me maistrise,*  
*Est seul la cause de ma prise.*

---

La façon d'un vase d'argent,

A Vulcan.

*Vulcan fay moy d'argent fin*  
*Non pas vn harnois, à fin*  
*De me trouver aux batailles,*  
*Je ne veux ny dard, ny mailles,*  
*N'escaille, ny corcelet,*  
*Mais vn gentil gobelet,*  
*Vn gobelet à double anse,*  
*Creux au fond, large la panse,*  
*Et puis me graue à l'entour,*  
*Non des astres le retour,*  
*Ny leur charrette courriere,*  
*Ne l'estoile poussiniere,*  
*Ny d'Orion le cruel*  
*L'orage continuel.*

*Qu'ay-ie à faire des Hyades,*  
*Du Bouvier, ou des Pleiades?*

*Taille moy dessus le bor*  
*Vne vigne aux raisins d'or,*  
*Et d'or vn Bacchus qui pile*  
*Avec Amour, & Bathyle,*  
*Patinans en vn tonneau*  
*A beaux piez le vin nouveau.*

---

Autre façon de vase,

A Vulcan.

*Fons moy d'argent vn beau vaisseau*  
*Vulcan, en qui le renouveau*

Soit engraué de telle sorte  
 Que l'heure printaniere y porte  
 Des roses la gentille odeur,  
 Que l'ayme sur toute autre fleur.  
 Fons moy donc ce profond ouurage  
 Capable d'un vineux breuuage,  
 N'y burinant rien d'estranger :  
 Je n'y veux image ranger  
 Qui porte defastre ou tristesse,  
 Seulement ie veux qu'on y dresse  
 Bacchus, race de Iupiter :  
 Il me plaist aussi d'y bouter  
 Les Graces, & Venus la gaye,  
 Venus, qui des nopces s'esgaye.  
 Apres, les Amours desarmeç,  
 Au ieu doucement animeç,  
 Et toutes les Graces riantes,  
 A l'ombre des vignes ployantes,  
 Dessous le raisin pourprissant  
 Et sous le pampre verdissant :  
 Mais si Phebus ne s'y rencontre,  
 Fay, qu'une brigade s'y montre  
 De ieunes enfans bien appris  
 Dessous l'ombre de ce pourpris.

Qu'il faut boire par necessité.

La terre noircissante boit,  
 Et les arbres boient la terre,  
 La mer boit les vents qu'elle enferre,  
 La mer, le Soleil qui tout voit,  
 De luy, la Lune se desfoiue :  
 Pourquoi donc empeschez-vous tous,  
 Veü que tout boit, que ie ne boiue,  
 Mes compagnons, de ce vin dous ?



Qu'il se voudroit voir transformé en tout  
ce qui touche sa Maistresse.

*Iadis la fille de Tantale  
En roch changea sa couleur palle,  
Dessus le sable Phrygien,  
Et se changea la fille belle  
De Pandion, en arondelle,  
Comme dit le peuple ancien.  
Hâ que pleust aux Dieux que ie fusse  
Ton miroir, à fin que ie puisse  
Te mirant dedans moy, te voir,  
Ou robe, à fin que me portasses,  
Ou l'onde en qui tu te lauasses,  
Pour mieux tes beautez concevoir.  
Ou le parfum, & la ciuette  
Pour emmusquer ta peau douillette,  
Ou le voile de ton tetin,  
Ou de ton col la perle fine,  
Qui pend sur ta blanche poitrine,  
Ou bien, Maistresse, ton patin.*

*Or sus filles que lon me donne  
Dedans ce crystal qui rayonne,  
A longs traits de ce Dieu gaillard :  
Ie suis tant alteré, qu'à peine  
Puis-je retirer mon haleine,  
Pour la grande chaleur qui m'ard.  
Versez moy ceste humeur sacree,  
Et d'une couronne pampree,  
Couvrez de mon front la chaleur :  
Las! ie couvre bien d'autre sorte  
La chaleur d'Amour que ie porte,  
Las! ie la couvre de mon cœur.*

Ce qu'il veut pres l'image de son Bathyl.

*L'Ode est manque au Grec.*

*Fay moy pres ce iouuenceau  
Vn ombrageux arbrisseau,  
A fin que sa tresse blonde  
Soit au branle vagabonde  
De ses rameaux tendrelets :  
Fay pres de luy cresperelets  
Les replis d'une fontaine  
Doux-coulant parmy la plaine.  
Voyant cest heureux pourpris  
Dieux! qui n'en seroit espris!*

Que la Richesse ne peut rien  
contre la Mort.

*Si l'Or & la Richesse  
Retardoyent la vistesse,  
La vistesse & le cours  
De nos beaux iours :  
Je l'aurois en reserue,  
A fin de rendre serue  
La mort, tirant à soy  
L'argent de moy.  
Mais las! puis que la vie  
A tous viuans rauie  
Ne se peut retarder,  
Pour marchander,  
Que me sert tant de plaintes,  
Tant de larmes contraintes,  
Et sanglots ennuyeux,  
Pouffer aux cieux?*

*Puis que la mort cruelle  
 Sans merci nous appelle,  
 Que nous seruiroit or'  
 L'argent & l'or?  
 Auant que mort descendre  
 Là bas, ie veux descendre,  
 Et rire, à table mis  
 De mes amis :  
 Tenant ma Cytheree  
 Mollement enserree,  
 Auant le mien trespas,  
 Entre mes bras.*

---

De viure gayement.

*Ie suis né pour prendre fin,  
 Et pour faire le chemin  
 De ce trop soudain voyage :  
 Ie cognois combien i'ay d'âge,  
 Mais las! ie ne puis sçauoir  
 Les ans que ie dois auoir :  
 Loin de moy fuyez tristesse,  
 Fuyez ennuis & détresse,  
 Loin de moy fuyez vous tous,  
 Ie n'ay que faire avec vous!  
 Pendant que vis ie soupire,  
 Ie veux dâncer, ie veux rire,  
 Ayant toujours compagnon  
 Le bon Bacchus mon mignon.*

---

Du plaisir qu'il a de boire.

*Quand ie boy la tasse pleine,  
 Tout trauail, & toute peine,*

*Et tous chagrineux despis  
 En moy dorment assoupis.  
 Qu'ay-ie affaire de me plaindre,  
 Puis que mort me doit estraindre  
 Et en despit de mon vueil  
 Me coucher en vn cercueil?  
 Faut-il que ie me soucie?  
 Faut-il que l'erre en ma vie?  
 Non non ie beuray d'autant,  
 Compagnons, or' sus auant,  
 Puis qu'en beuuant tasse pleine,  
 Tout trauail & toute peine  
 Et tous chagrineux despis  
 En moy dorment assoupis.*

Le mefme.

*Aussi tost mon esmoy  
 S'endort, que dedans moy  
 Dedans moy est entree  
 Ceste liqueur sacree,  
 Gaillard ie veux chanter,  
 Et riche me vanter  
 D'egaler en puissance  
 De Cræse la cheuance.  
 Tout à plat ie m'estens  
 Sur le ventre, & ie prens  
 Vn tortis de lierre,  
 Puis le soing qui me serre,  
 Pour ne l'auoir iamais,  
 Sous le pié ie le mets.  
 S'arme, qui a vouloir  
 S'armer, pour le deuoir  
 D'acheter vne gloire,  
 Quant à moy ie veux boire:  
 Sus donc Page soudain*

*Donne ce verre plein,  
Mieux vaut se coucher yvre,  
Que mort sans plus reuiure.*

Le mefme.

*Bacchus race de Iupiter,  
Le deli-foing, le chaffe-peine,  
Si tost qu'ay la poitrine pleine  
De luy, il m'apprend à sauter :  
Ce qu'en plaisir me fait passer  
Le fil des ans : puis ma mignonne,  
Quand ie suis las, plaisir me donne,  
Et puis ie retourne dancer.*

Le pourtrait de fa Maistresse.

*Sus donc Peintre, sus donc auant,  
Peintre gentil, Peintre ſçauant,  
A ce tableau, que lon me trace  
Au viſ, le pourtrait & la grace  
De ma Mignonne, que ie voy  
Maintenant absente de moy,  
Mais comme l'ay la ſouuenance  
De ſes beautez en ſon abſence.  
Fay luy le cheueu noirciſſant,  
En longues trefſes finiſſant,  
Et ſi peux parfumer la table,  
Fay que ſon cheueu delectable  
Soupire vn ſtair delicieux,  
Puis ſous le noir de ſes cheueux  
Fais y, Peintre, vn beau frond d'iuoyre,  
Le ſiege de honte, & de gloire,*

*Meslé d'un rougissant vermeil,  
Du tout au visage pareil.*

*Mais sur tout garde moy la grace  
Du sourcey, laissant bonne espace  
Entre deux, sans les assembler,  
Et qu'on les face ressembler,  
Et si bien perdre leur vouture,  
Qu'ils trompent l'œil & la nature.*

*Noire la paupiere, & les yeux  
Semblent vn flambeau radieux,  
L'un verd, de Pallas l'asseurée,  
L'autre mignard, de Cytheree :  
Et pour rendre son teint parfait,  
Mesle les roses dans le lait.*

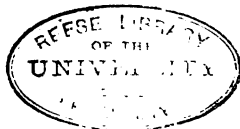
*Pein moy sa leure doucelette,  
Fort attrayante, vn peu grossette,  
Le menton douillet, & le col  
Où toutes les Graces d'un vol  
Dressent leurs ailes esbranlées  
En mille doucettes volées.*

*Au surplus, vn accoustrement  
De crespé, mis si proprement,  
Que du trauers de sa vesture  
Les flots de sa blanche charnure  
L'on entreuoye, & que les plis  
Monstrent ses membres accomplis.*

*Il suffit, ie la voy, c'est elle :  
Et possible est que la cruelle,  
Par la peinture que ie voy,  
Parlera doucement à moy.*

### Le pourtrait de Bathylle.

*Fay moy d'une façon gentille,  
Peintre, en ce tableau mon Bathylle,  
Mon mignon, fay luy le poil blond,*



*Parfumé, noircissant au fond,  
Le bout, iaunissant en la sorte  
Que le poil d'or que Phebus porte.*

*Laisse libre son poil meslé,  
Frizé, retors, & crespelé,  
Comme il voudra, errer en ondes,  
A l'entour du col vagabondes.  
Puis fay que le tendre cerceau  
Du sourci, plus noir que la peau  
Des dragons, son beau front couronne,  
Son front rousoyant, puis façonne  
L'œil brun, doucement rigoureux,  
Trampé d'un appast doucereux :  
L'un retirant à Mars rebelle,  
Et l'autre à la Cyprine belle,  
Diuersement, à fin aussi,  
Qu'estant tous deux meslez ainfi,  
Oeilladant le doux, on espere,  
Et craignant l'autre, on desespere.*

*Puis respan dessus le vermeil  
De son teint, vn poil tout pareil  
A cil qu'on voit, quand sur la branche  
Au matin la Cognace franche  
Iaunoye en son coton nouveau  
Par dessus sa iaunastre peau,  
Mellant vne honteuse grace  
Tant que pourras dessus sa face.*

*Mais mon Dieu ie ne sçay comment  
Tu pourras peindre proprement  
L'honneur de sa bouche riante :  
Fay la doucement attrayante,  
Brief, si bien la contrefaisant,  
Qu'elle deuise en se taisant.*

*Fay luy grand front, hé ma memoire  
Outrepassoit le bel iuoyre  
De son col, semblable à celuy  
Du bel Adonis, puis fay luy  
L'estomach mesme, & la iointure*

*Des deux mains du facond Mercure,  
Le ventre rond & potelé,  
Comme celuy du Cuisse-né.*

*Du beau Pollux fay luy la cuisse,  
Fay luy son aine qui rougisse,  
Son aine tendrette, où soit veu  
Entre les deux vn petit feu.*

*Puis fay luy son, qui ne face ores  
Que bien peu commencer encores  
A se chatouiller du desir  
De Venus, & de son plaisir.*

*Hâ Dieu que ton art porte enuie  
Aux plaisirs de ma pauvre vie,  
Me celant par sa cruauté  
De son dos la tendre beauté!*

*Quant au surplus ie n'ay que faire  
T'enseigner comme il faut pourtraire  
Ses deux piés, voila ton payment,  
Et te pry, change promptement  
Cest Apollon à ton ourage,  
Et si tu fais iamais voyage  
En Samos, sur ce mesme trait  
Pein moy d'Apollon le pourrait.*

Qu'Amour est prisonnier de la Beauté,  
& seruiteur des Muses.

*Les Muses lierent vn iour  
De fleurettes l'enfant Amour,  
Et le menerent garroté  
Dans les prisons de la Beauté :  
Puis Venus pour le racheter  
A la Beauté vint presenter  
Sa rançon, mais il ne peut pas  
Sortir affranchi de ses las,*



---

*N'en pouuant sortir deſormais  
Eſtant ſon eſclau à iamais.*

---

Qu'il ne veut d'autres armes que le vin.

*Or ſus permettez que ie boiue  
A longs traits, & que ie deçoiue  
Mes ennuis, auſſi bien ie veux  
Ie veux deuenir furieux.*

*Le Tu-mere trop manifeſte  
Alcmeçon le fus, & Oreſte  
Le meurdrier Oreſte au pié-blanc :  
Mais moy, ie n'aime point le ſang,  
I'aime bien ce claiet breuuage,  
Et puis entrer en douce rage :  
Hercule y entra quelquefois,  
Branlant en main de ſon carquois  
La peſante charge indontee,  
Enſemble ſon arc Iphytee :  
Ajax auſſi y entra or,  
Quand contre le bouclier d'Hector  
Colere au milieu des alarmes  
Il faiſoit craqueter ſes armes.*

*Et moy branlant ce verre plein,  
Sans arc, & ſans eſpee, en main,  
Portant la couronne fleurie,  
I'ay vouloir d'entrer en furie.*

---

Le nombre infini de ſes amours.

*Si tu contes des bois vers  
Toutes les feuilles enſemble,  
Ou le ſablon qui ſ'aſſemble*

*Aux bords de toutes les mers,  
 Seul me feras le discours  
 Du nombre de mes Amours.  
 Conte vingt Atheniens,  
 Et puis en adiouste quinze,  
 Et la troupe bien apprinse  
 Des Amours Corinthiens,  
 Ceux d'Achaïe, où la fleur  
 Des beautez a la faueur,  
 Contant les Amours nouveaux  
 De Lesbos, en Ionie :  
 Ceux de Rhode, & de Carie,  
 Ce sont deux mille amoureux :  
 Puis tu me diras, O Dieux  
 Aimes-tu en tant de lieux ?  
 Je n'ay dit le Syrien,  
 Ny ceux là que ie souhaite  
 Et en Canobe, & en Crete,  
 D'Amour le siege ancien.  
 Veux-tu conter par les dois  
 Les Bacchiens, les Indoïs,  
 Et tous les feux de Gadïre ?  
 Helas ! ie ne te puis dire  
 L'Amour qui s'est fait vainqueur  
 En tant de lieux, de mon cœur.*

---

L'Arondelle.

*Hâ Dieu tu reuiens tous les ans,  
 Tu reuiens tous les ans, mignonne,  
 Et puis ton petit bec maçonne  
 Ton nid, au retour du Printems.  
 L'Hyuer venu, tu t'en retournes,  
 Ou dessus Memphis tu seiournes,  
 Ou sur le Nil, las ! mais Amour,  
 Amour cruel, Amour sans cesse,*

*Son nid en ma poitrine dresse,  
 Y faisant eternal seiour.  
 L'un de ses petits, sur le dos  
 A le duuet, & branle l'aile,  
 L'autre est en sa coque nouvelle,  
 Et l'autre est à demi eclos :  
 Puis ceste amoureuse nichee  
 Toujours demande la bechee,  
 Toujours crie, & toujours a faim,  
 Les plus grands, les petits nourrissent :  
 Ainsi iamais ils ne perissent,  
 En recouant d'autres soudain.  
 Qu'est-ce Dieux que faire ie doy ?  
 Helas ! ie ne puis ce me semble  
 Tel nombre d'Amoureux ensemble  
 Couuer, & nourrir dedans moy.*

---

A sa maistresse

*Pourtant si j'ay le poil grison,  
 Ne me dedaigne pas, Maistresse,  
 Ores que tu sois en ieunesse,  
 Et en ta plus verte saison.  
 Voy tu pas que les lis meslez  
 Auecques la rose vermeille,  
 Seruent de grace nompareille  
 Aux replis de tes chapelez ?*

---

Sur vn tableau du rauissement d'Europe.

*Ce Toreau qui porte en crope  
 La Sidonienne Europe,  
 Et qui passe la grand mer,*

*Je croy que c'est Iupiter.  
Voyez comme il coupe & sonde  
Les flots de la mer profonde  
De l'ongle, puis du troupeau  
Jamais on ne voit toreau  
Trauerfer l'humide espace,  
Si ce n'est luy qui le passe.*

Qu'il ne veut apprendre qu'à boire  
& non de fuiure le barreau.

*Hé pourquoi m'apprens-tu l'vsage  
Du iargon Rhetoricien ?  
Hé que nous sert tant de langage  
Qui ne nous profite de rien ?  
Appren moy gouter la liqueur  
De ce bon pere qui m'agree,  
Et avec Venus la doree  
Appren moy d'egayer mon cœur :  
Je grisonne : Page de l'eau,  
Du vin, que i'endorme mon ame,  
Bien tost ie seray sous la lame :  
Que desfire vn mort au tombeau ?*

Description du Printemps.

*Voyez comme à l'entree  
Du Printemps gracieux,  
La brigade sacree  
Des Graces, & des Dieux,  
Le giron, & le sein,  
Porte de roses plein ?*

*Voyez comme les ondes  
De l'écumeuse mer,  
Et les rides profondes  
Commencent à calmer ?  
Et cent sortes d'oiseaux  
Se iouënt dans les eaux ?*

*Voyez comme la Grue  
Est désia de retour ?  
Et le Soleil sans nue,  
Nous allume le iour ?  
Et chasse l'ombre espais  
Du trait de ses beaux rais ?*

*Voyez en apparence  
Nos iournaliers labeurs,  
Comme la terre auance  
Et enfante ses fleurs,  
Voyez arbres fruitiers  
Poinère, & les oliuiers ?*

*Voyez comme on couronne  
La vineuse liqueur,  
Quand l'attente fleuronne  
Du grain, en sa verdeur,  
Sous les ombres issans  
Des rameaux verdissans ?*

Qu'il boit mieux vieillard que les ieunes.

*Je suis vieil, & si boy mieux  
Que la gaillarde ieunesse :  
P'ay, si ie suis en liesse,  
Pour sceptre, vn flacon vineux,  
Le Tyrse rien ne me vaut,  
Et si quelcun veut s'esbatre,  
Aille guerrier pour combatre  
Dans vn camp, il ne m'en chaut.*

*Donne moy de ce vin doux  
Garçon dedans ce grand verre,  
A fin que sautellant i'erre  
Comme vn Silen, deuant tous.*

Du plaisir de boire.

*Quand ie boy de ce bon vin,  
Soudain ie sens ma poitrine  
Qui veut commencer vn hymne  
Aux Muses, troupeau diuin :  
Tous mes ennuis, & mes maux,  
Et mes plaintes langoureuses,  
Par les rides poissonneuses  
S'escoulent au fond des eaux.*

*Tout aussi tost ce bon Dieu  
Par les haleines soufflantes  
Des doux Zephirs, odorantes,  
Me rauist, quand i'ay bien beu,  
I'ourdis vn chapeau de fleurs,  
Et sur mon chef ie le plante,  
Puis sur ma lyre ie chante  
De la vie les douceurs.*

*De parfum, & d'odeurs plein,  
Ie chante ma Cytheree,  
Tenant mon cœur, ma sucree,  
Estroitement dans mon sein.*

*P' aime les filles alors,  
Et sous la largeur d'vn verre  
Tous mes ennuis ie defferre,  
Et loing ie les pouffe hors.*

*Quand ie boy c'est le seul gain  
Que ie pretens de la vie,  
Puis qu'à tous elle est rauie  
Par la Parque si soudain.*

## D'Amour picqué d'une mouche à miel.

*Amour ne voyoit pas encluse  
 Entre les replis de la Rose  
 Vne mouche à miel, qui soudain  
 En l'un de ses doigts le vint poindre :  
 Le mignon commence à se plaindre,  
 Voyant enfler sa blanche main.  
 Aussi tost à Venus la belle,  
 Fuyant il volle à tire d'alle,  
 Mere, dist-il, c'est fait de moy,  
 C'en est fait, & faut qu'à ceste heure  
 Nauré iusques au cœur ie meure,  
 Si secouru ne suis de toy.  
 Nauré ie suis en ceste sorte,  
 D'un petit serpenteau, qui porte  
 Deux ailerons dessus le dos,  
 Aux champs vne Abeille on l'appelle :  
 Voyez donc ma playe cruelle,  
 Las ! il m'a picqué iusqu'à l'os.  
 Mignon (dist Venus) si la pointe  
 D'une mouche à miel, telle atteinte  
 Droit au cœur (comme tu dis) fait,  
 Combien sont naurés dauantage  
 Ceux qui sont espoindz de ta rage,  
 Et qui sont blesez de ton trait ?*

## Hymne à Bacchus.

*Beuons gaillards de ce bon vin,  
 Et chantons vn hymne diuin  
 A ce bon pere porte-lance,  
 A ce bon Bacchus trouue-dance,*

*C'est luy qui porte aide & faueur  
 A cil qui chante en son honneur :  
 C'est luy qui de façon ressemble  
 A l'Amour, l'amoureux ensemble,  
 Le mignon, & le fauorit  
 De Venus qui toujours luy rit.*

*Par luy nous vint la cognoissance  
 De boire, & par luy prit naissance  
 La Grace, & par luy les douleurs,  
 Et par luy s'estanchent les pleurs :  
 Car si tost qu'une ieune troupe,  
 Dispoſte, nous donne vne coupe,  
 Nos maux, nos ennuis, & tourmens  
 S'enuolent compagnons des vents.*

*Ca donc ce verre, & que ie noye  
 Le ſoing qui de nous fait ſa proye.  
 Que nous ſert de nous tourmenter ?  
 Dieux que nous ſert de lamenter,  
 Puis que la vie eſt incertaine  
 Aux viuans, & choſe trop vaine  
 De ſe promettre le futur ?  
 De boire & danser c'eſt mon heur,  
 Et dans le giron de ma Dame  
 Appaiſer l'ardeur de ma flamme.*

*Que les hommes s'attriſtent tous  
 Tant qu'ils voudront, quant eſt de nous  
 Beuons gaillards de ce bon vin,  
 Et chantons vn hymne diuin  
 A ce bon pere Porte-lance,  
 A ce bon Bacchus trouue-dance.*

---

Comme il veut viure.

*L'aimé la dance & le ieu  
 Du bon Denys, ce bon Dieu,  
 L'ayme avec vne ieuneſſe*



Sous ma lyre chanteresse,  
 Aux doux accens de ma vois,  
 Boire de ce vin Gregeois :  
 Mais ce que plus ie desire,  
 C'est de chanter & de rire,  
 D'aillets ayant le chapeau  
 Avec vn ieune troupeau.  
 Je ne porte enuie aucune  
 Dedans mon cœur, ny rancune,  
 J'euite les traits legers  
 Des hommes trop langagers :  
 Plus que mort ie hay le trouble,  
 Qui tousiours separe & trouble  
 Par faits & propos murins,  
 Le doux honneur des festins.  
 Passon donc nos iours tranquilles  
 Avec vn troupeau de filles,  
 Dançans sous les chants mignons  
 De ma lyre, & de mes sons.

---

### La Cigalle.

Há que nous t'estimons heureuse,  
 Gentille Cigalle amoureuse!  
 Car aussi tost que tu as beu  
 Dessus les arbrisseaux vn peu  
 De la rosee, aussi contente  
 Qu'est vne Princeesse puissante,  
 Tu fais de ta doucette voix  
 Tressaillir les monts & les bois.  
 Tout ce qu'apporte la campagne,  
 Tout ce qu'apporte la montaigne,  
 Est de ton propre, au laboureur  
 Tu plais sur tout : car son labeur  
 N'offenses, ny portes dommage

*N'à luy, ny à son labourage.  
 Tout homme estime ta bonté,  
 Douce prophete de l'Esté !  
 La Muse t'aime, & t'aime aussi  
 Apollon, qui t'a fait ainsi  
 Doucement chanter, la vieillesse  
 Comme nous iamais ne te blesse.  
 O sage, ô fille terre-nee,  
 Aime-CHANSON, passionnee  
 Qui ne fus onc d'affection,  
 Franche de toute passion,  
 Sans estre de sang ny de chair,  
 Presque semblable à Iupiter.*

---

Songe de l'Amour.

*N'aguères estant en repos,  
 Refuant, ie me mis hors d'haleine,  
 Pensant courir parmi la plaine,  
 Portant deux ailes sur le dos.  
 Lors Amour se met en carriere,  
 Or'que sa plante prisonniere  
 Fust d'vn plum pendant, toutesfois  
 Il me deuance, il me surmonte,  
 Et en fin tellement me donte,  
 Qu'esclau me fist de ses loix.  
 Mon Dieu que veut dire ce songe ?  
 Je sçay qu'Amour m'a mis au plonge  
 De cent cruantez, mais hélas !  
 De la plus part il est possible  
 D'en eschapper, mais impossible  
 Que ie ne meure entre vos bras.*

---

## Les fleches d'Amour.

*Le mari de la Cyprienne  
 Dedans la forge Lemnienne,  
 De fin acier forgeoit vn iour  
 Des fleches pour l'enfant Amour:  
 Puis aussi tost Venus la belle  
 En trempoit la pointe cruelle  
 L'une apres l'autre de doux miel,  
 Mais Amour les mouilloit de fiel,  
 Quand Mars reuenant des alarmes  
 Branlant vne grand hache d'armes  
 En se mocquant les efforçoit.  
 Lors Amour qui les amorçoit,  
     te supply (dist-il) essaye,  
 Si celle cy feroit bien playe,  
 Et s'elle a bonne pesanteur,  
 Pour trauerfer vn braue cœur.  
     Venus sourit, & l'enfant tire,  
 Mars la recut, puis il soupire,  
 Disant, Ell'poise, oste la moy,  
 Lors Amour luy dist, C'est pour toy.*

Que c'est grand malheur d'aimer  
 & de n'aimer point.

*C'est malheur que de n'aimer point,  
 Et malheur grand que d'aimer ores,  
 Et trop plus de malheur encores,  
 De n'auoir ce qui le cœur poind.  
 La race en amour ne peut rien,  
 On met sous le pié la noblesse,  
 De vertu, de meurs, de sagesse,  
 Il en a trop qui a du bien.*

Que puisse mourir l'usurier  
 Vilainement, qui mist en proye  
 Aux hommes l'auare monnoye,  
 Et qui l'estima le premier.  
 Par elle ont auancé leur cours  
 La guerre & les morts execrables:  
 Qui pis, les amans miserables,  
 Par elle finissent leurs iours.

J'aime la gaillarde vieilleffe,  
 J'aime la follastre ieunesse,  
 Hé! le vieillard qui librement  
 Follastre en dançant ieunement,  
 Est-il pas de cheueux & d'âge  
 Grison, & ieune de courage?

Donnez moy la lyre d'Homere  
 Dont la corde n'est point meurdriere,  
 Ny reteinte au sang des Gregeois,  
 Et puis ce pot pour rendre esteinte  
 Et pour moderer la contrainte  
 Et la grand rigueur de nos loix.  
 A fin qu'yure de ce breuuage,  
 Espoinçoné de douce rage,  
 Dessous les accords babillards,  
 Et sous les fredons de ma lyre,  
 Je dance, & ie vous puisse dire  
 En beuuant cent contes gaillards.

Le portrait d'un paysage.

Ceci est corrompu au Grec.

Trace moy, Peintre, un beau paysage  
 Où les citez portent visage

*Gaillard, honneste, & valeureux :*  
*Et si la table permet ores,*  
*Trace les passions encores*  
*Et les arrefts des amoureux.*

Esiouiffance de la prochaine vandange.

*Enfans, voyci le Dieu*  
*Qui reuient à ceste heure,*  
*Le Dieu qui nous assure,*  
*Et nous arme en tout lieu.*  
*Le Dieu qui nous rend forts,*  
*Gais, gentils, & qui dresse*  
*A baller la ieunesse,*  
*Et qui nous rend accorts.*  
*C'est breuuage amoureux,*  
*C'est charme qui nous donne,*  
*C'est germe qui steuronne*  
*D'un beau sep plantureux :*  
*Sous le grain nourrissant*  
*Il le cache, & le garde,*  
*Et sous la sauuegarde*  
*D'un rameau verdissant.*  
*Puis on le coupe, à fin*  
*Que passions nostre vie*  
*De douleurs affranchie,*  
*Par le secours du vin.*  
*Bref, que soyons sans maux,*  
*Iusqu'à tant que l'annee*  
*En son ply retournee*  
*Nous remette aux nouveaux.*

La façon d'un bassin d'argent, où Venus  
 issant de la mer estoit enleuee.

*Donques quelqu'un a peu graver  
 Les flots de la profonde mer?  
 Et la fureur industrieuse  
 A peu sur l'eschine écumeuse  
 De la grand mer, verser de l'eau  
 Dans le creux d'un petit vaisseau?  
 Puis cil qui osa entreprendre  
 D'y graver la Cyprine tendre,  
 Mere du vieil tige des Dieux  
 Estoit-il pas audacieux?*

*Voyez comme il la monstre nue,  
 Cachant dans le sein d'une nue  
 De flots, ce qu'il ne faut point voir?  
 Voyez comme ell' fait son deuoir  
 Les donter, sur eux apparante  
 Comme vne écume blanchissante  
 Au milieu des replis marins,  
 Quand plus ne paroissent mutins?*

*Ainsi tire & repousse l'onde  
 Auecque les flots vagabonde,  
 Ia ia le tetin pourprissant,  
 Et ia l'uyoire blanchissant  
 De son col, la vague surpasse,  
 Et paroist dans l'humide espace  
 Comme les lis entortillez  
 Entre la rose & les œillets.*

*Voyez les Daulphins qui se ioënt,  
 Et dessus leur espine nouënt  
 Amour & Cupidon tous nus  
 Pour tenir escorte à Venus,  
 Se mocquans des fraudes meschantes  
 Au cueur des hommes refidantes?  
 Voyez vne grand suite apres*

*De Dauphins courbez, qui de pres  
La suyuent pour luy faire hommage?  
Puis elle approchant le riuage  
Esgaye son cueur gentement  
En souriant folastrement?*

### Description des vandanges.

*Filles, garçons, à paniers pleins  
Portez de toute vostre force  
Le raisin à la noire escorce  
Sur vostre espaule & sur vos reins.  
Sus versez dedans le tonneau,  
Et des pieds seulement y foulent  
Les hommes nuds, & qu'ils escoulent  
Des grappes le germe nouveau.  
Ghacun honore ce bon Dieu  
D'une belle hymne de vandanges :  
Chacun chante tant de louanges  
Qu'on en remplisse tout le lieu.  
Qu'on aille voir ce Dieu coulant,  
Ce Dieu qui rit dedans la tonne,  
Ce Dieu nouveau qu'on emprisonne,  
De colere encor tout bouillant.  
Si tost que le gentil vieillard  
A pris de ce Dieu qui l'enteste,  
Tremblant des pieds & de la teste,  
Aussi tost il dance gaillard.  
Et lors quelque ieune garçon  
Amoureux, de pres eschauguette  
Le teton de la bergerette,  
Qui dort à l'ombre d'un buisson.  
Puis Amour voyant le dessein,  
D'une allechante mignardise,  
Donne faueur à l'entreprise,*

Et luy met le feu dans le sein.  
 Le mignon vient, elle se défend,  
 Elle se courrouce, il n'en fait conte,  
 Mais en fin tellement la donte  
 Que douce entre ses bras la rend.  
 Ainsi Bacchus qui fait le ieu,  
 Ose quelquefois entreprendre  
 De suborner, & de surprendre  
 La ieunesse, quand il a beu.

### Les louanges de la Rose.

Amy ie veux chanter l'honneur,  
 L'honneur de ceste heureuse fleur,  
 De ceste Rose printaniere,  
 De ceste Rose familiere,  
 Et compagne du temps fleuri,  
 Si de toy ie suis fauori.  
 O Rose à la feuille pourpree,  
 Rose qui la bouche sacree  
 Et la douce haleine des Dieux  
 Combles d'un parfum gracieux.  
 Rose, des hommes les delices,  
 Des Graces les douces blandices,  
 La fauorite des Amours  
 Fleurissans en leurs plus beaux iours.  
 Le baiser, & la mignardise  
 De Venus, la seule entreprise  
 Et le soing des Poëtes vanteurs,  
 La plante & faueur des neuf Sœurs :  
 Mesme c'est chose gracieuse  
 Par dedans la ronce espineuse  
 De la cueillir, & dans la main  
 Luy voir espanir son beau sein.  
 C'est elle entre autres qui fleuronne



*Sur les tortis d'une couronne.  
 C'est elle seule des festins  
 L'honneur & des sacres diuins  
 De Bacchus : bref sans la fleur d'elle  
 Nulle chose ne se dit belle.*

*L'Aurore a de Roses les dois,  
 Les Nymphes des eaux & des bois  
 En ont les bras, & la Cyprine  
 En porte la couleur pourprine.  
 Elle profite aux langoureux,  
 Aux malades, & aux fieureux,  
 Mesme à ceux que la mort cruelle  
 A mis en la nuit éternelle.*

*Elle dote & force le temps,  
 Et retient en ses plus longs ans,  
 L'odeur de sa fresche iouuance.*

*Or sus donc chantons sa naissance  
 Et comme elle a premierement  
 En terre pris accroissement.*

*Quand Venus encor rousoyante  
 Dessus l'écume blanchissante  
 Apparut au milieu de l'eau,  
 Et quand Pallas hors du cerueau  
 De Iupiter, toute animée,  
 De teste en pied saillit armée :  
 La terre fort féconde alors,  
 Heureusement poussa dehors  
 Le germe sacré de la Rose  
 Qu'elle auoit en son sein enclose :  
 Industrieux enfantement !  
 Puis tous les Dieux ensemblement  
 L'arroserent du saint breuuage  
 Qu'ils ont aux cieus pour leur vsage.*

*Ainsi le celeste troupeau  
 Tira de l'espineux rameau,  
 Et fit naître en robe pourpree  
 La Rose à Bacchus consacree.*

## De soy-mesme.

*Aussi tost que ie tiens propos  
 Seuler avecques ma maistresse,  
 Aussi tost i'entre en allaigresse,  
 Et vieillard ie dance dispos.  
 Cybelle demeure avec nous,  
 De roses que lon me couronne,  
 Loing de moy vieilleste grisonne,  
 Dieux, ie raieunis entre vous!  
 Donnez moy de ceste liqueur,  
 De ceste liqueur pressuree  
 Du grain de la vigne pampree,  
 Pour voir vn vieillard de bon cœur.  
 Vn yeillard encor bien appris,  
 De bien parler, & de bien boire,  
 Et qui de fureur & de gloire  
 Encor quelquefois est épris.*

## Qu'on cognoist les amoureux.

*Les cheuaux pour les mieux cognoistre,  
 Bien souuent à la cuisse dextre  
 Portent vne marque de feu:  
 On cognoist le Parthe barbare  
 A la façon de sa Tiare:  
 Et moy aussi tost que i'ay veu  
 Vn amoureux, ie le deuine.  
 Car il porte dans sa poitrine  
 Vn signal, qui paroist vn peu.*

## Traduction d'une Ode de Sapphon.

*Nul me semble egaler mieux  
 Les hauts Dieux,  
 Que celuy qui face à face  
 T'oit parler, & voit la grace  
 De ton sou-ris gracieux.  
 Ce qui va iusqu'au dedans  
 De mes sens,  
 Piller l'esprit qui s'esgare :  
 Car voyant ta beauté rare,  
 La voix faillir ie me sens.  
 Ma langue morne deuiet,  
 Et me vient  
 Vn petit feu, qui furette  
 Dessous ma peau tendrelette,  
 Tant ta beauté me retient !  
 Rien plus de l'œil ie ne voy  
 Pres de toy,  
 Toujours l'oreille me corne :  
 Vne sueur froide & morne  
 Soudain coule dedans moy.  
 Je suis en chasse à l'horreur,  
 A la peur,  
 Je suis plus palle & bleemie  
 Que n'est la teste flestrie  
 De l'herbe par la chaleur.  
 Ia peu s'en faut que la mort  
 Sur le bort  
 De sa barque ne m'enuoye,  
 Et soudain que l'on me voye  
 Souffler l'esprit demy mort.*





## PETITES INVENTIONS

ET AUTRES POESIES.

---

L'HEVRE.

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

*\* Dieu te gard Fille heritiere  
De ce Faucheur orgueilleux,  
Et la fidelle portiere  
De l'Olympe sourcilleux,  
Qui retiens sous la cadance  
De tes pas, la violance  
De ce grand Tour merueilleux  
Dieu te gard gente Deesse,  
Au pied lentement glissant,  
O qu'heureuse est ta paresse,  
Qui ne va point finissant !  
O Dieu qu'heureuse est ta fuite,  
Au regard de l'entrefuite  
De nostre âge perissant !  
Bien que tu sois paresseuse  
La plus qui soit dans les cieux,  
Loñ te tient la plus heureuse*

Qui soit entre tous les Dieux :  
 Car tu n'es iamais suiette  
 Faire ainsi qu'une planette,  
 Vn grand tour laborieux.  
**O** que ta course est fuitiue  
 Que le temps n'atrappe pas !  
 Mais à l'homme trop hatiue  
 Pour luy donner le trespas,  
 Qui soudain le mets au monde,  
 Puis soudain dans la noire onde  
 Le fais Ombre de là bas.  
**Toute la farce & la grace**  
 Du ciel se remire en toy :  
 Et la violante audace  
 Du temps, ne gist qu'en ta foy,  
 Qui te rend obeissance,  
 Pour cacher son inconstance  
 Sous la rigueur de ta loy.  
**C'est ton vol lent qui rapporte**  
 Sur ses ailes le bon heur  
 Du ciel, c'est luy qui rend morte .  
 Peu à peu nostre douleur,  
 Nous contentant d'assurance,  
 Ou repaisant d'esperance,  
 Pour franchir nostre malheur.  
**Toute la troupe admirable**  
 Des feux brillans dans les cieux,  
 Point ou peu se rend traitable,  
 Et familiere à nos yeux,  
 Comme toy qui nous ordonnes  
 Tout en tout, & qui nous donnes  
 Nostre pis & nostre mieux :  
**Comme toy, qui aux clostures**  
 D'un iuoyre, ou d'un crystal,  
 Tranches les iours par mesures  
 Sous vn mouuement egal.  
 Tant fut l'ame curieuse  
 Et la main ingenieuse

Pour animer vn metal.  
 Comme toy qui du bocage  
 Retires le Bucheron,  
 Le Pasteur du pasturage,  
 Des vignes le Vigneron,  
 Le Peintre de la peinture,  
 L'Ecriueur de l'escriture,  
 Des forges le Forgeron.  
 Comme toy, qui tousiours veilles  
 Proche du list de Ronsard,  
 Et sans cesse le reueilles,  
 Afin que d'vn nouuel art,  
 Et d'vne nouvelle adresse  
 Il flechisse la rudesse  
 De sa Cassandre qui l'ard.  
 Sois luy doncques fauorable,  
 Lente Deesse aux pieds moux,  
 Ren luy Cassandre traitable :  
 » Amour fauorise à tous,  
 » Pourueu qu'on le puisse prendre  
 » Sus l'heure, qu'il veut entendre  
 » A nous rire d'vn œil dous.  
 Retien la course amoureuse  
 De son âge dous-coulant,  
 De ta main industrieuse,  
 Qui au cheual pié-volant  
 Donne le frein, & le donte,  
 Quand dispos le Soleil monte  
 Dans son char estincellant.  
 Mais pendant que ie te chante  
 Ie grisonne & pers la vois :  
 Et toy mille fois mourante,  
 Tu renais autant de fois  
 Sans qu'en la mort tu seiournes :  
 Car en mourant tu retournes,  
 Et sans retour ie m'en vois.

## LE PAPILLON.

AVDIT SEIGNEVR DE RONSARD.

O que t'estime ta naissance  
 Pour de rien n'avoir connoissance,  
 Gentil Papillon tremblotant,  
 Papillon tousjours voletant,  
 Griuolé de cent mille sortes,  
 En cent mille habits que tu portes,  
 Au petit muste elephanin,  
 Ioüet d'ensans, tout enfantin,  
 Lors que de fleur en fleur sautelles,  
 Couplant & recouplant tes aëles,  
 Pour tirer des plus belles fleurs  
 L'email & les bonnes odeurs.

Est-il peintre que la Nature?  
 Tu contrefais vne peinture  
 Sur tes aëles si proprement,  
 Qu'à voir ton beau bigarrement,  
 On diroit que le pinceau mesme  
 Auroit d'vn artifice extrême  
 Peint de mille & mille fleurons  
 Le crespé de tes aëlerons.

Ce n'est qu'or fin dont tu te dories,  
 Qu'argent, qu'azur dont tu colores  
 Au vis vn millier de beaux yeux,  
 Dont tu vois : & merisois mieux  
 De garder la fille d'Inache  
 Qu'Argus, quand elle devint vache.  
 Tu ne vis qu'vn gaillard printemps :  
 Jamais la carriere des ans  
 N'offense ta crespé ieunesse  
 D'vne chagrineuse vieillesse.

Au point du iour, quand le Soleil  
 Colore d'vn pourpre vermeil  
 Ses rayons, tu sors de ta couche :

Et puis au soir quand il se couche  
 Plongeant ses limonniers fumeux  
 Au sein de Tethys écumeux,  
 Dessus le tapis de la pree  
 En cent parures diapree,  
 Tu te couches, sans avoir peur  
 De la Nuit, ny de son horreur.  
 Et quand l'Aurore rayonnante  
 A mouillé l'herbe roufoyante,  
 Tu te pais de manne & de miel  
 Qui lors se distille du ciel.

- » O vie heureuse, & plus celeste
- » Que celle des hommes moleste
- » A suyure les affections
- » D'impaticntes passions!
- » Tantost le ciel de son audace
- » D'vn regard triste nous menace,
- » Tantost vn orage cruel
- » D'vn broüillement continuel.
- » L'hyuer, l'Esté ne nous contente,
- » Mais plustost vne sottte attente
- » Nous repaist d'esperer en mieux :
- » Bref, rien n'est ferme sous les cieux
- » Pour la pauvre race des hommes,
- » Sous les cieux courbez où nous sommes.

Or vy donques bien fortuné  
 Mon mignon, sans estre estonné  
 Des trauerses de la fortune :  
 Et pendant que l'heure opportune  
 Te semont à voler, il faut  
 Par la bouillante ardeur du chaud;  
 Que le teint du lis & des roses,  
 Et de mille autres fleurs écloses  
 Tu pillas, pour rendre mieus teint  
 De ma maistresse le beau teint.

Puis m'apportant dessus tes aëles  
 Le beau fard de ces fleurs nouvelles,  
 L'appendray sur ce ruiſſelet,



*(Qui doucement argentelet,  
 Coule de la roche pierreuse  
 Au long de ceste rive herbeuse)  
 Et mon bonnet & mon chapeau  
 En ton honneur, à cet ormeau :  
 Et chantant au frais de l'ombrage  
 L'empeschera que nul outrage  
 Ne te soit fait sur le mi-iour  
 Par les enfans, quand de retour  
 Ils sont des champs, & que leur chasse  
 A coups de chapeau te pourchasse,  
 Et tous échaufez à grans pas  
 Courent pour t'aterrer en bas,  
 Hastant & rehastant leur suite  
 Apres ton inconstante fuite,  
 Pour ton voler trop incertain  
 Qui trompe leurs yeux & leur main.*

*Et si tu fais que la nuit sombre  
 Te puisse tirer de l'encombre  
 Des enfans, encor qu'il fust tard,  
 Va-t'en mignon à mon Ronfard,  
 Que t'aime mieux que la lumiere  
 De mes yeux, & dont se tient fiere  
 Ma Muse : car il daigne bien  
 Lire mes vers qui ne sont rien.  
 Tu le trouveras dessus Nicandre,  
 Sur Callimach, ou sur la cendre  
 D'Anacreon, qui reste encor  
 Plus precieuse que n'est l'or,  
 Tout recorbé moulant la grace  
 De ses traits, à l'antique trace,  
 Sur le patron des plus secrets  
 Poetes Romains, & poetes Grecs,  
 Pour nous reclarcir leur vieil âge :  
 Puis t'asseant sur son ouvrage  
 Tu luy diras que son Remy,  
 A qu'il a donné son Fourmy,  
 Son Fourmi, & depuis encore*

*Vn double present qu'il honore  
 D'une Grenouille, & d'un Frelon,  
 Pour recompense, vn Papillon,  
 Vn gay Papillon luy renuoye,  
 A fin qu'en pareille monnoye  
 Reçoive le payment entier  
 D'un artisan de son mestier.  
 S'il te reçoit en sa demeure,  
 Papillon mon mignard, ie meure,  
 Qu'autant heureux ou plus qu'un Roy  
 Viuras sans peine & sans é moy  
 En ta franchise coustumiere.  
 Car, soigneux, qu'ell' te reste entiere,  
 A assure toy qu'il gardera  
 Que l'huile ne t'offensera,  
 Ny qu'au feu des tardes chandelles  
 Tu grilles-le bort de tes alles.*

## LE CORAL.

## A SA MAISTRESSE.

*Donques c'est toy, bouche cousine  
 De ceste branche Coraline,  
 Qui me commandes la vanter.  
 Las! seray-ie toujours esclave  
 Brulant sous ta parole graue  
 D'un feu qui ne peut s'alenter?  
 Sus donc, puis qu'il faut que ie chante  
 L'honneur de ceste heureuse plante,  
 Muse dj moy premierement  
 Comme en Coral ell' se transforme,  
 Rapportant le tige, & la forme  
 D'une herbe en son accroissement.  
 Ell' naist en rameaux verdissante,  
 Dessous l'écume blanchissante,*

Ou contre le roch qu'elle fuit,  
 Ou choisist sa terre propice  
 Sur la riuë, maigre nourrice  
 Et de bonne herbe, & de bon fruit.  
 Puis ayant passé sa ieunesse  
 Courbe dechet en sa vieillesse,  
 Teste & racine pourrissant,  
 Comme les corps de toutes choses  
 Qui sont dedans la terre enclôset,  
 Dont l'humeur les va nourrissant.  
 Confite en ceste pourriture,  
 Mourant, bastist sa sepulture  
 Molle, glissante au fond des eaux,  
 Mais trois fois heureuse demeure  
 Qui fait que iamais ne se meure  
 Le sang pourpré de ses rameaux.  
 Car si tost que le ciel s'irrite,  
 Et la mer aigrement dépite  
 Caue les flancs des rochers durs,  
 Ceste herbe aux riues escoulee,  
 Dessous vne écume meslee,  
 Emprunte du ciel ses couleurs.  
 Et s'enroidist en corps solide,  
 Si tost que du seiour humide  
 Aux bords elle peut s'estancer,  
 Miracle estrange! au creux de l'onde  
 Desja morte, vne ame seconde,  
 Soupirant tire de nostre ær :  
 Et soudain paroist toute telle  
 Qu'elle estoit en sa fleur nouvelle,  
 Et en sa premiere verdeur :  
 Ell porte son fruit, sa racine,  
 Sans plus à la couleur sanguine,  
 Et le ferme de sa rondeur.  
 Car en flottant elle s'approche  
 Des piés rongés de quelque roche,  
 Où soudain se vient empierrier :  
 Et restant encor demy molle,

Si serrément elle s'y colle  
 Qu'à peine l'en peut-on tirer.  
 O Seigneur, que tu nous décauures  
 De grands secrets, voyant ces œuvres,  
 Petit ouillage de tes mains.  
 Voyez comme vne herbè flestrie,  
 Au fond de l'eau toute pourrie,  
 Se fait vn miracle aux humains.  
 Ce n'est pas la force épanchée  
 Du sang de la teste tranchée  
 De Meduze, qui l'arrosa,  
 Quand Perse aux riués ondoyantes,  
 Sur vn lit d'herbes verdoyantes  
 Encor tremblante la posa.  
 C'est le Coral de ma maistresse,  
 Qui tient plusost de la rudesse  
 Du sang de ce monstre hideux :  
 Car tant soit peu qu'ell' le desferre  
 Pour soupirer, elle m'empierre,  
 Restant muet deuant ses yeux.  
 Donques ô branche Coraline,  
 Puis que tu portes medecine  
 De quelque rafraichissement,  
 Appaise l'amoureuse flamme  
 Qui me va bruslant iusqu'à l'ame  
 Par ne sçay quel enchantement.  
 Estanche la playe coulante,  
 Qu'Amour de sa darde volante  
 M'a faitte au branle de sa main :  
 Et d'vn or fin bien enchassée,  
 D'vn cordon de soye enlassée  
 Le l'auray tousiours dans mon sein.

## L'HVISTRE.

AV SEIGNEUR DE BAIF.

*Je croy que l'esprit celeste,  
 L'esprit celeste des Dieux,  
 Baisant l'œil, tout courbé reste  
 Quelquefois sur ces bas lieux,  
 Pour se rire de l'ouvrage  
 Que la Nature mesnage  
 Dessous la charge des cieux.  
 Au vague repli des nuës  
 Elle attache les oyseaux,  
 Dedans les forests chenues  
 Les plus sauvages troupeaux,  
 Et la brigade muette  
 Du peuple escaillé ell' iette  
 Dessous le marbre des eaux.  
 Mais elle a bien autres choses  
 Et grandes pour enfanter  
 Dans son large sein enclofes,  
 Et qui les voudroit chanter  
 Oferoit-il pas encore  
 Grain à grain le sable More  
 Et les estoiles conter ?  
 Voyez comme elle se ioüe  
 Contre le rocher pierreux  
 De cet animant, qui noüe  
 Entre deux cernes huitreux.  
 C'est, c'est l'Huistre que l'accorde  
 Sur la mieux sonnante corde  
 De mon cistre doucereux.  
 Voyez comme elle est beante,  
 A fin de succer les pleurs  
 De l'Aurore, larmoyante  
 Les rousoyantes douceurs,*

Quand de sa couche pourpree  
 Elle bigarre l'entree  
 Du matin de ses couleurs.  
 Puis si tost qu'elle est comblee  
 Jusques aux bords pleinement,  
 De ceste liqueur, coulee  
 Du celeste arrosement,  
 Soudain elle deuiens grosse  
 Dedans sa iumelle fosse  
 D'vn perleux enfantement.  
 Car suçottant elle attire  
 Peu à peu le teint pareil,  
 Dont la nûe se remire  
 Par les rayons du soleil:  
 Si pure, elle est blanchissante:  
 S'elle est palle, palissante:  
 Si rouge, ell' prend le vermeil.  
 Tant sa nature est cousine  
 Du ciel, qu'ell' ne daigne pas,  
 Vivant en pleine marine,  
 Y prendre vn seulet repas:  
 Comme ayant la cognoissance  
 Que de la celeste essence  
 Tout bien decoule çà bas.  
 O Nature trop gentille  
 Sous le couuercle iumeau  
 D'vne argentine coquille  
 Qui fait endurcir la peau  
 D'vne perlette d'eslise,  
 Et la franche marguerite,  
 Prendre couleur de son eau.  
 Thresor, qui la terre ronde  
 Fait rougir, & fait ramer  
 Des quatre corniers du monde,  
 L'Orient, & l'Inde mer:  
 Thresor, qui de sa merueille  
 Fait la delicate oreille  
 Des princesses entamer.

Qui ne la diroit apprise  
 De quelques bons sentimens,  
 Quand elle fuit la surprise  
 Des pipeurs allechemens,  
 Ioignant sa coquille en presse,  
 Pour rampar de la richesse,  
 Qu'elle nourrist dans ses flancs?  
 Vy, que iamais ne t'enferme  
 Le pied fourchu doublement  
 Du Canere, qui te desferme  
 Pour te manger goulument,  
 Et laisse ouvrir ta coquille,  
 Sans te monst'rer difficile  
 A mon Baif nullement.

### LE PINCEAV.

AV SEIGNEVR GEORGE BOMBAS.

A qui mieux doy-ie presenter  
 Ce pinceau que ie veux chanter  
 Qu'à toy qui sçais prendre la gloire  
 Des neuf Sœurs filles de Memoire?  
 Et mouuoir les Dieux aux attraits  
 Animéz dedans tes portraits?  
 Qu'à toy qui pratiques l'vsage  
 De mieux labourer vn visage  
 Au Pinceau, que Venitien,  
 Que Flamant, ou qu'Italien,  
 Encore que toute la France  
 Admire plustost l'excellance  
 De quelque estranger, que la main  
 De celuy qu'ell' couue en son sein?  
 Pinceau à la pointe estoffee  
 D'vn poil choisi, pointe animee,  
 Au mouuoir des artistes dois,

*Qui te manient sur le bois.*

*Pointe qui de façon ouriere  
Sçait enfler l'estomach colere  
D'un Peleide, & qui fait or  
Soupirer les armes d'Heñor,  
Rallumant le feu deuant Troye,  
Pour auoir mis Helene en proye,  
Cause trop iuste à l'eñranger,  
Pour trop iustement se venger.  
Qui fait or Hercule combatre  
Geryon, Busyre, & abatre  
Mille monstres, mille serpens,  
Le braue labeur de ses ans.*

*Pointe qui fait ietter les larmes  
Au bois, quand aux feintes allarmes  
On voit nager au sang des morts  
Les cheuaux par dessus les corps.*

*Pointe qui de couleur sanguine  
Entame la chaste poitrine  
D'une Lucrece, sans douleur,  
Pour exemple d'un noble cueur,  
Armant sa main de hardiesse,  
Et d'une dague vengeresse  
Du forfait & crime inhumain  
Que luy fist le tyran Romain.*

*Bref, qui fait ce que la Nature  
Nous monstre en sa viue peinture,  
Et qui plus est, ce que nos yeux  
Ne virent iamais sous les cieux :  
Nous repaisant d'un feint image  
Ou de quelque eñtrange paysage,  
Et bref en cent papiers diuers  
Le globe de tout l'uniuers.*

*Pointe qui de gentille adresse  
Dore le poil de ma maistresse,  
Et contre-fait l'iuoyre blanc  
De son front, & le double rang  
De riches perlettes encloses*



*Entre les boutons de deux roses,  
Les aillettes & les lis semés  
Dessus deux tertres animés,  
Le bras iuste, & la main polie,  
Qui serre ma mort & ma vie,  
Et le reste, que ie ne puis  
Concevoir, tant nauré ie suis.*

*Prèn donc ce Pinceau & me trace  
Les rares beautés de ma Grace,  
Fidelle amy, trace-les moy :  
La donc : ha mon Dieu ie les voy.  
La donc auant, ie t'en supplie  
Par la sainte amitié qui lie  
Nos deux cœurs, qui ne desliront  
Tant que les astres reluiront,  
Trace moy ces beautéz naïues  
Au vermeil de ses couleurs viues.  
Mais à fin de ne les souiller  
Vueilles ce Pinceau remouiller  
Dedans la belle eau qui distille  
Tant doucement de ton dous stile.*

### L'ESCARGOT.

AV SEIGNEVR R. GARNIER.

*Puis que ie sçay qu'as en estime  
Le petit labour de ma ryme,  
Point ie ne veux estre de ceux  
Qui sont au mestier paresseux  
Dont ils tiennent la connoissance,  
Et en cachent l'expérience :  
Vrayment ie ne veux estre tel.  
Car à l'exercice immortel  
Des Muses, i'emploiray ma peine  
Pour chercher l'immortelle veine,*

Et le surgeo*n* du clair ruisseau,  
 Qui roule du double coupeau  
 De Parnasse, à fin que l'abr*u*e  
 Quelquefois estant sur la gr*u*e  
 De mon petit Ronne argentin,  
 Qui flotte d'*vn* ply serpentin,  
 Recherchant ton Loir, pour l'hommage  
 Qu'il luy doit de son voisi*n*nage,  
 Ma langue, pour mieux entonner  
 Le fredon que ie veux sonner  
 Sur mon Lut, de la douce fl*am*e  
 Qui fait *vn* brasier de mon ame,  
 Et de l'honneur que ie te doy  
 Pour l'amiti*e* que j'ay de toy.

Toutesfois attendant que l'heure  
 T'en aura l'espreu*e* meilleure  
 Mis en main, ie te veux tailler  
 V*ne* Limace, & l'emailler  
 Au compas, comme la nature  
 En a tortill*e* la ceinture,  
 Comme au ply d'*vn* petit cerceau  
 En bosse en a fait le vaisseau,  
 Le vaisseau que ie veux es*l*ire  
 Pour le vanter dessus ma lyre.

C'est donc toy, cor*pu* Limasson,  
 Qui veux entonner ma chanso*n*,  
 C'est toy, c'est toy race cou*s*ine  
 De la brigade Titanni*n*e,  
 Qui voulut écheler les cie*ux*  
 Pour mettre en route les hauts die*ux*.

Il t'en sou*u*ient de l'entrepr*is*e  
 Et de la victo*ir*e conquise  
 Contre vous, car le bras vang*eu*r  
 De vostre sang fut le chang*eu*r.

Quand pour eternizer la gloire  
 De telle conquise victo*ir*e  
 En signal du sot iug*em*ent,  
 Qu'ils auoyent prins ensemble*ment*,

*D'oser egaler leur puissance  
 A l'immortelle resistance,  
 De leur harnois & de leurs os  
 Il en tira les Escargots,  
 Que voyez encor de la Terre  
 Leur mere (moquans le tonnerre,  
 La corne droite, bien armés)  
 Contre le ciel naistre animés.  
 N'est-ce pas contre la tempeste  
 Que portez braue sur la teste  
 Le morion bien escaillé,  
 Bien cizelé, bien esmaillé,  
 Et comme race opiniastre  
 Qui cherchez encor à combattre  
 La marque des vieux fondemens  
 Et les superbes bastimens ?  
 Grim pant a-mont pour faire eschelle,  
 Pensant que soit la citadelle  
 Dont Encelade foudroyé  
 S'atterra menu poudroyé,  
 Comme par l'esclat d'un tonnerre  
 S'empoudre le bois & la pierre ?  
 Ou comme le flanc d'un rampart  
 A coups de balle se depart ?  
 Puis d'une deux-fois double corne,  
 Braue, tu rampes sur la borne  
 De quelque Olympe sourcilleux,  
 Ou d'un Pelion orgueilleux,  
 Semblant defier la menace  
 De Iupiter par ton audace.  
 Mais, hélas ! tout en un moment  
 Au seul soupire d'un doux vent,  
 Tremblant de peur ta laide trongne  
 Dans sa coquille se renfrongne,  
 Craignant le foudre punissant  
 Que darde son bras rougissant.  
 O sotte race outrecoidee  
 Que la fureur auoit guidee*

Non la raison, pour aprocher  
 Celuy qui la fist trebucher  
 D'un clin d'œil! telle est sa puissance  
 Contre l'humaine outrecuidance,  
 Telle est la rigueur de ses mains  
 Contre la force des humains.

Cela vraiment nous doit apprendre  
 De n'oser iamais entreprendre,  
 De n'oser iamais attenter  
 Chose contraire à Iupiter.  
 Où tendoit leur sottte auenture  
 Que pour combattre la nature,  
 Qui par vn certain mouuement  
 A sur nous sout commandemens?

Aussi le sang, & le carnage  
 De leur sort, tesmoigne la rage,  
 La grand' colere & la fureur  
 De Bacchus braue auancoureur:  
 Quand à dos & teste baissée  
 En peau de lyon herissée,  
 A coups d'ongles, à coups de dens  
 Tout peste-meste entra dedans,  
 Et de la rencontre premiere  
 S'attaque à l'apparance fiere  
 Du grand Rhete, qui repoussa  
 De tel effort qu'il l'enfonça,  
 Et mort estendu sur la place  
 Empoudra sa sanglante face,  
 Sans mille, ausquels pour s'approcher,  
 L'ame & le sang leur fist cracher.

Et c'est pourquoy pere indontable  
 Ceste vermine miserable,  
 Pour plus traistrement se vanger  
 Encor auioürdhuy vient attente  
 L'espoir & la vineuse attente  
 Du gemmeux bourgeon de ta plante.

Aussi pour te vanger ie veux  
 En faire vn sacrifice d'eux,

*Dressant vn triomphe en memoire  
De la braue & gente victoire,  
Comme iadis s'ensanglansa  
Le couteau du bouc, qui bouta  
Le verd tendron de la ramee  
Du beau sep de ta vigne aimee:*

*Tu seras donc vif arraché  
Hors de la coque, & embroché  
A cest echallas pour trophee,  
Où pendra ta chair etouffee  
Dans la terre premierement,  
Qui produit tel enfantement,  
Et telle outrageuse vermine  
Qui ronge la grappe Angevine.*

*Tes armes ie les garderay,  
Et puis ie les derouïlleray,  
S'il te plaist, pour seruir d'augette,  
Garnier, à ta gente Aloüette.*

*Ou (si tu le veux ramager)  
A ton Rossignol passager,  
Qui d'vne vois doucement rare  
Pleure encor la couche barbare,  
L'outrage & le tort inhumain  
Que forfist la cruelle main  
Du traistre rauisseur Teree,  
Aux chastes feux de Cytheree.*

---

### L'OMBRE.

AV SEIGNEVR NICOLAS.

*Estant au frais de l'ombrage  
De cest ormeau refrisé  
Sur les plis de son feuillage,  
D'vn beau sep fauorisé,  
D'vn beau sep qui l'entortille,*

Et qui de grace gentille  
 A son tige eternisé :  
 Et prenant l'haleine douce  
 D'un doux Zephyr voletant,  
 Qui de mignarde secousse  
 Un doux soupir va soufflant,  
 Je suis contraint en eschange  
 De te chanter la louange  
 De cest Ombre tremblotant.  
 Ombre gentil qui moderes  
 Sous vne fresche douceur  
 Les plus ardantes coleres  
 Du ciel, estant en chaleur,  
 Et les plus chaudes haleines  
 Que reçoivent point les plaines  
 Du soleil en son ardeur :  
 D'une couleur ombrageuse  
 Tu contrefais le portrait,  
 Que la main industrieuse  
 De la Nature portrait :  
 Tu contrefais en nuage,  
 De tout aparant visage  
 D'un noir brun, le premier trait.  
 C'est toy, qui retiens en bride  
 Des heures le glissant pas,  
 Et l'inconstance du vuyde  
 Qui mesures aux compas :  
 C'est toy qui brunis & voiles  
 Le feu brillant des estoiles  
 Qui rayonne contre bas.  
 C'est toy, qui fais que la Lune  
 Mene au galop ses moreaux  
 Le long de la lisse brune  
 Claire de mille flambeaux :  
 C'est toy, qui de main maistrresse  
 Pousse' auant la blonde tresse  
 Du soleil au fond des eaux.  
 C'est toy, qui sur l'herbelette

*De ton Esté froidureux,  
 Entens la douce musette,  
 Et les discours amoureux  
 Du berger à la bergere,  
 Lors que la Chienne en colere  
 Rend ses abois chaloureux.  
 Ombre frais ie te salüe,  
 Ie te salüe, ô l'honneur  
 De la criniere fueillüe,  
 Des bois, & de la fraicheur,  
 Et des Antres solitaires  
 Les plus loygux secretaïres  
 De ma plaintiue langueur.*

#### LA TORTVE.

A NICOLAS GOVLET,  
 Procureur du Roy à Chartres.

*Puis que ie chante en ton honneur,  
 A tout le moins preste faueur  
 Aux cordes sourdes de ma lyre,  
 Neveu d'Atlas, qu'ell' puisse dire  
 Le sort estrange à ceste fois,  
 Des nerfs animez de tes doigts  
 Dessus l'escaille decharnee  
 De la Tortüe emmaisonnee,  
 Qui seiche, vne autre ame receut  
 Si tost que ton ail l'aperceut:  
 Change heureux! plus noble que celle,  
 Qui n'estoit autre que mortelle,  
 Et qui ne seruoit que d'apas  
 Aux pauures mortels d'icy bas:  
 Mais qui depuis (grande merueille!)  
 A débouché la sourde oreille  
 Des bois, des roches, & des mons*

*A la cadance de ses sons.  
 Sus donc Muse qu'on s'éuertue  
 A bien chanter vne Tortue,  
 L'esmail, & le compartiment  
 De son mobile bastiment.*

*Gentil ourage de Nature  
 En si bigearre creature,  
 Au muste & au pied serpentin  
 Tapi sous le caue argentin  
 D'une oualle, en voûte escaillee,  
 L'une en l'autre si bien taillee,  
 Que le burin industrieux  
 N'en peut aprocher de son mieux.*

*Aussi la Cyprine Deesse  
 Frisant l'or de sa blonde tresse,  
 Lors qu'elle se veit en naissant  
 Dans les replis d'un flot glissant  
 La choisit pour barque hosteliere,  
 Et pour fidelle basteliere,  
 Laisant rouïller au front des eaux  
 Les ancrs, appuis des vaisseaux,  
 Pour tenir la route en Cytheres  
 Dessus les rides marinieres,  
 Où sans tourmente elle aborda,  
 Et, dame, son regne y fonda.*

*O vrayment heureuse coquille  
 Qui receus l'escumiere fille  
 En si piteux enfantement!  
 Ayant d'amoureux sentiment,  
 Et de pitit plus que la mere,  
 Plus que la troupe mariniere,  
 Plus que la croupe des Daulphins,  
 Et plus que tous les Dieux marins.*

*Je diray Venus entachée  
 Du surnom d'ingrate, attachée  
 S'ell ne t'a dans l'azur des cieux  
 Entre les flambeaux radieux,  
 Toy qui l'afranchis de la rage*



Des flots, & du cruel orage  
 Des vents à l'envy obstinez  
 Contre sa mere mutinez.  
 Toy qui tiens sous la double escorce  
 D'un petit animant la force,  
 Pour le plus braue, & le plus fier  
 De tous animaux défier.

Or' qu'il ait la peau serpentine,  
 L'ongle & la queue lezardine,  
 Si n'at-il rien de venimeux,  
 Ny rien que le serpent hayneux.

Ne guarist-il pas la morsure  
 D'Aspics noirs, de sa charnure,  
 Et le pipeur aveuglement  
 De tout magique enchantement?  
 Son sang esclaireist le nuage  
 Des yeux & polist le visage:  
 Son sang vermeillonne le teint  
 De fièvre ou de langueur esteint  
 Tant sa nature est amoureuse  
 De nostre race langoureuse!

Pourquoy charge-elle sur le dos  
 L'assurance de son repos,  
 En sa petite maisonnette,  
 En sa petite boytelette?  
 N'est-ce à fin de nous contenter  
 En nostre maison, sans tenter  
 Mille maux que l'heure importune  
 A pour guidon de la fortune?  
 Mille maux, & mille dangers  
 Qu'encourons és lieux estrangers?

Sans encor irriter les ondes,  
 Des mers horriblement profondes,  
 Sans fouïller dans le sable encor  
 Des Indes, les perles & l'or?  
 Sans s'acheter d'une brauade  
 En combat, ou en embuscade,  
 Panché sur selle, & le front bas,

*Coups de masse, ou de coutelas ?  
 Aprenons de nostre maistresse,  
 Nostre mere, nostre deesse,  
 Nature, qui ne brasse rien  
 Qui ne se tourne en nostre bien.  
 Mais las ! chetive race d'hommes,  
 A peine scauons qui nous sommes,  
 Ny quel est l'ombre des desseins  
 De Dieu, en l'œuvre de ses mains :*

*Le marcher lent de ceste beste,  
 N'est-ce à fin que l'esprit arreste  
 La course des affections  
 De nos bouillantes passions ?*

*Donques regardons que l'ouvrage  
 De Dieu, n'est pour flatter l'usage  
 De nostre pallais desgouté  
 Seulement, ains que sa bonté  
 Nous graue par ces creatures  
 Le portrait de ses escritures,  
 Non pas les noms tant seulement  
 Pour nous en seruir d'ornement.*

*Va donc sans te haster mignone,  
 Au lieu où tout l'honneur sejourne  
 De ton mesnage, & tout le beau  
 De ta coquille, & de ta peau  
 En petis astres marquettee,  
 Mise sous la voûte argentee  
 De ce bastiment releué  
 En bossé, & dessus engrané :  
 C'est dedans la maison honnesté  
 De mon Goulet, qui ia s'apreste  
 A te dresser dans le contour  
 De son iardin, vn beau seiour,  
 Parmi les perlettes roulantes,  
 Dessus les herbes verdoyantes,  
 Parmi le basme, & les odeurs  
 Et l'email de cent mille fleurs.*

*Puis si l'aller te donne peine,*

*Il te promet vne fontaine  
 Viuante en crystal dous-coulant  
 Dessus le sable sautelant :  
 Car ton naturel est propice  
 A faire l'un & l'autre office.  
 Estant là, n'ayes plus de peur  
 De choir sur le roc, ny frayer  
 De la violante glissade  
 De l'aigle, ny de son onglade,  
 Ou qu'en ta cheute le Destin  
 D'un autre Eschille soit la fin.*

LE VER LVISANT DE NVICT.

A GVILLAVME AVBERT.

*Iamais ne se puisse lasser  
 Ma Muse de chanter la gloire  
 D'un Ver petit, dont la memoire  
 Iamais ne se puisse effacer :  
 D'un Ver petit, d'un Ver luisant,  
 D'un Ver sous la noire carriere  
 Du ciel qui rend vne lumiere  
 De son feu le ciel mesprisant.  
 Vne lumiere qui reluit  
 Au soir, sur l'herbe rousoyante,  
 Comme la tresse rayonnante  
 De la courriere de la nuit.  
 D'un Ver tapi sous les buissons,  
 Qui au laboureur prophetise,  
 Qu'il faut, que pour faucher aguise  
 Sa faux, & face les moissons.  
 Gentil prophete & bien apris,  
 Apris de Dieu qui te fait naistre  
 Non pour neant, ains pour accroistre  
 Sa grandeur, dedans nos esprits!*

*Et pour montrer au laboureur  
 Qu'il a son ciel dessus la terre,  
 Sans que son œil vaguement erre  
 En haut, pour apprendre le heur  
 Ou de la teste du Tureau,  
 Ou du Cancre, ou du Capricorne,  
 Ou du Belier qui de sa corne  
 Donne ouverture au temps nouveau.*

*Vrayment tu te dois bien vanter  
 Estre seul ayant la poitrine  
 Pleine d'une humeur crystaline  
 Qui te fait voir, & souhaiter  
 Des petis enfans seulement,  
 Ou pour te montrer à leur pere,  
 Ou te pendre au sein de leur mere  
 Pour lustre, comme vn diamant.*

*Vy donc, & que le pas diuers  
 Du pié passager ne t'offense,  
 Et pour ta plus seure defense  
 Choisi le fort des buissons vers.*

---

 LA CERISE.

A PIERRE DE RONSARD.

*C'est à vous de chanter les fleurs,  
 Les bourgeons, & les espis meurs,  
 Le doux gazouillis des fontaines,  
 Et le bigarrement des plaines,  
 Qui estes les plus fauoris  
 D'Apollon & les mieux appris:  
 Quant à moy, rien plus ie n'attente  
 Sinon chanter l'honneur de l'ente  
 De la Cerise & son beau teint,  
 Dont celuy de m'amy est teint.  
 En ce fameux & bon vieil age*

*Auant que le fils eut partage  
 Auec le pere, & que les Dieux  
 Viuoient esgaux dedans les Cieux,  
 Leur ail & leur main pitoyable  
 De nostre race miserable  
 Rechercha les inuentions  
 Pour adoucir nos passions,  
 Car au lieu du commun breunage  
 Qu'auions à la beste sauuage,  
 Bacchus pressura des raisins  
 Le germe sacré des bons vins.*

*Cerés changea la nourriture  
 De ceste brutale pasture  
 De glans broyez en espis vers,  
 Secours pour ce grand vniuers:  
 Car si tost que sa main heureuse  
 Eut renuersé la motte oyseuse  
 Qui iamais n'auoit rien produit,  
 Soudain nous prodigua son fruit.*

*Encor la poutre Pelienne  
 N'auoit la frayeur Oceanne  
 Dedaigné, ny la toile aux flots  
 N'aux vents n'auoit tourné le dos,  
 Sans toy Pallas, qui la premiere  
 Tranchas l'eschine mariniere  
 Vogant l'esperance au danger  
 Pour tirer l'or de l'estranger,  
 Rapportant la feuille sacree  
 Que ta Cité tint encoffree  
 Si long temps, dont creut le bon heur  
 Et de la vie, & de l'honneur.*

*Iupiter pour le plus propice  
 A charpenter vn edifice  
 Le chesne branchu deterra,  
 Et puis Apollon enferra  
 Les doctes frons de la ramee  
 Verdoyante en sa mieux aimée:  
 Bref il n'y eut celuy des Dieux*

*Qu'à chercher ne fust curieux  
 Quelque bien pour l'humain race,  
 Tant alors estoit en sa grace.*

*Quoy voyant le Dieu Iardinier,  
 Le forestier, le montagner,  
 La main sur l'œil pense & repense  
 De quelle plus douce semence  
 Et de quel fruit plus sauoureux  
 Rendroit son iardin amoureux.*

*Ayant consulté la Nature,  
 Qui bouchoit encor l'ouuerture  
 D'un germeux pepinier vaisseau,  
 Où gisoit le germe nouveau  
 De toute l'espece des choses  
 Au fond secrettement encloses,  
 Print la Cerise, & tout diuin  
 La planta dedans son iardin,  
 Et l'enta comme la seconde  
 Pour l'entretien de ce bas monde.*

*Puis aussi tost que ce doux fruit  
 Hors de la terre fut produit,  
 Les neuf Sœurs filles immortelles  
 De Iupiter, femmes, pucelles  
 Y coururent pour en taster,  
 Pour en cueillir, pour en porter  
 Leur plein giron, si que leur bande  
 En deuint tellement friande  
 Que mesme Iunon mille fois  
 S'escartant seule par les bois  
 Laisa le goust de son breunage  
 Pour en choisir à son vsage,  
 Pour en auoir en sa maison  
 En tout temps & toute saison:  
 Ainsi la nouveauté martyre  
 Doucement le cœur qu'elle attire.*

*Bref, ce pauvre Dieu fut contraint  
 Se voyant piller en ce point,  
 Serrer son huis, & de mettre ordre*

*A ce pillage, à ce desordre,  
 A ce soudain desbordement,  
 Que ces Dames nouvellement  
 Par ne sçay quelle friandise  
 Auoyent commis en la surprise  
 De son iardin. Mais l'on voit bien  
 Que dans ce monde n'y a rien  
 Que sans art la Nature ouuriere  
 Ne face ou donne la maniere  
 De le bien faire. Or peu à peu  
 Ce fruit par tout le monde est creu,  
 Si bien qu'il meritoit l'estime  
 Comme premier, d'estre le prime,  
 Et comme l'astre de la nuit  
 Entre les moindres feux reluit,  
 Ou comme la grand mer surpasse  
 Les flancs de la riuiere basse,  
 Ainsî le ius & la douceur,  
 La beauté, le goust, la couleur  
 De la Cerise tant feconde,  
 Passe les autres fruits du monde.  
 Sus donc Deesses iardinieres,  
 Nymphes fruitieres, cerisieres,  
 Sus donc, des vers soupirez moy  
 Pour la vanter comme ie doÿ.  
 Rien ne se trouue plus semblable  
 Au cours de la Lune muable,  
 Rien plus n'imite son labeur  
 Que ce fruit, auant qu'il soit mour.  
 Tantost palle, tantost vermeille,  
 Tantost vers la terre sommeille,  
 Tantost au ciel leue son cours,  
 Tantost vieillist en son decours.  
 Quand le Soleil mouille sa tresse  
 Dans l'Ocean, elle se dresse:  
 Le iour, la nuit egalemens  
 Elle prend teinture en vn moment.  
 Ainsî ce doux fruit prend naissance,*

*Prend sa rondeur, prend sa croissance,  
Prend le beau vermeillon qui teint  
La couleur palle de son teint.*

*O sage & gentille Nature  
Qui contrains deffous la clofure  
D'une tant delicate peau,  
Vne gelee, vne douce eau,  
Vne eau confitte, vne eau sucree,  
Vne glere fi bien serree  
De petis rameux entrelas,  
Qu'à bon droit l'on ne diroit pas  
Que la Nature bien apprise  
N'eust beaucoup plus en la Cerise  
Pris de plaisir, qu'en autre fruit  
Que de sa grace nous produit.*

*A t'elle pas en fauegarde  
De son espece, mis en garde  
Le noyau dans vn offelet,  
Dedans vn vase rondelet,  
Clos, fesré dans vne vouture  
Faiste en fi iuste architecture  
Que rien ne semble imiter mieux  
Ce grand tour surpandu des cieux?*

*Les autres fruits en leur semence  
Retiennent vne mesme essence,  
Mesme ius, & mesme couleur,  
Mesme bourgeon, & mesme fleur : \*  
Mais la Cerise verdelette,  
Palle, vermeille, rondelette,  
La Cerise & le cerifier,  
La merise & le merifier,  
(Que i'ayme autant, qu'ayme ma Dame  
Le soing qu'elle donne à mon ame,  
Que la rose ayme le matin  
Et la pucelle son tetin)  
Est en liqueur plus differente  
Que la marine en sa tourmente,  
En son teint plus que l'arc en ciel,*



*En douceur plus que le roux miel.*

*L'une est pour adoucir doucette,*

*L'autre pour enaigrir aigrette,*

*Seche-freche pour moderer,*

*Aigre-douce pour temperer*

*L'aigreur & la douceur ensemble*

*Du feureux alteré qui tremble :*

*Brief elle a mille alegemens*

*A mille dangereux tourmens.*

*Ou soit que meure sur la branche*

*En son coural elle se panche,*

*Ou soit qu'en l'arriere saison*

*Cuite se garde en la maison,*

*Ou bien confite, elle recree*

*L'estomac d'une humeur sucee,*

*Donnant au sain contentement*

*Et au malade allegement.*

*Mon Dieu mon Dieu quel plaisir esse*

*Accompagné de sa maitresse*

*Librement à l'ombre se voir .*

*D'un Cerisier, & de s'asseoir*

*Dessus l'herbe encor' blondissante*

*D'une perlette rousoyante?*

*Et de main forte rabaisser*

*Vne branche pour luy laisser*

*Cueillir de sa leure tendrette*

*La Cerise encor verdelette?*

*, Puis apres de la mesme main*

*Doucement descourir son sein*

*Pour baiser la sienne iumelle*

*De sa ronde & blanche mamelle?*

*Puis luy dire en la baisotant,*

*La caressant, la mignottant,*

*Cachez vostre beau sein, mignonne,*

*Cachez, cachez, las! il m'étonne,*

*Ya me faisant mort deuenir*

*Par l'outrage d'un souvenir*

*Que j'ay de ce marbre qui tremble,*

*De ceste Cerise, qui semble  
 Rougir sur vn mont iumelet  
 Fait de deux demi-rons de lait,  
 Par qui ma liberté rauie  
 Dedaigne maintenant la vie,  
 Par qui ie cesse de sonner  
 Celle que ie te veux donner,  
 Mon Ronsard, or que redeuable  
 Ie te sois, si suis-ie excusable  
 Par vne extreme affection  
 D'auoir changé de passion:  
 Mais en meilleure souuenance  
 Ne pouuoit tomber ma cadance,  
 Pour adoucir le contre-son  
 De ma rude & longue chanson.*

*Si l'auras-tu, mais ie t'assure,  
 Qu'ell' n'est pas encor assez mûre,  
 Elle sent encor la verdeur,  
 N'ayant ny le teint, ny l'odeur:  
 Mais pour tromper la pourriture  
 S'il te plaist, par la configure  
 De ton saint miel Hymettien,  
 Et du crystal Pegastien  
 Qui sort de ta bouche sacree,  
 Tu la rendras toute sucee,  
 A fin que par toy meurissant  
 On ne la trouue pourrissant.*

*Si tu le fais, ie n'ay pas crainte  
 Ny des frimas, ny de l'atteinte  
 Des coups d'vn orage gresleux,  
 Ny du Ronge-tout orgueilleux,  
 Ny d'vne mordante gelee,  
 Ny de la gourmande volee  
 D'vn noir escadron d'Estourneaux,  
 Ny du bec des petits moineaux.*

*Telle qu'elle est ie te la donne  
 D'aussi bon cœur, que ta mignonne  
 T'en a plusieurs fois enuoyé*

*Pour ton estomach deuoyé  
D'estre courbé dessus le liure,  
Pour la faire à iamais reuiure.*

### ELECTION DE SA DEMEVRE.

A AMADIS IAMIN.

*Puisque ma Maistresse dedaigne  
L'honneur des bois, & la campagne,  
Puisque les tertres bosselus,  
Et les ruisselets mouffelus,  
Le crystal des ondes sacrees,  
L'email des verdoyantes prees,  
La frøyeur d'vn antre fourchu,  
L'ombre d'vn boccege branchu,  
Luy desplaisent, & que sa flame  
Nourrice d'Amour, ne s'enflame  
En lieu solitaire & reclus:  
Quant à moy ie ne viuray plus,  
Egaré loing du populaire,  
Ny des Citez, pour luy complaire,  
Aussi qu'en rien ne m'y desplaist  
D'autant que ie voy qu'il luy plaist.*

*A Dieu donc garses forestieres,  
A Dieu pucelles fontainieres,  
Cheurepiés, Satyres cornus,  
Faunes, Siluains, & Dieux connus  
Non que de leur terre voisine,  
Et de l'innocente poitrine  
Du laboureur & du berger,  
Sans plus loing leur gloire estranger.*

*A Dieu donc, puisque ma maistresse  
Orphelins d'honneur vous delaisse,  
Detournant de vous ses beaux yeux,  
Ie croy qu'en l'obscur de ces lieux*

Amour ne fait plus sa retraite,  
 Mais que d'emprise plus secrette  
 En quelque ville separé  
 Loing de vous il s'est esgaré,  
 Enyuré de la douce grace  
 De celle qu'il suit à la trace,  
 Comme vn limier trouue dispos  
 Le cerf craintif en son repos.  
 Quant à madame ie sçay bien  
 Que plus n'y est, & sçay combien  
 Maintenant elle vous dedaigne :  
 Car elle s'est faite compaigne  
 De Pallas Minerue aux yeux pers,  
 Et moy l'une & l'autre ia fers.

O que j'estime estre barbare  
 Celuy qui de son gré s'esgare  
 Loing de ces deux diuinitéz,  
 L'honneur des plus belles Citéz,  
 A qui les champs maintenant plaisent,  
 Maintenant les villes desplaisent,  
 Seiour de l'Amour espineux,  
 Et d'Apollon aux blonds cheueux.

Amour parle nostre langage,  
 Amour archer n'est si sauuage,  
 Qu'il estoit lors qu'il encordoit  
 Son arc à peine, & s'abordoit  
 Plus tost à quelque cueur champestre  
 Qu'à cil qui le pouuoit cognoistre :  
 Lors il n'auoit le bras archer  
 Pour enfoncer, pour descocher,  
 Et si n'auoit la main meurdrière  
 Pour guider sa fleche legere  
 A quelque cueur de blanc en blanc  
 Traperçant l'un & l'autre flanc,  
 Enrouillant son arme mutine  
 En sa force trop enfantine.

Il ne cognoissoit pas encor  
 Qu'estoit celle à la pointe d'or,

Et comme morne la plombée  
 Restoit sur le refus courbée.  
 Mais las maintenant quelle main  
 Il a pour enfermer vn sein,  
 Et le troubler d'une tourmente  
 Plus forte que celle qui vente  
 Dessus la mer par tourbillons  
 Raboteuse en mille fillons!  
 Il ne va maintenant en queste  
 Pour le bouvier, ny pour la beste,  
 Mais bien pour triompher d'un cueur  
 Braue, & pour se rendre vainqueur,  
 Vainqueur non seulement des hommes,  
 Mais des Dieux, dont sugets nous sommes.

Depuis qu'il commence à hanter  
 Les villes & les frequenter,  
 Il sent sa court, & se deguise  
 D'un masque artizan de feintise,  
 Et n'a rien de rustic en soy  
 Qui tienne rigueur à sa loy.  
 Il est riche de courtoisie,  
 Ciuil, gaillard, sans Ialousie :  
 Ou s'il en donne occasion,  
 Pour estaindre la passion  
 Il a la drogue & la racine  
 Pour faire douce medecine,  
 Et donner prompt allegement  
 Par vn secret enchantement.

Ha mon Dieu que ie reçois d'aise  
 Quand pour couvrir la viue braise  
 Et pour en cendre l'amortir,  
 Je voy ma maistresse sortir  
 De sa maison toute gaillarde,  
 Et que d'une alleure mignarde  
 Semble me dresser les apas  
 A la cadance de ses pas!  
 Ou quand d'une aiguille mignonne  
 Dessus la gaze elle façonne

*Ayant son passereau mignon,  
Les douze lettres de son nom,  
Ou quand par la troupe voisine  
Deuise avecques sa cousine  
Par dessus toutes paroissant,  
Comme on voit le premier croissant  
Parmi le crystal d'une nuë  
Luire entre la troupe menuë  
Des astres beaux, non de la voir  
Seulette aux champs, & recevoir  
Le froid, la pluye, & vagabonde  
Griller sa cheueleure blonde,  
Son front, sa delicate peau,  
Ses yeux, sa bouche, & son teint beau  
A la chaleur la plus ardante,  
La plus chaude & la plus bouillante  
Que l'Avantchien darde sur nous  
Meu de colere & de courrous.*

*Ou soit que le souillard Autonne  
Nous fasche, ou que l'hyuer frissonne  
Iusque au foyer de la maison,  
Ou que la plus gaye saison  
D'un ail rousoyant nous conuie,  
Je ne prendray iamais enuie,  
Voulant tousiours faire l'amour,  
Aux champs de faire long-seiour.*

*Aussi Diane bien apprise  
Rougi soit du berger d'Amphryse  
Son frere, quand ell' le trouuoit  
Chargé d'un faix qui le greuoit  
Courant par la plaine brustante  
Après vne fascheuse amante  
Qui les pas en rien n'estimoit,  
Du Dieu qui chastement l'aymoit.*

*Combien de fois s'est courroucée  
Latone, de voir abaissée  
La magesté de son fils beau,  
Pour estre gardé d'un troupeau?*

*Voir sa perruque herissée,  
 Sa main poudreuse, & creuassée,  
 Basané le fraiz de son teint,  
 Du chaud ou de la bize atteint,  
 Pour en vain suyure vne cruelle,  
 Farouche, rustique, & rebelle,  
 Qui plus encor pour s'obstiner  
 Ayma plustost s'enraciner  
 En laurier, que d'estre suyvie  
 D'un qui l'aymoit mieux que sa vie,  
 Voulant pour la contenter mieus  
 En faire vn astre dans les Cieux?*

*Iamais Iunon ne fut saisie  
 D'impatiente Ialoufie  
 Pour voir Iupiter amoureux  
 En son theatre bien heureux :  
 Mais bien pour le honteux eschange  
 De sa grandeur en chose estrange  
 Oubliant son foudre vsté  
 Tesmoing de sa diuinité,  
 Oubliant sa destre puissante  
 D'éclair & de feu rougissante,  
 Estrangeant l'honneur de sa peau  
 En vn cygne, ou en vn toreau,  
 Pour pratiquer vne surprise  
 Sur vne femme mal apprise.*

*Aussi depuis on n'a point veu  
 Vn Mars, vn Iupiter esmeu  
 D'amour rustiq, pour estre fable  
 D'un populace miserable.  
 Je scay fort bien qu'ils l'ont appris  
 Entre bouuiers, y ayant pris  
 Vne premiere cognoissance  
 D'Amour, dès leur petite enfance :  
 Mais depuis que cette raison  
 Eut polli la rude saison  
 Ayant fait leur aprantissage  
 Au fond de quelque antre sauuage,*

*Pour mieux pratiquer leurs amours  
Ils ont les villes & les courts.*

*Et quant à moy, puisque madame  
Y fait seiour, & que sa flamme  
S'allume en moy de plus en plus,  
I'y demourray tout le surplus  
De mes ans, à fin que i'y serue  
Amour; Apollon, & Minerue.*

## LES CORNES.

*Or sus Compere iusque ici  
Portez ombragé le sourci  
D'un panache qu'auetz en teste,  
Et puis maintenant ceste creste  
Qui vous repaissoit de plaisir  
Vous cause vn nouveau desplaisir.  
Vrayment ie voudrois bien congnoistre  
Qui est cil qui vous fait paroistre  
Que c'est vergongne le porter.  
Clairement il se peut vanter  
Estre vn grand sot, & fust-ce mesme  
Vn Platon, & vous sot extrême,  
Pardonnez-le moy, de penser  
Que cela vous puisse offenser.*

*Mais quoy? n'est-ce grande merueille  
Que le sourd mesme ouure l'oreille  
Au son de ce venteux honneur,  
Sans cognoistre si sa grandeur  
Soit ou d'un homme ou d'une beste :  
Et à ce ton esprit s'arreste  
Comme vn autre, Compere dous?*

*Est-ce chose estrange entre nous,  
Entre nous de porter des cornes?  
Et vraiment si peu hors des bornes  
De raison, que mesme les dieux*



*Les ont en honneur dans les Cieux.*

*Iupiter amoureux d'Europe,  
Epris de la belle Antiopé,  
Changea-il pas de poil, de peau,  
Pour l'une se faisant tureau,  
Et pour l'autre vn cornu satyre  
Pour mieux deguifer son martyre?  
Luy-mesme au secours Libyen  
Inuoqué, pour trouuer moyen  
De les porter (ô cas estrange!)  
En belier ce grand Dieu se change.*

*Quoy? la cheure qui l'alaita,  
Qui le nourrit, qui le traita  
La feconde cheure Amalthee,  
Auoit ell' pas la corne entee  
Sur le suc? & le Cuiissent,  
A t'il pas le front encorné,  
Encorné d'une corne issante  
Encor de son feu rougissante?*

*D'une corne à la pointe d'or,  
Là bas qui fist brauade encor  
Au portier à trongne mastine,  
Après la route Gigantine?*

*Le plus bel autel ancien  
Que iamais eut le Delien,  
Estoit-il fait d'autre artifice  
Que d'un enrichi frontispice  
De cornes mises d'un beau ranc?*

*Et la Deesse qui respand,  
Et verse aux hommes la richesse  
D'une tant prodigue largesse,  
Tient-elle pas entre ses dois  
La riche corne d'Achelois?  
Des Nymphes aussi tost sacree  
Qu'ell' fut bronchant deracinee  
Par Hercule qui cognoissoit  
Le tureau qui la nourrissoit?  
Honteux qui cele encor sa perte*

*De joncs & de rouseaux couuerte.*

*La belle emprise de Iason  
Fut elle pas pour la toison  
D'un bellier à laine frisee  
Iusques à la corne doree?*

*Et si tu veux leuer les yeux,  
Voy dedans la voûte des Cieux  
La Lune courbe qui chemine  
D'une belle corne argentine.*

*Entre les signes de nos mois,  
Pour le moins on en trouue trois  
S'enorgueillissans d'une corne,  
Le Toreau & le Capricorne  
Et le Bellier, à coups de cors,  
A coups de front, qui tire hors  
De ceste grand plaine estoillee,  
La saison de fleurs émaillee.*

*Regarde és humides cantons  
De la marine les Tritons,  
Les Dieux des coulantes riuieres,  
Tous n'ont ils pas longues crinieres  
Tortes sur leurs fronts emmousséz?*

*Regarde les Dieux herisséz  
Tapis en l'espais d'un bocage  
Ou dans vne grotte sauuage,  
Les Faunes, Satyres, Cheuriers,  
Le Dieu fluteur, Dieu des bergers,  
N'ont-ils pas la caboche armee  
D'une longue & belle ramee?*

*Sonde, Compere, si tu veux  
Iusques aux enfers tenebreux,  
Pour voir vne forest branchue,  
Vne forest toute fourchue  
De cornes qui d'un branlement  
Crolent le plus seur element.  
Et si soudain te vient en teste  
Sortir hors de ceste tempeste:  
Voyla le Somme tout moiteux,*

Tout engourdy, tout paresseux,  
 Qui t'ouure vne porte secreete  
 D'yuoire, & de corne prophete.  
 Offroit-on les boucs, les aigneaux  
 Le sang des non tachez toreaux  
 Sur gazons faits d'herbes sorcieres,  
 S'ils n'auoyent les cornes entieres?

Le digne loyer des labeurs  
 Qu'on donne aux tragiques fureurs  
 Est-il d'un plus riche trophée  
 Que d'un bouc à corne etofée  
 D'un beau Lierre verdoyant?

Voy vn escadron ondoyant  
 De piquiers rangez en bataille,  
 Est-il pas besoin qu'il se taille  
 Pour mieux garder l'ordre & le ranc  
 En Cornes, en front & en flanc?

Et puis celles la qui te croissent  
 Choses d'estoupes te paroissent.

L'Itale en desrobe son nom,  
 La mer Aegee son surnom,  
 Et son nom la pecune sainte  
 Des animaux qui ont empreinte  
 La corne sur leur front chenu,  
 Sur leur front doublement cornu :  
 Puis tu crois que soit peu de chose  
 De l'ysage qui s'en compose.

Les bouts sont encornez des arcs,  
 Les bouts sont encornez des dars,  
 La lanterne en est encornee,  
 La patenostre en est tournée,  
 Le cornet en prend sa rondeur,  
 Et l'escritoire sa longueur,  
 Et les pignes leur dentelleure,  
 Et leurs estuits leur encoffreure,  
 Et mille autres commoditez  
 Qu'on emprunte de leurs bontez,  
 Que la raison ingenieuse

*A mis en main industrieuse  
Pour en façonner au compas  
Mille beautéz qu'on ne sçait pas.  
Et puis quelle en est la pratique  
Pour regir vne republique,  
La cornette des aduocats,  
Et des docteurs, & des prelats :  
Mille cornes par la campagne,  
Parmy les bois, sur la montagne,  
La cornemuse des bergers,  
La longue corne des vachers,  
Des chasseurs la corne bruyante,  
La belle corniche regnante  
Sur les palais audacieux,  
Et la Licorne qui vaut mieux.*

*Bref ie croy que la terre basse,  
Et tout ce que le ciel embrasse  
N'est qu'une composition,  
Qu'une certe confusion  
De cornes mises en nature,  
Non les atomes d'Epicure.*

*Regarde au ciel, regarde en l'ær,  
Regarde en bas, regarde en mer,  
Iette l'œil sur toute la terre,  
Sur ce qui vit, sur ce qui erre,  
Et certes tu ne verras rien  
Qui puisse garder l'entretien  
De son estre, sans qu'il ne puisse  
Quelque trait de la conardise.*

*Et pourtant pour dire entre nous,  
Vinez vinez Compere dous,  
Vinez vinez vostre bel âge,  
Et mourez avec ce plumage  
Et ce bonnet empanaché,  
Pais que vous l'auetz attaché  
A vostre front si proprement,  
Vinez Compere heureusement.*

## EPIGRAMME.

*Carle est borgne d'un ail, & sa sœur Isabeau  
 Borgne d'un ail aussi, la plus belle brunette :  
 Et luy, hors ce défaut, de beauté si parfaite  
 Que rien ne se peut voir en ce monde plus beau.  
 Carle donne cet ail qui te reste à ta sœur,  
 Pour rendre à son beau front vne grace immortelle :  
 Ainsi vous serez Dieux : Elle Venus la belle,  
 Toy, ce Dieu qui sans yeux tire si droit au cœur.*

## A SA MAISTRESSE.

*Quand ie veux raconter les maus que tu m'aportes  
 Et les aigres douceurs que tes beaux yeux me font  
 Ie pers le sentiment, & de mes leures mortes  
 Ainsi qu'un petit vent mes parolles s'en vont,  
 Vne froide sueur s'espend dedans mes veines,  
 Au lieu de sang caillé, ia pleines de mes peines :  
 Ainsi sourd & muet, & trappé de sueur  
 Ie redouble ma mort par un double malheur.*

## COMPLAINTÉ DV FEV D'AMOUR.

*Bergers, ie vous supply, retirez vos troupeaux  
 Dessous l'ombre mollet de ces larges Fouteaux,  
 Tirez vous à l'escart, & recherchez la veine  
 Soubz ce roch cauerneux, de quelque eau de fontaine  
 Pour vous sauuer du feu qui s'escoule, amoureux,  
 Des poulmons eschaufez d'un pauvre langoureux.  
 L'air comblé de mon feu & les troupes legieres  
 Des haleines des vents emportent messageres*

*Vn scadron allumé de soupirs elancez  
 Qui couuoient en mon cuer l'un sur l'autre entassez.  
 Amour ce petit Dieu, bonsefeu de ce monde,  
 Qui brule de son feu le ciel, la terre, & l'onde,  
 Ne vomist que ma flame, & ma Dame ardamment  
 Ne porte dans ses yeux que mon embrasement.  
 Pourcè fuyez bergers, vos brebis camusettes  
 Se pourroient eschauffer de mes flames secrettes:  
 Les boucs, & les aigneaux, le chien & le pasteur  
 Pourroient bien euenter les flammes de mon cuer.  
 Las ie bruste d'amour, & si l'eau de la Seine  
 Ne coule promptement au secours de ma peine  
 Pour esteindre l'ardeur du grand mal que ie sens,  
 Je crains que le brasier qui deuore mes sens  
 Ne tarisse alteré des flammes de ma peine  
 Les ondes de la mer & les eaux de la Seine.*

## SVR DES GRAINES

SEMEES PAR VNE DAMOISELLE

QVI NE POUVOIENT LEVER NY CROISTRE.

*Croissez croissez en ce doux mais,  
 Herbes croissez à ceste fois  
 Que Iunon est bien disposée:  
 Toufours Zephyr ne souffle pas,  
 Ny toufours ne s'ecoule en bas  
 Sur nous l'argentine posée.  
 Est-ce l'humeur qui vous pourrist?  
 Est-ce le chaud qui vous flaitrist,  
 Ou la bise qui vous englace?  
 L'humeur qui donne accroissement,  
 La chaleur le nourrissement,  
 Le vent, la douceur & la grace?  
 Ne cachez plus vostre beauté,  
 Ne monstrez vostre cruauté,*

Contre la douceur de la fille  
 Qui vous arrose doucement,  
 Et vous aillade hainement  
 Au matin quand elle s'habille.  
 Ce malheur vient-il de sa main,  
 Qui vous a mise dans le sein  
 De nostre mere, en sa grossesse  
 Qui semble n'avoir de plaisir,  
 Qu'en nous montrant l'ardent desir  
 Qu'elle a d'enfanter sa richesse?  
 Il vient de son ail flamboyant,  
 Toujours chaudement larmoyant  
 Dessus la couche ensemensee,  
 Il vient d'un soupir amoureux,  
 Ou d'un regard trop rigoureux,  
 Ou d'une trop froide pensee.  
 Car le trait que dardent ses yeux  
 Est plus chaud, & brusle trop mieux  
 Que les rais du fils de Latone :  
 Puis ses larmes qui vont roulant  
 Et ses soupirs qui vont coulant  
 Causent un froid qui les esbonne.  
 Les prez s'emaillent de couleurs,  
 Les iardins s'empalent de fleurs,  
 Cherchant d'eux mesme nourriture :  
 Sans art le laboureur rend bien  
 Les champs armez d'un petit rien,  
 Sans ayde que de la Nature.  
 Laisse-les donc à la faueur  
 Du Ciel, leur pere, & le bonheur  
 Des champs, des bois, & des prairies :  
 Car ton ail, tes pleurs, ton soupir,  
 Les feroient en terre croupir  
 Plus tost que les rendre fleuries.

## SONNET.

*De mille morts ie meurs voyant la modestie,  
 La grace, la façon, & naïue douceur  
 De celle qui retient sous la gente faueur  
 Seulement d'un trait d'œil, & ma mort, & ma vie:  
 De mille morts ie meurs quand d'une extreme enuie  
 Le desir à iamais luy estre seruiteur  
 Et luy faire, amoureux, un present de mon cuer,  
 Et de ma liberté qu'elle tient afferuie.  
 Mais ie mourrois du tout si mon humble seruite  
 Pouuoit tant meriter que seulement ie visse  
 De pres ceste beauté qui de loing m'euertue:  
 Non non ie ne la veus ny voir ny conceuoir  
 Puis qu'en la regardant un fâcheux desespoir  
 Et de pres & de loin cruellement me tue.*

## CHANT DE TRIOMPHE

*Sur la victoire en la bataille de Moncontour.*

## AV ROY.

*Celuy qui contre son Prince  
 Eleue le front trop haut,  
 Et qui trouble sa prouince,  
 En fin trebuche d'un saut,  
 Et sent la iuste Iustice  
 De ce grand Dieu punissant  
 De son sceptre rougissant,  
 L'horreur de tout malefice.  
 Au ciel loge vne Deesse  
 Pour les rebelles fureurs,  
 Qui de peine vangereffe*



*Punit les outreuideurs,  
 Et sur la terre où nous sommes,  
 Punit ceux qui sans propos  
 Troublent le commun repos  
 Des Dieux, des loix, & des hommes.  
 Ce n'est legere entreprise  
 De s'attaquer à des Rois,  
 Toujours Dieu les fauorise,  
 Forge & trampe leur harnois:  
 Il les sacre, & les couronne,  
 De vaillance arme leur bras,  
 Il les anime aux combas,  
 Et la victoire il leur donne.  
 Les Rois ne font, comme on pense,  
 Eleuez de germe humain,  
 Il y a de la semence  
 Du fecond & large sein  
 Du ciel, puis Dieu sous sa targe  
 Les tient & clos & couuers,  
 Leur donnant de l'yniuers  
 Le maniment & la charge.  
 Aussi les fils de la terre  
 Voulans écheller les Dieux,  
 (Ruse nouvelle de guerre)  
 Entasserent iusqu'aux cieux  
 Monts sur monts, roches sur roches  
 En grands bastions quarrez,  
 Pour combatre remparez,  
 Et mieux faire leurs approches.  
 Mais toute leur forteresse,  
 Si tost qu'on écarroucha,  
 Dessous la main donteresse  
 De Iupiter, trebucha  
 Broyant menu comme poudre,  
 Les membres de ces grands corps,  
 Rompus, brisez, noirs & morts  
 Sous les esclats de la foudre.  
 Ainsi les bouches mutines*

De l'escadron Typhéan,  
 Accablé sous les ruines  
 Des monts, au camp Phlegrean,  
 Soufflent à chaudes haleines  
 Encore dessous les monts  
 Et le soufre, & les charbons,  
 Cruel tesmoin de leurs peines.  
 Quelle gresle, quel orage,  
 Dieux ! quelle étrange fureur,  
 Quel affront, quel brigandage,  
 Quel massacre, quelle horreur,  
 Souffre nostre nourriciere  
 France, ia par tant d'hyuers  
 Portant ses deux flancs couuers  
 D'vne vermine estrangere ?  
 Forçant tous saints priuileges,  
 Ils ont polu les saints lieux,  
 Et de flammes sacrileges  
 Bruslé les maisons des Dieux,  
 Puis de cent cruantez rares  
 Dessous leurs glaiues bourreaux  
 Fait mille meurdres nouveaux,  
 Marque vrayment de barbares.  
 Ils ont de leurs mains brigantes  
 Volé les temples sacrez,  
 Et les ombres innocentes  
 Des sepulchres empoudrez,  
 Fait tradimens incroyables,  
 Meurdres, que ceux qui viendront  
 Apres nous, point ne croiront,  
 Tant ils sont espouventables.  
 Ceste brigade animée  
 Et de rage & de fureur  
 Courant sus à main armée  
 Pour renuerser le bon-heur  
 Et le repos de la France  
 Peut bien maintenant sentir  
 Dedans l'ame vn repentir,

*De sa folle outrecuidance.*  
*Sus donc France ma nourrice*  
*La perle & le petit vil*  
*Du monde, qu'on s'efiouyffe.*  
*Auant, qu'on laisse le dueil,*  
*Qui deha par tant d'annees*  
*Flotte dessus ton beau chef,*  
*Dechirt pour le mechef*  
*Des cruelles Destinees.*  
*Diray-ie les impostures*  
*Dont ils ont pipé les grans,*  
*Et les pameffas pariures,*  
*Amorce des ignorans?*  
*Sans les entreprises folles*  
*Pour attirer l'estranger,*  
*Le Rhein, la Menfe, & la Mer*  
*Enyurez de leurs parolles?*  
*Ceux qui sous l'Ourse Germaine*  
*Sentent les mordans Hyuers:*  
*Et ces Rousseaux dont l'areine*  
*Se renferme entre deux mers,*  
*Sont arriuez secourables*  
*A cest escadron mutin,*  
*Pour auotr part au butin*  
*De ces troupes miserables.*  
*Diray-ie les vieilles rufes*  
*De cest impudent fuyart,*  
*Le iargon, & les excuses*  
*Qu'il braffoit pour faire part*  
*A nostre Roy, dont la destre*  
*Luy fera sentir combien*  
*En fin on reçoit de bien*  
*Pour s'attaquer à son maistre?*  
*Sus donc maintenant qu'on chante*  
*Les diuins honneurs des Dieux,*  
*Du Roy, du Frere, & qu'on vante*  
*Leurs beaux faitts victorieux:*  
*Auec les Dieux ces deux Princes*

Ont defaict leurs ennemis,  
 Vaincus, chasséz, & remis  
 En liberté leurs Prouinces.  
 Le ciel se pare d'espoiles,  
 Les montagnes de forests,  
 La mer de mats, & de voiles,  
 Et de peupliers les lieux frez,  
 Les Dieux n'ayment que la gloire,  
 Les fronts vaillans & guerriers  
 L'honneur des chastes lauriers,  
 Noble marque de victoire.  
 L'honneur donna la vaillance  
 A l'Amphitryonian,  
 De donter la violence  
 Du fier lyon Nemean,  
 Jeune encor, puis ses faits d'armes  
 Le mirent au rang des Dieux.  
 L'honneur guide dans les cieux  
 Les preux, & vaillans gendarmes.  
 En sa ieunesse Alexandre  
 Epoinçonnd de l'honneur,  
 Courut l'Indois, pour se rendre  
 De tout le monde vainqueur,  
 L'Arabe, & l'Onde perleuse  
 Qui voit naistre le Soleil,  
 Veit le superbe appareil  
 De sa main victorieuse.  
 Cil qui honore sa vie  
 Au prix d'une belle mort,  
 Ne porte iamais eunie  
 » Aux ans : L'honneur est le Fort  
 » Qui rempare la prouince :  
 Bref celuy meurt bien-heureux  
 Qui ieune & cheualeureux  
 Verse son sang pour son Prince.  
 Aussi l'honneur a fait croistre  
 Le cœur à ce grand guerrier,  
 A ce grand Duc, dont la destre

*S'est acquise vn beau laurier,  
 Pour honorer sa conqueste,  
 Et couronner son beau front,  
 Qui, ieune, a domté l'affront,  
 Et l'horreur de la tempeste.  
 Ainsi qu'on ne pouuoit croire  
 Qu'en son enfance Apollon  
 Deust remporter la victoire  
 Du serpent à l'œil felon,  
 Qui trainoit (pesante charge)  
 Vn grand ventre à dos rampant,  
 Et couuroit plus d'vn arpent  
 Dessous son écaille large.  
 Delphes reste espoituantee  
 Voyant ce monstre abbatu  
 Sous la ieunesse indomtee  
 De ce Dieu, dont la vertu  
 Fist lors clairement paroistre  
 En ce combat furieux,  
 Que cil qui se prend aux Dieux  
 En fin tombe sous leur destre.  
 Ainsi nostre pauure France  
 Noire de pleurs, & de peur,  
 Presque veufue d'esperance  
 D'auoir iamais ce bonheur  
 De voir esclarcir l'orage  
 De ces vents seditieux,  
 Voit ce Duc victorieux  
 De ce grand monstre sauuage.  
 Monstre qui de son haleine  
 Empoisonnoit l'air François,  
 Les eaux, les prez, & la plaine,  
 La mer, les monts, & les bois :  
 Dont la peste vniuerselle  
 Desia rampoit par les champs,  
 Peste mesme que les grands  
 Nourrissoient dessous l'esselle.  
 Ny la vaillance Espagnolle,*

*Ny la main du fier Anglois,  
 Ny ceux qui deffous le Pole  
 Ont endossé le harnois,  
 Ny la ruse Piedmontoise,  
 Ny le guerrier Bourguignon,  
 Le Flament, ny le Breton,  
 Ny l'imposture Albigeoise,  
 N'ont iamais tenté de faire  
 La moindre des cruauitez,  
 Que ce trouble populaire  
 A fait dedans nos citez :  
 Ny iamais tant outragee  
 Nostre France, à leur abort,  
 Qu'a faict le cruel effort  
 De ceste troupe enragee.  
 Entre l'ÿne & l'autre riuue,  
 Dessus la plaine de Gron,  
 De Touë & de la Diue  
 Se rangent en escadron,  
 Enflez desia de la gloire :  
 Mais, las ! ils ne sçauoyent pas  
 Que ce grand Dieu des combas  
 Porte en sa main la victoire.  
 Là ces troupes se sont iointes :  
 Mais les prophetes oyseaux  
 Ne branloyent leurs ailes peintes  
 Sur le coulant des ruisseaux  
 Pour le parti des rebelles.  
 Car Dieu deffous sa grand'main  
 Conduisoit tout le dessain,  
 Et l'emprise des fidelles,  
 Et toy, qui eus en partage,  
 De Dieu, comme successeur,  
 Le bras, le cœur, & l'image  
 Du pere, & l'heur, & l'honneur,  
 Et qui as sur la terrace  
 Des murs foibles de Poitiers,  
 Planté cent & cent lauriers,*

*Vrais heritiers de ta race :*  
*Qui forçant tous les defastres*  
*Du temps, braue as combattu*  
*Les foudres opiniaftres*  
*Du canon, par ta vertu :*  
*Puis deliurant la muraille,*  
*De peur, de fac, & de faim,*  
*Heureux te trouues soudain*  
*Au fort de ceste bataille,*  
*Où comme ce grand Achile*  
*Dessus le coulant des eaux*  
*De Scamandre, file-à-file*  
*Verfas hommes & cheuoux,*  
*Dedans le sang qui ondoye,*  
*A flots pourprez par les charms,*  
*Remarquant tes ieunes ans*  
*D'vne chere & noble playe.*

*La terre tremble esbranlee*  
*Dessous l'effroyable horreur*  
*Des cheuoux, quand la meflee*  
*Commence entrer en fureur :*  
*Le ciel fremit de l'orage*  
*Des coups, des cris, & du fon,*  
*De la flamme & du canon*  
*Se brasse vn espais nuage.*

*Mars soudain laisse la Thrace*  
*Pour voir ce cruel esbour,*  
*Mais veftu d'vne autre grace*  
*Qu'il est pour faire l'Amour,*  
*Quand de la leure doree*  
*De Venus au blanc tetin,*  
*Il prend vn baifer sucrin*  
*De sa bouchette pourpree.*

*La crespine cheuelue*  
*De son beau poil iaunissant*  
*Ne s'esgaroit crespelue*  
*Dessus son col blanchissant :*  
*Vn morion sur sa teste,*

*D'or fin brilloit flamboyant,  
 Vn grand panache ondoyant  
 Flottoit le long de la creste :*  
*Sa poitrine bien garnie  
 D'un corcelet Lemnien,  
 Le habear & l'industrie  
 Du Sterope Eolien :*  
*Bref armé de telles armes  
 Qu'il estoit, lors qu'il chassa  
 Du ciel, & qu'il terrassa  
 Les corps de ces fiers gend'armes.*  
*Puis s'eslance sur la croupe  
 Du coursier du grand vainqueur,  
 Le Duc d'Aniou, à la troupe  
 Donnant la force, & le cueur,  
 Charge (dist-il à ce Prince) :*  
*Les armes que j'ay au poing  
 Prennent aujourdhuy le soing  
 Du Roy, & de sa Province.*  
*Que les troupes blanchissantes  
 De cest escadron mutin  
 Soient teintes de mains sanglantes,  
 Ils vont contre le Destin :*  
 » *La Cause fait les alarmes :*  
 » *Iuste, elle donne le cueur :*  
 » *S'elle est iniuste, la peur*  
 » *Du poing fait tomber les armes.*  
*Charge donq, le temps se passe :*  
*Moy qui mesnage le temps,  
 Du Roy ie garde la place,  
 Et les lauriers triomphans.  
 Soudain à teste baïsee  
 Il enfonce dans leurs rancs  
 Peste-meste entrant dedans,  
 Et la troupe a renuersee.*  
*Comme la face doree  
 De l'Aurore au char pourprin,  
 Monstrant sa bouche sacree*



*Moiste encor du bain marin,  
 Entre les autres lumieres  
 Du ciel, marche flamboyant :  
 Ainsi paroist foudroyant  
 Ce Duc es troupes guerrieres :  
 Moissonnant cette vermine  
 De Reistres empistoletz,  
 Et la brigade mutine,  
 De leurs soldats euolez,  
 D'une main prompte & habile,  
 A grans coups de coutelas,  
 Ainsi que tombent à bas  
 Les espics sous la faucille.  
 La terre est toute ionchee  
 De corps naurez & sanglants,  
 Bronchant la teste panchee  
 Effroyez des assailants :  
 Terre de sang enyuree  
 Des corps nuds, qui sans tombeaux  
 Seruent de gorge aux corbeaux,  
 Aux chiens & loups de curee.  
 Et croy que les Destinees  
 Humaines ordonneront,  
 Qu'apres de longues annees  
 Ceux-la qui renuerferont  
 Le champ qui ces corps enferre,  
 Pleurant, maudiront les os,  
 Qui ont banni de repos  
 Le ciel, la mer, & la terre.  
 Hors le coulant de ces ondes,  
 Tiedes & rouges de sang,  
 Les Nymphes aux tresses blondes  
 Se montrent iusques au flanc,  
 Chantant la victoire belle  
 Autour de nos estendars,  
 Marquant le dos des fuyars,  
 D'une vergongne eternelle.  
 Ainsi tousiours la Victoire,*

*Mon Roy, sur tes estendars  
 Se puisse asseoir, & la gloire  
 Sur le front de tes souldars:  
 Et de son aile environne  
 Ton Frere ce grand guerrier,  
 Et luy tresse de laurier  
 Sur le chef vne couronne.  
 Ainsi té soyent fauorables  
 Les Cieux, & les Dieux amis,  
 Pour abaisser secourables  
 L'orgueil de tes ennemis:  
 Ainsi tes beaux lis florissent  
 Sous l'air d'vne douce paix,  
 Et florissant à iamais  
 Sous l'orage ne ternissent.  
 Pendant retourne ta face  
 Seigneur, & que ton ail dous,  
 Sous les torrens de ta grace  
 Puisse escouler ton courroux,  
 Retenant sous l'ordonnance  
 De l'Eglise, & de ta Loy,  
 Le sceptre de nostre Roy,  
 Ton nom, ton peuple, & ta France.*

DICTAMEN METRIFICVM

DE BELLO HVGVENOTICO ET REISTROORVM PIGLAMINE,  
 AD SODALES.

*Tempus erat quo Mars rubicundam sanguine spadam  
 Ficcaras crocco, permutarat que botilla,  
 Ronflabatque super lardum, vacuando barillos,  
 Gaudebatque suum ad solem distendere ventrem,  
 Et conni horridulum Veneris gratare pilamen,  
 Vulcanique super pileum attacare penachium :*

*Nam Iouis interea clochitans dum fulmen aguisat  
 Et resonare facit patatic patatacque sonantes  
 Enclumas, tornat candens dum forcipe ferrum  
 Martellosque menat, celeres menat ille culatas  
 Et forgeronis forgat duo cornua fronti,  
 Sic tempus passabat ouans cornando bonhomum  
 Artes oblitus solis, Diuumque branadas,  
 Non corcelletos, elmos, non amplius arma,  
 Nil nisi de bocca Veneris Mars basta curat:  
 Basta quæ diuos faciunt penetrare cabassum.  
 Omnia ridebant securum, namque canailla  
 Fransopinorum spoliata domumque reuersa  
 Agricolam aculeo tauros piccare sinebat,  
 Et cum musetta festis dansare diebus  
 In rondum, vmbroso pasulæ sub tegmine fagi,  
 Denique pastillos paruos tartasque coquebat  
 Pax calo delapsa, nouam sponsando brigatam.*

*Ceruellos hominum ecce venit piccare Tauanus:  
 Hunc muscam guespam veteres dixere vilani,  
 Asper acerba sonans quo tota exterrita syluis  
 Diffugiunt armenta: furit magitibus æther  
 Concussus, fratrum fremuerunt claustra minorum,  
 Ecce venit, veniensque replet tinnitibus vrbes:  
 Infernus quid sit, paradisus, quidue diablus,  
 Quidue fides, quid religio, quid denique calum  
 Omnes scire volunt, per psalmos, per catechismos  
 Omnibus æternæ fitur spes vna salutis.  
 Incagant primum Papæ, rubeisque capellis,  
 Euesquis, Pretris, paruos semando libellos,  
 Succratis populumque rudem amorçando parollis,  
 Postea sancta nimis, sed garrula predicantum  
 Turba subit, qua turbidior non vistor vsquam,  
 Infernum turbauit enim, calumque solumque,  
 Et dedit innumeros flammis, & piscibus escam  
 Nec pluris faciunt pantoufflam sacrosanctam,  
 Quam faciunt veteres rognosa in calce sanatas.*

*Ah, pereat, cito sed pereat miserabilis ille  
 Qui menat in Françam nigra de gente diablos*

*Heu pistolliferos Reistros, traistrosque velores  
 Qui pensant nostram in totum destragere terram,  
 Numquam visa fuit canailla brigandior illa,  
 Egorgant homines, spoliant, forçantque puellas.  
 Nil nisi forestas (domicilia tata brigantum)  
 Cherchant luce, tenent grandes sed nocte caminos.  
 Blasphemare deum primis didicere parollis,  
 Arrestant homines, massacrant, inque riuieras  
 Nudos deiciant mortos, pascuntque grenouillas.  
 Pistollisque suis faciunt tremblare solieros  
 Stellarum, mala razza virum, bona salsa Diabli.  
 Semper habent multo nigrantes paluere barbas,  
 Semper habent oculos colera, vinoque rubentes,  
 Lucentes bottas multa pinguedine lardi,  
 Et cum bandiera longos sine sine capellos  
 Nigra quibus pendet castrati pluma Caponis.  
 Non guardant vnquam dristo cum lumine quemquam,  
 Sed guardant in qua magazinum parte gubernet,  
 Siue ferat bursa, pourpointo, siue bragueta.  
 Reliquias rapiunt, mitras, crossasque doratas,  
 Platinasque, cruceque, adamantas, iaspidas, anram,  
 Veluceas cappas, & totum mobile Christi  
 De magnis festis, de viuus, deque trepassis.  
 Altaros, Christum spoliant, calicesque rapinant,  
 Eglisas sotosopra ruunt, murosque ruinant,  
 Petra super petram vix vna, aut altra remanfit.  
 Omnia sanctorum in pieffas simulacra fracassant,  
 Permingunt fontes, benedicta, ciboria, missam,  
 Incagant pretris, monstrantque culamina Christo.  
 Dicam ego suspirans, oculis lacrymantibus, omnes  
 Horribiles casus, quos in sacagamine vidi?  
 Vidi sampietros, Crucifixos, virgomarias,  
 Sebastianos, laceros crudeliter ora,  
 Ora manusque ambas, populataque tempora raptis  
 Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.  
 Heu pietas, Heu heu sacris compassio rebus!  
 Omnia diripiunt, vnqlisque rapacibus ipsa  
 Condica de chassis brulant ossamina ruptis*

*Aut pro carefmo canibus rodenda relinquunt.  
 Ut solet incautos laniare famelicus agnos  
 Dente lupus, gaudetque satur de cæde recenti.  
 Coillones sacros pretris, monachisque reuellant,  
 Deque illis faciunt andouillas atque boïnos,  
 Aut ceruelaffos pratiquo de more Milani.  
 Taillant auriculas, collo faciuntque cathenas,  
 Et sine rafouero raclantque lauantque coronas,  
 Quam marquam vocitant maior quam beftia fecit,  
 Vnctos escoriant digitos, merdantque breuierum,  
 Et facunda premunt traftis genitoria cordis  
 Ut dicant vbi fcutorum requiefcat aceraus  
 Factus de miffis, de vespris, deque matinis,  
 De Chrifto, altarifque bona de melle coaftus.*

*Heu poveros mortos de bieris deque fe pulcris  
 Tirant, effoffum vt poffint pillare piundum,  
 Spauantant homines oculis, goticifque parollis,  
 Et cum goth, ftofh, trinh, viuos mortosque fatigant.  
 Hoc folamenter dicam, vidi ipfe brigatam  
 Pretorum templi vifis in limine Reiftris  
 Concagare fuas nimia formidine bragas.  
 Namque alij furnos, alij subiere latebras,  
 Marineras, caueas, puteos atque antra ferarum,  
 Et fugere procul, miffa, vesprisque relictis,  
 Ut timidi fugiunt vifo falcone canardi.  
 Nil illis troppo calidum, fredumæ Diablis,  
 Omnia coniuiciunt carretis atque cauallis  
 Chaudrones, pintas, plattos, reza calda, falieras,  
 Landieros, brochas, lichefrittas, pottaque piffos,  
 AEnea, cuprea, ferrea, lignem, denique totum,  
 Vnum omnes meftierum agitant quo vita paratur,  
 Canfta vocant, ventremque replent de carne falata,  
 Edofti plenis animam tirare botillis  
 Et bene compofito riftu imboccare barillos.  
 Hei mihi quod vinum Francum tam vafte lauarit  
 Ora, fiti aterna flammifque voracibus vfta.  
 Ite ise ad Rheni fances fitibunda propago,  
 Perpetuosque ignes liquidis extinguite lymphis.*

*Ite exsecatis vindemia chara tonellis,  
 Ite, nec in nostrum tam dulce recurrite vinum.  
 Festa dies aderat Martini semper equestris,  
 Cuius læua tenet chlamydem, premit altera spadam,  
 Hic caualierus eques gallanditer vsque cauallo  
 Infidet, auratis bardis, panachisque superbo,  
 Piaffam inter sanctos faciens, semperque paratus  
 Partem mantelli stropiato scindere diablo,  
 Hac quisque in cheram sese diffundit amicam:  
 Namque omnes agitant conuiuia læta, probantque  
 Dolia perçando, caueis noua musta reclusis.  
 Ißum namque diem passant genialiter omnes  
 Cum masquis centum, centumque momonibus autum,  
 Festa sed infesti infestarunt sacra mutini.  
 Nam quis erit vere caldum qui dicet alarmum,  
 Cum mollinorum (populo tramblyante) rotantes  
 Plus centum tremulis flagrarent ignibus alæ?  
 Courritur ad clochas, don don quæ sepe frequentant?  
 Toxinumque sonat, timidi trompetta villani,  
 Et taborinorum plan plan, fara ramque tubarum  
 Per totam auditur vrbem, fit clamor, & ingens  
 Fit strepitus, populusque volans rareforqua frequentat,  
 Pars animosa ruit, merdat pars altera braguas,  
 Pars sentinellas ponit, guardaſque redoublat,  
 Merces quisque suas retrahit, ferratque botiquam,  
 Escudos ferrat veteres, ferratque culamen,  
 Merdosas ferrantque nates animofiter omnes:  
 Sunt qui mosquetos, colourinas, passauolantes  
 Supra parapettos, casamattas, atque riparos  
 Braquant, vt possint flammam depellere flammis.  
 Sic ita formicæ vadunt redeuntque frequenter  
 Vißum portando spallis pro tempore fredo:  
 Feruet opus, populusque niger noua grana soterrat.  
 Briga fit armati populi, timor arma ministras,  
 Qui portat brocham, qui lancam, qui iauelinam,  
 Hic pertusanam, spadam, grossosque petardos  
 Vestitos rouilla & cergatos ante mil annos.  
 Hic barras aptat portis, armatque fenestras*

*Magnis saxorum camalis, petrisque quadratis  
Et centum gressis, lanternis, potaque pissis,  
Quadrupedum quatiant argentea ferra panamen,  
Moreque Sangorgi courfieris atque rosinis  
Nocturnus Guettus plateas galopando sabintrat,  
Donec fit iourrus quo non iournallior alter.*

*Quod si iterum redeat, ciues iterumque laceffit  
Seditio, inficiens matino bronillamine Françam,  
Forte quid expediat, socij, iam quæritis, istam  
Linquamus profugi patriam, natoque, laresque,  
Fana, lupisque rapacibus atque brigandis:  
Soulieris poudram secouemus, abire necesse est  
Quo noscumque ferunt plantæ, quo pontus & aer  
Nos vocat, ad ventum plumam iaciamus Amici.  
Sed iuremus in hæc, currant prius in mare cerui,  
Et pisces boscos habitent, & flumina catti,  
Et Nostradamæ prius altas Sequana turres  
Exuperet, prius agna lupos, lanietque feroces,  
Quam nobis redeat redeundi sola voluntas.*

*Hinc procul, hinc igitur, procul hinc fugiamus amici,  
Inque nouas terras, Bressillum, seu Calicutum  
Migremus subito fati melioribus acti,  
Albanos, Arabas, Parthos, gentemque Moresquam,  
Perliferosque maris campos, indosue petamus,  
Qui procul hinc habitant extrema culamina mundi:  
Turget vbi semper muscatis vua racemis,  
Floret vbi semper muguetta, canella, giroflus,  
Magnaque formaio fresco montagna liquefcit,  
Albescunt vbi lacte nouo cita flumina semper  
Et mouchemellis passim sua mella repandunt,  
Hic truncis vbi burra fluunt Vanuea cauatis,  
Somnus vbi dulcis, requies vbi semper amana,  
Prædica, nec certis signoribus atque prieris  
Suffarcita, nouum sparfit sæcunda venenum,  
Nec catechismus adhuc nigri farina diabli,  
Seditiosa nimis, nec turba nefanda ministri,  
Qui manibus iunctis oculos ad sydera driffant  
Et male pognatam portant in pectore barbam,*

Ora melancolico pingentes illita plombo,  
 Troublarunt nondum mutino troublamine gentem  
 Caluinus, nec Beza suæ duo vulnere terræ,  
 Qui semauerunt pestem, cancrumque tenacem  
 Felici nondum posuere cubilia terræ,  
 Terræ vbi Lutheros, Zuinglieros, Anabaptistas,  
 Albigeos, Nicolos, infanda, nefandaque terris  
 Nomina, Huguenotico nunquam satiata veneno  
 Est audire nefas, illic namque omnia rident,  
 Ridet humus, rident pueri, ridentque puella.  
 Illic namque canunt cansones, atque sonetos,  
 Miscendo pressim lustrantibus humida linguis  
 Oscula, difficili faciles in amore ministros.  
 Hic lauros agitant verdos, herbasque nonellas  
 Venticuli molles, tepidi sufflaminis aura:  
 Illic verdentes fagi, cedrique pinique  
 Largos protendunt ramos, vmbraeque fugaces:  
 Non ibi villani focco, cultroque fatigant  
 Arua, iugo indomiti subeunt nec colla iuueni.  
 Semper enim non cultus ager sata leta raportat.  
 Non ibi spinosis buissonibus atra tumescit  
 Vipera, nec colubræ pando ventramine repunt:  
 Semper ibi sed grata quies & plena voluptas.  
 Non ibi bruslantur nimio caldore Leonis  
 Arua, nec vrenti de sole creuata fatiscunt,  
 Nulla gregi clauelata nocet, fallaxque veneni  
 Herba, nec incanto nocet hic Sorciera maligno,  
 Semper ibi ver perpetuum, semperque moratur  
 Alma quies, par imperium, forsque omnibus æqua.  
 Pluraque felices mirabimur, hic vbi semper  
 Temperies æterna manet, cælique solique.  
 Ergo migremus socij, nam Iuppiter illam  
 Secreuit nobis patriam simulatque rigenti  
 Aere, dehinc multo rouillauit secula ferro.



## LE MVLET.

A MONSIEUR NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY.

*Tu dis qu'il n'y a medecine,  
 Charme, ny drogue, ny racine  
 Pour secher la feureuse humeur,  
 Qui puisse attiedir la chaleur  
 Du sang qui bouft dedans tes veines,  
 Ny qui puisse alleguer tes peines  
 Qu'un Mulet, qui d'un entrepas  
 Doucement porte Nicolas:  
 Qu'un mulet doux, & sans furie,  
 Qu'un mulet pris de l'escurie  
 De ce grand Roy: mais sçachant bien  
 Qu'aisément on ne tire rien  
 Des grans, qu'on ne l'achepte au double,  
 Je te veux purger de ce trouble  
 Qui te martelle, & qui veillant  
 Et dormant te va trauaillant,  
 N'imprimant en ta fantasie  
 Qu'un mulet, qu'une frenaisie,  
 Qui ne te fait imaginer  
 Resuant que fantosmes en l'air  
 Montez sur grands mulets d'Auuergne.*

*Ou bien que ce soit pour épergne  
 De trois cheuaux qui coustent trop  
 A nourrir, ou bien que le trot  
 En soit plus doux, ou que leur amble  
 Te soit agreable, il me semble  
 Que pour effacer promptement  
 Ce penser qui trop follement  
 Te fait opiniatre attendre  
 Ce Mulet que tu veux pretendre  
 Auoir en don de nostre Roy,  
 Pour te secourir, que ie doy  
 T'enuoyer le mien que ma plume*

*A ferré dessus mon enclume,  
 Le mien que ma Muse a dressé,  
 Qui n'est foulé, ny harassé:  
 Le mien engraisé de mon stile  
 Et sans bouchon, & sans esrille:  
 Le mien qui pensé de la main  
 Ne mange n'auoyne, ny foin,  
 N'estant que l'image & la feinte,  
 L'attente & l'esperance peinte  
 D'un Mulet qu'on ne peut lier  
 Ainsi qu'un autre au ratelier.  
 Vn mulet fait de telle sorte  
 Au lieu de porter que l'on porte,  
 Le vray fantosme d'un mulet,  
 Qui de laquais, ny de valet  
 N'a besoin, tant la creature  
 Est de gente & douce nature:  
 Vn mulet gras & bien en point,  
 Vn mulet que l'on ne voit point,  
 Dont ne faut se tirer arriere  
 Pour en euiter le derriere.  
 Beste gentille, en qui la peur  
 N'entra iamais dedans le cueur  
 Ny pour moulin, ny pour brouette,  
 Pour pont de bois, ny pour charrette.  
 Mulet fait de telle façon  
 Qui court sans selle & sans arçon,  
 Vn mulet peint dedans le vuide  
 Sans harnois, sans mors, & sans bride,  
 Race qui desfrobbé le nom,  
 Et l'estre du celeste Afnon  
 Qui dessus la vaze bourbeuze  
 Passa la ieunesse flammeuse  
 Du pere Bacchus affolé,  
 Sans estre souillé ny mouillé,  
 Recherchant les forests parlantes  
 Et le bruit des poistles mouuantes,  
 Pour se rendre sain de l'humeur*

*Dont Ianon le mist en fareur,  
Ayant troublé sa fantaisie  
D'une jalouse frenaisie.*

*Il n'est de ces mulets hargneux,  
Acariaftres, & peureux,  
Ruans, mordans, tousjours en rage,  
A qui faudroit plus de cordage  
Pour tenir la teste & les piez,  
Qu'à cent nauires bien armez:  
Longs d'échine comme vne barque,  
Eflanquez, à qui l'on remarque  
Fort aisement par le trauers  
Des coftes, ce grand vniuers.  
Comme on voit de nuit, allumee  
D'animaux l'escharpe animee,  
Et mille flambeaux radieux  
Par l'azur crystalin des cieux:  
Ou comme au temps que l'on hyuerne,  
Par la corne d'une lanterne  
On voit la chandelle estoiler  
Et ses rayons estinceller.*

*Mulets qui ne sont que momie,  
Carcaffes d'une Anatomie,  
Où vrayment sans souiller les mains  
De leur sang, les profetes sains  
Pourroyent au trauers des iointures  
Predire les choses futures  
Decourant le cueur sautelant,  
Le foye ou le poumon tremblant:  
Et par le reply des entrailles  
Prevoir les tristes funerailles,  
Et les euenemens douteux  
Dessus les peuples langoureux.*

*Vieux mulets qui dessus l'eschine  
Nourrissent plus de laine fine  
Que ne fait la peau d'un mouton,  
Plus de bourre & plus de cotton  
Qu'il ne faudroit pour l'embourreur*

*De cent lodiers : mais l'ensolleure,  
 La grace & la beauté du mien  
 Maintenant que t'appelle rien,  
 Te plaira fort, ie m'en assure,  
 C'est vn mulet qui a l'alleure  
 Douce pour ne bouger d'un lieu,  
 Et puis iamais on ne l'a veu  
 Manger foin, paille ny auoine :  
 Vn mulet qui a longue haleine,  
 Le pié seur, & ne bronche pas  
 Ne faisant iamais vn faux pas.  
 C'est le mulet que ie t'envoie  
 Puis que sortir par autre voye  
 Tu ne peax de ce mal, reçoie  
 Ce beau mulet qui vient de moy :  
 Puis chasse la melancolie  
 Et me charge ta maladie  
 De ceste quarte, sur le dos  
 De ce mulet, pour ton repos,  
 A fin qu'errante & vagabonde  
 Visitant quelque nouveau monde,  
 Elle s'esfrange desormais  
 Et chez toy n'habite iamais.*

## SVR L'IMPORTVNITÉ

## D'VNE CLOCHE.

AV SEIGNEVR NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY.

*Ha celuy qui t'a fondue,  
 Le premier, & qui t'a pendue  
 Pour sentinelle dans ce coin,  
 Clochette, de la mesme main  
 D'un laqs courant t'eust estranglee  
 Plustoß que t'auoir esbranlee*

*En ces tons aigrement mutins,  
 Pour rompre la teste aux voisins,  
 Et pour estourdir les malades,  
 Pour decourrir les embuscades  
 De ceux qui vont faire l'amour,  
 Ou trauailler ceux qui le iour  
 Attendent pour faire iournee  
 Et gagner leur vie assignee  
 Dessus la sueur de leurs mains  
 Le secours des paaures humains.*

*Encor si tu estois de celles  
 Qui sonnent des chansons nouvelles  
 En carillon, portant le nom  
 Ou de Marie, ou de Thoinon:  
 Mais tu n'es rien qu'une bauarde  
 Sans aduen, fascheuse & bastarde,  
 Sans nom, sans grace & sans honneur,  
 La garde d'un huis & d'un mur.*

*Ou de celles qui font parestre  
 En quels mois les iours doiuent naistre,  
 Ou courts, ou longs, en conduisant  
 Les iours qu'elles vont diuisant  
 En heures, en quarts, & minutes:  
 Car ce n'est toy qui les aiustes,  
 Marchant lentement pas à pas,  
 Ne qui les mesure' au compas,  
 Comme celles-la qui partagent  
 Nostre vie, & qui la mesnagent,  
 Si bien que le Dieu radieux  
 En son cours ne le feroit mieux.  
 Car lors que sa face riante,  
 Et sa lumiere estincelante  
 Ne se decouure quelquefois,  
 Si est-ce que leur contrepois  
 N'estant point sujet aux nuages,  
 Ny aux brouillas, ny aux orages,  
 Nous monstre qu'au son d'un metal  
 Et sous vn mouuement egal*

*Les iours, les mois, & les annees,  
 Coulent vrayment assaisonnees  
 Au son des Orloges qui font  
 Les heures qui vont & reuont.*

*Or va donc fascheuse importane  
 Mendier ailleurs ta fortune,  
 Va te pendre dans vn clocher  
 Sans trauailler mon amy cher  
 Nicolas, qui d'vn mal de teste  
 Pressé te craint comme tempeste:  
 Nicolas que j'aime trop mieux  
 Que la prunelle de mes yeux:  
 Nicolas qui d'amitié sainte  
 Et qui de volonte non feinte,  
 Est tousiours époint d'vn desir  
 A l'ami de faire plaisir:  
 Et sur tout, à ceux qui les traces  
 Suyuent des vertus & des graces,  
 A ceux qui ont ie ne sçay quoy  
 De plus riche & meilleur aloy  
 Que n'a le commun populaire  
 Qui ne porte rien que vulgaire :  
 A tous ceux en qui la faueur  
 Du ciel, a versé le bonheur,  
 Qui sans fraude sophistiquee  
 Ont l'ame ouuerte, & non masquee,  
 Se monstrant tousiours à l'amy  
 Entiers, & iamais à demy,  
 A ceux qui de la poesie  
 Ont l'ame eschaufée & saisie,  
 A ceux qui sçauent bien chanter,  
 Mignarder, flatter, pincer  
 Les cordes de leurs mains legeres  
 D'vn lut aux languettes forcieres.  
 Bref à ceux qui d'vn air subtil  
 Ont le cœur net, l'esprit gentil,  
 Le vouloir bon, tant il se montre  
 D'heureuse & de bonne rencontre.*

*De peur doncques de ne troubler  
 Son repos, & de le combler  
 D'aigreux, & de chaude coters  
 Va Clochette, & te tire arriere  
 Loing de nous, & pousse tes sons  
 Par les bois, & par les buissons.  
 Si tu ne le fais, ie coniure  
 Ton metal, & prompt ie te iure  
 Qu'à coups de pierre & de caillous  
 En bref ie le rendray si dous,  
 Que par son bruit espouventable  
 Il n'offensera miserable  
 Mon cher Nicolas, qui fieureus  
 D'une quarte vit langoureux :  
 Autrement, Cloche, ie t'affeure  
 Que pour eternelle demeure  
 Sonnant pendras au collier  
 Ou d'une Vache, ou d'un Bellier,  
 Ou d'un grand Monton porte-laine  
 Du broupeau le grand capitaine,  
 Ou pour apprendre mille tours  
 Au col des Singes & des Ours.  
 Sinon, ie pry Dieu qu'attachee  
 Loing de nous tu pendes bouchee  
 De fange, de paille & d'estrain  
 Pour rendre muet ton airain :  
 A celle fin que par ce charme  
 De nuit ne donnes plus l'allarme  
 Aux malades, qui dans le lit  
 Sommeillant s'euillent au bruit  
 De ton batail, ou que brisee  
 Sourde tu tombes mesprisee,  
 Ou que ton importun caquet  
 Soit fait compagnon du claquet,  
 Du baril & de la besace  
 D'un ladre verd, ou que l'on face  
 Sans reposer ny iour ny nuit  
 Par les champs quinquailer ton bruit*

*Pendant au col mal assuree  
 D'un cheual de chaffemaree,  
 Toujours sonnans & brinballant,  
 Carrillonnant, bruyant, tremblant  
 Jusqu'à tant que tombes cassee  
 En mille morceaux despeece,  
 Ou que ton chant aigrement cler  
 Semé s'euanouisse en l'ær,  
 Ou renclos iamais il ne sorte  
 Plus loing que le seuil de la porte  
 De la maison, ou de si pres  
 Muette ne tinte iamais.*

## SVR LA MALADIE DE SA MAISTRESSE.

*En quelle grace plus celeste,  
 En quelle beauté plus modeste,  
 Pouuoit mieux loger la couleur,  
 Qu'entre le lis, l'aillet, la rose  
 De ma Catin, en qui repose  
 Le seul repos de ma langueur?  
 Faut-il qu'en si peu de duree  
 Vne grace tant assuree,  
 Vn ail, vn front, vne beauté,  
 Vn rouge vermeil qui colore  
 Ceste bouche que tant l'honore  
 Sente vne telle cruauté?  
 Mais ie voy las! qu'en peu d'espace  
 Le teint de la rose se passe,  
 Et que la grappe se flaitrist,  
 Que du lis la teste panchee  
 De l'ongle seulement touchee  
 Tombant sur terre se pourrist.  
 Le peu durer ne m'est estrange,  
 Ie sçay le iournalier eschange*



Des choses qui sont sous les cieux,  
 Et que le Printemps de nostre age  
 Coule aussi tost que fait l'image  
 D'un songe qui trompe nos yeux.  
**Je le puis maintenant conneſtre :**  
 Car cela que ie pensois estre  
 En ma Maistresse moins mortel,  
 Je l'ay veu comme vne fumee  
 Au vent se pert en l'air semee,  
 En peu de temps se rendre tel.  
**Mais quoy ? la beauté dont la Grece**  
 Anima la prompte ieunesse  
 A ſacquer les armes au poing :  
 Et celle dont le Peleïde  
 Eust meurdrý le superbe Atride  
 Sans Pallas qui le print en ſoing :  
**A-telle pas de grand foibleſſe**  
 Porté le masque de vieilleſſe,  
 La voix caſſe, etiques les bras,  
 Porté, trainé de main tremblante  
 La croſſe meſme chancelante  
 Sous l'inconſtance de ſes pas ?  
**Le Temps qui tout frape à ſa marque**  
 Les chargea toutes dans la barque  
 De ce barbare paſſager,  
 Pour paſſer ſous muet ſilence  
 De leur beauté la ſouvenance  
 Paſſant le fleuve menſonger.  
**Vous doncques qui croyez ma Muſe**  
 Tandis qu'Amour ne vous refuſe  
 Vn ſeul point de voſtre plaifir,  
 Voyez voyez qu'une maistresse  
 Pour auoir paſſé ſa ieunesse  
 Sans amy n'a que deſplaifir.

## A SA MAÏSTRESSE.

*Veux-tu sonder le fonds de mon martyre,  
 Veux-tu sçavoir, Maïstresse, en quel vaisseau  
 Flotte ma vie, & quel orage d'eau  
 Quel vent, quel flot tourmente mon nauire?  
 L'eau sont mes pleurs, & la puissance forte  
 Des vents, des flots, mes soupirs & mes vœux,  
 La pouppe, soïn, & mon esprit douteux,  
 Mal sain, mal caut, est la nef qui me porte.  
 Le maït constance, & le timon l'esperoir,  
 Le voile erreur, Amour est le pilote,  
 Ta cruauté est l'orage qui flotte  
 Dessus mon chef, l'ancre est le desespoir.  
 Et qui pis est, il n'y a mer au monde  
 Pour se parer de la vague profonde  
 Qui n'ait vn port, vne riue, vn recours :  
 Mais en la mer où vogue ma fortune  
 Je n'ay faueur du Ciel ny de Neptune,  
 Riue ne port qui vienne à mon secours.*

## ODE.

Sur les recherches de E. Pasquier.

*Celuy qui docte se propose  
 Bastir auioürdhuy quelque chose,  
 Est né sous vn ciel malheureux :  
 Car toute œuvre laborieuse,  
 Qui part de main industriense,  
 Demande vn siecle plus heureux.  
 Vn siecle pour le moins, qui prise  
 L'ouurier, & qui le fauorise,  
 Sans le frauder de son honneur.*

*Siecle ingrat, qui deffous la poudre  
Laiſſes trop vilement diſſondre  
L'ouvrage d'un gentil labear,  
Tu te ris, ſi l'on te retrace  
Quelque trait à l'antique grace,  
Tu prens toute choſe à deſdain,  
Tu ne fais cas que des eſtranges,  
Deſrobbant les iuſtes louanges  
De ceux qui naiſſent dans ton ſein.*

*Tu ne veux qu'une maiſon grande,  
Sans ſçavoir que le temps commande  
Sur les deſſeins de ton cerueau,  
Enterrant la ſourde memoire  
Et de ton nom, & de ta gloire,  
Sous l'oubly d'un meſme tombeau.*

*La vertu te fert de riſee,  
Et la ſcience meſpriſee  
S'eſcoule, & te vient à meſpris :  
Rien ne te plaiſt que l'ignorance,  
Deſſous la maſque d'arrogance,  
Qui fait rougir les mieux appris.*

*Si faut-il confeſſer encore,  
Que le ſaint labear qui redore  
L'honneur de ces ſiecles derniers,  
A trouué l'argentine courſe,  
De la fontaine, dont la ſource  
Enyura les ſiecles premiers.*

*As-tu pas en la cognoiſſance  
D'une brigade, dont la France  
Heureuſe ſe doit eſtimer,  
Qui vint, comme à la ſaiſon belle  
Les arrondeaux à tiro-d'alle  
Viennent en foule d'outre mer ?*

*Ou comme par la nuit muette  
On voit une eſtoile ſeulement,  
Puis mille & mille en un moment ?  
Ou dans la marine troublee  
La vague en cent flots redoublee,*

Qui n'enfle que d'un petit vent ?  
 Mais cette trompe non mortelle  
 N'a pas trouué la faueur telle  
 Du ciel, qu'ell' esperoit auoir :  
 Car son odeur s'est tost perduë,  
 Comme au vent se pert vne nuë,  
 Ou la lumiere sur le soir.  
 Le Laurier, qui le chef enferre,  
 Fait l'un heritier d'un catterre,  
 Plustost que de le rendre sain,  
 L'autre se collant sur le liure  
 Trompe la mort, pour apres viure,  
 Et n'a pas pour tromper sa faim..  
 L'un se peint un visage bleisme,  
 Et l'autre, aux despens de soy mesme  
 Enrichist de Francs le nom ;  
 Encores la playe est ouuerte  
 De mon Du-Bellay, dont la perte  
 Fait perdre aux Muses le renom.  
 Mais Pasquier despitant l'enuie,  
 Et le sort dont elle est suivie,  
 Maugré l'iniure de ce temps  
 Donne le iour à son ouurage,  
 N'esperant tirer dauantage  
 De luy, que la rouille des ans,  
 Encor qu'on y voye descritte  
 L'occasion de l'entre suite.  
 Des republicques de nos Rois,  
 Et comme doiuent les prouinces  
 Baisser le chef dessous leurs princes,  
 Et sous la rigueur de leurs loix.

## DE LA PERTE D'VN BAISER

DE SA MAISTRESSE.

*Quelle fièvre despitueuse,  
 Quelle audace sourcilleuse,  
 Quel outrage, quel malheur  
 A si tost emblé l'honneur  
 Du teint du lis, de la rose,  
 Sur la bouchette declose  
 De ma Dame, où le baiser  
 Qui me souloit appaiser  
 Estoit en garde assuree  
 Dedans sa léure sucree?  
 Le baiser qui mille fois  
 A' fait l'alle de ma voix  
 Cesser vn vol pour élire  
 Vne corde sur ma lyre?*

*Car si tost qu'elle tendoit  
 Sa bouche qui m'attendoit  
 Pour me darder vne flame,  
 Qui brusloit l'vne & l'autre ame,  
 Pour soupirer dedans moy  
 Le traict d'amoureux é moy,  
 Avec vne douce haleine,  
 Vne haleine toute pleine  
 De miel, de manne, d'odeurs,  
 De parfum & de senteurs,  
 En quel heur estoit rauie  
 L'esperance de ma vie?*

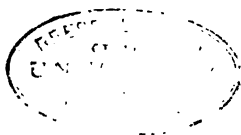
*Tout aussi tost ie sentoie  
 Glisser vne douce voix  
 Begayant dedans ses roses,  
 Et par ses léures decloses  
 Errante pour deceuoir  
 Mon cœur volant pour la voir.*

*Mais las! ores que ie cuide  
Presser sa bouchette humide  
Contre la mienne, & baiser  
Ce qui souloit m'appaiser,  
Ie ne trouue plus les traces  
Ny des Amours ny des Graces,  
Helas ie ne trouue plus  
En tout qu'vn tombeau reclus  
Fait de la leure bleemie  
De la bouche de m'amie.*

*Et si croy assurement  
Que Venus furtiuement  
L'a pillé comme effrontee,  
Et comme femme éhontee  
En sa foy : car ie sçay bien  
Que ialouse est de mon bien  
De long temps; & pour mieux faire  
Son larcin veut contrefaire  
L'amoureuse en mon endroit,  
Et se vante auoir le droit  
En ce baiser, d'heritage..*

*Car autre chose en partage  
De son Adon ne receut,  
Après que mort l'apperceut,  
Sinon de soigneuse prendre  
Au bord de sa leure tendre  
Le baiser qui pallissoit  
Sur l'amant qui finissoit.  
Et dist qu'ell' le mist en garde  
Sur la bouchette mignarde  
De Madame, mais mon Dieu  
Elle a remis en son lieu,  
Et l'a derobbé à celle.  
Qui la rendoit immortelle,  
À celle qui l'aimoit mieux  
Que le rayon de ses yeux.*

*Et c'est pourquoy ma mignonne  
La faueur plus ne me donne*



*De ses baisers amoureux,  
 Trempez d'appas doucereux.  
 Car la bouche pilleresse,  
 Et l'audace larronnaise  
 De Cytheree a repris  
 Le baiser, qui m'avoit pris.  
 Adieu donc leure grossette,  
 Adieu rose, adieu perlette,  
 Adieu des plus riches fleurs  
 Et la grace et les odeurs;  
 Adieu branche coralline,  
 Adieu bouchette orpheline  
 Du baiser, qui de son beaa  
 Faisoit briller le flambeau  
 D'Amour, entre la closture  
 De ceste riche ouuerture,  
 Qui monstroit mieux sa beauté  
 Que le cœur sa loyauté.  
 Adieu larron de mon ame,  
 Baiser, nourriçon du basme,  
 Adieu, tant que j'aimeray  
 Sans toy ie ne baiseraay.*

---

### CHANSON.

*Onques par traits ou par amorce  
 Amour ne me donna l'entorce,  
 Pour esclauer ma loyauté  
 Sous l'empire d'vne beauté,  
 Ny par trefure blondissante,  
 Ny par aillade languissante  
 D'vn ail larron à demy clos,  
 Ny par les deux boutons eclos  
 Sur vne leure coralline,  
 Ny par le lait d'vne poitrine,*

*Par les roses, par les millets  
 Semez sur deux monts iamelés:  
 Par vne face destournee,  
 Ou saueur de couleur donnee  
 D'vn bracelet, ou d'vn anneau,  
 Ou d'vn cordon, ou d'vn chapeau,  
 Pris sur la tresse, ou d'vne rose  
 Dans la blanche poitrine éclose,  
 Ou d'vn doigt pressé doucement,  
 Ou d'vn pié mis furtiuement  
 Sur le mien, ny d'autre cantelle  
 Onc ne fus pris en sa cordelle.*

*Le n'idolatre point les yeux,  
 Encores qu'ils decouarent mieux  
 Le secret de nostre pensée,  
 Qu'vne beauté si tost passée:  
 Non que ie vueille mespriser  
 La Beauté pour autoriser  
 La Vertu qui point ne dedagne  
 La Beauté pour humble compagne.*

*Cela sied bien quand tous les deux  
 Se peuuent accoupler entre eux:  
 Car l'vn & l'autre rend aimable  
 Son subiect par eux desfrable.*

*Mais puis que la fiere beauté  
 Plus souuent loge cruauté  
 Que vertu, & qu'en mesme place  
 Ne loge la crainte & l'audace,  
 Pour mieux recueillir le plaisir  
 Je voulu la Vertu choisir.*

*Je fais amy des neuf pucelles,  
 Amy des Graces immortelles,  
 L'esprit me contente trop mieux  
 Ny que le teint ny que les yeux:  
 Il n'est point suiet à la bizze,  
 Tant plus vieillist, tant plus le prise:  
 La ride ny le changement  
 De l'âge n'ont commandement*



*Sur luy, & n'ont rien de semblable  
A cest Archer, autant muable  
Qu'un Protee, aussi peu durant  
Qu'une fleur qui naist en mourant.*

*Il tient encor de la nourrice,  
Qui dedans la couche tortice  
Nourrit sa mere entre les vents,  
Troubles & mariniers tourmens :  
Il en retient de l'inconstance  
De la mer, & de la naissance  
De sa mere, aussi le bourgeon  
Retient du greffe, & le surgeon  
Du naturel de la fontaine,  
L'herbe de l'humeur de la plaine,  
De bonne semence bon grain,  
De mere douce enfant humain.*

*Amour est oyseau de passage :  
Car las ! aussi tost que nostre âge  
Se rend de l'hyuer compaignon,  
Aussi tost s'enuole mignon.*

*Haut à l'effort : car sa nature  
Ne peut endurer la froidure,  
La vieillesse point ne luy plaist,  
Aussi hors de son point elle est.*

*Mais ny l'audace sourcilleuse  
Du Temps, ny la Parque orgueilleuse  
N'ont puissance ny d'outrager  
La Vertu, ny de l'estranger :  
Et c'est pourquoy ie la veux savyre  
Et par elle à iamais reuiure.*

### COMPLAINTÉ,

SVR LA MORT D'VNE MAISTRESSE.

*Sacré Laurier, & toy gentil Ormeau  
Au tige verd & refriqué rameau,*

*Qui suspendus sur la grotte sauvage  
 Embrunissez l'herbe de vostre ombrage,  
 Ombrage frais où sont accompagnez  
 Les doux Zephyrs qui nous ont soulagez  
 Cent & cent fois, quand la Chienne aboyante  
 Nous chassoit loing sous la roche pendante  
 Madame & moy. Hé si vous sçauéz bien  
 Quel heur m'estoit, & de plaisir combien  
 L'auois alors que d'une humble simpleesse  
 Et d'un refus, ma gentille maistresse  
 Entre mes bras doucement se posoit  
 L'ail demy clos, & puis se reposoit.  
 Hà seigneur Dieu qui ne portoit enuie  
 Au doux repos de mon heureuse vie?*

*Mais maintenant qui ieste plus de pleurs,  
 Ou qui est plus abyssé de malheurs  
 Que moy chetif, chetif & miserable  
 Ne voyant rien qui me soit agreable?  
 Soit que la nuit d'un voile brunissant  
 Couure la terre, ou que le iour naissant  
 Monstre par tout sa lampe iournaliere,  
 Lampe celeste, & celeste lumiere,  
 Jamais l'ennuy, le travail soucieux,  
 Tant soit-il peu, donne tréue à mes yeux.*

*Touffours touffours ma playe se rempire,  
 Et peu à peu se mine en son martyre:  
 Comme en hyuer l'on voit dessus vn mont  
 Par le rayon que la neige se fond.*

*Qu'est deuenu le vermeil de la rose,  
 Le lis, l'aillet, & la richesse enclose  
 Entre les ronds de ce marbre enleué  
 D'un doux soupir viuement animé?*

*Las il est mort! & la fiévre rongearde  
 De ces beautez la grace a mis en garde  
 Entre les mains de l'auare nocher:  
 Cruelles mains, cousines d'un rocher,  
 Qui n'espargnez la beauté ny la grace,  
 Ains peste-mesle, & d'une mesme audace*

*Les entassant en vn mesme batteau  
 Vous les passez à l'autre bord de l'eau  
 (Au moins ceux-la qui l'amour en leur vie  
 Ont bien traitté sans haine & sans enuie)  
 De ce Royaume où sont les champs heureux,  
 Où en repos vivent les amoureux.*

*Là couple à couple on s'affie sous l'ombrage  
 Des myrtes saints, escoutant le ramage,  
 Du Rossignol : là les petits ruisseaux  
 D'vn gazonillis imitent les oyseaux  
 A degoiser : là les douces haleines  
 Des vents mollets rafraichissent les plaines,  
 Plaines qui sont d'vn beau tapis de fleurs  
 Bien estoffés en cent mille couleurs,  
 Que les ruisseaux de lait tousiours arrosent,  
 Où les Amans & nuit & iour composent  
 (Si nuits y sont) le rond des chapelets  
 Dançant autour des myrtes verdelets.*

*Là là iamais la foudre ny la greste,  
 Ny le frimas le recoy ne martelle  
 De ces saints lieux : là iamais la chaleur  
 Ny la froidure eueute sa fureur.  
 De iour en iour vne saison nouvelle,  
 Vn beau Printemps tousiours se renouelle,  
 Portant trouffé le cheueu blondissant  
 Autour du rond d'vn rameau verdissant,  
 Tenant en main sa Flore couronnée  
 D'vn verd tortis de myrtine ramée,  
 Tous les pieds nus, portans tousiours entr'eux  
 En cent reflots ondoyez leurs cheueux.  
 On ne voit point qu'autre neige y descende  
 Qu'ailllets, que lis, que roses & lauande,  
 Rien que douceurs, rien que manne & que miel  
 En ces beaux lieux ne distile du Ciel.*

*Adieu Lauriers, adieu grotte sauuage,  
 Prez, monts & bois, & tout le voyfnage  
 Des cheure-piés Faunes & Satyreaux,  
 Et le doux bruit des argentins ruisseaux,*

*Adieu vous dy, ma Maistresse m'appelle:  
P'aime trop mieux las! Soupirer pres d'elle,  
Que viure en ris sans elle en ce bas lieu.  
P'enten sa voix, adieu laariers adieu.*

## LE DESIR.

*Celuy n'est pas heureux qui n'a ce qu'il desire,  
Mais bien-heureux celuy qui ne desire pas  
Ce qu'il n'a point : P'vn sert de gracieus appas  
Pour le contentement, & l'autre est vn martyre.*

*Desirer est tourment qui bruslant nous altere  
Es met en passion : donc ne desirer rien  
Hors de nostre pouuoir, viare contant du sien,  
Ores qu'il fust petit, c'est fortune prospere.*

*Le desir d'en auoir pousse la nef en proye  
Du corsaire, des flots, des roches & des vents :  
Le desir importun aux petits d'estre grands,  
Hors du commun sentier bien souuent les aduoye.*

*L'vn poussé de l'honneur par flateuse industrie  
Desire ambitieux sa fortune auancer :  
L'autre se voyant pauvre, à fin d'en amasser  
Trahist son Dieu, son Roy, son sang & sa patrie.*

*L'vn pippé du Desir, seulement pour l'enuie  
Qu'il a de se gorger de quelque faux plaisir,  
En fin ne gaigne rien qu'vn fascheux desplaisir,  
Perdant son heur, son temps & bien souuent la vie.*

*L'vn pour se faire grand & redorer l'image  
A sa triste fortune espoind de ceste ardeur,  
Soupire apres vn vent qui le plonge en erreur.  
Car le Desir n'est rien qu'vn perilleux orage.*

*L'autre esclave d'Amour desfrant l'auantage  
 Qu'on esprez en tirer, n'embrassant que le vent,  
 Loyer de ses trauaux, est payé bien souuent  
 D'vn refus, d'vn dédain, & d'vn mauuais visage.*

*L'vn plein d'ambition desfireux de parestre,  
 Fauorit de son Roy, recherchant son bon-heur,  
 Auancant sa fortune, auance son malheur,  
 Pour auoir trop sondé le secret de son maistre.*

*Desfrer est vn mal, qui vain nous enforcelle:  
 C'est heur que de iouir, & non pas d'esperer:  
 Embrasser l'incertain, & tousiours desfrer  
 Est vne passion qui nous met en ceruelle.*

*Bref le desfr n'est rien qu'ombre & que pur mensonge  
 Qui trauaille nos sens d'vn charme ambitieux,  
 Nous déguisant le faux pour le vray, qui nos yeux  
 Va trompant tout ainsi que l'image d'vn songe.*

## D'VN BOVQVET ENVOYÉ

LE MERCREDY DES CENDRES.

*Ce Bonquet de menu fleurage  
 Vous seruira de tesmoignage  
 Que nos beaux iours coulent soudain  
 Comme la fleur, & qu'il faut prendre  
 Le plaisir sans le surattendre  
 Ny le remettre au lendemain.  
 Sans attendre que la vieillesse  
 D'vne froide & morne paresse  
 Rende nos membres froids & gours,  
 Passant en douceurs amoureuses  
 Et mignardises gracieuses  
 Ce qui reste de nos beaux iours.*

*Aussi bien ceste Parque fiere  
 Pour nous coucher dedans la biere  
 Desja nous attend sur le port,  
 Mon Cœur, croyez-moy ie vous prie,  
 Passons doucement nostre vie,  
 On ne sent rien apres la mort.  
 Rien n'y a d'apparence humaine,  
 Il n'y a sang, ny poux ny veine,  
 Cœur, poulmon, ny foye, ny ners,  
 Ce n'est rien qu'une Ombre legere  
 Sans sentiment & sans artere,  
 Proye de la terre & des vers.  
 Vous sçavez ce que dit le Prestre  
 Quand plus deuôt de sa main destre  
 De cendre il nous croise le front,  
 Clairement nous faisant entendre  
 Que nos corps sont venus de cendre  
 Et qu'en cendre ils retourneront.*

## A SA MAISTRESSE.

*Ta bouche en me baisant me versa l'ambrose,  
 Dedans le ciel voulté dont se paissent les dieux,  
 Et moy en suçottant & ta langue & tes yeux  
 Je dérobté, larron, & ton ame & ta vie :  
 Ce fut au cabinet où ie pris amoureux  
 Les faueurs dont i'espere en fin me rendre heureux,  
 Cabinet le seiour des baisers & des Graces,  
 La retraicte d'Amour, où mourant de plaisir  
 Heureux ie mis la main sur les mignonnes traces  
 Qu'Amour pour se loger a bien voulu choisir.  
 Sus donc approche toy & me baise mignonne,  
 Suçons & ressuçons l'un & l'autre à son tour  
 Le petit bout sucré que la mere d'Amour  
 A confit dans le miel des baisers qu'elle donne.*

*Las! que dy-ie mon Cœur? à peine auons pouuoir  
 Vous & moy tant soit peu libres nous entrevoir,  
 Tant y a dessus nous de fenestres ouuertes:  
 Mais si le feu d'Amour aussi vif que le mien  
 Eschaufoit vostre sang, vous auriez le moyen  
 Trouuer & temps & lieu pour soulager nos pertes.*

### LA NVICT.

*O douce Nuit, ô Nuit plus amoureuse,  
 Plus claire & belle, & à moy plus heureuse  
 Que le beau iour, & plus chere cent fois,  
 D'autant que moins, ô Nuit, ie t'esperois.  
 Et vous du ciel estoiles bien apprises  
 A secourir les secretes emprises  
 De mon Amour, vous cachant dans les cieux  
 Pour n'offenser l'ombre amy de mes yeux.  
 Et toy, ô Sommeil secourable,  
 Fauorable,  
 Qui laissas deux amants seules,  
 Eueillez,  
 Tenant de la troupe lassée  
 L'ail & la paupiere pressée  
 D'un lien si ferme & si doux  
 Que ie fus inuisible à tous.*

*Porte benigne, ô porte trop aimable  
 Qui sans parler me fus si fauorable  
 A l'entr'ouuir, qu'à peine l'entendit  
 Cil qui plus pres ton voisin se rendit.  
 Doux Souuenir trop incertain encore  
 S'il songe ou non, quand celle que l'honore  
 Pour me baiser me retint embrassé,  
 Bouche sur bouche estroitement pressé.  
 O douce main gentille & belle,  
 Qui pres d'elle*

*Humble & secrette me tiras!*  
*O doux pas*  
*Qui premiers tracerent l'entree!*  
*O Chambrette trop assuree*  
*D'elle, de l'Amour, & de moy,*  
*Garde fidelle de ma foy.*

*O doux baisers, ô bras qui tindrent serre*  
*Le col, les flancs, plus fort que le lierre*  
*A petits nœus autour des arbrisseaux,*  
*Ou que la vigne alentour des ormeaux!*  
*O léure douce où goûté l'ambrosie,*  
*Et cent odeurs dont mon ame saisie*  
*Se sentit lors d'une extreme douceur!*  
*O langue douce, ô trop celeste humeur,*  
*Qui sceut si bien les feux esteindre,*  
*Et contraindre*  
*Soudain de ramollir l'aigreur*  
*De mon cœur!*  
*O douce haleine soupirante*  
*Vne douceur plus odorante*  
*Que celle du Phenix qui part*  
*Du nid où en mourant il ard.*

*O Liêt heureux, l'unique secretaire*  
*De mon plaisir & bien que ne puis taire,*  
*Qui me fis tel que ne suis enuieux*  
*Sur le nectar, doux breuuage des Dieux.*  
*Liêt qui donnas en fin la iouissance,*  
*De mon trauail heureuse recompanse:*  
*Liêt qui tremblas sous les plaisans trauaux,*  
*Sentant l'effort des amoureux assaux.*  
*Vous ministres de ma victoire*  
*En memoire*  
*A iamais ie vous vanteray:*  
*Et diray*  
*Tes vertus, ô lampe secrette*  
*Qui veillans avec moy seulette*



1. The first step in the process of...  
 is to identify the problem...  
 and then to determine the...  
 objectives of the study...  
 The next step is to design...  
 the study and to collect...  
 the data. After the data...  
 has been collected, the...  
 next step is to analyze...  
 the data and to draw...  
 conclusions from the...  
 results. Finally, the...  
 findings of the study...  
 should be reported to...  
 the appropriate...  
 authorities.

*Pourquoy fuis-tu la couchette amoureuse  
De ton vieillard, & me hastes le temps  
D'abandonner l'amoureux passetemps!  
Puisse-ie autant te porter de nuisance  
Que ie te hay : si ton vieillard t'offense  
Cherche vn amy plus ieune & plus dispos,  
Et nous permets que viuions en repos.*

## D'VNE DAME.

*Bran vous me cajollez, laissez-moy, ie vous prie :  
Que cherchez-vous illà, v us n'y auez rien mis ?  
Et sçay que vostre amour en autre lieu promis  
Sera le seur tesmoin de vostre piperie.  
Penseriez-vous, Monsieur, que j'aye esté nourrie  
De si mauuais tetin, que ie n'entende bien  
Que voudriez, en passant, iouir de l'amour mien  
Pour faire puis apres que tout le monde en rie ?  
Non non ie ne suis pas de celles que pensez  
Qui pour le seul plaisir tiennent recompensez  
Les seruices qu'Amour pour ses trauaux desire.  
J'aime bien le discours, j'aime bien la vertu :  
Mais j'aime mieux celuy qui braue a combatu  
L'esperance, la peur, sa dame & son martyre.*

## ELLE MESME.

*C'est maintenant qu'il faut que librement ie die  
Tant m'estes importun, que vous me caiollez,  
Taisez-vous ie vous pry, Monsieur, vous m'eniollez  
De vos propos succrez qui m'ont toute estourdie.  
Or qu'en me caressant, vostre ame, vostre vie,  
Vostre espoir, vostre cœur, humble vous m'appellez,  
Ie sçay sous ces beaux mots que vous dissimulez,*

*Et cachez doucement le nom de vostre amie.  
 Anda ie ne veux point vous seruir de iacquet,  
 Je sçay ce que l'on dit, & comme le cacquet  
 Mesme entre nos voisins se ieste à l'auanture.  
 Mais ie merite bien auoir vn seruiteur  
 Qui m'aime & me careffe & me donne son cœur,  
 Et non pas de seruir d'ombre & de couuerture.*

### DE LA BLESSEVE D'AMOUR.

*N'agueres ie vey ma Mignonne  
 Qui façonnoit vne couronne  
 De lis, de roses & d'aïllets  
 Et de cent boutons vermeillets,  
 Pour croistre de feuille honoree  
 L'honneur de sa tresse doree,  
 Et l'émailler de cent couleurs,  
 La troussant au rond de ses fleurs.  
 Apres l'auoir bien arrosée  
 D'eau de parfum, & bien posée  
 Sur son chef, au tour du chapeau  
 Je vey ce petit Dieu oyseau  
 Amour, qui tremoussant les aïlles  
 S'assiet sur ces roses nouvelles:  
 Puis sautelant à demy-tour  
 Baïsa doucement l'entour  
 L'entour de sa bouchette tendre,  
 Mais las! en se voulant étendre,  
 Abaisant l'un & l'autre flanc,  
 Il se piqua iusques au sang  
 Du bout d'une espingle attachée  
 Sous les fleurs doucement cachée,  
 Si bien que le sang qui couloit  
 De son visage, & qui rouloit  
 Le long de sa blanche poitrine,*

*Et de sa lèvre couraline,  
Méritoit mieux de surnommer  
Vne fleur, & la renommer,  
Que celuy que la dent porchere  
Tira de la cuisse tant chere  
D'Adonis. Mais quoy? voletant  
Triste, fâché, tout sanglotant,  
Portant la lèvre déchirée,  
La couleur palle, & empiree,  
Volle à sa mere, & luy monstra  
Sa douleur, & luy remonstra  
Comme il receuoit vne iniure  
Du bout d'une épingle pariure,  
Pariure d'auoir traistrement  
Nauré ce Dieu cruellement.*

*Et s'il n'en auoit la vengeance  
Il iura que par la puissance  
De sa fleche & de son carquois,  
De son feu, de son arc turquois,  
Que iamais ne darderoit flamme  
Sur la poitrine de la femme.*

*Venus voyant perdre le sang,  
Print en sa main vn linge blanc  
Pour luy ressuier le visage,  
Et pour addoucir le courage  
Du mignon, qui se courrouçoit  
Outre mesure, & qui tançoit,  
Se print d'une face riante  
Et d'une voix doucement lente  
A dire ainsi, Ha n'as-tu pas  
Sous l'amorce de tes appas,  
Cent & cent fois en eschauguette  
Nauré les cœurs d'une sagette?  
Et d'une fielleuse poison  
Bruslé le sens & la raison?  
Et causé dedans nos poitrines  
Vne douleur, que les racines,  
Ny les drogues ny le sçauoir*

*Du fils d'Apollon n'ont pouuoir  
 De guarir, & que la pointure  
 De ton dard est beaucoup plus dure  
 Que celle qui t'a offensé  
 Sans iamais y auoir pensé  
 Et qui ne pense auoir sur elle  
 Pauurette, vne playe mortelle  
 Que ton arc dessus moy vainqueur  
 A bien causé dedans son cueur?  
 A peine eut finy la parolle  
 Qu'Amour tout irrité s'enuolle  
 En quelque secret inconnu:  
 Car depuis il ne s'est point veu.  
 Et c'est pourquoy ma toute belle  
 Humaine se monstre & cruelle.*

---

CHANSON.

*Autre maistre n'ay que l'Amour,  
 Je le seruiray nuit & iour:  
 C'est pourquoy ie l'ay fait seigneur  
 Et de ma vie & de mon cœur.  
 D'estre serf point ne me desplaist,  
 Mon cœur estant si bien qu'il est  
 Cent fois plus doucement traité  
 En seruice qu'en liberté.  
 Aussi le maistre que ie sers  
 N'est fascheux, rude ny diuers:  
 Et si n'est pas courtois & dous  
 A moy seulement, mais à tous.  
 Quelque mal-plaisant, importun,  
 Mal-né, mal voulu de chacun,  
 Appellera ce Dieu cruel:  
 Mais ie ne le cognois pour tel.  
 Je n'ay de luy que du bon-heur,  
 Du plaisir & de la faueur,*

*Et qui vit sous luy langoureux  
 Le croy qu'il n'est point amoureux.  
 Amour est compagnon du temps,  
 Et de l'Automne & du Printemps:  
 Moymesme ay son feu decouvert  
 Dessous les glaces de l'hyuer.  
 L'un porte le visage peint  
 De palle frayeur qui le point:  
 Et l'autre n'est iamais content,  
 Alteré du bien qu'il attend.  
 L'esperance & le desespoir  
 Soit pour cil qui n'a le pouuoir  
 Acquerir, estant seruiteur,  
 D'une maistrresse la faueur.  
 Quant à moy si j'auois le point  
 Aymant, qu'on ne demande point,  
 Mais qu'on prend en temps & en lieu,  
 Le ne voudrois pas estre Dieu.*

## CHANSON.

*Autre amour que le tien me vient à déplaisir,  
 Autre feu que le tien ne peut mon cœur saisir,  
 La mort seule a pouuoir  
 D'eschanger mon vouloir  
 Puis que de bien aimer tu te mets en deuoir.*

*Mon cœur est vn rocher haut eleué dans l'air,  
 Que les flots ny les vents ne sçauroyent esbranler,  
 Ferme contre le vent  
 D'un fascheux poursuyuant,  
 Qui ialoux de mon heur mon bien va deceuant.*

*Le iour que dans mes yeux Amour de son beau trait  
De vostre grace belle engraua le portrait,  
Ce iour comme vainqueur  
Se fist Roy de mon cueur,  
Et tyran, de ma vie empieta le bon-heur.*

*Je tenois ces propos m'estimant bien-heureux  
Lors que de vos beautez ie deuinis amoureux.  
Mais hà traistré cruel  
Maintenant tu n'es tel,  
Amour, dont ie cognois que tu n'es immortel!*

*Car les Dieux de là haut ne sont vains ny menteurs,  
Ils ne sont médifans, imposteurs ny trompeurs:  
Tu n'as iamais esté  
Qu'vn pipeur effronté,  
Ennemy coniuéré de toute verité.*

*Où sont les beaux discours dont fol ie me paiissois,  
Maistresse? où est le temps qu'abusé ie pensois  
Avoir conquis cest heur  
D'estre ton seruiteur?  
Et maintenant ie voy que ce n'est que rigueur.*

*Quelque temps i'ay vescu plus content que les dieux  
Abusé de ta bouche, abusé de tes yeux:  
Maintenant tu me dis,  
Que libre tu ne puis  
Aimer, & plus te suy Maistresse, & plus me fuis.*

*Je n'auois rien plus cher pour gage de ma foy  
Qu'vn seul petit escript que ie gardois de toy,  
Pour fidelle tesmoin  
De l'amour peu certain,  
Mais tu l'as importune arraché de ma main.*

*Adieu Maistresse adieu, ou traite mieux mon cœur,  
Que n'as depuis vn an qu'il est ton seruiteur:  
Malheureux est pour vray,  
Maistresse ie t'en croy,  
Qui vit en seruitude & qui peut estre à foy.*

## COMPLAINTE.

*Je n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine  
 Qui ne sente d'amour l'amoureuse poison,  
 J'en atteste le ciel, mon ame, & ma raison,  
 Vostre bouche & vos yeux seurs tesmoins de ma peine.*  
*Mais plus ie le vous dis & moins vous le croyez,  
 Plus vous rens descouvert le secret de mon ame,  
 Moins il vous apparoit, plus vous monstre ma flame  
 Et ma playe cruelle, & moins vous la voyez.*  
*Plus ie me monstre bon, & moins vous m'estes bonne,  
 Plus ie pense estre aimé de vos gentes beautez,  
 Plus ie sens de vos yeux les rares cruantez,  
 Plus ie pense estre libre & plus ie m'emprisonne.*  
*Plus j'honore, craintif, la graue maiesté  
 De vostre front maistresse, & l'influence heureuse  
 De vostre esprit gentil, plus m'estes rigoureuse:  
 Plus m'approche de vous, & plus suis reietté.*  
*Je n'ay rien de l'Amour que la crainte & la honte :  
 Car vous dites tousiours en vous moquant de moy,  
 Non que ie n'aime point, & si ie vous aimoy,  
 De vous voir plus souuent que ferois plus de conte.*  
*Plus vous en quiers mercy, & plus vostre rigueur  
 S'enaignist contre moy, plus d'un ail pitoyable  
 Je demande pardon plus estes employable,  
 Plus ie vous sers mon Cœur, & moins ay de faueur.*  
*Oreste appaisa bien les fureurs vengeresse  
 De sa mere outragee, & aux Ombres d'Hector  
 Achille pardonna, au ciel les Dieux encor  
 Pardonnent aux humains leurs fautes tromperesses.*  
*Le vent n'esprouué pas dessus les arbrisseaux  
 Sa force violente, il froisse, il déracine  
 Les vieux chesnes branchus, il cherche la marine,  
 Les roches & les monts non les petits ruisseaux.*  
*Or j'estime à grand heur auoir eu quelque place  
 Au fort de vostre cœur, mais aussi ie n'ay pas  
 L'ame si trescouarde, & le cœur si tresbas  
 Que ie ne pense aimant meriter quelque grace.*



*Vous distes qu'en aimant vous voulez estre aimee,  
 D'autres armes Amour s'est-il iamais armé?  
 Mais ie sçay qu'en aimant ie ne suis pas aimé,  
 Ce qui rend de souspirs ma complainte animee.  
 Vn plus cheri que moy des Graces & des Dieux,  
 Du Ciel & de Fortune, & de plus prompte flame  
 Vous pourra bien aimer : mais de plus gentile ame,  
 Si ce n'est Amour mesme, il ne peut aimer mieux.  
 Mais ie me plains en vain à vous inexorable,  
 Sans mercy, sans excuse, & bref de me douloir  
 Est embrasser le vuide, & sans raison vouloir  
 Escrire dessus l'eau, & reconter le sable.*

#### AMOUR MEDECIN.

*La larme à l'œil sur la bouche à Madame,  
 Lors qu'elle estoit en son accez sieureux  
 L'alloy cueillant vn baiser sauoureux,  
 Tel que celuy que le pigeon peureux  
 Prend fretillard pour appaiser sa flame.  
 Elle des mains mises deuant sa bouche  
 Le destournoit ne voulant qu'il fust pris,  
 Craignant que deux d'une fiere surpris,  
 Comme ils estoient de mesme flamme épris,  
 Ne fussent morts en si douce écarmouche,  
 Disant, Mon Dieu, d'une voix foible & lente,  
 N'achete point si chèrement cest heur,  
 Ce vain plaisir, ce tant peu de faueur,  
 Leger payment de si griesue douleur,  
 Et te repais d'une plus douce attente.  
 Alors le trait de ma langue animee  
 Poussant fait breche, entre & gaigne le fort,  
 Tant que forcee elle endure l'effort  
 De ce baiser qui vient à mon support  
 Sur le rempart de ceste bouche aimee.*

*Restant vainqueur ie gousté les delices  
 De ce baiser qu'on m'auoit refusé:  
 Car mon dessein tant fust authorisé  
 Du dieu d'Amour, qu'il fust fauorisé  
 Cueillir le fruit de mes douces malices.  
 Morte reuient, & guarist de ses peines  
 Sans m'offenser de sa fiéreuse humeur,  
 S'on ne disoit l'amoureuse fureur  
 Estre vn chaud mal, vne fiéure, vne peur  
 Qui va glaçant le sang dedans les veines.  
 Depuis Phebus ne fist la medecine,  
 Mais surmonté & vaincu de l'Amour  
 De son bon gré lay quitta dès ce iour  
 L'art de guarir des fiéures à son tour,  
 Tant fut d'Amour la puissance diuine.*

## SONNETS.

*Quand l'entreuoy ceste espaule auancee,  
 Ce pié croisé, ceste tremblante voix,  
 Ce dos courbé ainsi qu'vn arc Turquois,  
 La barbe blanche & la face abaissée:  
 Quand l'entreuoy ceste ride enfoncée  
 Dessus le front à cacher tous les doigts,  
 Cest œil caud d'vn corps sec comme bois,  
 Vn amas d'os, la dent noire émoussée:  
 Quand l'entreuoy ce masque, ce tombeau,  
 Se mettre en point, contrefaire le beau,  
 Et sous la cendre vne flamme conceüe:  
 Te dis alors, voyant ce corps perclus  
 Faire l'amour & qui ne marque plus,  
 Qu'on cognoist l'age & la force à la queue.*

*Le fuy comme la mort ceste vieille importune  
 Qui deçà qui delà me suit de toutes parts,*

Qui m'espie & m'agnette, & de poignans regards  
 Me tient enforcé de façon non commune.  
 Pren pitié de mon mal & chasse l'infortune  
 Dont ie languis, Amour, & que ses yeux paillards  
 Ne me pouffent iamais aux perilleux hazards  
 D'une si violente & mauuaise fortune.  
 C'est vn gouffre, vne mer, vn abyfme profond,  
 Vne hale, vn efgout, vne bourbe punaise,  
 Vn foupiral venteux, vne chaude fournaise,  
 Vne mare, vn fangeas qui n'a riue ny fond,  
 Que ie sens, que ie voy, & ne puis m'en distraire  
 Tant le deftin me force à fuyure mon contraire.

---

A fa Maistresse.

Ne croyez pas qu'une fascheufe absence  
 De vos beaux yeux, Maistresse, ait le pouuoir  
 De me tirer du feruice & deuoir  
 Qu'humble ie dois à vostre fouuenance.  
 Ne croyez pas qu'elle ait ceste puiffance  
 Dessus mon cœur, qui ne peut conceuoir  
 Que vos beautez, qui pourroyent emouuoir  
 Vn rocher mesme à vostre obeiffance.  
 Non non mon cœur n'est pas vn feu couuert,  
 Vn petit feu épris en vn bois vert,  
 Qui meurt soudain, soudain s'on ne l'attise :  
 Le mien est prompt meflé de soufre vif,  
 Qui iusqu'à vos me consume hastif,  
 Et dont mon ame est follement esprise.

---

Fauoy n'a pas long temps fait esclau mon cueur,  
 Pour seruir les beautez d'une gente maistresse,  
 Esperant que le temps, l'amour & la careffe  
 De mon loyal feruice adouciſt sa rigueur.  
 En seruant l'esperois, mais vn espoir trompeur

*Par vne douce amorce a pippé ma ieunesse,  
 N'ayant en fin receu que travail & rudesse  
 Pour toute recompense & toute autre faueur.  
 Lassé de supporter ce trop fascheux martyre,  
 Cherchant nouueau parti, content ie me retire  
 Sans plus rien esperer d'elle ny de ses yeux,  
 Fuyant la cruauté de ceste fiere amante,  
 Ainsi que le nocher sauué de la tourmente  
 Se trouuant sur le port, fuit les rochs sourcilleux.*

*Ce beau front releué la demeure des Graces,  
 Ces deux astres iumeaux la retraite d'Amour,  
 Ce coural soupirant le gracieux seiour  
 Où les baisers mignars de long temps ont leurs places,  
 Ce discours amoureux où les douces fallaces,  
 Les ruses, les attraits seiournent tour-à-tour,  
 Causent que ie languis & la nuit & le iour  
 Sous l'effort rigoureux de ses fieres menaces.  
 Ce crespe d'or frisé me fait devenir glace,  
 Et de palle frayeur me fait blesmir la face,  
 Mais ses yeux ont pouuoir de me faire vne roche.  
 Son ombre me fait peur, sa presence m'altere  
 Et pers le sentiment quand d'vne aillade fiere  
 Me dédaigne & ne veut que d'elle ie m'approche.*

*Ce iourdhuy que chacun prodigue sa largesse,  
 Liberal ie vous donne en estreine mon cœur:  
 Encor que le present soit de peu de valeur,  
 Ne le refusez pas ie vous supply maistrresse.  
 Logez-le pres du vostre, & soyez son hostesse,  
 Il n'est pas importun, rapporteur ny menteur,  
 Et sçay qu'il vous sera fidele seruiteur,  
 Si de vous il reçoit quelque douce careste.  
 Donnez-luy tant soit peu d'honneste liberté,  
 Ouurez-luy le thresor de vostre volonté,  
 Soyez-luy comme vn roch constante & non muable.*

*S'il peut gagner ce point il est recompensé  
Des faueurs qu'il pretend, & trop mieux auancé  
S'il cognoist seulement qu'il vous soit agreable.*

*Allez mon Cœur, le secours de ma vie,  
En qui j'espere auancer mon bon-heur,  
Le ciel benin, le soleil net & pur  
Vous accompagne & sans vent & sans pluye.  
Que l'Aquilon n'tuente sa furie,  
L'air son courroux, ny l'hyuer sa rigueur  
Contre ce front, dont la fiere douceur  
De ses attraits a mon ame rauie.  
Vn doux Zephyr, vn eternal Printemps,  
Mille amoureux & mille passetemps,  
A petits sauts volent tousiours pres d'elle.  
Mais apaisant vostre orage mutin  
Dieux, appeaisez le sien, à celle fin  
Qu'à son retour ne me soit plus cruelle.*

*Vn si gentil esprit que le vostre, Maistresse,  
N'est point sans sentiment des amoureux appas,  
On le voit à vos yeux, on le voit à vos pas  
Pleins de la maiesté d'vne grande Princeffe.  
On le sent aux baisers, on le voit à la tresse  
De ce poil chastaigner qui me tient en ses las,  
Encor vous le niez : peu d'honneur ce n'est pas  
D'vn grand Dieu comme Amour se pouuoir dire hostesse.  
Doncques ie vous supply ne dites plus, mon Cœur,  
Qu'Amour mesme des Dieus & des hommes vainqueur  
Ne tient plus assiegé le rempart de vostre ame.  
Ou ne me faites plus cest accueil gracieux,  
Et ne iettez sur moy le charme de vos yeux :  
Lors ie confesseray que n'aimez point, ma Dame.*

*N'est-ce vn grand mal, dites ie vous supplie,  
 Estre nay libre & n'auoir liberte,  
 Auoir des yeux & ne voir la clairté  
 Du beau Soleil qui me donne la vie?  
 N'est-ce vn malheur lors qu'il nous prend enuie  
 De soupirer, auoir l'air arresté  
 De nos poulmons? n'est-ce vne cruauté  
 Qu'il faut se taire estant pres de s'amie?  
 Or tout ainsi qu'vn palle criminel  
 Qui languissant deffous l'ombre eternal  
 D'vne prison, la lumiere reclame :  
 Ainsi ie vis absent de vous, mon Cueur,  
 Morne, pensif, aueugle & plein de peur,  
 La glace au front & le feu dedans l'ame.*

Sur vne Lettre brullee.

*O cruauté d'Amour, sera donc toy Vulcan  
 Qui bruslera, cruel, de flamme vengeresse,  
 La lettre que la main de ma chere maistresse  
 Secrette m'escriuit aux premiers iours de l'an?  
 Est-ce le souuenir de ce Dieu Thracien  
 Qui t'espoingonne encor de ialouse destresse  
 Lors que ta femme & luy, de chaisne tromperesse  
 Couplez deuant les Dieux tu les mis au carquan?  
 Vulcan, ie ne suis pas de nature guerriere,  
 Ne fois ialoux de moy, & ne soit heritiere  
 Ta flamme de la lettre où ie voy peint mon heur :  
 Mais s'il la faut brusler, ta force ie despote,  
 Amour me voulant bien, l'a de son trait escrite,  
 Pour la sauuer du feu, au profond de mon cœur.*

*Vous me dites sans fin, & le tiens pour le seur  
 Que ne voulez aimant en rien estre forcee,  
 Qu'il ne soit verité, ie vous vey courroucee.  
 Hier quand maugré vous ie vous baissé, mon Cœur.*

Donques ie vous supply pour m'oster ceste peur  
 Deformais tant soit peu de vous rendre offensee,  
 Humaine pardonnez à ma chaste pensee,  
 Et remettez la faute aux traits de ma fureur.  
 Fureur qui nuit & iour me travaille sans cesse,  
 Qui va troublant mon ame & me force & me presse  
 Presque de vous forcer me de vostre beauté.  
 Las! c'est moy qui forcé languis dessous la force  
 De vostre maiesté: mais quoy? plus ie m'efforce  
 Humble de vous seruir, moins ay de liberté.

Deux ans sont ia passez, vous le sçauex Maistresse,  
 Quand pour vous estrener ie vous donné mon cœur,  
 Qui depuis est resté vostre humble seruiteur  
 Sans vous auoir manqué de foy ny de promesse.  
 Traitez-le humainement & luy faites careffe  
 Seulement d'vn trait d'ail, ou de quelque faueur  
 Dont il puisse aliger la charge du malheur  
 Qu'il souffre en bien seruant vne si fiere hostesse.  
 Non ne le faites pas, traitez-le rudement,  
 Je connois son humeur, il vous sert seulement  
 Pour tirer du plaisir de son plaisant martyre.  
 Je tenois ces propos quand mon cœur dépié  
 Dist, Faime mieux cent fois perdre ma liberté  
 En seruant ses beautez qu'estre Roy d'vn Empire.

Maistresse croyez moy ie ne suis point menteur,  
 Fen appelle à tefmoin les troupes immortelles  
 Quand en mes ieunes ans ce Dieu qui a des elles  
 Fichas premierement ses traits dedans mon cœur.  
 Oncques ie ne senti l'amoureuse rigueur  
 Ny le fer acéré de ses fleches cruelles,  
 Si fort que maintenant que sous vos graces belles  
 Auez plongé mon ame en extreme fureur.

*A cela ie le sçay, vous me direz, Maistresse,  
 Que la flamme d'Amour n'est pas souuent l'hostesse  
 De l'hyuer bruineux qui rend le poil grison.  
 Ie sçay bien toutesfois que les flammes plus fortes  
 Croupissent bien souuent dessous les cendres mortes,  
 Et que le feu s'allume en tout bois de saison.*

*Douce mere d'Amour, mais farouche & cruelle  
 Aux hommes fouruoquez qui vont suyuant tes pas:  
 Mere ie te supply ne me recherche pas  
 Pour me dresser encor quelque embusche nouvelle.  
 Ie n'ay que trop languy durant la saison belle  
 De mon gaillard Printemps sous les sorciers appas,  
 Puis maintenant recreu, mal armé, foible & las  
 Tu me viens, importune, appeller en querelle.  
 Ie tenois ces propos quand vostre bouche tendre  
 Vinstes ioindre à la mienne, & bord à bord estendre  
 Le coural soupirant de vos léures, mon Cœur.  
 Alors ie reconneu que toute ame gentile  
 Est capable en tout temps de sa flamme subtile,  
 Et qu'il est malaisé d'euitter sa fureur.*

*Depuis que ie baisé ta bouche vermeillette,  
 Et que ie suçotté le petit bout moiteux  
 De ta langue sucree, & tasté bien heureux  
 L'yuoire doux poly de ta cuisse douillette:  
 Depuis ie n'eu repos, vne flamme secrette  
 Aussi tost dans mon ame escoula par les yeux,  
 Et de soupirs ardans vn escadron venteux  
 Pres d'elle se campa pour seruir d'échauguette.  
 Qui dormiroit, mon Cœur, nourrissant dedans soy  
 Tant d'ennemis ensemble, ainsi que dedans moy  
 Sans tréue nuit & iour ie nourris miserable?  
 Mais sçachant bien, mon Cœur, que sous vostre bonté  
 Vous ne cachez rigueur, dedain ny cruauté,  
 L'espere qu'à mon mal vous serez secourable.*



*Eust-je autant de fois baïsé ta bouche tendre,  
 Ta paupiere, ton ail, ta gorge, ton beau sein,  
 Que j'ay baïsé de fois la lettre que ta main  
 Depuis trois iours, mon cœur, secreste m'a fait prendre.*  
*Eust-je autant de fois retiré de la cendre  
 Des sepulchres Gregeois, & du marbre Romain  
 Pour celebrer ton nom quelque antique dessain,  
 Que j'ay releu de fois le sujet pour l'apprendre.*  
*Or le sçachant par cœur le plongé dans le feu  
 Sous le papier musqué : aussi tost que j'ay veu  
 En cendre s'amortir, & promptement s'esteindre,  
 Est-ce le feu, mon Cœur, qui me brusle importun,  
 Plus celeste & plus vif que le nostre commun?  
 Ouy : car le plus ardent gaigne tousiours le moindre.*

*Vous me dites sans fin que ce n'est la saison  
 De suyure de l'Amour l'inconstance legere,  
 Qu'il faut matter sa chair & se mettre en priere  
 Humblement deuant Dieu dressant son oraison.*  
*M'amour ie le confesse, helas c'est bien raison  
 En ce temps miserable addoucir la colere,  
 Et le trait punissant que darde sa main fiere  
 Sur le chef de nos Rois, leur sceptre & leur maison.*  
*Plus me mets en priere & plus fais penitence  
 Moins ie sens addoucir vostre fiere arrogance,  
 Plus veux domter ma chair plus rebelle apparoit.*  
*De ieusne & d'oraison l'ire de Dieu s'appaïse,  
 Plus ie vous vay priant moins plaignez mon malaise,  
 Plus me faites ieusner plus l'appetit me croïst.*

## CARTEL.

## Des Cheualiers d'Amour.

1575. le 3. Iuin.

AUX DAMES.

*Dames, dont les vertus & les rares beautez  
Animent aux combats les prompts volonteꝝ  
De ces ieunes guerriers, ie vous supply de croire  
Que la Mort de l'Amour n'emporte la victoire:  
Bien meurt ce masque feint, qui sans affection  
Sans foy, sans loyauté farde sa passion,  
Ce fantosme d'Amour, qui en naissant auorte  
Indigne des honneurs de ce beau nom qu'il porte,  
Ce Mattois, ce pipeur, ce Démon, ce Lutin,  
Inconstant, passager, & volage, & mutin,  
Qui se repaist, friant, d'amorces tromperesses,  
De surprises, d'attraits, de ruses pipereſſes,  
Et qui charmant nos yeux n'entre iamais au cœur.  
Tel Amour vieillissant, perist en son erreur.*

*Mais l'autre est immortel, les faueurs de sa grace  
Tirent du ciel voûté le germe de sa race,  
C'est le mignon choisi des hommes & des Dieux,  
Le fidele entretien de la Terre & des Cieux,  
Des Elemens confus la liaison premiere,  
De ce grand Vniuers la feconde matiere:  
De ses traits empennez le violant effort  
Ne se peut alterer par échange de mort:  
C'est vne passion, vn désir, vne flame,  
Qui fait la sentinelle au rampart de nostre ame,  
Et guide nos penſers: C'est vne deité  
Estroitement vnüe à l'immortalité.*

*Amour est tout diuin, le Destin, ny l'Enuie  
Ne ſçauroyent retrancher les ſouſpirs de ſa vie:  
Car eſtant immortel, la Terre ne peut pas  
Triomfer de ce Dieu, affranchi du trespas.*

*Et s'il mourroit encor, plus noble sepulture  
Ne prendroit que vos yeux, sa douce nourriture :  
Car de vous il prend vie, & dans vos cœurs épris  
Se repaist, immortel, de vos diuins esprits.*

*Amour iamais ne meurt, sa diuine semence  
Touffours retient l'odeur de sa premiere essence :  
Et ne faut s'attrister, ny porter le grand dueil  
Comme s'il gisoit mort dans le fond d'un cercueil :  
Il loge en vos beaux yeux, qui de flammes cruelles  
Nous alterent bruslant iusques dans les moëllles,  
Et viuant & voyant nous le sentons en nous  
Tantost comme tyran, tantost benin & doux.*

*Cause que nous voulons en foule, ou en carriere,  
A cheual, ou à pié, ou ioints à la barriere  
Maintenir que l'Amour est plus vis & plus fort,  
Plus gracieux & doux, & cent fois plus accort  
Qu'il ne fut onc çà bas, assurant que les Dames  
Hostesses de ce Dieu, & de ses viues flammes,  
Ont plus de loyauté, de grace, & de douceur,  
Que ne peut meriter vn loyal seruiteur :  
Et que iamais Amour, quoy que l'on vueille dire,  
Ne porta l'arc en main en vn plus doux Empire.*

#### CARTEL.

*Ces Cheualiers d'honneur qui n'ont rien dedans l'ame,  
Ny plus auant au cœur que l'amoureuse flame  
Qui sort des traits aigus de ce petit Archer,  
Quand de son arc voulté viennent à décocher,  
Aduertis qu'en ce lieu se dressoit vne lice  
Pour rompre ou pour iouster, & pour faire exercice  
Des Armes, & d'Amour, & par aste guerrier  
Porter le front couuert de l'honneur d'un Laurier,  
Sont venus en ce lieu pour mettre en euidence,  
Faisant à coups de main preuue de leur vaillance  
Et courage gentil, voulant monstrier à tous*

Qu'à la seule faueur d'un ail gentil & doux  
 Ne veulent espargner ny le sang ny la vie,  
 Ny le bien, ny l'honneur, & que la seule enuie  
 Qu'ils ont de vous servir, est cause qu'en ce lieu  
 Sont arriuez soudain tous épris de ce Dieu  
 Que l'on appelle Amour, pour monstrer leurs promesses  
 Deuans les yeux mignars de leurs chastes maistresses,  
 Et pour espandre aussi & la vie & l'honneur  
 Pour acquerir sans plus le nom de seruiteur.

## CARTEL.

Dames dont les beautez & les douces faueurs  
 Animent aus combats cent & cent seruiteurs  
 Les repaissant d'honneur qui braue les conuie  
 Perdre pour vos beaux yeus & le sang & la vie:  
 Croyez ie vous supply que ces deux Cheualiers  
 Hommes faits & choisis, bons & vaillans guerriers,  
 Amoureux de vertu & d'honneur & des armes,  
 Ensemble ont resolu non par feintes allarmes,  
 Par soupirs redoublez, ou par affection  
 D'un langage fardé de vaine passion  
 Acquerir les faueurs d'une belle maistresse.

Mais ils veulent premier que la seule promesse  
 Serue de truchement & soit l'auantcoursur  
 Pour fidelle tesmoin de ce qu'ils ont au cœur,  
 Lurant deuant vos yeux qu'ils n'ont volonté d'estre  
 Esclaues de l'Amour, sans vous faire prestre  
 L'effet de leur merite, ou soit à coups de main,  
 A cheual ou à pié, ou par autre dessain  
 Qui se peut pratiquer en foule ou en carriere  
 Deux à deux, seul à seul, ou de lance guerriere  
 Se choquer brasquement & rompre de droit fil,  
 Non pas de conqueser par vn moyen subtil  
 Comme estre bien en point, ou de porter visage  
 Sous le charme forsier de quelque doux langage,

*La moindre des faueurs que vos rares beautéz  
Donnent pour recompense à tant de loyautéz.  
Non, ils ne veulent pas s'allumer de la flame  
Qui reschaufe le sang & glisse dedans l'ame  
Doucement par les yeux, que deuant ne iugez  
S'ils meritent cest heur d'estre mis & rangez  
Entre ceux que l'Amour & l'honneur fauorise.*

*Voulant donc mettre à fin ceste belle entreprise  
Sont venus en ce lieu pour mieux faire paroïr  
Et reconnoistre à l'œil l'effet de leur deuoïr,  
En ce lieu plein d'honneur, en ce lieu venerable,  
Lieu comblé de vertu & grace incomparable  
De cent rares beautéz qui mettroient en erreur  
Vn cœur, fuſt-il de roche ou de metal plus dur:  
Et tout ainſi qu'on voit la couleur blanche & nette  
Sur toutes apparoiſtre excellente & parfette:  
Ainſi l'affection de noſtre loyauté  
Eſt ſincere & parfaite en toute pureté.*

*Doncques ſi vous voyez que par noſtre vaillance  
Nous puiſſions meriter quelque peu d'aſſurance  
De vous faire ſeruice & de nous rendre heureux,  
Ie ſçay que vous auez le cœur ſi genereux,  
Que vous embrasſerez de volonté meilleure  
L'honneur & la vertu qu'une grandeur malſeure,  
Qu'une vaine ri cheſſe, ou quelque grand threſor:  
Car la vertu vaut mieux qu'une montagne d'or.*

#### CARTEL.

*Ce ieune Cheualier en tous nouveaux allarmes  
Amoureux de l'honneur, & d'Amour & des armes,  
Ores qu'il ſoit foibleſt à porter le harnoïſ  
A cheual ou à pié, ou à rompre le bois  
Iuſtement de droit fil d'une lance guerriere,  
Manier de pié coy, en rond ou en carriere  
Le cheual courageux, a ſceu qu'un grand tournoy*

*Se dressoit promptement en la Coar d'un grand Roy,  
Et que nul n'y pouuoit y monstrier sa prouesse  
Sans porter les faueurs d'une belle maistresse.*

*Doncques ie vous supply par vos rares beantez,  
Source de cent rigueurs & de cent cruantez,  
Par les chastes attraits de vostre bonne grace,  
Par le cresppe doré qui luit sur vostre face,  
Par toutes les bontez & toutes les douceurs  
Qui logent dans vostre ame & trauaillent nos cœurs,  
Me faire tant d'honneur en ceste fleur premiere  
D'une douce faueur honorer ma priere:  
Me sentant animé du gracieux accueil  
De vostre bonne grace & faueurs de vostre ail,  
J'espere, courageux, de vous faire prestre  
Qu'au monde n'y a rien qui mieux arme la destre  
D'un ieune Cheualier, & luy hausse le cœur  
Qu'Amour, guide fidelle à rechercher l'honneur.*

## A L'AMOUR.

*Ta fleche, ton arc me desplais,  
Ton aigre-dous plus ne me plais,  
Amour, si i'estois en galere  
Plus d'heur i'aurois estant forcere,  
Que de voir à chasque moment  
En moy naistre vn nouveau tourment.  
Je suis lassé d'estre à la touche,  
J'ay tousiours le fiel en la bouche,  
J'ay tousiours les piez enchaisnez,  
Les membres rompus & gesnez  
De suyure l'ombre de tes pas  
Sous l'amorce de tes appas.  
Plus ie ne vais à tes brisees,  
Ny par tes flammes attisees,  
Affranchi de ta passion,  
Morte est en moy l'affection*

*Qui brusloit la sendre ieunesse  
De mon cœur & de sa maistrresse.*

*Or va donc en Gnide ou Paphon,  
Euolt plaisantin boufon :  
Va donc, & la reste empoisonne  
Du ciel, & de çà bas moissonne  
Les cœurs de la flamme qui part  
Du fer acerd de ton dard.*

*Mais ores me vient aux oreilles  
Je ne sçay quoy de tes merueilles,  
Je ne sçay quelle baye encor  
De fleches à la pointe d'or,  
Et mille & mille autres volees  
De rebouchantes & plombées :  
Et bref vn discours enuieux  
D'auoir mesme esclaud les dieux  
Sous le ioug : mais si l'ay memoire  
Voy la braue & gente victoire,  
Quand ton pere au bras rougissant,  
Sous le pié laissa languissant  
Le feu brillant de son tonnerre  
Pour faire l'amour en la terre  
Empruntant quelque corps nouveau,  
Comme d'vn Cygne ou d'vn Toreau.  
Bref toute la troupe immortelle  
A nourry la playe cruelle  
De tes traits en pointe acerez  
Dedans leurs estomachs sacrez :  
Citoyens de l'estoillante arche  
Iusqu'à la boiteuse démarche  
De ce forgeron Lemmien,  
Et de l'Amphitryonien  
Ce faquin d'Hercule que l'on vante  
Avoir en la main si vaillante :  
Je sçay que ton bras a donté  
Tout ce que sous le ciel volé  
S'eschaufe, s'accroist & soupire :  
Je sçay que ta chaleur inspire*

L'ame mouuante aux elemens,  
 Sondant iusques aux fondemens  
 De la long-bruyante marine  
 Pour brusler la chaste poitrine  
 Des filles de Phorce aux yeux pers :  
 Bref tu tiens de cest vniuers  
 La serue & tournoyante bride,  
 Tu es & l'escorte & la guide  
 Des feux qui roulent par les cieux,  
 Et de la volonte des Dieux.

C'est toy qui les allas legeres  
 Du Destin serues messageres  
 Retranches à ta volonte :  
 C'est toy qui premier garrotté  
 As d'vne chaisne mutuelle  
 L'alliance perpetuelle  
 Des choses en confusion :  
 C'est toy qui fis seionction  
 Des semences de toutes choses  
 Au sein de ce chaos encloses.

Tu es le repos eternel,  
 Et l'entrotien continuel,  
 Et le seur appuy de Nature :  
 Tu trâmpes de miel la pointure  
 De nos desastres, retenus  
 Au sein de ta mere Venus  
 Auecques les Graces bien-nees,  
 Et les tardiuues destinees.

Tu pais nos amoureux desirs  
 Du nectar doux de tes plaisirs :  
 Mais aussi i'ay bien cognoissance  
 Comme plus souuent ta puissance  
 Se tire en finistres dessains,  
 Et comme tes brigantes mains  
 Arrachent, vollent & tenaillent,  
 Pillent, tourmentent & trauaillent  
 Nos cœurs pauurement languissans  
 Sur le fil de nos meilleurs ans.



*Ainsi doncques te soyent taillees  
 Les mains, & tes fleches rouillees  
 Si tu les forces d'aborder  
 Nos cœurs, & ton arc encoorder  
 Pour les enferrer de ta fleche,  
 Qui nous sert d'amorce & de meche,  
 Pour nostre bon-heur estranger  
 Et en furie le changer.*

*Mais en ce, cognoissant tes ruses  
 Et le payment de tes excuses,  
 Je me suis tellement distrair  
 De ta visee, que ton trait  
 Mordre ne peut dessus mon ame,  
 Ny la brussteure de ta flame,  
 Ny la force de ta rigueur  
 Seulement attiedir mon cœur.*

*Voy donc que j'ay laissé les armes,  
 Mes yeux ne fondent plus en larmes,  
 Et plus n'en sortent deux ruisseaux,  
 Plus is n'ay de soupirs nouveaux  
 Ma froide poitrine eschaufee:  
 Plus ne me charme vne bouffee  
 De flots rouleç en crespillons,  
 Où mille & mille éuantillons  
 D'Amour soufflent nouvelle peine  
 Au soupir de leur douce haleine.*

*L'œil qui s'esteuoit à l'égal  
 D'un front d'ivoire ou de crystal,  
 Nouant d'une douceur benine  
 Dessous vne voûte ebenine,  
 De ses rayons me dardoit lors  
 D'une secouffe mille morts:  
 Mais maintenant le penser mesme  
 Me cause vne douleur extrême,  
 Me hayant moymesme en pensant  
 Cela que j'allois pourchassant.*

*La bouche au dedans emperlee,  
 La neige sur le sein caulee,*

Et les deux tertres iumelets,  
 Le lis, les roses, les aillets,  
 Et mille beautez que Nature  
 Prodigue en telle creature,  
 Me sont comme masques ternis  
 Et de ceruse & de vernis.

Or Amour contre ta rudesse  
 N'ay-ie pas vne forteresse?  
 N'ay-ie pas vn rempart d'airain  
 Contre les efforts de ta main?  
 S'ong tu trainas l'alle pendante  
 Et ta sagette languissante:  
 Maintenant tu peux bien voler  
 Sans armes, sans arc parmy l'air,  
 Tant ta façon est mesprisee  
 Que ta trouffe est deualisee,  
 Pour auoir fait estrangement  
 Vn si soudain eschangement.

Tu n'es celuy qu'on pensoit estre,  
 Celuy qui en naissant fist naistre,  
 Et qui tira en corps diuers  
 Les semences de l'Vniuers:  
 Arrachant la masse inconnue  
 Comme du ventre d'une nue,  
 La tirant d'un fort tenebreux  
 Comme d'un sepulchre poudreux:  
 Celuy qui les desirs modestes  
 Inspira de flammes celestes,  
 R'accouplant les saintes moitez  
 Du fort lien des amitez.

Mais las maintenant, quel eschange!  
 N'as-tu plongé dedans la fange  
 D'une paillardie volupté  
 Nostre muable volonté?

On ne voit plus la chaste flame  
 D'une Thisbé pour vn Pyrame  
 S'enferrer le sein d'un cbuteau:  
 Ny d'un mal-enfilé cordeau

*Phyllis la Rodopieenne,  
 Non d'autre main que de la sienne,  
 S'estrangler pour vn Demophon.  
 On ne voit plus vne Saphon  
 Pour son Phaon precipitee:  
 Ny sur la marine irritee  
 Au bouillant des flots outrageux,  
 Nouër vn Leandre amoureux:  
 Bruster Didon pour vn Enee,  
 Vne Ariadne forcenee  
 Au vent esandre ses douleurs,  
 Ny dessus Parene ses pleurs:  
 Echo n'est plus par les montagnes,  
 Dedans les bois, par les campagnes  
 Beante apres ce ioumenceau  
 Narcisse, attiré de son beau:  
 Bref tous ces actes memorables,  
 Ces faits, & ces amours louables,  
 Amour, ne Fortent plus de toy  
 Ny de la douceur de ta loy.  
 Aussi les tout-diuins Poëtes  
 Des Dieux fidelles interpretes,  
 Mesprisans ta diuinité,  
 Ta puissance & ta dignité,  
 Onc en leurs vers ne te donnerent  
 Vn seul present, ne te sacrerent,  
 Pour te rendre à tous immortel,  
 Ny d'vn temple, ny d'vn autel:  
 L'vn à Rhode & l'autre à Candie,  
 Cyllene, Epidauure, Arcadie:  
 L'vn le chesne Dodonien,  
 L'autre le recoy Cyrthien,  
 Delphes, Athenes & Tenare,  
 Larisse, Delas & Patare,  
 Bois, fleues, fontaines, ruisseaux,  
 Antres, rochers, fleurs, arbrisseaux:  
 Mais toy tu ne fus en ta vie  
 Onc heritier quee de l'ennie*

*De deux traits à la pointe d'or,  
Et citoyen d'un nid, encor  
Emprunté des biens de ta mere,  
De Gnide, Cypre & de Cythere.*

*Or maintenant ton bras archer  
Pourroit mille traits décocher  
Contre le roch de ma poitrine,  
Ma poitrine diamantine,  
Avant qu'ell' se puisse entailler  
N'en quelque sorte s'escailler.*

## ODE.

## A Monsieur Garnier.

*Garnier, qui d'une voix hardie  
Vas animant la Tragedie,  
Aspiré des saintes fureurs  
D'Apollon, qui chaud de sa flame  
Vas bruslant & poussant ton ame  
Au sacré labeur des neuf Sœurs :*  
*Qui d'une grace douce & fiere,  
Sçais enfler l'estomach colere,  
Et rabaisser le front des Rois :*  
*Et qui de vers hautains & braues,  
De mots, & de sentences graues  
Fais rougir l'échaffaut Gregeois :*  
*Qui de complaints non communes  
Vas lamentant les infortunes,  
Malheur ordinaire des grans :*  
*Pleurant la douleur échauffee  
De celle qui vint étouffee  
Aualla des charbons ardans :*  
*Qui des premiers en nostre France  
Tiras sous la docte cadance,  
Et sous les accens de ses vers,*

*Vne amour chaste, vne amour folle,  
 Rendant la voix & la parole  
 Aux Ombres mesmes des Enfers:  
 Soupirant de voix amollie  
 Les iustes pleurs de Cornelia,  
 Qui veit le riuage écumer  
 Et rougir du sang de Pompee,  
 Et Scipion d'un coup d'espee  
 Nauré se plonger dans la mer.  
 Je serois d'ingrate nature  
 Ayant succé la nourriture,  
 Et le lait tout ainsi que toy,  
 Sous mesme air, & sur mesme terre,  
 Si l'amitié qui nous tient serre  
 Ne n'estimois comme ie doy.  
 Aussi l'on verra les riuieres  
 Trainer leurs humides carrieres  
 Contremont, lors que s'oublira  
 La memoire, & l'amitié sainte,  
 Qui tient nos cœurs de ferme estrainte,  
 Et que le nœud s'en deslira.*

### A MONSIEVR PALINGENE,

sur la traduction de Sceuole de Sainte-Marthe.

*Tu ne pouuois choisir le iour de ta naissance  
 Vn surnom plus fatal, pour renaître deux fois,  
 Que le tien qui Romain perdant & vie & vois  
 Soupire maintenant le doux air de la France.  
 Si ton ombre là bas a quelque souuenance  
 Du labeur des viuans, hal bon Dieu, que tu dois  
 D'honneur & de faueur à ce docte François,  
 Qui vange de l'oubly la superbe impudence.  
 C'est luy qui fait parler vn langage nouveau*

*Aux cendres de ceux-là, dont les Ombres profettes  
Begues errent là bas sur les riués muettes,  
Les retirant de mort, & sauuant du tombeau :  
Ainsi le fils d'Anchise à la riué Apuloise  
Sauua les Dieux Troyens de la flamme Gregeoise.*

---

 CHANT D'ALLAIGRESSE

sur la naissance de Fran. de Gonzague,  
fils de Monseigneur de Neuers.

Du Latin de M. du Chefne Lecteur du Roy.

*Prince gentil & beau, Prince plein de douceur,  
De race genereuse, & comblé de bon-heur,  
Fauorisé du ciel, dont l'heureuse naissance  
Fait naître quant & soy l'heureuse paix en France,  
Paix qui d'un fort lien a saintement reioints  
Deux freres pour l'absence auparauant desioints :  
Quand sera-ce mignon, que pour ces bons offices  
Rendre nous te pourrons assez d'humbles seruices?  
Car la paix que le peuple, & par vœux & par pleur,  
Que le sage Senat par aduis saint & meur,  
L'Eglise par priere, & que la force humaine,  
L'art ny l'inuention n'ont peu rendre certaine,  
Par toy germe diuin apparoiß à nos yeux  
Comme l'aube du iour de ton feu radieux :  
Ayant chassé la nuit & l'ombre sygiale  
Qui couuroit le beau chef de la fleur liliale.*

*Enfantement heureux, & digne à l'aduenir  
Dessous le ciel François d'immortel souuenir.  
Car si ia ton enfance, en iugement petite,  
Commence à s'honorer par un si grand merite,  
Quelle esperance apres pouuons-nous conceuoir  
Lors que tu seras grand d'esprit & de pouuoir,*

*Quand tu vaudras bien-né imiser de ton pere  
Les palmes, les lauriers, & la lance guerriere?*

*Par augure certain du ventre maternel  
Cela fut remarqué, que deuois estre tel,  
Quand d'un fleureux accés ta chere & douce mere  
Fut si proche de mort, que la fosse & la biere  
Beantes l'attendoyent prestes à l'engloutir  
Sans le diuin secours qui l'en vint garantir,  
Sçachant bien qu'une fois les valeurs de ta vie  
Seroyent l'heureux repos de ta douce patrie.*

*Doncques le peuple bas, & l'Eglise, & la Cour  
Vont benissant l'enfant cause d'un si beau iour :  
La France à deux genoux fait son humble priere  
Au Seigneur tout puissant, qui dessous sa main fiere  
Fait trembler l'Vniuers puis qu'en ta naissance or',  
Nous voyons de retour le premier âge d'or,  
Puisque du Dieu Ianus tu as fermé la porte  
De cent chaisnes à fin que le trouble n'en sorte,  
Qu'autour de ton beau front se ramagent tousiours  
Les Delices, les Jeux, les Ris & les Amours:  
Un Printemps eternel sur tes léures fleurisse,  
Tousiours sur ton berceau soit la douce Blandice,  
Les Graces, les attraits & cent baisers mignars  
Autour de ton beau cot pendillent fretillars.*

*Ainsi soyent donc heureux le Prince & la Princesse  
Qui t'ont fait voir le iour, toy en ta possession  
Heureux d'estre né grand & d'illustres ayeux,  
Ainsi la France albaigre en fronts victorieux  
Ayant veu son grand Duc, porte la branche vime  
De lauriers verdoyans, & toy celle d'oliue.*

#### AV SIEVR SALOMON.

*Ainsi qu'au point du iour la Pucelle cueilke,  
Seulette en son iardin va cueillant de sa main  
Les plus gentilles fleurs pour honorer son sein*

*Et faire un beau tortis à sa tresse anneles.  
 Ainsi qu'au renouveau on voit la troupe allee  
 Des fillettes du ciel dessous un air serain  
 Voler de fleur en fleur pour paistre leur esvain,  
 Et pour confire en miel leur charge non foulée :*  
*Ainsi tu vas triant au iardin des neuf Sœurs  
 D'industrielle main, les mieux fleurantes fleurs  
 Pour te ceindre le front d'une couronne torte  
 En cent lauriers sacrez, & pour nous faire voir  
 Par cens doctes suiers l'effet de ton sçavoir,  
 Aussi docte & parfait que ton beau nom le porte.*

## DIALOGVE.

LE PASSANT.

*Où est ton arc Amour, ta fleche, ton flambeau,  
 Et les replis dorez de ton pennache beau?  
 Pourquoi roule en tes mains vne triple couronne,  
 Et la quatrieme encor ton beau chef environne?*

AMOUR.

*Passant, ie ne suis nay de la folle Cypris,  
 Ny du fangeux Plaisir le neveu point ne suis,  
 Fallume à la vertu les ames plus modestes  
 Pour les guider au ciel dans les troupes celestes.  
 Car les quatre Vertus quatre couronnes sont,  
 Mais Prudence premiere a choisi mon beau front.*

## IMPRECATIONS

sur la mort du seigneur Loys du Gaz,

prises du Latin de M. de PP.

*L'Authœur donc de ta mort, du Gaz, est inconnu,  
 Et iusques à present sous silence tenu*



L'audacieus forçait, & n'est lieu qui paresse  
 Où se puisse attacher mon ire vangereffe :  
 Nemefis le ſçait bien, & le ſçait bien ce Dieu  
 Ce deuin Apollon, qui a l'œil en tout lieu :  
 Mars le ſçait bien auſſi, & de larmes communes  
 De leur cher nourriçon pleurent les infortunés,  
 Et de commun accord enſemble ont arreſté  
 De ceſt acte meſchant vanger la cruauté.

Mais ô Dieux! ie vous pry ne ſouillez vos ſagettes  
 De ſang ſi corrompu, ny d'ombres tant infettes,  
 Mais que le crimineux, l'aſſaſſin & l'autheur  
 Viue eternellement ſans ſentir la faueur  
 De la mort, quant & ſoy qui tout malheur entraine.

Quiconque ſoit celui qui ſuruiue à la peine  
 De ce meurdre cruel, qu'il m'ait pour ennemy,  
 Aiſe de ſon malheur, & mourant à demy  
 D'un œil caue & tranſi languiffant reconnoiſſe  
 Vn autre Gaz en moy qui vainqueur apparoiſſe  
 Sauſ & ſain de retour, ne ſouffrant mal ſinon  
 Et viuant, & voyant, des filles d'Acheron.  
 Roule viſ garrotté ſur les œlles bruyantes  
 Du rouët d'Ixion, ſous les cymes pendantes  
 D'un rocher esbranlé ſoit touſiours en frayeur,  
 Bruſlé, tari de ſoiſ, & paſmé de chaleur,  
 En l'eau iuſqu'au menton, d'entrailles renaiſſantes  
 Paiſſe des fiers oyſeaux les bouches rauiffantes.  
 Et ſi quelque ſentir aux Ombres de là bas  
 Reſte apres vn tardif & pareſſeux trespas,  
 Soit de meſmes bourreaux, & de meſmes martyres  
 Tourmenté ce meurdrier ou d'autres qui ſoyent pires,  
 A fin de ſoulager les coupables damnez  
 De ſupplices plus doux ſe voyant condamnez.

Des Eumenides ſœurs la garde plus cruelle  
 Sur le ſueil de ſon huis face la ſentinelle,  
 Et les ſoucis mordans, le remors & la peur  
 Couchent dedans ſon liét pour le mettre en fureur.

Sus doncques Tiſiphon, induſtrieuſe appelle  
 Tes ſœurs pour inuenter quelque peine nouvelle,

*Tire Mention du profond des Enfers  
 Et Perille artisans de supplices diuers :  
 Fay bruire sur sa peau vne large courroye  
 Tant que le sang meurdry de tous costez ondoye  
 Coups sur coups redoublez, foüettant, hachant, brulant,  
 Le dos de ce meurdrier de toutes parts sanglant,  
 Trauailé de prison, & de torches ardantes  
 De coups, de pois, de gesne, & de lames brustantes  
 Ou dans vn sac de cuir estroitement enclos,  
 Le Singe & la Vipere alterant son repos  
 Le tourmentent sans fin, pour auoir eu l'audace  
 De priuer la patrie & d'honneur & de grace.*

*Au lieu le plus secret qui soit en ma maison,  
 Du Gas, ie veux auoir ton image & ton nom  
 Entier & d'or massif, aux autres soit d'estlire  
 Te faire, si leur plaist, de bronze ou de porfire,  
 A fin qu'en épanchant de ce sang ennemy,  
 Inuoquant ta faueur, ton nom & ton amy,  
 Sur les autels jumeaux le Deuin & l'Auspice  
 Te puisse heureusement offrir son sacrifice.*

*Ie te salue, ô Gas, & deuôt en ce lieu,  
 Phonore ta vertu d'vn eternal adieu :  
 Et si des champs heureux y a quelque esperance  
 Aux Ombres de retour, vien voir la doleance,  
 Le regret memorable, & les pleurs de ton Roy,  
 Assiste à ma priere, & aux vœux que pour toy  
 Ie dresse en ton obseque, à fin que ton saint Ombre  
 S'en retourne appaisé dans le Royaume sombre.*

*Heureux puisque la Parque a voulu retrancher  
 La trame à tes beaux iours, auant que trebucher  
 Tu veisses ta Patrie, hélas qui ne pend ores  
 Que d'vn petit filet & tout pourry encores !*

*Heureux puis que ton corps par le mesme troupeau  
 Des Musés fut porté iusques dans le tombeau,  
 Ton corps outré, nauré en cent façon cruelles,  
 Indignement forcé de cent playes mortelles,  
 Massacré dans le lit d'vne assassine main  
 Sous le fauxtradiment d'vn meurdrier inhumain.*

*Playes dont pour iamais immortelles les rendre,  
 Les Muses au poinçon dessus l'escorce tendre  
 Des verds Lauriers de Pinde, en signe de douleur,  
 Dépites ont graué le nombre & la grandeur,  
 A fin qu'en les voyant croisse la souuenance  
 Que tu n'as le renom d'estre mort sans vengeance.  
 Mais trois fois plus heureux qui as eu la faueur  
 D'auoir les yeux fermez, pour le dernier honneur,  
 Des blanchissantes mains de Maistre & de Maistresse,  
 Yeux pressez de sommeil, noians en l'ombre épaisse  
 De l'eternelle nuit, & trois fois plus heureux  
 Que ma Muse sacree a deffillé tes yeux  
 Par ces vers, truchemens de mon humble priere  
 Pour les faire iouir de la douce lumiere.*

#### EPITAPHE

d'Anne de Montmorency Conestable de France,

du Latin de M. de Pimpont.

*Cesse Spartain vieillard, cesse de plus vanter  
 Le discours de ta vie, & cesse de chanter  
 D'une tremblante voix ces vers hautains & graues,  
 (Reproche vergongneux,) Nous auons esté braues,  
 Ieunes, vaillans & forts: Mais vous gentils François,  
 Faurisez de cœur, & de langue & de vois  
 Ce grand Montmorency, qui pres de sa mort ores  
 Se vante auoir esté, & n'estre moins encores,  
 Braue & vaillant guerrier, or que le ply du temps  
 Et sa viste carriere eust ia borné ses ans.  
 Car la France tombant en ciuiles allarmes,  
 Et prenant de rechef secretement les armes,  
 Sage, prompt & hardy fist rampart de son corps  
 Aux bataillons crestez, & soustint les efforts  
 De l'orage voisin, sacrifiant sa vie*

*Deſſus l'autel ſacré de ſa douce patrie,  
Détournant, renuerſant, repouſſant, empeſchant,  
Du mur Pariſien la tempeſte approchant.*

*Mais Mars trouuant   point   ſous la teſte ſacr e  
De ce grand Cheualier la face deſarm e,  
Le poil blanc   chenu, attaque front   flanc,  
Et d'vn coup redoublé les ſouille de ſon ſang,  
Meſtant playe ſur playe, aux flancs, deuant, derriere,  
Et de lame meurdriere il rauit la lumiere  
De ce grand Conſtable,   fin qu'il ne peut pas  
Compoſant, ou reſtant vainqueur maître du pas  
Fermer du Dieu de paix le temple,   pitoyable  
Mettre fin aux malheurs de ce temps larmoyable,  
Si que la maieſté de ce Dieu des combas  
Et l'acier enrouill  ne languit icy bas.*

*Mais Pallas amoureuſe   d'honneur   de gloire  
Le charge ſur ſa targue,   comblé de victoire  
Morne   tranſi de coups, le porte glorieux  
A ſon Roy,   aux ſiens, meſme victorieux  
De l'Enuie, qui bruſte ainſi qu'vn coup de foudre  
La cyme des rochers   les reduit en poudre,  
Ferme au Pere les yeux deuant ſes enfans chers,  
Couronne le cercueil de branches d'Oliuiers,  
Et de Lauriers ſacrez aux victoires celebres,  
Pour Hache verdoyante   pour Cypres funebres :  
L'appelle par trois fois, le dit pour ſes beaux faits  
Digne de commander   en guerre   en paix.*

*Paſſant, n'offenſe pas ceſte ame genereuſe,  
Ains eſpargne les pleurs,   de l'ombre poudreuſe  
De ce tombeau ſacré de Lauriers reueſtu  
Appren d'eſtre vaillant   ſuyure la vertu.  
Anne, vy donc heureux, puis que la part meilleure  
Reſte encores de toy ſuruiuante   ceſte heure :  
Anne vy donc heureux, qui ne fut languiffans  
Ny de bras engourdis les vertus embranſant :  
Anne, vy donc heureux,   d'eſprit indomtable  
D'alaigreſſe, d'honneur,   grace inimitable,  
As veſcu ienne   vieil, d'âge en âge ſuyuant,*

*Dés ta naissance heureux & viuant & mourant,  
 Puis que les faits premiers de ta ieunesse tendre  
 Respondent aux derniers, & qu'il ne faut attendre  
 Rien d'heureux icy bas, ny durable, ny fort,  
 Que la seule Vertu qui reste apres la mort.*

### EPITAPHE

de Monseigneur le Duc de Guyse.

*Ce grand Prince guerrier, ce grand chef des armées,  
 Tel que les siècles vieux, ny le ply des années  
 Des siècles aduenir ne peuvent oncques voir,  
 Ny ne verront encor qui l'egale en pouuoir  
 De force, ou de vertu, de vaillance ou de gloire  
 Pour grauer de son nom l'immortelle victoire.*

*Ce grand Prince guerrier, plus qu'autre homme vaillant,  
 Fust à garder vn fort, ou fust en l'assaillant,  
 A conduire vne armée, ou ranger sous l'enseigne,  
 Ou bien d'escarmoucher le soldat en campagne.*

*Ce grand Prince guerrier qui d'vn bras genereux  
 Rendoit nostre François braue & victorieux,  
 L'ayant fait assez fort, pour de ses mains hardie  
 Mettre deffous le pié les forces ennemies.*

*Ce grand Prince guerrier qui laissoit pour iamais  
 Si plus il eust vescu en ce monde la paix,  
 Ce grand Prince guerrier, ce Prince des batailles,  
 Ha Dieux! auant le temps sous les fortes murailles  
 D'Orleans, mutiné, non de force de bras,  
 Ou de lance ou d'espieu, ou trebuchant à bas  
 D'vn cheual, terrassé, mais par la main meurtriere  
 D'vn plom empoisonné eut vn coup par derriere,  
 Qui luy perce l'espaule & luy froisse les os,  
 Dont mourut ce grand Prince, & mis en doux repos,  
 Ne pouuant pas mourir par force ou par vaillance  
 Du soldat ennemy, ny du fer de la lance*

*Du Cheualier armé, or qu'il fust le premier  
 Pour aller au combat, & iamais le dernier :  
 Ou soit qu'il combast en muraille assiegee  
 Main à main, à cheual, en bataille rangee.  
 Car la vertu guerriere, & le sang & le nom  
 Empeschoyent qu'il mourust autrement qu'en traïson.*

*Ainsi le grand Achil, la gloire Pelienne,  
 Ayant esté plongé dedans l'eau Stygienne,  
 Ne pouuoit pas mourir s'il n'eust esté nauré  
 De Paris le Troyen par la plante du pié.*

*Ainsi de ces deux chefs les vertus auancees,  
 Par fraude & par traïson ont esté renuersees:  
 Ainsi ce grand Achil seur rempart des Gregeois  
 Sans qui du fier Destin les indomtables lois  
 Ne pouuoient pas souffrir que Priam ny que Troye  
 Fussent de l'estranger ny des Gregeois la proye.*

*Ainsi ce Cheualier colonne des François,  
 Le secours de l'Empire & l'appuy de nos Rois,  
 Sans qui nous n'esperions que la ville rebelle,  
 Ny son peuple mutin, ny sa vaine querelle  
 Se peust rompre ou gagner au milieu des combas  
 De ceste guerre sainte, a franchi le trespas.  
 Mais la Grece en la mort de son vaillant Achile  
 Ne trouua sa ruine, ains luy fut tres-vtile,  
 Car redoublant sa force emprist sous le danger  
 Par le sang de beaucoup, d'vn seul l'ame vanger.*

*Mais las rien ne t'esmeut, ô France malheureuse!  
 Ny la mort de ce Prince en qui viuois heureuse,  
 Ny luy ny son secours, sous lequel tu pouuois  
 Seurement soustenir le sceptre des François:  
 Ne pouuant conceuoir tant de iustes complaints,  
 Ayant de ton sang mesme encores les mains teintes,  
 Sans craindre que les grands tombent deffous la main  
 D'vn meurrier assassin par vn mesme deffain,  
 Pour ranger aussi tost tout le peuple fidelle,  
 Esclau sous le ioug d'vne loy trop cruelle.*

## EPITAPHE

du Baron de Santonay..

*Pendant que la ieunesse animoit aux alarmes  
 Et mon bras & mon sang alteré de l'honneur,  
 Desja ie batissois de la Parque vainqueur,  
 Entre les ennemis mon tombeau dans mes armes:  
 Mais Mars en fut ialoux, & m'ostant le harnois  
 Me rend en ma maison, où finissant ma vie  
 J'ay vescu tant heureux, que ie ne porte enuie  
 Ny viuant ny mourant à l'heur mesme des Rois.*

*Or la mort m'a vaincu, non la peur ny la guerre,  
 Et pour mettre à iamais en plus heureux repos  
 Et en gloire plus grande & mon ame & mes os,  
 Laisse l'vn dans le ciel, l'autre dedans la terre.*

*Ainsi doncques suyuant l'ordonnance du sort  
 Des trois fatales Sœurs, ie donne à la memoire  
 La gloire, le bonheur, le nom & la victoire,  
 De guerre, de repos, de vaillance, & de mort.*

## L'OMBRE DV SIEVR DE SILLAC

aux foldats François.

*Soldats, le seur appuy, & la force choisie,  
 Pour rendre le repos à l'empire François,  
 Mourez enseuelis dedans vostre harnois,  
 Ainsi mourant le Ciel sera vostre patrie,  
 Comme à moy, qui choisi d'vne main ennemie,  
 Pour me parer d'vn plom, ne fis autre pauois  
 Que d'vn cœur animé de la faueur des Rois,  
 Espandant pour le mien prodigement ma vie.  
 Plus vieil ie ne pouuois recevoir dauantage*

*De gloire ny d'honneur : la vertu, non pas l'âge,  
Honore le trespas, de celuy qui vainqueur  
Donne son ame au ciel, à ses amis les larmes,  
Son corps à sa patrie & son sang & ses armes,  
Et rend à ses amours ses soupirs & son cœur.*

## CONTRE L'AMOVR.

*Il me desplaist d'auoir iamais tenté  
De louer ta puissance cruelle,  
Cruel Amour, l'asseurant immortelle  
Et que du ciel venoit ta parenté.*

*Il m'en desplaist, car ce n'est qu'une erreur  
Qui glisse en nous : & comme par le songe  
Naist vn plaisir qui s'escoule en mensonge,  
Ainsi nous paist & trouble ta fureur.*

*Tu n'es point Dieu, & n'a rien sous les cieus  
Sugét à toy, ny dessous la puissance  
De ta main forte, ores qu'à l'inconstance  
De tes effets se captiuent nos yeux.*

*Si tu restois auant que ce potier,  
Potier gentil à la main imagere,  
Eust destrampé l'audace mensongere  
De son larcin pour former l'homme entier.*

*Si tu restois auant qu'en diuers corps  
Esparse fust la semence embrouillee  
De ce chaos, ta sargette enrouillee,  
Ton arc, ta trouffe où estoient-ils alors?*

*Lequel des Dieux empenna de fureur  
Ton dard meurtrier à la pointe doree,  
De quelle main fut la mieux enferree,  
Et quelle trampe emplomba sa vigueur?*

*Cela n'est rien, car le charme inhumain  
Qui nous enchanie, & la force indomtable  
Que dis auoir sur la nature aimable,  
Ne vient de toy ny de ta fiere main :*



*Il vient de nous, mais las ! pour voiler mieux  
 De nostre mal la trop folle entreprise,  
 Nous voulons bien que ce Dieu fauorise  
 Nostre malheur d'vn tiltre glorieux.  
 O ciel, & vous saintes diuinitez  
 Qui retenez la cognoissance entiere,  
 Comme moteurs de la cause premiere,  
 De l'amitié & toutes loyautez :  
 Je vous supply ne permettez iamais  
 Que ma nef tombe en si cruel orage,  
 Et ie rendray le seruice & l'hommage  
 Que ie vous doy de bon cœur desormais.*

---

PRIERE A DIEU.

*Sus sus mon ame, auant gaignons le port,  
 Nous sommes forts, car Dieu est nostre fort,  
 Bien assurez, car c'est nostre assurance,  
 Bien defendus, car c'est nostre defense,  
 Les membres siens, & luy est nostre chef  
 Qui nous retire & sauue de mechef,  
 Les enfans siens, & luy est nostre pere.  
 Sus donc, mon ame, auant qu'on le reuere,  
 Et qu'en luy seul on fonde son espoir,  
 Et qu'à luy seul on rende le deuoir,  
 Soit du genoil, de l'ail ou de la teste  
 Qu'à le seruir humblement on s'appreste.  
 Car à luy seul nous sommes seruiteurs,  
 Et à luy seul nous deuons tous honneurs,  
 C'est le seigneur qui de là haut regarde  
 De cent flambeaux qu'il retient pour sa garde,  
 Et qui le Ciel appelle pour tesmoin  
 De nos pechez qu'il regarde de loin :  
 Il a des yeux & ne peut nostre offense  
 Estre cachée à sa grand' prouidence.*

*Sers-le donc seul, puis selon tes deffains  
 Il benira l'ouurage de tes mains,  
 Il benira toy, les tiens & ta race,  
 Et largement le thresor de sa grace  
 Il espondra sur la teste de ceux  
 Qui leur espoir cachent dedans les cieux:  
 Sur tous ceux-la qui sa grandeur admirent,  
 Dessus ceux-la qui de bon cœur aspirent  
 Deuers le Ciel gardant s'es saintes loix  
 En sauourant le doux miel de sa voix.  
 Car elle est douce & viuement empreinte  
 Dedans nos cœurs, ceste parolle sainte  
 Feroit trembler le plus seur element,  
 Ayant sur tous force & commandement:  
 Elle a pouuoir d'abaïsser les montagnes  
 Et de haulser les plus humbles campagnes,  
 Voire amollir les costes des rochers,  
 Ouy d'asseurer les timides Nochers,  
 Pendus au dos des vagues de Neptune,  
 Et de forcer les forces de Fortune,  
 Ouy de pouuoir & fendre & renfermer  
 Entre deux monts les grands flots de la mer,  
 Et d'appaïser les ardantes coleres  
 Et les arrefts des celestes lumieres:  
 Bref elle peut bouluerser à l'enuers  
 Les fondemens de ce grand Vniuers.*

*Donc cil qui l'a au cœur & dans la bouche,  
 Craindre ne doit que le malheur le touche,  
 Craindre ne doit les couteaux ny les feux:  
 Car il fait cheoir poil à poil nos cheueux.*

*Lors cognoïstfont tous les peuples estranges  
 Que tu auras espandu tes louanges  
 Le bras armé, la gloire & la grandeur  
 Sous la iustice & le nom du Seigneur,  
 Lors tu verras la celeste rosee  
 Toufours rouler sur la terre arrosée  
 D'un beau Printemps riche de cent couleurs  
 Et parfumé d'une moisson d'odeurs:*

Il haulsera les cornes de ta gloire  
 En tous endroits en te donnant victoire  
 Sur tous ceux-la qui seront ennemis  
 De toy, des tiens, & de tes chers amis.  
 Loué de tous, ny mal-voulu d'aucun  
 Tu marcheras braue deuant chacun,  
 Sois au sortir, soit à ton arriuee,  
 Le sourci haut & la teste leuee,  
 Multipliant nuit & iour à foison  
 Tes biens aux champs, & dedans ta maison  
 Tes boucs, tes bœufs, tes brebis camusettes,  
 Tes grains, tes fruits, ton miel & tes auettes,  
 Armans tes champs de beaux épis grenas  
 Et non d'iuuaye ou de chardons menus,  
 Il changera toute ton indigence  
 En heur, en biens, & ruisseaux d'abondance.  
 Allant, courans il benira tes pas,  
 Il benira ton repos, ton repas,  
 De iour, de nuit, & de main mesnagere  
 Il fermera sur le soir ta paupiere,  
 La défermant quand du marin sejour  
 Le beau Soleil aura siré le iour:  
 Il aura soin de ton petit mesnage,  
 De tes enfans, de toy, de ton ourage.  
 Doncques, Seigneur, monstre nous le sentier,  
 Fay nous la voye & marche le premier,  
 Sans toy, Seigneur, nous perdons esperance  
 De nous trouver, sur le port d'affurance:  
 Sois done, Seigneur, la colonne de feu,  
 Qui conduisoit de nuit le peuple Hebrau:  
 Sois nous, Seigneur, la colonne chenue,  
 Qui les guidoit sous l'espais de la nuë,  
 Durant le iour, à fin que tes enfans  
 Puissest entrer, du matin trionfans,  
 Au beau sejour de la terre promise  
 A Israël la force de Moyses.

## AV ROY,

sur vn Crucifix peint dans ses heures  
fortant d'un sepulchre.

*Mieux ie ne puis remarquer la memoire  
De vostre nom & vostre bras vainqueur,  
Que par le sang & le bras du Seigneur  
Qui de l'Enfer emporta la victoire:  
Mieux ie ne puis au monde faire croire  
Vos faits guerriers, que par l'ayde & faueur  
De ce grand Dieu qui va cachant nostre heur  
En ce tombeau seur tefmoin de sa gloire.  
Pour son saint nom vous auez combatu,  
Par luy aussi vous auez abbatu  
L'orgueil felon d'une troupe ennemie.  
Que pourroit-il en terre faire mieux?  
Dedans sa playe il vous garde les eieux,  
Et par sa mort vne eternelle vie.*

*Si l'Amour que tu dois au lieu de ta naissance  
Te touche iusqu'au cœur, ou si quelque deuoir  
De parens & d'amis reste pour t'esmouuoir,  
Iette l'ail ie te pry dessus la pauvre France:  
Tu n'es Turc ny barbare, & sçay qu'as cognoissance  
De la grandeur de Dieu, ie sçay que ton vouloir  
En tout est iuste & saint, mais si nous fais-tu voir  
Vn peuple moins instruit qu'au fort de l'ignorance.  
Au lieu de sauouurer les douceurs de ta bouche,  
Il s'altere d'aigreur, qui l'a rendu farouche,  
Au lieu d'estre modeste il se met en rigueur.  
Pour se mettre en repos il met en main les armes,  
Cherchant (mal-aiisé) par ouuertes allarmes  
Contre son propre sang exercer sa fureur.*

Qui ne diroit, ô Dieu! voyant la pauvre France,  
 La France enforcelee & surprise d'erreur,  
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,  
 Que tu as desployé sur elle ta vengeance?  
 Mais tu n'es point vangeur, ains la seure defense,  
 Le secours & l'appuy, & le rempart plus seur  
 Des pauvres affigez, mais las tout ce malheur  
 Ne peut naistre d'ailleurs sinon de nostre offense.  
 Contente toy, Seigneur, & que ta main diuine  
 Dessous le ciel François nous monstre quelque fine,  
 Que tu as comme pere addouci ton courtois.  
 Nous sommes tes enfans, & tu es nostre pere:  
 Doncques à celle fin que ta race prospere,  
 Regarde nous, Seigneur, de ton ail le plus doux.

S'il faut, comme tu dis, que le scandale aduienne  
 En ce trouble mutin, ô siecle malheureux,  
 Et malheureux celuy qui en est desireux,  
 Et qui pour l'en aigrir donne la faueur sienne.  
 Mais s'il faut qu'ainsi soit, O Seigneur te souuienne  
 De ton troupeau petit, & ne sois rigoureux,  
 Tu n'aimes pas le sang, tu es trop amoureux  
 De l'œuvre de tes mains, & de la race tienne.  
 Nous faisons le scandale, & si rendons sugettes  
 A nostre passion, nos volontèz profettes  
 De ce que desfrons, bref le mal vient de nous,  
 Et pourrions aisément destourner la contrainte  
 Du scandale aduenir, mais aussi j'ay grand' crainte  
 Que ce qui en naistrà, ne soit commun à tous.

FIN.

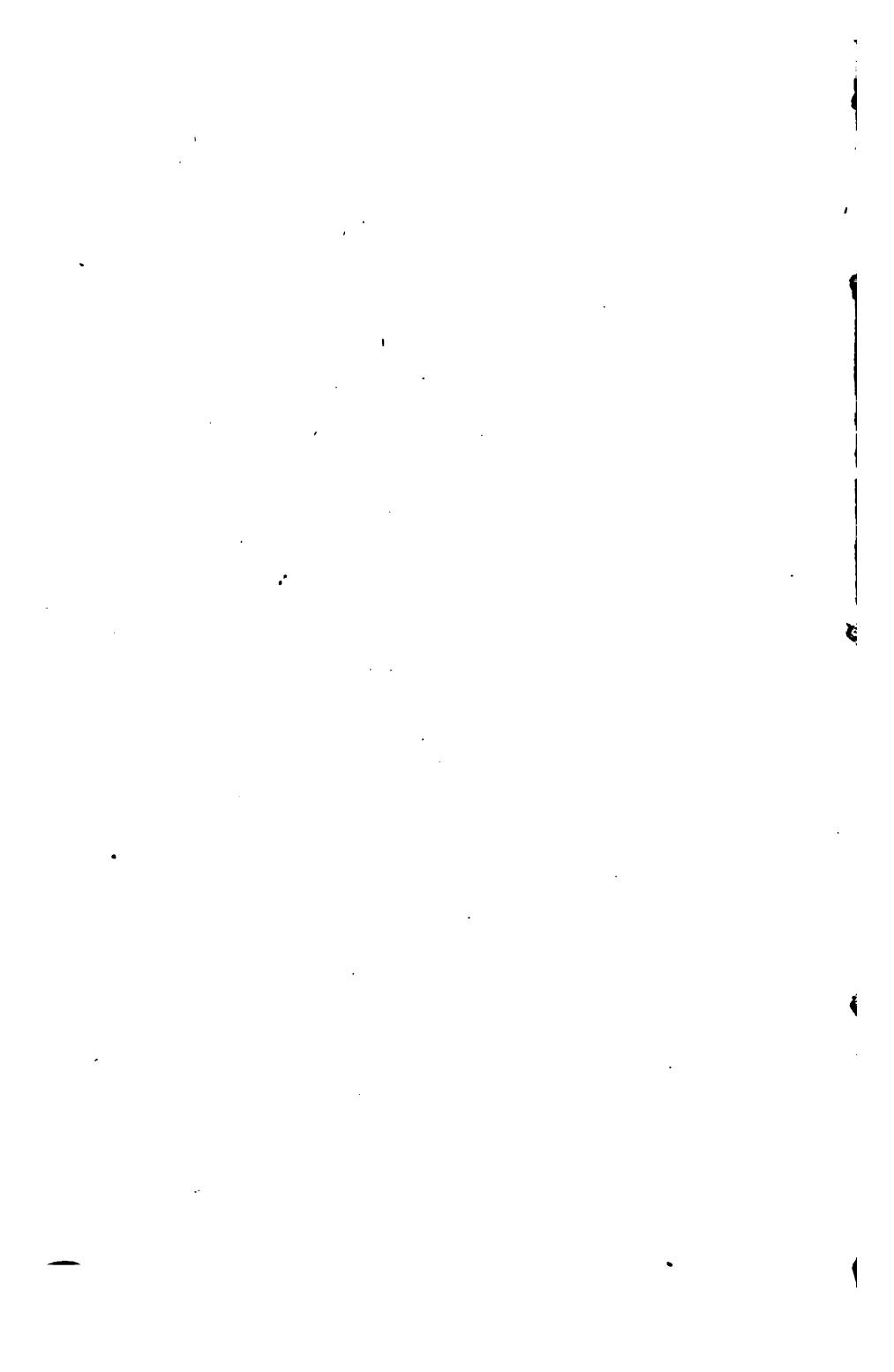


# LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV,

diuifce

*EN VNE PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE.*





A MONSEIGNEVR

## CHARLES DE LORRAINE

Marquis d'Elbeuf.

**M**ONSEIGNEVR, si la meilleure part de la France, porte auiourdhuy plus de faueur à la calomnie qu'au bien dire, au mensonge qu'à la verité, au vice qu'à la vertu, & qu'on ne remarque par escrit, par memoire, ny par exemple des anciens, siecle ny prouince, où le faux se soit plus librement deguisé en apparence de vray, qu'en la saison & qu'au pais où nous sommes, qui est celuy qui ne s'efforçast à faire voile en ceste mer, & qui ne s'employast en si beau subiect? Chose toutesfois qui ne sert que pour trauailler les grands, rabaisfer & fouller l'autorité des moindres, diuifer la commune obeissance des petits, degouster la posterité, bref qui ne sert qu'à nous faire sauourer plus aigrement le mal, que doucement le bien. Aussi n'ayant



deliberé de puiser la gloire de ce ruisseau, ny espier tant soit peu de reputation par ce moyen, encores que ie sçache que rien ne plaist à l'vn qu'il ne desplaise à l'autre, i'ay bien osé prendre la hardieffe sous vostre benigne faueur, de donner iour à ce petit ouurage, fait & recoufû de telles pieces & basty de telle estoffe, qu'il ne peut offenser que celuy qui forge en son cerueu nouvelle occasion de s'alterer soy mesme.

Doncques, Monseigneur, ie vous suppliray tres-humblement recevoir de bonne main ce petit discours comme auantcoureur de quelque meilleure suite, m'affeurant qu'il vous plaira, tant pour la faueur que vous me portez, que pour la diuersité & meslange des nouvelles inuentions, & nouvelle façon d'escrire, qui n'a encores esté pratiquée ny recogneue en nostre France. A Paris, ce dixneuuieme Iuin, M. D. LXXII.

Vostre treshumble & tres-obeissant  
seruiteur,

REMY BELLEAV.





LA PREMIERE IOVRNEE  
DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

---

**L**E Soleil ayant chassé la brune espaisseur de la nuit, accompagné de la troupe doree des heures, desia commençoit à poindre, estendant ses tresses blondes sur la cyme des montagnes, faisant la ronde par les plaines blanchissantes de l'air, visitant les terres dures, & rechauffant les flots escumeux de la mer: lors que la fortune, & le destin, qui de long temps auoyent coniuéré mon malheur, m'ayans fait sentir combien leur contrainte forcee a de pouoir sur les hommes, laffez & recreus de me tourmenter me presterent tant de faueur, qu'ils me conduirent en vn lieu, où ie croy que l'Honneur, la Vertu, les Amours, & les Graces auoyent resolu de suborner mes sens, enyurer ma raison, & peu à peu

me dérober l'ame, me faifans perdre le fentiment, fuff de l'œil, de l'ouye, du fentir, du goufter, & du toucher. Et quant à l'œil :

C'eftoit vne croupe de montagne, moyennement haute, toutesfois d'aflez difficile accez : du cofté où le Soleil rapporte le beau iour, fe defcouuroit vne longue terrace pratiquée fur les flancs d'un rocher, portant largeur de deux toifes & demie, enrichie d'appuis, & d'amortiffemens de pierre taillée à iour, à petites tourelles, tournées & maifonnées à cul de lampe, & auancées hors la courtine de la terraffe, pauee d'un paue de porphyre baffard, moucheté de taches blanches, rouges, verdes, grifes, & de cent couleurs différentes, nettoyée par des efgouts faits à gargouilles & muffles de Lyon. L'un des bouts de ceste terrace eftoit vne gallerie vitree, lambriffée fur vn plancher de carreaux émaillez de couleur : le frontifpice, à grandes colonnes, canellées & rudantées, garnies de leurs baffes, chapiteaux, architraue, frife, cornice, & mouleurs de bonne grace & de iufte proportion. La veuë belle, & limitée de douze coupeaux de montagnettes, ruiſſelets, riuieres, fontaines, prez, combes, chateaux, villages & bois : bref, de tout cela que l'œil ſçauroit fouhaitter pour fon contentement. Or dedans ceste gallerie couuerte fe monſtroit vne infinité de tableaux, faits de la main de quelque gentil ouurier : entre autres i'en remarquay trois, le premier eftoit vn païſage fi bien & fi naïfvement rapporté au naturel, que la nature meſme ſe tromperoit ſ'elle oſoit entreprendre de faire mieux : au milieu ſe découuroient deux bergers, aſſis & appuyez du dos contre le tronc de deux ormes : ils eſtoient fi penſifs & de ſi triſte contenance, qu'on iugeoit aifément qu'ils ſe lamentoyent ſur les miſeres de noſtre temps. Et à

la verité ils portoyent l'œil baissé, le visage palle & chagrin, toutesfois inespérément decouurent vn Berger, qui leur annonce nouvelles de la paix : & si i'ay bonne memoire, ie vous diray leurs complaints que ie vey si mignonement tracees, & contrefaites au pinceau, sur le tronc de ces arbres, qu'il sembloit qu'elles fussent de relief, creües & engrossies avec leur escorce. Le premier qui estoit vers le Soleil leuant, souspiroit en ceste façon.

## TENOT, BELLOT, PEROT.

BELLOT.

*C'est de long temps, Tenot, Tenot, que la fortune  
Est comme par destin entre nous deux commune,  
Vn miserable soin tousiours sur nostre chef,  
Importun, amoncelle vn mande de mechef.*

TENOT.

*Hé qui seroit heureux quand en nostre prouince  
Cité contre cité, & prince contre prince,  
Le noble, le marchand, le soldat, l'artisan,  
Le Iuge, l'Aduocat, le serf, le courtisan,  
Le maistre, l'escolier, l'orateur, le poëte,  
Le prestre, le reclus, la simple femmelette,  
S'arment contre leur sang, & pris d'ambition,  
Dedans leur estomac font la sedition?*

BELLOT.

*Aussi ne vois-tu pas, que depuis que  
Couue dedans son sein le meurtre & la vengeance,  
La France enforcelee & surprise l'erreur,  
De guerre, de famine, & de peste, & de peur,  
France le petit ail & la perle du monde,  
Est maintenant sterile, au lieu d'estre feconde?*

*Et comme maugré soy, dépîte elle produit,  
Par colere & dedain, son herbage & son fruit?*

TENOT.

*Ne vois-tu des forests le plus épais fueillage,  
Qui ne porte finon à regret son ombrage?  
Les Faunes, les Siluains, de tous costez espars,  
Se mussant, ont quitté leurs forests aux soudars.*

BELLOT.

*Il n'y a dans ces bois lieu tant soit solitaire,  
Qui ne sente de Mars la fureur ordinaire:  
Vous le sçauetz taillis, & vous coustaux bossus,  
Prez, monts, iardins & bois, & vous antres mouffus,  
Qui mille fois le iour respondez à mes plaintes,  
Plaintes qu'on list au flanc de ces ormes empraintes:  
Nymphes vous le sçauetz, & vous qui habitez,  
Satyres, dans les creux de ces obscuritez,  
Mesme le beau crystal de ces viues fontaines,  
Lç murmure en coulant par ces herbeuses plaines.*

TENOT.

*N'as-tu pas veu, Bellot, machotter les brebis  
L'herbe demi-brulee, au milieu des herbis?  
Briser nos chalumeaux? & de mille ruines  
Saccager les rouseaux de nos pauures cassinés?  
Au lieu d'épiç crestez naistre sur les fillons  
Des chardons herissez en pointes d'aiguillons?  
Les porcs dans les ruisseaux, & troubler dans la préee  
L'eau que tous les Bergers tenoyent comme sacree?  
De carmes enchantez la Lune enforceler?  
Faire tarir le lait, & les pis desensfler  
De la vache laitiere, & de mauuaise aillade  
Rendre tout le troupeau & galeux, & malade?  
Bref, i'estime celuy trois & trois fois heureux  
Qui mourant n'a point veu vn ciel si malheureux.*

BELLOT.

*On ne fait plus aux champs l'annuel sacrifice  
A Palés ny à Pan, tout gailhard exercice*

*A perda son honneur, dessus l'herbe luter,  
 Outre les clairs ruisseaux d'une course sauter,  
 Et comme dans ces champs, on ne voit dans la ville  
 Qu'un piteux défarray, Galate & Amarylle  
 De leur propre seiour à tous coups s'estranger,  
 A fin de n'estre proye au soldat estranger:  
 La pucelle est forcee, & la courbe vieillesse  
 Fuit d'un pié chancelant de peur & de foiblesse.  
 Que pleust à Dieu, Tenot, que de simples rouseaux  
 Je ne me fusse au col pendu des chalumeaux,  
 Mais qu'en me façonnant, comme soldat pratique,  
 Peusse appris à cresser le long bois d'une pique,  
 A piquer un cheual, le manier en rond,  
 A dextre & à fenestre, à courbette & à bond,  
 A le mettre au galop, à luy donner carriere,  
 A rompre de droit fil une lance guerriere,  
 A monter courageux sur le flanc d'un rempart,  
 Rapportant le harnois faulxé de part en part,  
 Et d'une noble playe acheter une gloire  
 Plustost que par mes chants une sourde memoire.*

## TENOT.

*Qu'y ferons-nous, Bellot? ie ne puis viure ainsy.  
 Le Dieu Pan ny de toy, ny de moy n'a soucy,  
 La misere nous suit de si pres qu'à grand' peine  
 Pouuons-nous librement dérober nostre haleine  
 Pour enster la musette, & mouiller seulement  
 L'anche de nos pipeaux, qui se moist au vent.*

## BELLOT.

*Mes doigts sont engourdis, ie pers la cognoissance  
 D'estouper du stageol l'inegale ordonnance:  
 Mais ta loure est entiere, & le ventre en est bon,  
 L'anche, le chalumeau, le soufleur, le bourdon,  
 Ne perdent point le vent, sa petite languette  
 Comme il te plaist, Tenot, fait parler ta musette  
 Aux taillis cheuelus, aux rochers & aux bois,  
 Mais entre les rochers se dérobe ma vois.*

## TENOT.

*Il est vray, mon Bellot : mais que seruent nos plaintes ?  
 Toujours avec les vents elles s'en vont estaintes,  
 Nous les chantons aux rocs, mais hélas ils sont sourds,  
 Au murmure des eaux, mais begues sont leurs cours :  
 Nous les grauons assez és rides de l'escorce  
 Des saules verdoyans, mais ils n'ont pas la force  
 De les pouuoir conter, & me desplaist vrayment  
 D'auoir iamais tenté d'enfler premierement  
 La musette Françoisse, & reuillé la Muse  
 Qui muette dormoit és bois de Syracuse.  
 Il m'en desplaist, Bellot, & s'y eusse pensé  
 Par vn autre labeur ie me fusse auancé.  
 Car lors que ie l'enflay, ie deuois estre sage  
 Par les signes certains d'un malheureux presage,  
 (Ie tremble en y pensant) car ie vey de mes yeux,  
 Sous vn air embrouillé, le haut d'un chefne vieux  
 Soudain frapé du Ciel, & si vey la plus belle  
 Des cheures de Colin, auorter deffous elle  
 De deux petits cheureaux : i'en porte encore au flanc  
 Vn ceinturon couuert de la peau du plus blanc,  
 Qu'alors il me donna, pour noter l'auanture  
 Et remarquer le iour d'un si mauuais augure,  
 Qu'à force i'entaillay deffus ces arbrisseaux,  
 Et sur le verd tapis de ces prochains ruisseaux.*

## BELLOT.

*C'est trop se lamenter, cesson de nous complandre,  
 Aussi bien nos soupirs ne peuuent pas atteindre  
 Aux oreilles des Dieux, laissez-là ces regrets,  
 Et chanton ie te pry, sous ces ombrages fresz :  
 L'amoureuse saison à chanter nous conue,  
 Puis de chanter à toy j'ay de long temps enuie.  
 Voy ces prez non foulez d'autres piés que des Dieux  
 Faunes & Cheure-piez, hostes de ces beaux lieux :  
 Voy le tendre bourgeon qui s'enfle & qui découure,  
 S'esbourrant peu à peu, vne gemme qui s'ouure  
 D'un ail à demi-clos : voy les arbres pousser,*

Voy les bontons éclos en poignant s'avancer,  
 Au bord de ce ruisseau voy ces deux colombelles  
 Qui sont bec contre bec, & tremoussant les ailes  
 Se baisent tour à tour, & vont faisant l'amour,  
 C'est presage certain de voir quelque beau iour :  
 Voy l'email bigarré de ces fleurs nouvelletes,  
 Encore non touché des pillardes aettes :  
 Escoute parmi l'air les petits oisillons,  
 Voy le sable menu qui sautelle à bouillons  
 Et tramblotte au dedans de cette pierre viue :  
 Voy ces bords couronnez d'une mousse naïve  
 Qui feutre tout le creux, & à le voir rouler  
 On diroit que son eau s'efforce de parler.  
 Mais oy comme elle iase : Ha c'est vne eau prophete,  
 Perot la fait parler au vent de sa musete,  
 Perot ce grand Berger, il m'en souvient fort bien :  
 Car enfant l'autre iour vn chalumeau tout sien,  
 Fait de canne de ionc, au bord de la fontaine  
 Qui prend son nom d'Hercule, & les bois & la plaine,  
 Les herbes & les fleurs, les antres & les mons,  
 Enchantez respondoient à ses douces chansons.

PEROT.

Or puis qu'il faut chanter, allon sous le fueillage  
 De ce large fouteau qui rend si doux ombrage,  
 Zephyre animera les fleutes de nous deux.  
 Mais ie voy, ce me semble, vne troupe de bœufs  
 Au fond de ce vallon, ceste vache abaïsee  
 Qui a l'échine blanche & la corne emouffee,  
 C'est la vache à Perot, c'est elle ie la voy :  
 Encor par ce taillis vn Berger l'apperçoy  
 Qui accourt droit à nous, à voir sa panetiere,  
 Ses guesfres, son stageol, son chien, & sa louviere,  
 C'est Perot, c'est luymesme, il avance le pas,  
 Il nous a recogneuz, il estend ia les bras,  
 Pour nous saisir au col. Pan ce iourdhuy nous montre  
 Qu'il nous veut quelque bien par si douce rencontre.

PEROT.

Pan le Dieu des forests, & des Bergers aussi,



Vous maintienne en sa garde, & de vous ait souci.  
 Que dites vous, Bergers? à voir vostre visage,  
 Vous estes tous pensifs, & semble qu'un orage,  
 Ou quelque autre malheur soit tombé dessus vous.  
 Sus mettez sous le pié le soin & le courroux,  
 Il se faut esgayer, enfans, il faut s'ebatre,  
 Il faut prendre la fleute, & de cire molastre  
 Rafuster promptement les trous de vos pipeaux,  
 Le loup n'a plus la dent sur nos petits troupeaux:  
 Il faut en cent façons marquer ceste iournee  
 Sus l'escorce des bois, la Paix est retournée,  
 La Paix fille de Dieu, abandonnant les cieux,  
 Pour estre à tout iamais garde de ces bas lieux.  
 On en fait ia les feux, l'en ay veu la fumee  
 Estant sur ce coustau, & la terre semee  
 D'un grand nombre de gens, qui vont ioignant les mains  
 Pour louer ce grand Dieu qui prend soin des humains,  
 Et qui assoupissant des pasteurs la querelle  
 A tourné leur discord en amour mutuelle.

Sus donques, mon Tenor, embouche ton flageol,  
 Qui d'un cordon de laine est pendu à ton col,  
 Bellin t'escouterà: quant à moy ie retourne  
 Du saint horreur de l'ancre, où mon pipeau seiourne  
 Pendu sur le portail, puis dedans moy ie sens  
 Cent deitez encor, qui m'ont ravi les sens:  
 Ie m'en vay reposer sur ces fleurs nouuelletes  
 Pour entendre de pres le son de vos musettes.  
 Commence donc, Tenor, il n'y faut plus penser,  
 La Paix est descendue, il te faut commencer.

Le Berger plus deuôt mit le genoil en terre,  
 Dresse les yeux au Ciel, & ses cheveux enserre  
 D'un tortis de veruaine, & deuers l'Oriant  
 Estendant les deux bras, alloit ainsi priant.

## CHANT DE LA PAIX.

TENOR.

*Je te salue, ô Paix fille de Dieu,  
 Fille de Dieu, tu sois la bien venue,  
 La belle Astree & Themis la chenuë  
 Sont maintenant de retour en ce lieu:  
 Ne cherche plus dans le ciel ta retraite,  
 Ici les vents qui souspirent en l'air  
 Te font honneur, la terre t'est suiëtte,  
 Et ce qui court d'escaillé dans la mer.*

*Je te salue, ô Repos eternal,  
 De l'vniuers l'alliance premiere,  
 Qui debrouillant la confuse matiere,  
 Sus deux piuots fis rouler ce grand Ciel:  
 Et surpendis de main industrieuse  
 La pesanteur des plus lourds Elemens,  
 Et en bornant la marine écumeuse  
 Tu l'asseuras sur le milieu des vents.*

*Je te salue, ô Paix, souverain bien  
 Du peuple bas, seur appuy des prouinces:  
 Je te salue, ô Garde de nos Princes,  
 Et des citez le fidelle entretien:  
 Le clair Soleil qui de sa pointe entame  
 Le iour poignant, & qui le ferme au soir,  
 Nous monstre assez par les rais de sa flamme  
 Le grand plaisir qu'il reçoit de te voir.*

*Donc que lon voye à ton heureux retour,  
 Rire les champs, verdoyer les campagnes,  
 Le ciel sans nue, & le haut des montagnes  
 Toujours doré des rayons d'un beau iour:  
 Que les replis de la Seine ondoyante  
 Portent ton nom iusqu'aux flots écumeux  
 De la grand'mer, & puis la mer bruyante  
 Le pousse aux vents, & les vents iusqu'aux cieux.  
 Et qu'en marchant à l'ombre de tes pas*

Le sein fecond de la terre florisse,  
 Sur les buissons la rose espanouisse,  
 Et le doux miel pleuue tousiours çà bas,  
 Tant que lon voye vne saison pousse  
 De tout bonheur redorer nostre temps:  
 Si que le ciel, & la terre engrossée  
 Soit à iamais d'un eternel printemps.  
 C'est toy c'est toy qui fais parler les ports  
 Diuers langage, & qui permets encore  
 Que l'Espagnol, le Barbare & le More  
 Puissent surgir seurement à nos bords.  
 C'est toy qui fais que les champs se herissent  
 D'épics crestez, & qu'au bras des ormeaux  
 Les beaux raisins suspendus se noircissent,  
 Et dans les prez se heurtent les toreaux.  
 C'est toy qui tiens en cent chaisnes d'airain  
 L'Inimie, le Discord & la Guerre,  
 Guerre qui fait que le fruit de la terre  
 S'euanouist si tost de nostre main.  
 C'est toy qui fais que les bourgs & les villes  
 Courbent le chef sous le ioug de la loy:  
 C'est toy qui fais que les citez tranquilles  
 Vont honorant CHARLES nostre grand Roy.  
 Par toy chacun vit & libre & gaillard,  
 Par toy lon fait tournois & mariages,  
 Par toy Venus allume nos courages  
 D'un feu secret qui doucement nous ard:  
 Quand par les yeux d'une face diuine  
 Ce petit Dieu se glisse dedans nous  
 De veine en veine, & dans nostre poitrine  
 Verse, mechant, son venin aigre-dous.  
 Et bref, c'est toy qui de plaisirs diuers  
 Nous fais iouir, nous relachant la bride:  
 C'est toy qui sers de secours & de guide  
 A ce qui roule en ce grand Vniuers:  
 Et bref, tu es la nourrice feconde,  
 Le seur rempart des plus foibles citez,  
 Ton cher tetin alaiste ce bas monde,

Le bien-heurant de cent felicitez.  
 Le moissonneur par toy librement dort  
 Dans sa moisson, la main sur la faucille :  
 Par toy Phumeur du vin nouveau distille  
 Dedans la tonne, écumant iusqu'au bord.  
 Reste sans plus, France, que lon enferre  
 De lauriers verds ce grand Roy des François,  
 Roy le plus grand de ceste basse terre,  
 Soit en vertu, en armes, ou en loix.  
 Donques à fin que iamais n'esperions  
 Guerre ici bas, que l'estendart fleurisse  
 En verds rameaux, & que l'araigne ourdisse  
 Sa fine trame és vuides morions :  
 Que des brassarts & des corps de cuirasse  
 Le fer s'allonge en la pointe d'un soc :  
 Le coutelas, la pistolle & la masse  
 Dans le fourreau se moisissent au croc.  
 Et s'il restoit encor dessus les mars  
 De nos citez, de rancœur quelque trace,  
 A coups de pié pouffe-le dans la Thrace,  
 Ou sur le chef des Scythes, & des Turcs :  
 Tant qu'à iamais on ne sente l'orage  
 Ny la rigueur de ce Mars furieux,  
 Aumoins la France, & ceux qui font hommage  
 A ce grand Dieu qui nous promet les cieux.  
 Sus donc Bergers, qu'il n'y ait arbrisseau,  
 Dessus le tronc qui ne porte engravee  
 De ceste Paix la saison retrouvée  
 Et de ce iour le bienheureux flambeau :  
 Que tous les ans, ô Pan, qu'on te nourrisse  
 Pour ce iour mesme vn petit aiglelet  
 A la peau blanche, & que chacun emplisse  
 Pour te donner, vn grand vaisseau de lait.  
 Et quant à moy, sous les ombres mollets  
 De ces coudriers, pres cette eau qui iargonne  
 Dessus le sable, il faut que ie façonne  
 De gazons verds deux petits autelets :  
 L'un à ce Roy dont les vertus entieres,

Et la vaillance ont rendu pour iamais  
 De tout bon-heur nos terres heritieres,  
 Tirant du ciel la bien-heureuse paix.  
 Pour sa grandeur, croissez herbes & fleurs,  
 Et en croissant faites croistre la gloire  
 De ce grand Roy, à fin que sa memoire  
 Y soit viuante en cent mille couleurs.  
 L'autre, à celuy dont la sage ieunesse,  
 Le meur conseil, la vaillance & le bras  
 A du haut ciel tiré ceste deesse  
 Pour la loger entre les peuples bas.  
 L'autel premier d'un verdoyant lierre  
 Tout à l'entour aura les fronts couuerts,  
 L'autre sera entaillé d'une pierre,  
 Où tous les ans ie chanteray ces vers:  
 Dessous leurs pieds & la manne, & le miel  
 Naïsse tousiours, & la fresche rosee,  
 Tant que leurs prez & leur terre arrosée  
 Soyent à iamais d'un printemps eternel.  
 D'un mois d'Auril la pluye se répanche  
 Dessus leur chef, puissent dans leurs pourpris  
 Tousiours fleurir le thym & la paruanche,  
 Puissent suer leurs chesnes l'ambre gris,  
 Que de nectar & de vins estrangers  
 Soyent iusqu'aux bords leurs cuues tousiours pleines,  
 De lait caillé blanchissent leurs fontaines,  
 En sucre & miel se fondent leurs rochers.  
 Que de Cérés la tresse blondissante  
 Puisse cresser leurs fillons abondans,  
 De leurs buissons l'espine herissante  
 Puisse rougir de beaux raisins pendans:  
 Puis que pour nous ils ont tant trauaillé,  
 De mille biens fortunant nostre terre,  
 Que pour auoir en armes bataillé,  
 Par vne Paix ont surmonté la guerre.

PEROT.

Le sommeil n'est si doux sur l'herbe rosoyante

*Aux bergers trauallez, ny la source ondoiante  
 D'un argentin ruisseau, pour leur soif allerter,  
 Que m'est doux & plaisant ton amoureux chanter:  
 Pan m'en soit à tesmoing, les monts, & les vales,  
 Les forests & les rocs, & les voix redoublées  
 De Menalque & Daphnis, i'en iure par ces eaux,  
 Et par les cornichons de mes ieunes bouueaux.  
 Mais ia l'ombre plus grand du sommet des montagnes  
 Deuille redoublé sur les brunes campagnes,  
 Garçons il s'en va tard, allon trouuer mes bœufs  
 Au fond de ce vallon: ie vous loge tous deux,  
 Point ne nous defaudra la chastaigne mollette,  
 Ny le fourmage gras, & puis ma Cassandrette  
 Dressera promptement nostre petit repas :  
 Le iour s'en va brunir, enfans, haston le pas.*

Ces Bergers se complaignoyent en ceste sorte sur les miseres de nostre temps, ie sçay qu'il y auoit encores quelques vers, mais ie ne vous puis reciter ce qui restoit, parce que ie ne sçay par quel malheur on auoit autresfois laissé vne fenestre entr'ouuerte, qui fraploit droit sur ce tableau, & le vent auoit donné à l'endroit où estoient ces vers, de façon qu'il ne me fut possible d'en retirer dauantage. L'autre tableau estoit vn paisage, où se monstroient vne troupe de pauures bergers, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, où paroissoit à demy corps par letrauers d'une espede nuee, vne Deesse tenant vn espy flambloyant en sa main: pour vous la faire cognoistre, ie vous diray les prieres de ces pauures bergers. Elles commencent ainsi.

## ODE A LA ROYNE,

POVR LA PAIX.

*Laisse le ciel, belle Astree  
 En France tant desiree,  
 Vien faire ici ton sejour,  
 A ton tour :*

*Assez les flammes ciuiles  
 Ont couru dedans nos villes  
 Sous le fer & la furgur :*

*Assez la palle famine,  
 Et la peste & la ruine  
 Ont esbranlé ton bon-heur.*

*Le rocher ne la tempeste  
 Toujours ne pend sur la teste  
 Du pilote pallissant,  
 Fremissant :*

*La nœe, espesse en fumee,  
 Toujours ne se fond armee  
 De feu, de souffre & d'esclair,  
 Quelquesfois apres l'orage  
 Elle fourbist le nuage,  
 Et le rend luisant & clair.*

*Monstre nous ta face belle  
 En ceste saison nouvelle,  
 En pitié regarde nous  
 D'un ail doux,*

*Fay vn cœur de tous nos Princes,  
 Et rassure nos prouinces,  
 Nous decourant ton beau sein,  
 Et ton bel ail que i'honore,  
 Et l'espy qui se redore  
 Toutes les nuits en ta main.*

*Que ton feu, gente Deesse,  
 Nous apporte d'allegresse!*

*Mon Dieu que d'heur pour iamais,*  
*Douce Paix,*  
*Porte ta face honorable,*  
*Ta face plus venerable*  
*Et plus gracieuse encor*  
*Que n'est l'estoile qui guide*  
*Le Soleil, quand par le vuide*  
*Il estend son cresppe d'or!*  
*Je voy desia nostre France,*  
*Qui souspire l'esperance*  
*De se reuoir en faueur*  
*Du bon-heur:*

*Je la voy dessus les traces*  
*Et des Vertus & des Graces,*  
*Si tu veux guider ses pas,*  
*Loing bannissant la querelle*  
*Qui s'estoit mise contre elle*  
*De flanc, de teste, & de bras.*  
*Que le ciel à ta venue;*  
*Espanche vne douce nue*  
*De parfums & de senteurs,*  
*Et d'odeurs,*  
*De miel, de manne sucee,*  
*Tant que la France enyuree*  
*Soit grosse d'vn beau printemps,*  
*D'vn printemps qui tousiours dure,*  
*Et qui surmonte l'iniure*  
*Et les eschanges du temps.*  
*Hâ, que ie t'estime heureuse*  
*Fille du Ciel gracieuse!*  
*Hâ que t'estime icy bas*  
*Tes saints pas,*  
*Ayant choisi pour hoesse,*  
*Vne tant sage Princesse,*  
*Qui te fait tant de faueur,*  
*Qu'à iamais elle t'asseur*  
*De t'ouuir pour ta demeure*  
*France, son ail, & son cœur*



*Sois donc, Seigneur, la defense  
Et le rampart de la France,  
Nourrissant nostre grand Roy,  
En ta loy :  
Et que sous ta main maistrresse  
Croisse sa tendre ieunesse,  
Luy seruant de guide encor  
Pour le dresser en la voye,  
Comme Apollon deuant Trøye  
S'auançoit deuant Hector.*

Le troisieme tableau estoit tout guerrier, d'un costé c'estoyent sieges & prises de villes, comme de Metz, de Calais, & de Theouille, c'estoyent camps assemblez, camps partis, escarmouches, faillies, embusches, entreprises, approches, batteries, camifades, sappes, mines, fentinelles, & escallades. De l'autre costé se voyoit le voyage d'une ieunesse françoise en Italie, sous la conduite de ce vaillant Cheualier, qui s'y porta heureusement.

#### A MONSEIGNEVR LE DVC DE GYSE,

ODE.

*Comme l'oiseau, qui modere  
Le foudre bruyant par l'air  
Deffous sa griffe, heritiere  
Du tonnerre, & de l'esclair,  
Se monstra braue & fidele,  
Quand sur le bat de son ale  
Il enleua iusqu'aux cieux  
Le chois mignon des Dieux.  
Ainsi les forces guerrieres  
De ce Prince, dont le nom  
Par les bouches estrangeres*

Fait bruire assez le renom,  
 Misés soudain en campagne  
 Ont fait sentir à l'Espagne  
 Que c'est d'offenser l'honneur  
 D'une Royale grandeur.  
 D'une secousse legere  
 Ce grand Hercule élançé  
 S'opposant à la colere  
 De l'Océan courroucé,  
 Empieté, raulté, atterre  
 Le vieil laurier d'Angleterre,  
 Et braue l'a replançé  
 Au sein de la Maïesté.  
 Bourraissant de telle audace  
 L'orgueil du superbe Anglois,  
 Qu'il l'a fait en peu d'espace  
 Proye du soldat François,  
 Qui ia s'efforce de rendre  
 Les honneurs deuz à la cendre  
 De nos peres soupirans  
 Le long silence des ans.  
 Le plongeant en frayeur telle  
 Qu'en tourmente le Nocher :  
 Ou le Cheureau qui broutelle  
 Dessus les flancs d'un rocher,  
 Decourant la dent meurdrière  
 Ou d'une Louue terriere,  
 Ou d'un Lyon foudroyant,  
 Qui va sa mort aboyant.  
 Si bien que l'ail de la France  
 Morne & bas sous le danger  
 De quelque fraïste esperance  
 Qui chatouilloit l'estranger,  
 A tost reueillé la gloire  
 De l'immortelle victoire,  
 Ceignant ses temples guerriers  
 Du chaste honneur des lauriers.  
 Par ce Prince, dont la dextre

*A fouillé dedans le sein  
De l'Itale; & fait parestre  
Au braue Napolitain,  
Comme estoient braues les forces  
Du François, sans les entorces  
De ces peuples destournez  
Et des astres mutinez.*

*Encor que l'eau doux-coulante  
Dedans les bornes du Tront,  
Porte à iamais rougissante  
La vergongne sur le front,  
D'auoir sur sa riue molle  
Receu la graue parolle  
D'vn Cesar, se declarant  
Sur l'ennemy conquerant.*

*D'vn Cesar, dont le courage  
En cent guerrieres façons  
A fait sentir son orage  
Et aux rochers & aux monts.  
Tu le sçais bien Tourterelle,  
Iule-noue, & toy Nucelle,  
Campoly, Terme, & cent forts  
Mis au ioug par ses efforts.*

*Guidant ses vaillantes troupes  
Par les sommets orageux,  
Et par les gelantes croupes  
Des monts entez dans les cieux,  
Par torrens espouventables,  
Et par destroits non passables:  
Sans plus au Prince Lorrain,  
Pour faire vn braue dessein.*

*Que les rigueurs eternelles  
Du froidureux Aquilon,  
Que les tempestes cruelles  
Contre vn François bataillon  
N'euentent iamais leur force,  
Plustost luy seruans d'amorce  
Pour l'animer au danger*

Que des armes l'estranger.  
 N'est-ce acte vaillant & braue  
 Digne d'un Prince François,  
 Rendre vne conqueſte esclau  
 Et aux armes & aux loix ?  
 L'outrepasser de puissance,  
 La repasser d'asseurance,  
 Affronter son ennemy,  
 Et mettre en paix son amy ?  
 Men soit tesmoing Pallienne,  
 Le Rommain & l'Ascolan,  
 Et la demeure ancienne  
 Des delices d'Adrian :  
 Tous voisins d'une famine,  
 D'un sac ou d'une ruine,  
 Sans le fidelle recours  
 Qu'ils auoyent en ton secours.  
 Hé combien d'Ombres errantes  
 Se plaindroyent dessus tes bords,  
 Combien de playes coulantes,  
 Hé, Tybre, combien de morts,  
 Combien de brassarts, de creſtes,  
 D'armets, comblez de leurs testes,  
 S'entrehurteroyent roulans,  
 Es-flots Hetrusques bouillans ?  
 Or ie remets en la dextre  
 Des fauoris d'Apollon  
 Ces traits, pour au ciel les mettre,  
 Encor que sur le sablon  
 Des replis Adriatiques,  
 J'aye veu croiser les piques  
 Et froncer les estendars,  
 Comme l'un de tes soudars.  
 Mais, las ! ma Muse est trop basse  
 Pour dresser le vol si haut,  
 Pour animer la cuirasse  
 D'un Prince allant à l'affaut,  
 Pour bien chanter les brauades,

*Les desseins, les embuscades,  
 Forts tenus, fleuves sondez,  
 Murs battus, & murs gardez.*  
*O le grand heur de noblesse  
 Naistre d'un pere vaillant,  
 Heriter de sa prouesse  
 Et de son bras assaillant !  
 Le cœur, la bouche & la grace  
 Du cheual, vient de la race :  
 Iamais l'Aigle genereux  
 Ne couue vn pigeon peureux.*  
*Puis la montaigne fatale,  
 La montaigne au blanc coupeau,  
 Qui de sa hanteur egale  
 Les flancs de vostre chasteau,  
 En armes ne fauorise  
 Que vostre race DE GUISE,  
 Race qui tire apres soy  
 Les honneurs de Godefroy.*  
*Or sus doncq', que lon cordonne  
 Cent Lauriers courbez en rond,  
 Sus France que lon couronne  
 Ce tant sage & vaillant front,  
 Ce front tané de poudriere  
 Halletant sus la frontiere  
 Pour toy, France, & pour ton los  
 Et pour l'heur de ton repos.*

Or le pendant de ceste terrasse n'estoit point tant sur le roc, qu'il fust demeuré sterile : car si iamais le bon père Bacchus respandit largement de sa feconde & liberale cuiffe ses douces liqueurs, ç'a esté en ce vallon, que ie vey si à propos, & en si belle faison, que la vigne commençoit à ébourrer le coton delicat de son bourgeon, allongeant entre ses fueilles tendrettes deux petites manottes, tortillees & recourbees comme deux petites cornes de Lymaçon. En quelques

lieux se voyoit le pampre verdissant qui commençoit à defueloper ses feuilles largettes decoupees, & un peu iaunissantes sur les bords, & emperlees de rosee comme de petit duuet, qui les rendoit argentees quand le soleil rayonnoit sur ce coustau. Je vous diray quelques petits vers sur la description du mois d'Auril, que ie trouuay tout fraichement grauez avec la pinte d'un poinçon sur les appuis de ceste terrasse, riche de cent chiffres, depises & entrelas, estant le recueur ordinaire de telles refueries & coleres passionnees de l'Amour. Ils commençoient ainsi.

AVRIL.

*Auril l'honneur & des bois,  
Et des mois :  
Auril, la douce esperance  
Des fruiçts qui sous le coton  
Du bouzon  
Nourrissent leur ieune enfance.  
Auril, l'honneur des prez verds,  
Jaunes, pers,  
Qui d'une humeur bigarree  
Emaillant de mille fleurs  
De couleurs,  
Leur parure diapree.  
Auril, l'honneur des soupirs  
Des Zephyrs,  
Qui sous le vent de leur alle  
Dressent encor es forests  
Des doux rets,  
Pour rauir Flore la belle.  
Auril, c'est ta douce main,  
Qui du sein*

De la nature defferre  
 Vne moisson de senteurs,  
 Et de fleurs,  
 Embasmant l'Air, & la Terre.  
 Auril, l'honneur verdissant,  
 Florissant  
 Sur les tresses blondelettes  
 De ma Dame, & de son sein,  
 Toujours plein  
 De mille & mille fleurettes.  
 Auril, la grace, & le ris  
 De Cypris,  
 Le flair & la douce haleine:  
 Auril, le parfum des Dieux,  
 Qui des cieux  
 Sentent l'odeur de la plaine.  
 C'est toy courtois & gentil,  
 Qui d'exil  
 Retires ces passageres,  
 Ces arpdelles qui vont,  
 Et qui sont  
 Du printemps les messageres.  
 L'aubespine & l'aiglantin,  
 Et le thym,  
 L'aïmet, le lis, & les roses  
 En ceste belle saison,  
 A foison,  
 Monstrent leurs robes écloses.  
 Le gentil rossignolet  
 Doucelet,  
 Decoupe deffous l'ombrage,  
 Mille fredons babillars,  
 Fretillars,  
 Au doux chant de son ramage.  
 C'est à ton heureux retour  
 Que l'amour  
 Souffle à doucettes haleines,  
 Vn feu croupi & couuert,

*Que l'hyuer*  
*Receloit dedans nos veines.*  
*Tu vois en ce temps nouveau*  
*L'effain béau*  
*De ces pillardes auettes*  
*Volleter de fleur en fleur,*  
*Pour l'odeur*  
*Qu'ils mustent en leurs cuiffettes.*  
*May vantera ses fraischeurs,*  
*Ses fruiçts meurs,*  
*Et sa feconde rosee,*  
*La manne & le sucre doux,*  
*Le miel roux,*  
*Dont sa grace est arrosée.*  
*Mais moy ie donne ma voix*  
*A ce mois,*  
*Qui prend le surnom de celle*  
*Qui de l'escumeuse mer*  
*Veit germer*  
*Sa naissance maternelle.*

Ceste description du mois d'Auril, inuita vn Berger  
 de la compagnie à chanter les louanges du mois de  
 May, aduertissant vn sien amy d'auoir souuenance de  
 ses amours, en si gaye & si belle saison, disant.

## MAY.

*Pendant que ce mois renouuelle*  
*D'vne course perpetuelle*  
*La vieillesse & le tour des ans:*  
*Pendant que la tendre ieunesse*  
*Du ciel remet en allairesse*  
*Les hommes, la terre, & le temps.*  
*Pendant que l'humeur printaniere*



*Ense la mammelle fruitière  
 De la terre, en ces plus beaux iours;  
 Et que sa face sursemee  
 De fleurs, & d'odeurs embasmee  
 Se paré de nouveaux attours.*  
*Pendant que les Arondelettes  
 De leurs gorges mignardelettes  
 Rappellent le plus beau de l'an,  
 Et que pour leurs petits façonnent  
 Vne suvette, qu'ils maçonnent  
 De leur petit bec artizan.*  
*En ce mois Venus la sucree,  
 Amour, & la troupe sacree  
 Des Graces, des Ris, & des Jeux,  
 Vont r'allumant dedans nos veines  
 L'ardeur des amoureux peines,  
 Qui glissent en nous par les yeux.*  
*Pendant que la vigne tendrette,  
 D'une entreprise plus secrette  
 Forme le raisin verdissant,  
 Et de ses petits bras embrasse  
 L'orme voisin, qu'elle entrelasse  
 De pampre mollement glissant:*  
*Et que les brebis camusettes  
 Tondent les herbes nouvelettes,  
 Et le cheurcau à petits bons  
 Eschauffe sa corne, & sautelle  
 Deuant sa mere, qui broutelle  
 Sur le roch les tendres iettons.*  
*Pendant que la voix argentine  
 Du Rossignol, dessus l'espine  
 Degoïse cent fredons mignars:  
 Et que l'Auette mesnagere  
 D'une aile tremblante & legere  
 Volle en ses pavillons bruyars.*  
*Pendant que la terre arrosée  
 D'une fraische & douce rosée  
 Commence à bouter & germer:*

Pendant que le vent des Zephyres  
 Flatte le voile des nauires  
 Frisant la plaine de la mer.  
 Ce pendant que les courterelles,  
 Les pigeons & les colombelles  
 Font l'amour en ce mois si beau,  
 Et que leurs bouchettes besonnes  
 A tours & reprises mignônes  
 Frayent pres le coulant d'une eau.  
 Et que la tresse blondissante  
 De Cerès, sous le vent glissante,  
 Se frize en menus crespillons,  
 Comme la vague redoublée  
 Pli sur pli s'avance escoulee  
 Au galop dessus les sablons.  
 Bref, pendant que la terre, & l'onde,  
 Et le flambeau de ce bas monde,  
 Se resjouissent à leur tour,  
 Pendant que les oiseaux se iouent  
 Dedans l'air, & les poissons noient  
 Sous l'eau pour les feux de l'Amour :  
 Qu'il te souviene, ma chere ame,  
 De ta moitié, ta sainte flame,  
 Et de son parler gracieux,  
 Des chastes feux & graces belles,  
 Et de ses vertus immortelles  
 Qui se logent dedans ses yeux.  
 Qu'il te souviene que les roses  
 Du matin iusqu'au soir écloses,  
 Perdent la couleur & l'odeur,  
 Et que le temps pilte & despouille  
 Du printemps la douce despouille,  
 Les feuilles, le fruit, & la fleur.  
 Souviene toy que la vieillesse  
 D'une courbe & lente foiblesse  
 Nous fera chanceler le pas,  
 Que le poil grison & la ride,  
 Les yeux cauez & la peau vuide

*Nous traineront tous au trespas.  
 Va donc & que ces charmeresses,  
 Ces Muses, ces saurs piperesses,  
 N'enchantent ton gentil esprit,  
 Boitche tes aureilles de cire,  
 Et sauf de peril te retire  
 A cet ail qui premier te prit.  
 Or que là Seine vienne estendre  
 Ses bras courbey pour te surprendre  
 Et te nourrir en son Paris  
 Malgré les faueurs de Garonne,  
 A ton retour qui te couronne  
 Comme l'vn de ses fauoris.  
 Or que tu laisses vne plainte,  
 Vn regret, à la troupe sainte,  
 Qui t'honore & te vante sien,  
 Et qui iusqu'aux riués barbares  
 Publira les louanges rares  
 De tes vertus, & le nom tien.  
 Va donc, & pren la iouissance  
 Des soupirs, qu'vne longue absence  
 A fait renaître dedans toy :  
 Va que Paris ne te retienne,  
 Ma chere ame, & qu'il te souuienne  
 Des Muses, d'Amour, & de moy.*

De ceste terrasse i'entre en vne grande falle tapiffée  
 d'vne tapifferie desia ancienne, mais des mieux tissues  
 qui se trouue à mon opinion. C'estoyent des mois-  
 sonneurs en chemise, qui scioyent du blé aux plus  
 grandes chaleurs du iour, & des faucheurs dedans des  
 prez, vn berger & vne bergere qui se faisoient  
 l'amour. Et pour mieux vous peindre l'effet de leur  
 trauail, ie vous diray quelques vers qui estoient tissus  
 sur les bords de ceste tapifferie. Ils commençoient  
 ainsi.

## L'ESTÉ.

Tout estoit en chaleur, & la flamme étheree  
 Fendoit le sein beant de la terre alteree,  
 Les fruits dessus la branche à l'enuy iaunissoient,  
 Et les espis barbus aux champs se herissoient  
 En bataillons crestez, qui de face gentille  
 Monstroyent leurs flancs dorez aux dents de la faucille.  
 L'un coupe, l'autre engerbe, & l'épian glonneur  
 Va tallonnant les pas du courbe moissonneur,  
 Pour amasser l'épy, qui de ses mains suantes  
 Se desrobe, en trompant les faucilles mordantes :  
 Les vns vont aux ruisseaux, de chaud presque taris,  
 Pour rafraichir leur gorge, & remplir leur baris.  
 L'un aguise sa faux, & les cornes pointües  
 De sa fourche nouailleuse, & aux breches moussues  
 Des rateaux edentez il replante des dents :  
 L'autre de franc ozier tortille des liens  
 Pour fagoter le poil, qu'il coupe & qu'il ratelle  
 Es prez tonduz de frais, vn autre l'amoncelle  
 En pointes le dressant de superbes meulons,  
 Le ioüet quelque fois des venteux tourbillons.  
 La cigalle chantoit, les coulantes riuieres  
 Inuitoient les bergers comme d'humbles prieres  
 Et de murmure doux, à se baigner dans l'eau :  
 Les pommes en tombant laissoient leur verd rameau,  
 Sans plus les vents mollets à petites secouffes  
 Bransloient leurs ailerons, & d'haleines plus douces  
 Tiedement soupiroyent des antres mouffelus,  
 Par le feuillage espais des hauts pins cheuelus.  
 L'air estoit si serain, & la flamme doree  
 Du Soleil radieux tellement temperee,  
 Qu'elle sembloit se plaie à voir es clairs ruisseaux  
 La pastourelle nue, & nuds les pastoureaux :  
 Bref chacun pour le chaud se mettoit en chemise,  
 Lors que Belloc sentant vne chaleur esprise

Jusques dedans ses os, tant pour l'ardeur du iour,  
 Que pour l'autre chaleur qui prouient de l'amour,  
 Decouure son beau corps, & dedans l'eau claignette  
 Se met pour appaiser ceste flamme segrette:  
 Il boit, pour essayer s'en buuant, cette ardeur  
 Se pourroit allenter qui luy seche le cuer.  
 Mais làs! ce rafraichir, ce bagner, & ce boire  
 Ne sçauroit de Catin effacer la memoire.  
 Il se l'auue la teste, il se l'auue les yeux;  
 Il se plonge dans l'eau, il inuoque les Dieux,  
 Pauuret, qui ne sçais pas que sous l'onde marine  
 Ce feu mesme aux Tritons allume la poitrine,  
 Et que le mal d'Amour est tellement diuers,  
 Qu'il ne se peut charmer par herbes, ny par vers.  
 Pour oublier son mal il pourchasse vne suite  
 De poisson plus petit, qui se sauue à la fuite  
 Avec le fil de l'eau, en ondoyans scadrons,  
 Puis le va poursuiuant à petits pas larrons:  
 Et l'ayant reserré se met en eschaugnette  
 En recourbant le dos, puis finement l'aguette,  
 Et leuant les caillous par dedans le grauois  
 Il auance la main, & se pert de ses dois.

Or ce pendant Catin, qui de flamme amoureuse  
 Brusle comme Bellot, n'estoit moins soucieuse  
 De le voir que luy mesme, & pour l'accompagner  
 Au coulant argentin se veut aller baigner.  
 Doncques ayant tiré de ses mains tendrelettes  
 Le pis deux fois enflé des brebis camusettes,  
 Chassé les moucherons, & fait prendre le lait  
 En caillotons petits, sur le ionc verdelet,  
 L'auue son teint brunet dans la belle & claire onde,  
 Destie ses cheueux, & sur sa tresse blonde  
 Met vn chapeau tiffu du plus tendre rameau  
 D'vn grand Pin verdoyant, seiour de son troupeau:  
 Despouille son surcot, sa chemise, & descouure  
 Ce que nature employe à faire vn beau chef d'œuvre,  
 Prend vne peau de Cerf, la met dessus ses reins,  
 L'attache d'vn cordon fait de ses propres mains.

*Que de lis, que d'aillets, que de roses nouvelles,  
 Quel beau marbre voûté en deux pommes jumelles,  
 Que de beautéz ensemble, hà Dieu ie connois or  
 Que nature en bas lieu cache bien son thresor!  
 Comme vn large sentier entre deux montagnettes,  
 Roulant par le vallon des forefts plus segrettes  
 De neige reueftu, que le traquant berger  
 N'a point foulee encor de son pié passager:  
 Tout ainfi deualloit vne sente iuoirine,  
 Sa trace finiffant sous l'enflure marbrine  
 D'vn beau ventre arrondi, marqué sur le milieu  
 D'vn petit ail mignard, miroir de quelque Dieu:  
 Je tairay le surplus, car seulement l'enuie  
 Qui me tient de le voir, me fait perdre la vie.*

*De lait avec fa crefme elle emplit vn vaisseau,  
 Pour rafraifchir Bellot qui brusloit dedans l'eau,  
 Elle court pour le voir, Bellot qui trop mieux l'aime,  
 Ouy qui l'aime trop mieux mille fois que soy mesme,  
 Que ses yeux, que son cueur, & qui s'en est fait serf  
 Voyant tant de beautéz sous vne peau de cerf,  
 Ce tortis verdoyant qui son chef enuironne,  
 Ce vaisseau plein de lait, & cette grace bonne  
 Dont elle presentoit, soudain se sent surpris,  
 Se fond & se distille, & de fureur épris  
 Luy prend son chapellet, le met dessus sa teste  
 L'ayant baifé trois fois, puis hors de l'eau l'arreste,  
 Reprend sa Souquenie, & luy monstre comment  
 On embouche la fleute, & de combien de vent:  
 Mais las ce n'estoit tant pour luy vouloir apprendre,  
 Que pour haifiser ses yeux, & sa bouchette tendre.  
 Car lors qu'ell' commençoit honteuse à l'emboucher,  
 Soudain luy rauiffoit, à fin qu'il peust toucher  
 Et de langue, & de doigts, & de leure sechee  
 La part que de la fiene elle auoit embouchee.*

*Des herbes & des fruits tantost s'entrettoyent,  
 Tantost s'entrepeignant, en gréue partiffoient  
 Leurs cheueux crespelus, puis d'vne aillade douce  
 Le visage abaiffé, de honte qui les pouffe,*

*Tous deux restent transis, n'osans presque mouuoir  
Hardiment le visage, & les yeux pour se voir:  
Mais en fin ce cruel leur entr'ouure les leures,  
Leur redonne la voix, Bellot pres de ses cheures  
Va doublant ses soupirs, & en telle façon  
Chante de ses amours vne gaye chanson.*

*O Pan Dieu des bergers, Pan s'il te souuient ores  
De la belle Pitys, & de Syringue encores,  
De qui l'Amour soupire en ces tendres rouseaux,  
Dont ensemble ciras tes premiers chalumeaux,  
Si iamais tu sentis sous cette peau bouquine  
Vne chaleur bruslante en ta sainte poitrine,  
Ou s'il te reste encor quelque trait d'amitié  
A l'endroit des bergers, de Bellot pren pitié,  
Et te monstrant benin à ses humbles prieres  
Estein ce feu bruslant, que les eaux des riuieres,  
Que le frais argentin des murmurans ruisseaux,  
Que les antrés moussus, que l'ombre des ormeaux,  
Ne scauroyent allenter, tant son ame est esprise  
De ne sçay quelle ardeur, qui si tost l'a surprise.  
Ie sçay que les taureaux pointis de cet aiguillon,  
Courent fumant, muglant, comme espoints du freslon:  
I'ay veu mesme les boucs à deux cornes pointues  
L'vn à l'autre luter pour leurs cheures barbues,  
Pour les poustres i'ay veu l'estalon forcener,  
Et pour vne brebis les beliers s'écorner:  
Mais ils ont quelque trefue, & la fureur les laisse,  
Et en moy cet ardeur iamais iamais ne cesse  
De saccager mon cœur, qui se brusle tousiours,  
Puis en riant on dit que c'est le mal d'Amours.*

*Catin, si tu sçauois au vray la peine dure,  
Et le mal que pour toy cruellement i'endure,  
Ton cœur est si tresplein d'amoureuse douceur,  
Que toy-mesme voudrois adoucir ta rigueur.  
Vse doncques vers moy, Catin, de quelque grace  
Et de quelque faueur, auant que ie trespasse.  
Car te voyant ie meurs, & mourir ie ne puis  
Librement affranchy de l'erreur où ie suis.*

Et toy Pan, des troupeaux seure garde fidelle,  
 Sois cause que m'amour ne me soit si cruelle:  
 Et pour domter vn peu la fureur de mon mal,  
 Fay que ie baise au moins ses leures de coral.  
 Je te garde vn trochet de cent noiffilles franches,  
 Et de raisins muscats attachez à leurs branches  
 Vne moisfîne belle, & vn petit oison,  
 Et de mon grand Robin la plus fine toison:  
 Puis ie sçay dans le creux d'vne fouche ebranchee  
 De petits estourneaux vne belle nichee,  
 Je prendray au gluau & pere & mere aussi,  
 C'est pour toy, grand Cheurier, si me prens à merci:  
 Mais si de ton Bellot tu ne fais quelque conte,  
 Adieu troupeau petit, à Dieu huraut qui donte  
 Les loups plus affamez, à Dieu mes chalumeaux,  
 A Dieu la panetiere, à Dieu les Pastoureux.

Catin haussant les yeux vne rougeur se monte  
 Sur son visage brun, surfemé d'vne honte,  
 Puis va disant ces mots : Berger à qui ie suis,  
 Et qui pour estre aimee autre ie ne poursuis,  
 Et poursuiure ne peux, onques iour de ma vie  
 Je n'eu tant de plaisir : car ie suis si rauie  
 Par les diuins accords de ton chant doucereux,  
 Et par les doux soupirs de tes vers langoureux,  
 Que toute hors de moy mon ame s'est perdue,  
 Et à toy mon Bellot esclau s'est rendue.  
 J'ay ouy chanter Daphnis, j'ay ouy les chalumeaux  
 De Perot, de Thenot, & d'autres pastoureux:  
 J'ay ouy le rossignol d'vne voix argentine  
 Degoiser doucement dessus la blanche espine,  
 En May tomber la pluye, & le ruisseau glissant:  
 J'ay ouy les aignelets qui bêlent en naissant,  
 J'ay ouy couler le lait, quand du pis il s'escoule  
 Par les doigts du cheurier doucement dedans l'oule:  
 J'ay ouy chanter Margot, j'ay ouy la douce voix  
 D'Annette & de Thoinon retentir dans ces bois:  
 J'ay senti par les champs la fleur de l'aubespine,  
 La framboise, la fraize, & la rose aiglantine,



*Le thym, le pouliot, j'ay savouré le miel  
 Et toutes les douceurs qui distillent du ciel:  
 J'ay ouy sur les ormeaux fredonner la Cigale,  
 Mais à ton chant, Bellot, tout cela ne s'esgale.  
 Cette eau m'en soit tesmoin : mais ie sçay bien aussi  
 Que Pan de ton troupeau & de toy a souci,  
 Et qu'il t'a enseigné luy mesme la pratique  
 D'animer le troupeau au son de la musique,  
 Et pourtant, mon Bellot, autant que le deuoir  
 Que tu dois à Catin, a sur toy de pouvoir,  
 Fay danser, ie te pry', tes cheures amoureuses  
 Au son de ton stageol sur ces riués herbeuses,  
 Ie te garde vn baiser. Bellot se sent saisir  
 Soudain à ceste voix d'vn extreme plaisir,  
 Estimant ce present trop digne recompense  
 D'vn si plaisant labeur : Il se leue, il s'agence,  
 Croisant iambe sur iambe à dos contre vn ormeau,  
 Et de sa panetiere il tire son pipeau.  
 Or' luy donnant le vent, aussi tost les arreste,  
 Leur fait bondir le saut, leur fait dresser la teste:  
 Or' d'vn chant doux & mol les sçait si bien donter  
 Qu'ils ont le nez en terre aussi tost pour brouter:  
 Or' renforçant le vent tout le troupeau se serre  
 Corne à corne lutant, puis se couche par terre,  
 Et changeant de fredon, au mouuoir de ses dois,  
 Comme ayant veu le loup, s'enfuit dedans le bois:  
 Puis sonnans le rapeau, ceste troupe fuitiue  
 Se vient rendre à ses piés, humble, douce & craintiue.  
 Il en fait ce qu'il veut, car il entend les tons  
 Et les accords diuers de ses douces chansons.*

*A tant cessa Bellot, car la trop longue attente  
 De ce baiser promis, fascheuse le tourmente.  
 Ils se baisent cent fois : puis l'ombre de la nuit  
 Jaloux de leur plaisir, de si pres les poursuit  
 Qu'il les chasse tous deux de ces douces allarmes,  
 Ne se disant adieu sans soupirs & sans larmes.*

Voyla les vers qui font en ceste tapifferie. Le vous promets que ces ousterons font si bien faits, & tout ce qui est contenu en ces vers si bien rapporté, que rien ne peut estre mieux. Je n'euz pas si tost leué l'œil que i'apperçoy vne troupe de Bergeres de bonne grace, qui venoient donner le bon iour à leur maistresse, pour luy faire compagnie à visiter vne chapelle, & là faire leurs prieres. Or ceste saincte & venerable Princesse tire desia sur l'aage, & me desplaist que la courbe & tremblante vieilleffe ait prise sur vne si noble & si vertueuse creature, issue de la grande race de Pan : d'elle font issus, comme d'une source feconde, & d'une franche pepiniere, de grands & vertueux Bergers, de sages & vertueuses Bergeres, comme ie vous conteray quelquesfois. Donques ces filles ayans fait le deuoir & le seruice à leur maistresse, sortent de la chambre, trauerfent ceste grande salle, vont sur le portail, & entrent dedans vne petite gallerie faite & bastie exprés pour aller en ceste chapelle. Je les suy par le chemin ordinaire, là ie vey la noble & memorable sepulture d'un grand Cheualier. Ceste sepulture est faite & cizelee de marbre blanc & noir, de iaspe, d'albastre & de porphyre, au bas le Prince est en son mort, a dessus viuant & priant avec ceste venerable Dame, sa bonne & fidelle compagne : mais Dieu par sa saincte grace nous l'a gardée iusques à present, & gardera, s'il luy plaist, comme le bonheur, & la faueur du pais, l'exemple & le patron de charité & de douceur, le sacraire de bonté, la grandeur & conseruation des siens, & l'vnique secours des pauvres. Ceste sepulture est en figure carree, au lieu de colonnes ce sont les Vertus approchantes à la moyenne proportion du colosse : elles soustiennent le vase & taillouer du chasteau dessus leurs testes, enrichies de fueilles

d'Acanthe & Branche-vefine, pour soustenir le plinthe de ce bastiment, si bien conduit, & si bien acheué, qu'il ne scauroit rougir pour les antiques. Dedans vne table de marbre y a vne Nymphe éluee à demy boffe, le visage palle & maigre, qui porte les cheueux espais & heriffez, flottans sur ses espaules, les yeux caues & meurdris de pleurs, les bras croifez, la face vers le Ciel, esplorez & dolente, foupirant la triste mort de ce bon & vertueux Prince, disant.

EPITAPHE.

*Ici mon beau Soleil en sa clarté plus belle  
De ses iours trop hastez lascia l'ombre en partant,  
Ici ma chere flamme à ce grand ciel montant  
Ses cendres me lascia par la mort trop cruelle.  
Ici morte l'astens allegeance immortelle  
Aux plus aigres malheurs que le temps va portant:  
Ici de mes trauaux vn doux repos m'attent,  
Ayant reioint au ciel ceste charge mortelle.  
Ici ie tomberay pour m'esteuer aux cieux  
Où mon Seigneur m'attend : ici lairray les yeux  
Pour voir là sus encor son illustre apparence.  
Ici iuste vouloir à demeurer m'induit,  
Car craindre ne faut point que la mort nous offense,  
Puis qu'en meilleure vie en mourant nous conduit.*

Pres de ceste magnifique sepulture gifoit vn autre cercueil, non autrement enrichy que de gazons verds, de hauts cyprés, de cent & cent epitaphes, plaintes, larmes, souspirs : & fans m'enquerir que c'estoit, ie cogneu assez apertement que c'estoit le fils aîné de ce vaillant Cheualier, duquel i'auois visté le tombeau. Et pour vous le faire mieux cognoître, ie vous diray

vn epitaphe qu'vn Berger en passant gr̃aua avec vn poinçon sur vne petite tablette d'airain. Il commence ainſi.

## TOMBEAV DE MONSEIGNEVR

FRANÇOIS DE LORRAINE,

Duc de Guiſe, &amp; Pair de France.

*Deſſous l'ombre muet de ce tombeau d'airain  
Giſt ce grand Cheualier, ce grand Prince Lorrain,  
François ce grand guerrier, grand & grand duc de Guiſe,  
L'appuy de noſtre Roy, le ſecours de l'Egliſe,  
La peur de l'eſtranger, de France le bonheur,  
Des armes le triomphe, & l'heur & le malheur:  
Bien-heureux en ſa mort, bien-heureux en ſa vie,  
Bien-heureux en ſes faiſts, ayant (maugré l'enuie)  
Le ſort, & le deſtin, & les cieux tant amis,  
Qu'il s'eſt veu triompher deſſus ſes ennemis,  
Ne luy reſtant ſinon viure vn peu d'auantage,  
Pour mourir le plus grand que Prince de noſtre âge.*

*Mais las! pauures chetifs, nous ſommes non par ſort,  
Mais quand il plaiſt à Dieu priſonniers de la mort:  
C'eſt luy ſeul qui retient, qui conduit, & qui guide  
Ce que deſſus la terre, & dedans l'air liquide,  
Et ce qu'au fond des eaux vit, ſouſpire, & ſe meut,  
Puis le tranche & l'allonge, & le rompt quand il veut:  
Et ne ſert d'auoir peur des peſtes de l'Autonne,  
Des fieures de l'Eſté, puis que ſa faulx moiſſonne  
En tout temps noſtre vie, & qu'on ne peut charmer  
Les tourbillons rouâns de l'eſcumeuſe Mer,  
Le foudre ny l'eſclair, les vens ny les orages,  
Rien ne ſert de ſçauoir augures, ou preſages,  
Voir trembler le poumon des boucs, ou des aigneaux,  
Ny le vol gauche ou droit des prophetes oiſeaux,  
Puis que nos iours, nos ans, noſtre mort, noſtre vie*

*Est de la main de Dieu ou conduite, ou rauie,  
Puis que les feux du Ciel, le sort, & le desfin,  
Menteurs ne peuvent estre auteurs de nostre fin.*

*Quelquesfois la cerchant elle se met en fuite,  
Quelquesfois la fuyant se mesle en nostre suite,  
Compagne de nos iours, & en toute saison  
Pend dessus nostre chef mesme en nostre maison.*

*Qui iamais eust pensé que ce tant heureux Prince,  
Rempart de nostre Roy & de nostre prouince,  
Fust mort comme il est mort ? luy qui tous les dangers  
Que le fer & le feu nourrissent familiers,  
Auoit passé soldat, fust à porter les armes  
A cheual ou à pied, fust à donner allarmes  
En faisant vne approche, ou courant au defaut  
D'un bataillon forcé, ou donnant vn assaut ?  
Cent corps m'en soyent tesmoins, entr'autres ceste lance  
Et ceste Angloise main, qui faulsa de puissance  
D'oultre en oultre le test de ce vaillant guerrier,  
Ce grand test façonné pour porter vn Laurier.*

*Or ce grand Prince est mort, ce François de Lorraine,  
Mais non pas mort ainsi qu'une semblance humaine,  
Qui vit, & meurt sans nom : car la vie & la mort,  
La gloire, la vertu, du plus vaillant & fort  
Que l'estoile de Mars fit naistre de nostre âge,  
Siecle en siecle suyuant porteront tesmoignage  
Qu'il a domté, franchi, fait fendre & fait armer,  
Les fleuves mis au ioug, & les monts & la mer :  
Qu'il a passé, soldat, en Esté les campagnes,  
Aux rigueurs de l'hyuer les bois & les montagnes,  
La Meuse, la Moselle, & le Tronte, & le Rhin,  
Loire, Seine, l'Ardenne, & l'Alpe, & l'Apennin  
Ont tremblé sous ses pas, lors qu'en troupe guerriere  
Morne & transi de froid, & tanné de poudriere,  
Mit bornes à la France, & renga sous sa main  
Le Messin, l'Espagnol, l'Anglois, & le Germain :  
Lors qu'il sceut dextrement, comme soldat pratique,  
Brandir & recresper le long-bois d'une pique,  
Braquer bien vn canon sur le flanc d'un rempart,*

*Conduire vne trenchee, & iuger quelle part  
 Se deuoit assaillir de boulet ou de balle,  
 S'elle estoit hors de mine, ou de sappe, ou d'escale:  
 Mesurer bien le cœur du soldat enfermé,  
 Ce qu'il peut en campagne armé ou desarmé:  
 Piquer bien vn cheual en foule ou en carriere,  
 Rompre bien de droit fil vne lance guerriere,  
 Faire marcher vn camp, Puaancer, le tarder,  
 Battre vn fort, vn rempart, l'assaillir, le garder,  
 Affronter l'ennemy, rompre le fer, & l'ire  
 Mesme d'un Empereur plus grand que son Empire:  
 Retirer le soldat qui deffiant la mort  
 Prodigue de sa vie escarmouchoit vn fort,  
 Animer la ieunesse aux plus chaudes allarmes,  
 Courageuse à bastir vn tombeau dans ses armes,  
 Et du moindre soldat combatant prendre soing.  
 Le Vay veu de mes yeux le coutelas au poing,  
 Corps de cuirasse en dos, le morion en teste,  
 Couuert de sa grand' targue, ainsi qu'une tempeste,  
 Rouant, pirouettant, épiant vn beau sac,  
 Qui court de prouë en poupe, & de mas en tillac,  
 De cordage en cordage, & de flamme ensouffree  
 Renuerse & met à fond la nauire engouffree.  
 Et comme vn Apollon dessous sa targue d'or  
 Ouurage de Vulcan, marchoit deuant Hector,  
 Portant ainsi qu'un Dieu sa belle espaulë armee  
 De la brune espaisseur d'une nue enfumee:  
 Ainsi marchoit armé ce vaillant belliqueur,  
 Courant de son pauois & de son bras vainqueur,  
 De courage, de cueur, de teste, & de poitrine,  
 De Charles nostre Roy la ieunesse orfeline:  
 Bref, leuant ou couchant le clair-voyant Soleil  
 Ne pouuoit aillarder au monde son pareil.  
 Et comme vn feu lané par l'esclat d'un tonnerre  
 Dans la blonde moisson, saccage & met par terre  
 L'escadron herissé des espis iaunissans:  
 Ou tout ainsi qu'on voit sur les flots pallissans  
 De l'escumeuse mer, entre la troupe aillee*

*Galloper Aquilon d'une marche doublée:  
 Ou comme le débord d'un grand fleuve écumeux  
 A cent montagnes d'eau, s'elance furieux  
 Dans la plaine voisine, & de fond en racine  
 Arrache, froisse & rompt, & renuerse & ruine,  
 Vignes, iardins & bois, estables & bestail,  
 Des hommes & des baufs le plus riche trauail,  
 Et compagnons des flots, escarte, pousse & traine  
 Arbres, herbes & fleurs çà & là par la plaine.  
 Ainsi ce Cheualier en qui iamais la peur  
 Ne fit glacer le sang, mais poussé de l'honneur  
 Rompoit les rancs murez, & de force forcee  
 Courant & foudroyant sur la troupe enfoncée  
 La contraignoit, vainqueur, peste-meste dedans  
 La face contre bas mordre la terre aux dents.*

*Aussi les cieux amis & la sage nature  
 Ensemble auoyent basty la noble architecture  
 De ce corps genereux, corps indomtable & tel,  
 Qu'en armes il estoit aux hommes immortel:  
 Mais Mars en fut ialoux, & surpris de colere  
 De se voir seconder en son art militaire  
 Luy ramollit le flanc, à fin que par traison  
 Quelque lasche meurdrier ou versast la poison  
 En sa noble poitrine, ou de main destoyale  
 Enfonçast de trois plombs ceste espaule fatale,  
 Si fatale vrayment qu'un barbare estrange  
 N'eust iamais entrepris de vouloir outrager:  
 Et me desplaißt honteux que l'accuse la France  
 Moy qui suis né François, d'auoir veu la naissance,  
 Et d'auoir alaitté sous vn air si clement  
 Vne si mauuaise ame. Ha! mourir meschamment  
 Puisse cil qui premier osa traistre entreprendre  
 Forger, fondre, tailler, broyer, & faire esprendre,  
 A fin de pratiquer en vn si noble lieu,  
 Le fer, le plomb, la pierre, & la poudre & le feu.  
 Il est mort toutesfois comblé de toute gloire,  
 Ne pouuant mieux au ciel engrauer sa memoire  
 Pour faire que son nom puisse à iamais fleurir,*

*En terre ne pouuant plus noblement mourir.*

*Mais puis que le malheur, le destin & l'enuie,  
 Jaloux ont triomphé des honneurs de sa vie,  
 Et que tout son trophée est remis au tombeau,  
 Sus, France, qu'on luy dresse vn triomphe nouveau  
 Maintenant qu'il est mort, & riche qu'on luy donne  
 De bronze ou de porphyre, vne grande colonne:  
 Où pendront attachez, enfoncez & forcez,  
 Cent & cent corcelets l'vn sur l'autre entassez,  
 Cent & cent morions tous comblez de leurs testes,  
 A moustache tremblant, portant plumes & crestes  
 Rouffoyantes de sang, cent brassars dont la main  
 Mi-morte cherche prise, & se manie en vain,  
 Cent villes, cent chasteaux, cent & cent fortes places,  
 Cent fleuves, cent destroits, & cent corps de cuirasses,  
 Cornettes & guidons, enseignes, estendars,  
 Cent lances, cent épieux, cent targes, cent soudars  
 Captifs & desarmez, cent villes renuersees,  
 Cent bataillons rompus, cent murailles forcees,  
 Itale mise aux piés, & le superbe Anglois  
 Repoussé dans sa mer, le Messin, l'Ardenois,  
 L'Alemand déconfit, cent batailles liurees,  
 Cent bœufs, dont l'vn soit blanc ayant cornes dorees,  
 Cent couronnes de chesne, & puis cent de laurier,  
 Pour orner le tombeau de ce vaillant guerrier :  
 A fin que d'âge en âge on remarque la gloire,  
 La bonté, la vertu, l'honneur & la victoire  
 De ce grand Cheualier, qui surmonta l'effort  
 Des Armes, du Tombeau, des Ans, & de la Mort.*

Je vous ay recité à mon opinion l'Epitaphe entier de ce grand Cheualier, & croy que vous n'ignorez plus son nom, ie l'ay retiré, d'autant qu'il me sembloit assez bien fait, pour le communiquer à mes amis. Les prieres finies en la chapelle, ceste venerable Dame apres auoir versé de ses belles & blanches mains du vin, du lait, des lys & des roses, dessus ces deux



tombeaux, remaine iustement à neuf heures sa troupe en sa chambre, laue ses mains, se met à table, ces Bergeres rentrent en la salle où elles ont de coustume faire leur ordinaire, & y paroissent sans plus au dîner & au souper. L'un & l'autre repas se trouuant dressé à neuf heures du matin, & cinq du soir, sans iamais y faire faute, de toutes sortes de viandes, de toutes sortes de fruits, selon la saison : & ce, de la liberalité de ceste bonne maistresse. Pendant le dîner ces filles n'eurent autres propos que d'un tableau qui pendoit dessus la cheminee: c'estoit vne Nymphé vestue à l'antique courant escheuelee, rouge en visage de colere, vn Chasseur apres qui la poursuiuoit : en fin elle se fauoit en vn lieu beau & frais, où ce chasteau estoit fort bien rapporté en perspectiue. Or pour interpreter ce que c'estoit, il y auoit en la compagnie de ces Bergeres vn bon vieillard, qui leur seruoit de maistre d'hostel, & disoit à ces filles que c'estoit la Chasteté, & que ce chasseur qui la poursuiuoit estoit le Desir : mais que pour se mettre en sauuegarde & en lieu de seureté, elle s'estoit rendue en ce chasteau de Ioinuille, & de fait il monstroit avec vne petite baguette les terraces, les galleries, les salles, les chambres, anti-chambres, les courts, les offices, le ieu de paume, l'Eglise, les vignes, les bois, les routes, les montagnes, les vallons, les riuieres, les prez, la ville basse: bref il disoit que la Chasteté auoit fait sa retraite en ceste noble maison. Et à la verité si iamais elle fut honoree & reuerce en lieu de nostre France, ie croy que ç'a esté en ce chasteau, où ceste venerable Dame l'a traittee vniquement, donnant exemple de fait & de parole à toutes les Dames vertueuses qui furent & qui seront iamais, se façonner à son mirouër, viure chastement & heureusement, & avec telle constance qu'elle, en

ses plusque cruelles & plusque miserables fortunes, sur la mort de ces grands Cheualiers ses enfans. Ce bon vieillard importuné de ces filles de poursuiure le discours de ce tableau, tire de sa gibbessiere (apres l'auoir retournee deux ou trois fois) vn vieux roulet, qu'il disoit auoir gardé long temps. Et à la verité il estoit tout craffeux & rongé par les plis, & l'escriture iaunaistre & enfumée de vieillesse : Il le donne à l'vne de ces filles, disant: Lisez ce papier, & vous verrez ce que dit ce Chasseur en la poursuite de ses amours : ie le garde long temps a, & fut vn ieune Berger qui le fit estant ceans lors que le peintre trauailloit sur ce tableau, l'on m'a dit qu'il estoit assez bien fait. Incontinent ceste Bergere ietta l'œil dessus, & auec vne douceur & modestie honneste commence à lire les poursuites de ce discours, qui commençoit ainsi.

## LA CHASTETÉ.

*Il estoit iour, & la chaleur ardante  
 Brusloit le sein de la terre beante,  
 Et les Bergers à l'ombre des ormeaux  
 Auoyent ensamble amassé leurs troupeaux:  
 Quand i'aduisay par l'espaisse fueillee  
 Vne Deesse errante & desolee,  
 Qui sanglotoit à s'ouspirs redoublez,  
 Dont de frayeur mes sens furent troublez.  
 D'vn long habit elle estoit reuestuë,  
 Blanc comme neige encore non batuë  
 Ny du Soleil, ny du pié passager:  
 Dedans ses yeux vn astre messager  
 D'vne douceur & bonté de nature  
 Apparoissoit, vne large ceinture  
 Serroit ses flancs : bref, sans voile & sans fard  
 Vne beauté sous vn chaste regard.*

Tout aussi tost que seule fust entree  
 Au plus profond de la forest sacree,  
 Elle s'égare & ne sçait quel quartier  
 Elle doit prendre, & se perd du sentier,  
 Plus n'apperçoit ny roches ny montagnes:  
 En vain se deult, & huche ses compaignes,  
 Puis çà puis là courante par les bois  
 Va redoublant sa languissante voix,  
 Voix, qui de l'air & d'Echo retenuë  
 Se perd au vent tout ainsi que la nuë.  
 Puis en courant, & voulant auancer  
 Son pié leger, trouue sans y penser  
 Le verd tapis d'vne plaisante pree,  
 D'vn bel esmail en cent lieux diapree,  
 Riche à la voir d'vne moisson de fleurs,  
 A la sentir d'vne moisson d'odeurs.  
 Là les Zephyrs de leurs souefues haleines  
 Vont embasmant la fraischeur de ces plaines,  
 Branlant par l'air leurs petits ailerons,  
 Par les ruisseaux & par les enuirons.  
 A costé droit d'vne pierre naïue  
 Sourd le crystal d'vne fontaine viue,  
 Qui d'vn murmure & d'vn ply serpentin  
 Va desgorgeant vn coulant argentin  
 Sur le grauois, qui balotte & sautelle  
 A petits bonds de la source immortelle:  
 Puis s'escartant, baigne de sa claire eau  
 L'herbe tendrette, honneur du temps nouueau,  
 Que ny bergers, ny cheures cheueluës  
 N'auoyent touché de leurs leures barbuës,  
 N'autre bestail: car l'honneur de ce lieu  
 Estoit vrayment la demeure d'vn Dieu.  
 Là s'entendoit le celeste ramage  
 Des oisillons, volans par le fueillage  
 Des lauriers verds, en arcades plantez,  
 Et des peupliers aux cheueux argentez.  
 Là le passant s'arreste pour y prendre  
 Ou le sommeil dessus l'herbette tendre,

Sous le pendant d'un petit mont bossu,  
 Ou pour puiser de ce ruisseau moussu  
 A dos courbé, d'une leure seichee,  
 Vne liqueur fraichement espanchee.

Là dessus l'herbe, encor' aux plas chauds iours,  
 D'un ombre frais y tremblotte tousiours  
 Le cresse noir, & n'est iamais subiette  
 Ceste retraitte à l'ardente sagette  
 Ny aux rayons du Dieu au crin doré,  
 Tant est ce lieu souesfument temperé.

Or ceste Nymphé errante & fugitiue,  
 Pleine de peur, & de frayeur craintiue,  
 Par les attraits de si plaisans appas,  
 De son erreur va desfournant les pas  
 La larme à l'œil, toute triste & lassée,  
 Et de travail se sentant oppressee  
 Pour le chemin, & pour l'ardant Soleil,  
 Ses yeux ternis donne en proye au sommeil.

Lors tout soudain un damoiseau champestre  
 Vient en ce lieu, portant en la main dextre  
 Un fort espieu, habillé de la peau  
 D'un fan de biche ou d'un ieune toreau,  
 Dessus le flanc la belle panetiere  
 A tout le poil, la trompe forestiere  
 Au ventre creux, le brodequin haulsé  
 A demi-gréue, & d'un cordon lassé.  
 Il estoit beau, ieune, dispos, honneste,  
 Et si ie croy qu'il venoit de la queste  
 Tout à propos pour sa soif appaiser,  
 Mais plusost, las ! pour son cœur attiser :  
 Car voulant boire en ceste onde sacree,  
 Vne autre soif a son ame alteree,  
 Et en beuuant il beut vne poison,  
 Qui doucement enyura sa raison.  
 Il considère & le front & la grace  
 De ses yeux clos, & de sa belle face,  
 Le teint mesté de roses & de lis,  
 Sa blanche main, & ses membres polis,

Le beau corail de ses leures iumelles,  
 Les doux souspirs escoulant par-entre-elles,  
 Et de son sein vn tremblement si doux  
 Qu'il fait trembler son cœur & ses genoux.  
 De ses cheueux vne tressure blonde  
 A flocons d'or çà & là vagabonde,  
 Et recrespée en cent petits anneaux,  
 Où pendilloient mille & mille amoureux  
 Portant le trait affuté sur la coche,  
 Pour trapercer vn cœur fust-il de roche.

Il sent de soy la raison estranger,  
 Et tout soudain il donne à saccager  
 Au feu d'Amour son ame prisonniere  
 Dedans les yeux de sa douce guerriere.  
 D'vn pas ou deux il se veut auancer  
 Pour l'approcher & pour la caresser,  
 Pour dérober vn baiser de sa bouche:  
 Mais d'vn costé vne crainte farouche  
 Pleine d'erreur, & d'autre part l'amour  
 Guerre luy font l'vn & l'autre à leur tour.

Amour le pousse, & la peur le retire,  
 L'vn le conforte, & l'autre le martyre:  
 Amour le bruste, & la tremblante peur  
 Gelle son sang, le rempart de son cœur.  
 Il tremble tout, il fremit, il chancelle,  
 Sur ses genoux vne glace nouvelle  
 Se vient assoir, puis son sang peu à peu  
 Reprend sa force, & rallume son feu:  
 Il peint son front de couleur rouge & blesme,  
 Puis souspirant va disant en soy mesme.

Ne suis-je pas chetif & malheureux,  
 Hors de mon sens, pensif & languoureux?  
 Le temps s'en va, & iamais ne retourne,  
 Son vol leger tant soit peu ne sejourne  
 En vn endroit, les heures aux piés mous,  
 Sans y penser se dérobent de nous.  
 Approche donc, chetif, & pren courage,  
 Haste le pas, & baise ce visage,

*Meste ta bouche à ce beau teint vermeil,  
Mais ie crain, las! de rompre son sommeil.*

*Bref il s'auance avec la hardiesse  
Qu'Amour luy donne, & vient à la Deesse  
Pour la baiser, & de tremblante main  
Serre des fleurs & les iette en son sein :  
Se vient assoir, & soupirant pres d'elle,  
Tout esperdu de sa bouche tant belle,  
Pour son martyre & sa flamme appaiser  
Veut dérober vn amoureux baiser.*

*Mais en sursaut la Nymphé se resueille,  
La Chasteté, qui iamais ne sommeille,  
En desillant la paupiere & les yeux  
Se met en fuite, & d'vn pié furieux  
Se leue ainsi que le Serpent qui erre  
En ondoyant, & s'alongnant sur terre  
A longs replis, de colere sublant  
Dresse le col, sa langue redoublant,  
Et herissant ses escailles luisantes,  
Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardantes,  
Estant tapy, le talon passager  
Marche dessus & le vient outrager.*

*De plus en plus la fureur l'espoinçonne:  
Et comme vn taon de sa pointe esguillonne,  
Et par les champs fait mouscher les toreaux,  
Il court ainsi par les sentiers nouveaux.*

*Pourquoy (dit-il) me fuyez-vous maistresse?  
Venez à moy pendant que la ieunesse,  
Le temps, le lieu, & la belle saison  
Verse dans moy l'amoureuse poison,  
Qui de mon cœur ne peut estre rauie  
Que par vos yeux, qui me donnent la vie.  
Montrez-moy donc vostre visage ami,  
Regardez-moy, ce n'est vostre ennemi  
Qui vous poursuit, ainsi les Colombelles  
Fuyent l'Autour de leurs tremblantes ailes,  
Comme ennemi, mais ie ne le suis pas.  
Ie ne suy point la trace de vos pas*

Pour vous forcer, la cause de vous suyure  
 Las! c'est Amour qui me veut faire viure  
 Dedans vos yeux. Mais las! vous tomberez,  
 Ne courez plus, vous vous offenserez,  
 Et piquerez vos tendrelettes plantes  
 Dedans le fort de ces ronces poignantes:  
 Ce lieu est aspre, & ce terre pierreux  
 Pour vous, ma Nymphé, & le chemin scabreux.  
 Je ne suis pas de la race felonne  
 D'une Tygresse, ou de quelque Lyonne,  
 Dans l'estomac ie ne porte vn rocher  
 Au lieu de cœur, vueillez donc m'approcher,  
 Scachez aumoins, & prenez cognoissance  
 De ma maison, du lieu de ma naissance.  
 Je ne suis point vn barbare estranger,  
 Ny de ces champs quelque pauvre Berger  
 Gardeur d'aigieux par ces campagnes vertes,  
 Ny citoyen des montagnes desertes:  
 Je ne suis point vn Faune de ces bois  
 Au pié bouquin, mal-propre, mal-courtois,  
 J'ay dans ceste eau regardé ma figure:  
 Mille troupeaux paissent dans ma pasture,  
 J'ay le doux miel, & en toute saison,  
 Pour vous traiter, du laitage à foison.

Le iour s'abaisse, & si la nuit brunette  
 Dedans ces bois vous rencontre seulette,  
 J'ay crainte las! que le Loup boscager,  
 Sentant vos pas, ne vous vienne outrager:  
 Retournez donc ceste lumiere belle  
 De vos beaux yeux, d'une viue estincelle,  
 Qui vont changeant mon ame en cent façons,  
 Tantost en feu, & tantost en glaçons,  
 Et si ne puis allenter ceste flame,  
 Ny reschauffer la glace de mon ame.

Si te suiuray-ie, & deussé-ie perir  
 Dedans ces bois, i'aime trop mieux mourir  
 Entre les dents d'une louue affamee,  
 Suyuant les pas de toy, ma bien-aimée,

Donnant ma vie aux dangers perilleux,  
 Que de me voir absent de tes beaux yeux.  
 Je te suyuray iusqu'à la mer gelee,  
 Par les deserts de l'arene bruslee  
 Pres du Soleil, aussi bien l'ay vouloir  
 Long temps y a de voir le peuple noir:  
 Je te suiuray, où la neige eternelle  
 Loge sans fin, par la trace cruelle  
 Des vieux Sangliers, des Tygres & des Ours,  
 Ou pour te voir, ou pour finir mes iours.  
 Bref, quelque part que le pié me conduise,  
 La volonté de ton amour esprise  
 Suyura tes pas, & s'Amour est vn Dieu  
 De mesme trait mourons en mesme lieu.  
 Mais en vain, las! par les haleines molles  
 Des vents sourdauts il seme ses parolles.

Je vous promets que ceste bergere recita ces vers de si bonne grace, que ses compagnes ne dinerent que bien peu: & parce que l'heure s'approchoit d'aller trouuer leur maistresse, se leuent de table, se retirent en la chambre faisant vne grande reuerence l'vne apres l'autre, puis soudain ie les vey toutes en vn troupeau se rallier en vn canton dérobbé dedans l'épaisseur de la muraille qui fert de croisee en cette chambre, qui est tapiffée d'une tapifferie faicte & tissue de la main de ces filles. D'un costé c'estoient troupeaux de brebis camufettes portans la laine à flocons houpelus, frizez, & pendans iusques en terre, si doucement ondoyans qu'on eust iugé auoir esté pignez & treffez de la main de quelque gentille bergere: les vnes paiffoient sous l'ombre des ormeaux dedans vne grande préee, esmaillée de bleu, de verd, de pers, de iaune, de violet, & de toutes autres couleurs: deux belliers coffoient & se hurtoient à perte de cornes pour l'Amour: le berger pres d'un ruisselet faisoit danser son troupeau au son



de son flageol. Pres de cette eau s'eleuoit vn rocher ridé, cauerneux, & calfeutré de mouffe espaiffe & delicate, comme s'il eust esté tapissé de quelque fin coton : là vous euffiez veu les cheures barbuës lecher le salpestre sur les flancs de la roche, les vnes grimper, & à les voir d'embas on eust iugé qu'elles y estoient pendues : les autres broutoient le tendre rejet qui ne commençoit qu'à pointeler hors de la terre nouvellement eschauffee : les vnes allongeaient les flancs & la teste se hauffoient sur les ergots de derriere, pour prendre & entortiller des leures & de la langue le sommet des petits arbriffeaux, les autres buoyent à petites reprises dedans les clairs ruisseaux, mirant leurs barbes au coulant de leurs ondes argentelettes. Sous les flancs de cette roche y auoit vne troupe de bergers tous se donnans plaisir d'vn doux & gracieux traual: les vns faisoient des paniers de viorne, les autres des corbeilles d'ozier, autres arrachoient l'escorce des ioncs pour en tirer la moëlle & en façonner des chapeaux, autres faisoient de petites tresses de paille de feigle batu & mouillé, pour faire des coffins, autres aiguisoient leurs serpettes pour tailler la vigne, autres relimoient les dents de leurs faucilles, autres en retailloyent de bois pour enter à leurs rasteaux edentez, autres laçoient des filets, des rets, des lacez pour prendre les oiseaux : autres creusoyent des gourdes & les grauoient de la pointe d'vn cousteau : autres recousoyent leurs guësres, & filoyent cordes pour faire du bobelin. Entre autres y auoit vn vieillard à iambes croisees appuyé du dos contre ce roc, qui tilloit du chambre de si gentille adresse, qu'on voyoit saillir les cheneuottes hors de ses doigts ridez & crochuz de vieillesse, tant ceste tapifferie rapportoit le naturel. Dedans l'autre pan c'estoit vn temps d'Autonne, où estoient des vendan-

geurs les mieux representez que ie voy onques : & pour vous peindre au vif leur plaifant exercice, & l'amour rustic de l'un de ces vendangeurs & d'une vendangeuse, ie vous en diray quelques vers qui sont tiffus contre le ventre d'une grande cuue dedans ceste tapifferie. Je les voulu bien retirer, parce qu'ils me semblerent assez gentiment faits : & à mon iugement si l'ouurier de ceste tapifferie a industrieusement fuiuy la nature, l'ouurier de ces vers ne l'a moins bien imitee. Ils se commencent ainfi.

## VENDANGEURS.

## L'Amour Rustique.

*C'estoit en la saison que la troupe rustique  
S'appreste pour couper de ceste plante vniue,  
De cè rameau sacré le raisin pourprissant.  
C'estoit en la saison que le fruit iaunissant,  
Laisse veufue sa branche, & le souillart Autonne  
Fait écumer les bords de la vineuse tonne :  
Vn chacun trauailloit, l'un apres le pressoir,  
L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,  
Et d'un fil empoissé avec un peu d'estoupes  
Calfeutrer les bondons : les vns lauioient les coupes  
Et rinsoyent les barils, autres sur leurs genoux  
Aguisoyent des faucets pour percer les vins doux,  
Et piquottans leurs flancs d'une adresse fort gaye  
En trois tours de foret faisoient saigner la playe,  
Puis à bouillons fumeux le faisoient doissiller  
Louche dedans la tasse, & tombant peillier.  
Les autres plus gaillars sur les grapes nouuelles  
A deux piez s'affondroyent iusques sous les aiscelles,  
Les vns serroyent le mara, les autres pressuroyent,  
Les vns pour vendanger sur la pierre émouloyent  
Le petit bec crochu de leurs mouffes serpettes,*

*Les vns trempoient l'osier, les autres leurs tinettes,  
 Leurs hottes, leur ebrain dedans les clairs ruisseaux:  
 Autres alloient raclant les costes des vaisseaux  
 De grauelle émaillée, & de mousse couuertes,  
 Les autres leur ferroyent les leures entrouuertes,  
 D'vn cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,  
 Puis à coups de maillet leur rebatoient les flancs:  
 Les vns buuoient aux bords de la fumante gueule  
 Des cuues au grand ventre, autres tournoyent la meale,  
 Faisant craquer le grain & pleurer le raisin,  
 Puis sous l'arbre auallé vn grand torrent de vin  
 Rouloit dedans la mer, & d'vne force estrange  
 Faisoyent geindre le bois, & pleuvoir la vendange:  
 Autres à dos panché entonnoyent à plein seau.  
 La bouillante liqueur de ce vin tout nouveau,  
 Autres alloient criant de leur puissance toute  
 Qu'au pié des seps tortus on fist la mere-goute:  
 Et chancelant de piés, de teste & de genoux,  
 S'enyuroyent seulement au fumet des vins doux.*

*Lors qu'vn ieune Berger deffous l'ombre des treilles  
 Se rendit amoureux des beautez nompareilles  
 De la gente Catin, bergere de haut pris,  
 Digne qu'vn cœur gentil en fust vrayment épris.  
 Car elle sçauoit bien de ses mains mesnageres  
 Traire le pis enflé de ses vaches laittieres,  
 Porter dans son giron le petit aignelet  
 Egaré du troupeau, seurer le veau de lait,  
 Faire le pain de cire, & couler le laitage  
 Pour faire sur le ionc cailloter le fromage,  
 Bien tresser le ruban, bien tourner le fuseau,  
 Faire brouter la cheure, & paistre le troupeau.*

*Or ce ieune Berger, dont la crespse iouuence  
 Et l'âge tendrelet à grand'peine commence  
 De sa main delicate à luy friser encor  
 Le menton reuestu d'vn petit crespse d'or,  
 N'auoit iamais senti les viues estincelles  
 Des premiers feux d'Amour, qui luy seichent les moelles.  
 Car en voyant Catin au troupeau vendangeur,*

Ce petit Dieu commence à vendanger son cœur,  
 Et si tost qu'il la veit d'une grace gentille  
 Vuider son paneret sur le marc qui distille,  
 Aussi tost ce cruel distila dans ses yeux  
 Je ne sçay quelle humeur qui le rend furieux.  
 Il brusle, il tremble, il court, & forcé d'une rage  
 Va baiser de Catin la bouche & le visage,  
 Mais las! en la baisant, il baisa le beau iour  
 Qu'onques depuis n'a veu pour le mal de l'Amour.  
 Il s'en retourne aux champs, iette là la musette,  
 La fleute, le flageol, & sur l'herbe tendrette  
 Commence à dédaigner ses esbats enfantins,  
 Comme les ioncs mollets dont il faisoit coffins  
 Et petites prisons à mettre des cigales,  
 Cages pour les oiseaux, les cannes inegales  
 Qu'à force il pertuisoit en petits chalumeaux.  
 Iette la panetiere, & les tendres sureaux  
 Dont il tiroit la moëlle, & dessus leurs iointures  
 Pertuisoit en fix parts les rondes ouuertes:  
 Plus n'a souci de rien, Catin est son souci,  
 Catin seule a pouuoir d'un regard adouci  
 De redonner le vent à sa pauvre musete,  
 De luy remettre en main la fleute & la houlette,  
 Bref il brusle d'Amour, & ne sçait amoureux  
 La cause de ce mal qui le rend langoureux,  
 Et langoureux se plaist: O chose trop estrange,  
 Aimer de nostre bien vn si fascheux eschange!  
 Il se plaint, il se deult, ses soupirs va doublant  
 Et de voix douce & lente alloit ainsi parlant.

Hâ Pan, Dieu de ces bois, quelle estrange auanture,  
 Quel charme si soudain a changé ma nature?  
 N'est-ce pas de Catin le trop ardent baiser,  
 Qui m'allume ce feu que ne puis appaiser?  
 C'est luy vrayment, c'est luy, c'est sa leure iumelle,  
 Plus fresche à la presser que la rose nouvelle,  
 Plus douce que la fleur des petits aubespins,  
 Que la fleurante odeur des boutons aiglantins,  
 Plus souefue à la toucher que n'est la fine laine

*De mes petits aigneaux, plus que la mariolaine  
 Son haleine me plaist, plus que la gauffre à miel,  
 Ouvrage industrieux des fillestes du ciel.  
 Hâ saououreux baiser, baiser qui m'esuertue  
 Me renforçant les nerfs, mais plusost qui me tue  
 Laisant vn aiguillon autrauers de mon cœur,  
 Et sur ma langue morte vne piquante aigreur.  
 J'ay baisé des cheureaux qui ne faisoyent que naistre,  
 Le petit veau de lait dont Collin me fit maistre  
 L'autre iour dans ces prez, mais ce baiser vrayment  
 Surpasse la douceur de tous ensemblement.  
 Le pouls m'en bat encor, mon sang, mon cœur, mon ame  
 Brusle, seiche, & languist à l'ardeur de sa flame,  
 Et ne sçay quel malheur, quel desastre, ou mechef  
 Fait que ie la souhaitte à baiser de rechef.  
 At-elle point succé quelques herbes meschantes  
 Auant que me donner ses leures rougissantes?  
 Non, car i'en fusse mort. Ainsi la larme à l'œil  
 Ce berger amoureux va soupirant son dueil.  
 Lors vn vieillard suruiet vestu d'une pelisse  
 Faite de peau de loutre, vn beau cofin d'eclisse  
 Tout comblé de raisins luy pendoit dans la main,  
 Des sabots en ses piez, vne agraffe à son sein,  
 Vn chapeau fait de ionc, les manches reboursees  
 Iusques dessus le coude, & les guesres trouseees  
 Haut & bas d'un genet, vn ceinturon tout blanc  
 D'un poil aspre & rebours herissoit sur son flanc,  
 Vne boucle d'airain le serroit sous la hanche,  
 Où pendoit le stageol, la panetiere, & l'anche,  
 L'anche de son pipeau, la fleute & le bourdon,  
 Trouseez à petits nauds ensemble d'un cordon.  
 Il s'assied pres de luy dessus l'herbette molle,  
 Car bien le connoissoit, & de douce parole  
 Luy disoit : Mon enfant, j'ay chanté quelque fois,  
 Et ioué de la fleute à l'ombre de ces bois,  
 Et si mon chant plaisoit aux Nymphettes sacrees,  
 A Palés, & à Pan, j'ay dans ces vertes prees  
 Au son de mon stageol fait sauter maint cheureau,*

*Mainte cheure, maine bouc, & gardé maine troupeau.*

*Ce disant il tira de sa grand' panetiere  
Vne fleute à neuf trous fort belle & bien entiere,  
La canne en estoit grosse, & les bouts de laton :  
Puis se leuant en pié pour luy donner le ton,  
(Après auoir soufflé, si dedans, quelque chose  
Empeschoit point le vent) tout gaillard se dispose  
A luy donner l'esprit, qui premier fut si fort  
Si bruyant & tonnant, & d'yn si graue accord  
(Tant sa force à souffler industrieux assemble)  
Qu'on eust dit à l'ouïr, cent fleutes estre ensemble:  
Puis abaissant le vent il modere la voix,  
Et au ieune berger enseigne par les dois  
Et luy montre comment en l'art de bergerie  
On embouche la fleute, & de quelle industrie,  
De quel vent, de quel ton, & de quels chalumeaux  
Vsent les grands bergers pour guider leurs troupeaux.*

*Des-lors, dist ce vieillard en recourbant les reins,  
Que ie laissé les champs, i'ay de mes propres mains  
Planté vn beau verger de si bonne auanture  
Que le ciel tout benin, & la douce nature  
Ont tant fauorisé, qu'on ne voit rien de beau  
Qu'aisément on ne trouue en ce complant nouveau.  
Là les lis argentéz, les roses vermeillettes,  
Les boutons entr'ouuerts de diuerses fleurettes  
Y sont sur le printemps peintes de cent couleurs,  
Embasmant l'air serain de leurs souefues odeurs:  
Aux chaleurs de l'Esté à foison y iaunissent  
Les poires de fin or, les pommes y rougissent,  
La guigne, la cerise, & le pauot aussi,  
Propre pour assopir tout ennuyeux souci.  
Puis la chaleur passée, on y voit sur l'Autonne  
L'aïllet & le saffran, aux arbres y foisonne  
La grenade, & la figue, aux vignes les raisins  
Et la pomme escaillee en pomme sur les pins.*

*Là sous les grenadiers i'apperçoy d'auanture  
Hier sur le mi-iour vn enfant que nature  
A faisé pour vn chef d'aure, il auoit en ses mains*

Des pommes de grenade, & mille petits grains  
 De murte verdoyant, il auoit des flammeches,  
 Vn arc d'iuoire blanc, d'or fin estoient ses fleches,  
 Et portoit sur les yeux ie ne sçay quel bandeau,  
 Des ailes sur le dos, sa delicate peau  
 Estoit comme la neige encore non touchee,  
 Ou le lait caillotté sur la verte ionchee.  
 Il cueilloit de mon fruit encores le plus meur,  
 Volland de branche en branche, & moy tremblant de peur  
 Qu'en volland ne rompiſt quelque feuillage tendre,  
 Comme trop fretillart, ie cours pour le surprendre,  
 Mais soudain il eschappe, & sous les grenadiers,  
 Tantoſt sur les panots, tantoſt sous les roſiers,  
 Il s'escoule, & se glisse, ainsi que sous la gerbe  
 Le perdriau tapi se desrobe dans l'herbe.  
 J'ay couru mille fois apres des ieunes veaux  
 Qui ne faisoient que naistre, & apres des cheureaux,  
 Mais ce garçon vrayment est bien toute autre chose.  
 Doncques me trouuant las, sur l'herbe me repose,  
 Comme vieil & recreu, regardant curieux  
 Qu'il ne se dérobaſt finement de mes yeux :  
 Sur vn murte il se branche, & de son aile peinte  
 Rebattoit les rameaux, mais moy surpris de crainſte  
 Qu'il n'en froiſſaſt quelqu'vn, ie me courrouce à luy,  
 Luy demandant pourquoy dans le verger d'autruy  
 Venoit ſi priuément : luy ſans parole dire  
 Entrouurit doucement vn delicat ſourire,  
 Me iettant sur les yeux de ſa petite main  
 Du murte & de ces grains qu'il portoit dans ſon ſein.  
 Deuant cette douceur auſſi toſt ie demeure  
 Morne, triſte & penſif, & promptement ie meure,  
 Si ce ris delicat ne m'attendrit le cuer,  
 Me faiſant oublier la colere & la peur.  
 Pere, dit cet enfant, cette tendre ieuneſſe  
 Que mon viſage porte, a trop plus de vieilleſſe  
 Et plus grand nombre d'ans que le pere des Dieux,  
 Que les flots de la mer, que la terre, & les cieux.  
 C'eſt moy qui rend du ciel les eſtoiles plus fieres,

*Et da forçant desin les ailes plus legeres,  
Et n'eus onc tel pouuoir sur tes petits troupeaux  
Que l'ay dessus les feux des celestes flambeaux :  
Tout ce qu'en l'vniuers la Nature mesnage,  
C'est pour moy seulement qu'ell' bastist son ouurage,  
Par moy coullent les eaux, & les plus belles fleurs  
Du parfum de mon chef empruntent leurs odeurs.  
Mais dy moy, ie te pry, as tu point souuenance  
D'aaot eu quelquefois de mon arc cognoissance?  
Et qu'en gardant tes beufs ie te rendis heureux,  
Alors qu'esperdument tu deuins amoureux  
Des plus rares beautez d'une gentille amie,  
Au pié de cet ormeau enstant ta chalemie?  
La saison estoit lors de te porter faueur,  
Maintenant ie la dois à ce ieune pasteur,  
A Tenot, mon souci, tu cognois bien son pere,  
Ianot ce bon fleurteur, & Ianotte sa mere :  
Ie l'ay fait amoureux de Catin son souci,  
Et la gente Catin de luy esprise aussi.  
Va le dire à son pere, à fin qu'il les assemble,  
Et d'un estroit lien ces deux cœurs ioigne ensemble.  
Car tel est mon uoloir, & tel celuy des dieux,  
Cause que si souuent ie volle en ces bas lieux,  
Puis si tost qu'ay versé la poison alteree  
Bouillante en ces deux cueurs, d'une aile bigarree  
Pour lauer mon beau corps ie volle dans ces eaux :  
Et pere, c'est pourquoy la source & les ruisseaux  
N'en sont iamais troublez, ains d'une course nette  
Vont espanchant tousiours leur onde argentelette.  
L'herbe n'y est foulée, & les arbres fruisiers  
En leur belle verdure y sont tousiours entiers,  
Puis le ciel tout benin de bon œil les regarde :  
Car moy qui suis son fils les ay pris en ma garde.  
En tout temps la lauande & la rose y fleurist,  
Les lis & les ailleis, iamais rien n'y flestrist,  
Tout estant arrosé de la belle & claire onde  
Où ie laue mon corps, corps le plus beau du monde.  
Ainsi parlant s'enuolle, & se perd de mes yeux :*



*Ton pere le sçait la, il en est fort ioyeux,  
 Et dit qu'il te donna faisant le mariage  
 Vne paire de beufs propres au labourage,  
 Quatre rûches à miel, vingt piez d'arbres fruitiers,  
 Vn cuir de bonne vache à carreller soutiers,  
 Douze fromages gras, & toutes les annees  
 Vn veau prest à seurer, deux cheures affinees  
 Dessus tout le troupeau, aux premiers iours de l'an  
 Vn gasteau fait au beurre, & ianny de saffran.  
 Le berger luy rend grace, & bien fort le supplie  
 D'en aduertir aussi le pere de s'amie.  
 Le vieillard luy promet, mais le vol ombrageux  
 Des ailes de la nuit les separa tous deux.*

Voila ce que i'ay retiré de la tapifferie où estoient rapportees au vray naturel ces belles & gentiles vendanges. De l'autre part c'estoyent bergeres en simple cotillon écheuelees, vn chapeau de fleurs en leur chef, qui dançoient en rond sous vn grand orme, avec des bergers, tous si bien contrefaits qu'on eust iugé qu'ils fautaient tous à la cadence d'vn de la troupe qui sembloit chanter ceste chanson.

*Faites-vous la sourde, Macee ?  
 Voyez Combaut qui vient à vous,  
 Pour rauoir ce que vostre ail doux  
 Luy a tiré de la pensee.  
 Vous l'auuez, & luy ne l'a plus,  
 Voyez sa couleur iaune & fade,  
 Et tout le reste si malade,  
 Qu'il en est demeuré perclus.  
 M'amour, si vous voulez qu'il viue,  
 Rendez luy tost, car vous l'auuez :  
 Regardez ses yeux tous cauez,  
 Qui de viure n'ont plus d'ennie.  
 Ou le gardez, si vostre amour  
 Souhaitte, cruelle, qu'il meure :*

*Car en plus gentille demeure  
 Ne scauroit faire son sejour.  
 Il vous aime plus que l'Anette  
 Au mois d'Auril n'aime les fleurs,  
 Plus que le berger aux chaleurs  
 L'ombre mollet de la coudrette.  
 Il est brun, mais la terre brunie  
 Toujours porte les beaux épis,  
 Et parmi les ombreses nuits  
 Il n'est clarté que de la Lute.  
 Il n'est ny trop laid ny trop beau,  
 Hier ie regarday sa face  
 Dedans la fontaine qui passe  
 Contre le pié de cet ormeau.  
 Il est riche assez pour vous deux,  
 Et si n'a bien qu'il ne vous donne,  
 Ayez-le seulement, mignonne,  
 Mon Dieu il sera trop heureux!  
 Il a ia trois cochons de lait,  
 Qui sont sous le ventre à leur mere,  
 Et trois brebis avec le pere  
 Qui nourrissent vn aiglelet.  
 Toujours il a dans sa logette  
 Du fromage gras à foison,  
 Et du lait en toute saison  
 Avec la chasteigne mollette.  
 Il sçait le train du pasturage,  
 Et sçait la terre ensemençer,  
 Et si sçait aussi bien dancier  
 Que iouuenceau de ce village.  
 Il vous aime plus que son cœur,  
 Que tenez en prison cruelle :  
 Ne luy soyez donc plus rebelle,  
 Et le prenez pour seruaiteur.*

De l'autre costé se represente en plate peinture le superbe appareil d'un mariage, les dances, les festins,

les magnificences, mafques, mommeries, entreprifes, courfes, bafimens, falles, chiffres, deuifes, comedies, tentes, iardinages, fueillees, frifcades : & pour vous faire entendre le fuget, ie vous defciray feulement vne broderie qui fe voit fur la robe de l'efpoufee. C'eft vn Apollon ieune, beau, avec fa grande perruque iaune comme fil d'or flottant fur fes efpaules, ceinte d'vne couronne de laurier, vn furpelis delié & replié, deuallant iufques à mi-iambe, la lyre en la main, autour de luy les Graces & mille petits Amours, inuitant les Nymfes de la Seine. & de la Meufe à chanter ce mariage : & commence ainfi.

### EPITHALAME

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LORRAINE,

& de Madame Claude fille du tref-chreffien

Roy Henry II.

*Nymfes qui vos trefses blondes  
Mignotez deffus les bors  
Des claires & belles ondes  
De la Seine aux plis retors,  
Si quelque flamme amoureuse  
Vous echaufe sous les eaux,  
Chantez les chastes flambeaux  
De cette Nuit bien-heureufe.*

*Nymfes, qui deffus la pree  
Ballez aux rais de la nuit  
D'vne danfe mefuree  
Au doux murmure qui fuit  
De Meufe les longues traces,  
Venez bien-heurer ce iour  
Et ce foir, en qui l'Amour*

*Fait laire toutes ses graces.  
Accouple tes colombelles,  
Gente Venus, à ton char,  
Dont les deux rouës iumelles,  
Le limon, & le branquar  
Sont d'or, les cloux, & les boucles  
D'un bel yuoire Indien,  
Et de roses le lien  
Qui tient la bride & les couples.*

*Branle ton aile emaillee  
D'escailles d'un fin azur,  
Amour, & pren ta volee  
Auec Ieunesse ta sœur,  
Puis à gaillardes secouffes  
Allume d'un petit vent  
Le feu qui se va couuant  
Dedans le fond de tes trouffes.*

*Et toy, qui la fleur premiere  
De la vierge à l'œil honteux,  
Rais du sein de la mere,  
Pour la mettre entre les feux  
D'une ieunesse inhumaine,  
Hymen, chante moy des vers,  
Ayant les cheueux couuers  
D'une franche mariolaine.*

*Serre ta robe ondoyante  
D'un long repli blanchissant,  
Et d'une agraphe mordante  
Ton brodequin iaunissant :  
Vien, que plus ne te retienne  
Le sommet Parnasien,  
Ny le rocher Thesprien,  
Ny la grotte Aonienné.*

*Et toy Ciel, que l'on respande  
Par l'air un fleuve d'odeurs,  
Vne moisson de lauande,  
De lis, de roses, de fleurs,  
Tant que la terre enyuree*

*Du Nectar de ces presens  
 Toujours grosse d'un prinsems,  
 Face vne saison doree.  
 Car la belle & douce flamme  
 De Vesper, qui brille aux cieus,  
 Ce beau soir deux cœurs enflamme  
 Du mesme feu, que les Dieux  
 Allument dans leur poitrine,  
 Et du mesme, qui coula  
 Des yeux d'Adon, & brasta  
 Le tendre cœur de Cyprine.  
 Nymphes des eaux citoyennes,  
 Nymfettes aux beaux talons,  
 Aux gorges musiciennes,  
 Dansez dessus vos sablons,  
 Pour honorer la iournee  
 Que ce beau Prince Lorrain  
 Echauffera dans son sein  
 Vne beauté si bien nee.*

### CHANT DES NYMPHES

DE LA MEVSE.

*Quand le Soleil se reueille  
 Dorant le Ciel d'un beau iour,  
 Ou quand au soir il sommeille  
 Vers son humide seiour,  
 Oeilladant la terre basse  
 Des rayons de son flambeau,  
 Il ne voit rien de si beau,  
 Que mon Prince ne surpasse.*

HYMEN HYMEN HYMENEÉ,  
 HYMEN HYMEN HYMENEÉ.

*C'est luy, qui ma course humide  
 Pousse en la corne du Rhin,*

*C'est luy qui lâche & qui bride  
 Mon cours au flot argentin :  
 Par luy de gloire l'abonde,  
 C'est luy qui braue me fait,  
 Par luy mon peuple muet  
 Court librement deffous l'onde.*

HYMEN.

*C'est luy, qui dès son enfance  
 Chargea sa petite main  
 Du pesant faix de la lance  
 Aupres du fleuve Germain,  
 Trouuant le sort tant prospere,  
 Que sous la chaude fureur  
 De Mars, receut en faueur  
 Vn Iupiter pour son pere.*

HYMEN.

*Vn Iupiter, que la France  
 Doit cherir comme ses yeux,  
 Luy, sa race, & la puissance  
 De son bras victorieux :  
 Tant ceste bonté royale,  
 Bonne, s'estend deffus nous,  
 Que la terre en ses deux bouts  
 N'en voit d'autre qui l'égale.*

HYMEN.

*Comme la pointe orgueilleuse  
 Des rochers hautement grands,  
 De la riue poissonneuse  
 Surpasse les petits flancs :  
 Ou comme la cheuleure  
 D'vn cyprés, ou d'vn sapin,  
 Surpasse du bois voisin  
 La courbe & basse rameure.*

HYMEN.

*Ainsi la braue hauteffe  
 Du Prince qui m'est si doux,*

*La beauté, la gentillesse,  
S'eleuent par dessus tous :  
Du Prince que tant i'honore,  
Que i'aime, & duquel encor  
Le menton d'vn crespé d'or  
A peine à peine se dore.*

HYMEN.

### CHANT DES NYMFES

DE LA SEINE.

*Comme la corne argentine  
De la Lune en son croissant,  
Belle & disposée chemine  
Sous le voile brunissant  
Parmy la gemmeuse presse  
Des autres feux qu'elle suit :  
Ainsi la grace reluit  
Des beautés de ma Princeesse.*

HYMEN.

*Ce ne sont que fleurs écloses  
Sur son ieune & tendre sein,  
Ses leures ne sont que roses,  
Qu'yuoire sa blanche main,  
Ses dents petites perlettes,  
Ses yeux deux astres iumeaux  
Où mille & mille amoureux  
Trempe de miel leurs sagettes.*

HYMEN.

*C'est vne douceur benine  
Son ris, & sa bouche aussi,  
C'est vne voûte ebenine  
Le croissant de son sourci :*

Elle retient de son pere  
 Le port & la maieſté,  
 Les vertus & la bonté  
 Et les graces de ſa mere.

HYMEN.

Et comme la branche tendre,  
 Qui prend racine du bas  
 Du laurier, ſe veut eſtendre  
 Et croiſtre ſes petits bras,  
 Et rien que le ciel n'aspire,  
 Monſtrant ſon ſein verdoyant,  
 Et ſon beau corps ondoyant  
 Aux doux ſoupirs de Zephyre.

HYMEN.

Ou comme la grace belle  
 D'un bouton à demi-clos  
 Monſtre ſa robe nouvelle,  
 Et ſon pourpre au fond enclos,  
 Ne luy reſtant que l'attente  
 Des rayons d'un beau Soleil,  
 Pour eſpandre le vermeil  
 De ſa beauté rongiſſante.

HYMEN.

Tout ainſi vient en croiſſance  
 Ceſte vierge, qui de ſoy  
 La porte aſſez d'aſſurance  
 Qu'elle eſt fille d'un grand Roy,  
 Sans plus reſte vne roſee,  
 Ou quelque douce chaleur,  
 Pour faire épanir la fleur  
 De ſa ienneſſe eſpouſee.

HYMEN



## LES NYMFES

DE LA MEVSE.

*Je voy le Soleil qui lance  
 Desja ses rais dans les eaux,  
 Je voy la nuit qui s'auance  
 D'allumer ses clairs flambeaux,  
 Je la voy qu'elle s'appreste  
 De faire luire le feu  
 De Vesper, qui peu à peu  
 Ia nous découare sa teste.*

HYMEN.

## LES NYMFES

DE LA SEINE.

*Je voy desja la nuit sombre  
 Qui sur la terre se pand,  
 Je voy l'épais de son ombre  
 Qui ia par l'air se répand :  
 Vien donc, l'heure est opportune,  
 O nuit, & si tu reçois  
 Les doux accens de ma voix  
 Monstre nous ta face brune.*

HYMEN.

*Or sus, la nuit est ia close,  
 L'auantcourriere est au ciel,  
 Sur ceste bouche declose  
 Il vous faut cueillir le miel,  
 Il vous faut doucement ioindre  
 A ce tetin nouvelet,*

*Comme yn bouton verdelet  
Qui ne fait ores que poindre.*

HYMEN.

*Comme la branche tortisse  
De la vigne aux verds rameaux,  
Se pend, se colle, & se plisse  
Aux bras des ieunes ormeaux :  
Ou comme alors que fleuronne  
La Terre aux rais d'yn beau iour,  
Les pigeons se font l'amour  
De leur bouchette mignonne.*

HYMEN.

*Ainsi l'Estoile qui guide  
Les petits Amours dorez,  
Avec Hymen qui preside  
A ces festins honorez,  
Vous appelle & vous conuiz  
Tous deux au col vous saisir,  
Pour sauouuer le plaisir  
Le plus doux de nostre vie.*

HYMEN.

*Sus donc auant, que lon sorte,  
Pages, oster la clairté :  
Nymfes, qu'on serre la porte,  
Or sus c'est assez chanté.  
Prenez la ceinture belle  
Que vous portez sur le flanc,  
Et serrez l'Ivoire blanc  
De ceste Espouse nouvelle.*

HYMEN.

*Vostre ceinture où les Graces  
Sont empraintes à l'entour,  
Et les plaisantes fallaces  
Du cruel enfant Amour,  
Vostre ceinture, où sont mises*

*Les amorces & les traits,  
Et les amoureux attraitz  
De cent & cent mignardises.*

HYMEN.

*La boucle est d'or, estofee  
De fleches, & d'un carquois,  
Et l'entour est d'un trofee  
Lacé de deux arcs Turquois :  
Les bouts sont faits d'une pointe,  
Qui porte un nouveau croissant,  
D'un lierre verdissant  
Autour de ses flancs estreinte.*

HYMEN.

*A tant les Nymphes sacrees,  
Les Nymphettes aux yeux verds,  
De leurs bouchettes sucreees  
Au lietz chanterent ces vers,  
Prenant la boucle fatale  
De leur belle & blanche main,  
La bouclerent sous le sein  
De ceste Nymfe Royale.*

HYMEN.

*Couple d'amans amiable,  
Que puissiez-vous sans ennuis  
D'une amitié perdarable  
Passer les iours & les nuits,  
Sans que iamais ny l'Enuie,  
Ny le Soin, ny le Courroux  
Roüille ses yeux dessus vous,  
Pour tourmenter vostre vie.*

HYMEN.

*Dieux, faites que de leur race  
Puisse naître un enfant beau,  
Au front qui porte la grace  
Du pere des le berceau,*

*Et qui de beauté ressemble,  
A la mere, & de pouvoir  
A ce Roy qui s'est fait voir  
Egal à vous tous ensemble.*

## HYMEN.

Voilà à peu pres vne partie de la tapifferie de ceste chambre que ie vous ay bien voulu descrire, d'autant qu'elle est rare & fort exquise. Ceste chambre est pleine de petits oiseaux, non pas peints ou contrefaits, mais viuans, & branlans l'aile. On voit les vns becqueter vne touffe de guis verdoyant, semé de petits grains, comme de petites perlettes, les autres des chardons heriffez, les autres voleter par dedans les barreaux de la voliere qui regarde sur la terrasse, les autres emporter soigneusement de leur petit bec crochu, les cheueux perdus & tombez du chef de ces bergeres, pour bastir & façonner leurs nids, où ils ponnent & couuent leurs œufs, & nourrissent leurs petits. Et croy que c'est là qu'Amour couue ses Amoureux changez & transformez en ces petits oisillons, compagnons du labeur de ces bergeres, & fideles secretaires de leurs plus secretes penſees. Entre autres ie vey vn Serin tellement appriuoisé, qu'il venoit dérober les petites miettes de pain broyees & froiffées entre les doigts mignards de l'vne de ces filles, pour porter la bechee à ses petits, pepians & ourans le bec marqueté, & frangé d'vne trace iauniffante sur les bords, comme d'vn petit ourlet de satin iaune, ou d'vn petit passément peint de safran: les autres font leur retraite ordinaire dedans le sein de ceste compagnie, aussi priuément comme dedans leurs aires, puis tremouffant leurs ailes bigarrees autour de leurs gorges se pendillent sur le poil qui se heriffe sur leur col, becquetant le bout de leurs aiguilles diligentes, comme si c'estoit vn petit

ver. Entre autres ie vey vne Calandre qui semble estre à gages pour mettre en train ces petits oiseaux à chanter leur ramage, les contrefaisant l'un apres l'autre, comme si elle estoit la mere à tous. Or en ceste chambre, mais plustost printemps perpetuel, la pareffe engourdie, ny l'oyfueté n'y habitent iamais : Car ces bergeres y trauaillent sans cesse, l'une apres le labour industrieux de quelque gentil ourrage de broderie, l'autre apres vn lassis de fil retors, ou de fil de soye de couleur, à grosses mailles, & mailles menues, & croy pour seruir de rets & de pantiere à surprendre & empestre les yeux, ou le cœur de quelque langoureux berger : l'autre à filer la destinee de son amant desesperé, tournant de ses doigts mignars le fuseau, vuidant & deuidant son fil de bonne grace. Entre autres y en auoit vne qui faisoit vn bouquet de marjolaine, de roses, de giroflee, de serpolet, & de pouliot, & me fouuient que l'ayant donné à vn certain berger, il la remercia en ceste façon parlant de ce bouquet.

*Ie l'ay tousiours bien dit, qu'Amour baissant les ailes  
S'estoit mis à couuert sous quelque belle fleur  
De ce bouquet mignon, pour échauffer le cœur  
De quelque langoureux de ses flammes cruelles.  
Car en voulant tirer de ses roses nouvelles  
Pour rafraichir mes sens, quelque gentille odeur,  
I'ay tiré malheureux vne si viue ardeur,  
Que ie la sens couler iusques dans mes mouelles.  
Cent fois pour éprouuer ce miracle nouveau,  
L'ay mis au vent, à l'air, & plongé dedans l'eau,  
Pour esteindre le feu qui le faisoit esprendre :  
Mais l'eau, le vent, & l'air, se mestant par les fleurs,  
Eschangez en soupirs, peines, pensers, & pleurs,  
Ont mis peines, pensers, fleurs & soupirs en cendre.*

Je vous assure que celle-là monstroit bien à son visage, à son parler, & à ses façons gentilles, qu'elle estoit de quelque grand lieu, & quant à ses beautez, Ha Muses filles de Iupiter, qui fauorisez les saintes emprises de ceux qui par leur pinceau immortel portent tesmoignage à la posterité des beautez, autrement perissables & enseuelies sous silence perpetuel, faites moy, Muses, ceste grace, que ie les puisse grossièrement ébaucher, à fin qu'apres ces premiers traits, quelque meilleur peintre que moy vienne à leur donner la dernière main, & les rehauffer des couleurs qui luy sont deües : seulement ie diray que les tresses de ces cheveux à couleur de chastaigne, retrouffez & cordonnez autour de son visage, ce sont les retraittes où Amour dresse les embusches & les surprises contre les cueurs de ceux qui s'amusent à les contempler : & le vray magasin où il se fournit de liens & de cordage, pour equiper son nauire, à fin de les ietter en haute mer. Il me souuiet qu'un berger de bonne grace, & de bonne race, en deuint chastement & tellement amoureux, qu'il en perdoit tout sentiment, dormant ou veillant, absent ou present, il ne songeoit qu'en elle, brief tous ses pensers ne tendoyent qu'à ce but : ie vous diray quelques sonnets qu'il me donna sur ce sujet, parlant à ses pensers.

*Hâ pensers trop pensez, donnez quelque repos,  
 Quelque trefue à mon ame, & d'esperances vaines  
 Fauorisez au moins mes emprises hautaines,  
 Et me faites changer quelquefois de propos!  
 Vous sucez à longs traits la mouelle de mes os,  
 Vous me sechez les nerfs, le poulmon & les veines,  
 Vous m'alterez le sang, & d'un monde de peines  
 Fertile renaissant, vous me chargez le dos.*

*Si ie suis à cheual vous vous iettez en croupe,  
 Si ie vogue sur mer vous estes sur la poupe,  
 Si ie vay par les champs vous talonnez mes pas.  
 Hâ pensers trop pensez, si vous n'auuez ennue  
 De me laisser gouster les douceurs de la vie,  
 Auancez ie vous pry l'heure de mon trespas.*

*Cent fois le iour ie rebaise la main  
 Follattement qui dedans l'eau glissante  
 Toucha de pres ta cuisse blanchissante,  
 Ton pied mignard, ta gréue & ton beau sein :  
 Cent & cent fois ie pri Dieu, mais en vain,  
 Et les saints feux de la nuit brunissante,  
 Me faire voir ta tresse blondissante,  
 Tes yeux, ta bouche, & ton visage plein.  
 Si j'ay cet heur de les reuoir encore  
 Je chanteray les beautez que j'adore,  
 Et les honneurs d'un si braue suget :  
 Mais les voyant ma veüe est éblouye,  
 Je pers le sens, la raison & l'ouye  
 Par les rayons d'un si gentil obiet.*

*Or ie me suis affranchy de prison,  
 Où me tenoit cruellement en serre  
 L'enfant Amour, ie vay libre sur terre  
 Sauué des flots, & repris ma raison :  
 J'ay de mes yeux estrangé la poison  
 Glissant au cœur qui le tue & l'enferre,  
 J'ay trouué paix, & repoussé la guerre,  
 Et sous la cendre étouffé le tison :  
 Reste vne humeur bouillante dans mes veines,  
 Qui fait renaiître en moy nouvelles peines,  
 Opiniastre, & reuerdir mes maux,  
 Ainsi qu'on void vne souche esbranchée  
 A fleur de terre, & ia presque sechée  
 Armer ses flancs de reiettons nouveaux.*

Je ne voy rien qui ne me refigure  
 Ce front, cet œil, ce cheveu iaunissant,  
 Et ce tetin en bouton finissant,  
 Bouton de rose encor en sa verdure.  
 Son beau sourci est la iuste vouture  
 D'vn arc Turquois, & le rayon issant  
 Du point du iour est son œil languissant,  
 Son sein, le sein qui surpasse nature.  
 Quand j'oy le bruit des argentins ruisseaux  
 Je pense ouïr mille discours nouveaux,  
 Qu'Amour compose en sa bouche de basme.  
 Si c'est vn vent, il me fait souuenir  
 De la douceur d'vn amoureux soupir,  
 En soupirant qui me vient piller l'ame.

Hà deplaisans plaisirs, hà trop aigres douceurs,  
 Aigres douceurs vrayment qui les cueurs empoisonnent,  
 Trop deplaisans plaisirs rigoureux qui ne donnent  
 Pour tout contentement, qu'vn monde de malheurs !  
 La cause c'est Amour, qui sous feintes faueurs  
 Ouure les libertez, qui serfs nous emprisonnent,  
 Nous deliure entre amis, qui traistres nous rançonnent,  
 Pour nous faire sentir ses cruelles rigueurs.  
 Tout ainsi que l'on voit les Pardes affamees,  
 A la suau douceur des odeurs parfumees  
 Qui sortent de leur peau, attirer apres soy  
 Les animaux deceuz, pour en faire leur proye :  
 Tout ainsi ce cruel affamé me desuoye  
 Par ne sçay quels appas, pour se paistre de moy.

Pour tout iamais ie quitte l'esperance  
 Qui me païssoit d'vn amoureux desir,  
 Pour tout iamais ie quitte le plaisir  
 Que j'esperois auoir pour recompense.



Plus ne me plaist vne vaine apparance,  
 Plus ie ne puis vne amitié choisir,  
 Que celle-la, seule qui peut saisir  
 Les dieux au ciel, tant elle a de puissance.  
 F'aime trop mieux souffrir cent crautez,  
 Et de ses yeux voir les rares beautez,  
 Que de iouir de quelque autre rebelle.  
 Car plus me plaist de mourir malheureux  
 Sous sa rigueur, que viure bienheureux  
 Sous la douceur d'une autre moins cruelle.

### Vœu à l'Amour.

Les fruits versez du giron de l'Autonne,  
 Pour l'entretien de l'homme en ces bas lieux,  
 Sont consacrez deuotement aux Dieux  
 Pour leur partage auant qu'on les moissonne :  
 Le laboureur leur pend vne couronne  
 D'épics crestez : l'autre, deuotieux,  
 De raisins noirs vn long tortis pampleux,  
 Tresse à l'entour des flancs d'une colonne.  
 Et moy, Amour, v'appendray les fruits meurs,  
 De mon printemps les plus belles chaleurs,  
 Aux piés sacrez de ton image sainte.  
 Pren-les, Amour, ne refuse mon vœu,  
 Ils sont à toy, ils viennent de ton creû,  
 Sans plus ils sont arrosez de ma plainte.

Tu demandes, BAIF, qui est ce Souuenir,  
 Ce tant doux Souuenir qui cause mon martyre,  
 Pour lequel, amoureux, nuit & iour ie soupire,  
 Et qui sans souuenir me fait fol deuenir.  
 BAIF, ie te supply te vouloir contenir  
 De plus le demander, d'autant que ie desire  
 Ton repos & le mien, contente toy d'en rire,  
 Sage de mon malheur pour le temps aduenir.

*Car si le cognoissois, j'ay bien ceste assurance  
 Que ce mien souuenir seroit la souuenance,  
 Possible à ton grand mal, de ta vieille langueur.  
 Donques contente toy, & plus ne m'importune,  
 A fin que la douleur entre nous deux commune,  
 Ne te face recheoir en ton premier malheur.*

*Hà bien heureux dormeur, dont la paupiere close  
 A deux boucles d'airain fait vn somme eternel  
 Sur le mont de Latmie, attendant que du ciel  
 La Deesse à l'œil brun doucement se dispose,  
 Segrette pour tirer dessus ta leure close,  
 Veufue de sentiment, vn baiser perennel,  
 Sans estre mal traité sous le bras criminel  
 D'Amour, qui nuit & iour mille maus me propose.  
 En dormant tu reçois l'air doux de ses soupirs,  
 En dormant tu reçois mille & mille plaisirs  
 Sans trauailler en vain tes passions esteindre.  
 Je vy, ie sens, ie fers, ie me plains & ie voy,  
 Mais las ie ne voy rien qui cause espoir en moy  
 De viure, de sentir, ny seruant de me plaindre.*

L'autre commençoit ainsi.

*Qui n'a veu quelquefois à la chaleur ardante  
 Les mouchettes à miel laisser leurs paillons,  
 Et bruyantes par l'air à pointes d'aiguillons  
 Se choquer, se mesler d'une fureur piquante :  
 L'Arondelle au trauers de famine beante,  
 Et d'ailes & de bec rompre leurs bataillons,  
 Puis les donner en proye aux legers tourbillons,  
 Apres cette gorgee en la troupe ondoyante :  
 Vienne voir mes pensers, mes soupirs & mon cueur,  
 Mes yeux & ma raison tombez en cet erreur,  
 Peste-meste exerçans vne guerre cruelle :*

*Quand Amour affamé pour se paistre y furuiens,  
Frappant à coups de trait, tant que vainqueur denient,  
Ainsi qu'à coups de bec la legere Arondelle.*

De son front, qui n'a veu sous vn air doux & serain la belle face de Diane, errante par les carrieres du ciel, qu'il le regarde seulement, qu'il regarde vne table d'iuoire, ou d'albâtre bien poly, où les Graces à l'enuy ont mis & graué leurs chiffres & deuises, pour marque memorable qu'elle doit vne fois paroistre l'vne des mieux nees & plus accomplies creatures, qui se voyent en ce monde vniuersel : ses yeux resembloient deux astres ou deux flambeaux du ciel, les rayons desquels vont éblouyffant tout homme qui s'en approche : le berger discourant auecques moy me fit cet honneur que de me descouuir ses passions, & parlant des yeux de sa maitresse disoit ainsi. Hà trop beaux & trop clair-voyans yeux, seure demeure & vray seiour de ce petit affronteur Amour, la forge & l'affinoir où il forge, trampe & assere ses sagettes: yeux qui donnez le vent & l'air aux ailes amoureuses de mes pensées, les leuant de terre pour les tirer à la contemplation des choses celestes, & admirer ses vertus, & si la peur ou l'affection ne moderoit quelque peu l'ardeur qui me confomme, ou ne glaçoit mon sang alteré & épars dedans mes veines, ie mourrois de mort soudaine, toutefois douce & desirée, pour l'enuie que i'ay de mettre fin à mes peines languoureuses. Et quoy, ourrant ses yeux largement fendus, & grossiffans à fleur de teste, il me semble qu'elle promette quelque beau iour? Comme le Soleil apres vn noir & fascheux orage vient à rompre de ses rayons la brune espaisseur de la nuë : ainsi, vn seul trait de ses yeux languiffans rend serain & esclaircit la cruelle tempeste, que sa façon rude & farouche fait naistre & soudre

dedans mon cœur. Il me recita de mesme haleine vn Sonnet qu'il auoit fait sur ces beaux yeux, & commençoit.

*Yeux, non pas yeux, mais celestes flambeaux,  
Seurs gardiens & guides de mon ame,  
Qui déguisez la plus heureuse trame  
De mes beaux iours en cent tourmens nouveaux.  
Yeux que ie voy, soit que les astres beaux  
Dorent le ciel, soit que la sainte flame  
Du beau Soleil sa perruque renflame,  
Soit qu'il se plonge au soir au fond des eaux.  
Donques, beaux Yeux, si vous auez enuie  
De suruenir au secours de ma vie,  
Lettez sur moy quelque trait d'amitié :  
Ou me trouuez dedans vous quelque place  
Pour me guider au sentier de sa grace,  
Ou me niez du tout vostre pitié.*

Ses iouës estoient entre-mellees d'vn teint blanc & vermeil, semblables à vn feston de roses trempé dedans du lait, où les gracieux sous-fis, les douceurs, les faueurs, & les Graces auoyent creusé deux petites fossettes, arrondies & esgallement mises. Or ayant ce bon heur que de la voir, i'euz redoublement d'adventure : car ce Berger qui en estoit passionné, ne me cela rien de son affection, me montrant quelques Sonnets de sa façon, & les chanta sur le Luth fort gentiment. Le premier commençoit ainsi.

*Amour estant lassé de trainer par les cieux  
Son arc, son feu, ses traits, & son aile courriere,  
Son carquois, son bandeau, promptement delibere  
De donner à son dos quelque repos heureux.  
Il vouëte en deux sourcils son arc dessus vos yeux,  
Il rend à vostre cœur sa flamme prisonniere,  
Au rayon de vos yeux sa sagette meurtriere,  
Ses ailes il les pend à vos crespez cheveux.*

*Il cache son carquois sous l'enfleure iumelle  
De ce marbre abouty d'une fraize nouvelle,  
De son voile courant vostre visage beau :  
Ainsi s'est desarmé, & en vous ont pour place  
L'arc, les feux & les traits, l'aile, trouffe & bandeau,  
Le sourci, le cœur, l'ail, le poil, le sein, la fact.*

*Vn desir trop ardent d'un vol libre & hautain  
Iusques dedans le ciel me porte sur ses ailes,  
Mais approchant trop pres des flammes immortelles  
Il brusle son plumage & trebûche soudain.  
Son vol pourtant ne cesse, ains trouue vn nouveau train,  
Et ratache à son dos plumes toutes nouvelles :  
Il reuole, il retombe, ainsi sont eternelles  
Les peines que ie sens & que ie souffre en vain.  
Car volant mon desir, ma peine ne s'enuolle,  
Et tombant il ne tombe, ains plus ferme se colle  
Et s'attache à mes nerfs : & d'autant que ce feu  
Qui brusle son plumage, est plus celeste encore  
Que celui d'ici bas, coup à coup me deuore,  
Et me bruslant tousiours ie languis peu à peu.*

Ce pauvre Berger estoit tellement passionné, qu'à peine me pouuoit reciter ces beaux vers, s'estimant heureux de m'auoir rencontré pour descharger son cœur, & moy pareillement d'entendre les discours d'un si gentil esprit: il disoit à tous propos, O terrace, prez, monts, iardins & bois, fidelles secretaires & seurs tesmoins de mes flammes, combien de fois auez-vous receu mes souspirs trenchans dedans vostre branchage espais, appellant la Mort, ou l'Amour, à mon secours? Hâ condition fascheuse, & trop estrange aduventure! le demeurer me martyre, & le fuir me passionne: l'esperance me guide, & le desespoir destrouffe mes entreprises: la presence me desespere, & l'absence me fait

esperer : ma petiteffe m'eleue, & fa hauteffe amoindrif  
mon affection : le malheur qui plus me presse est celuy  
duquel ie desire plus l'accroissement, ce qui plus me  
plaist est ce qui plus me cause de desplaisir :

*Et bref r'est vne chose estrange  
Qu'il semble qu'un contraire eschange  
De plaisir ou de passion,  
Nous punisse par le contraire  
Du bon-heur qui nous vient attraire  
A suyure nostre affection.*

*Il semble que nostre poursuite  
Ne soit seulement qu'une fuite  
Du bien que plus nous poursuyvons :  
Ce qu'aimons plus, plus nous travaille  
Pour nous remettre à la tenaille  
De cela que plus nous suyons.*

*Comme celuy qui se propose  
De n'auoir iamais autre chose  
Dedans la bouche que l'honneur,  
Rien qu'entreprises glorieuses,  
Plus souuent s'escolent venteuses,  
S'honorant de son deshonneur.*

Mais, las ! trop importun souuenir, pourquoy me  
tires-tu hors du sentier pour me faire fouruoyer,  
& confesser ce que plus ie veux taire ? & descourir ce  
que plus ay volenté de celer ? permets aumoins que  
ie soupire où le desir me poind, ou me laisse mourir :  
car afeure toy.

*Qu'approchant ses beautez ie ne voy qu'une peur,  
Qui soudain vient saisir mon ame languissante :  
D'autre costé ie sens vne frayeur glissante  
D'un facheux desespoir qui me tient en erreur.  
L'Espérance à son tour m'enyure de douceur,  
Et me faisant aimer le mal qui me tourmente,  
A son dos est la Mort qui le trait me presente :  
Mais voulant mettre fin par elle à mon malheur,*

*La Peur me rend vaillant, du Desespoir l'espere,  
 Et le seul Esperer fait que ie desespere:  
 La Mort me donne vie, & suis en cet effort  
 Vaincu, desesperé, esperant, & sans vie:  
 A telles passions ont mon ame afferuie  
 La Peur, le Desespoir, l'Esperance & la Mort.*

Puis soupirant disoit: Mon amy, puis que i'ay commencé à vous discourir des beautez de ma maistresse, ie vous diray

*Qu'Amour voulant forger, dorer, tremper, & ceindre  
 Les sagettes de feu, quand il est enuieux  
 De donner vn beau coup d'vn trait qui vole mieux,  
 Et qui dessus vn cœur puisse mieux mordre & poindre:  
 Il tire de son cœur le fer pour le contraindre,  
 Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheveux,  
 Pour le bien affiner le trempe dans ses yeux,  
 Et prend pour l'amorcer de ses graces la moindre.  
 Il estime ce trait plus cruel que les fiens,  
 Ores qu'ils soyent forgez des marteaux Lemniens.  
 A mon dam ie le sçay: car à la seule trace  
 De ce trait rigoureux en moy l'ay recogneu  
 Du cœur & des cheveux, des yeux & de la grace,  
 La puissance du fer, l'or, la trempe, & le feu.*

Plus ie vous diray que le lait cailloté sur la ionchee, n'a le teint si frais ne si douillet que sa gorge: elle est languette, graffette, & marquée de deux petits plis sous le menton: elle est si blanche que rien ne le peut estre plus, & semble qu'Amour l'ait choisie pour luy seruir de colonne, pour pendre les desponilles qu'il va butinant sur les hommes. Ceste gorge finist en vn sein large, blanchissant, sans montrer ny muscle, ny iointure, ny apparence d'os. Ce beau sein, siege de la Chasteté, se renfle en deux petites montagnettes, taillees à demi-boffe, abouties d'une petite fraizette

rougissante au milieu, tirant & repouffant mille souffirs mignards d'une iuste cadence, ainsi qu'on voit les petits flots sur la gréue de la mer, se renfler & s'estendre sous la contrainte d'un petit vent mollet. La taille belle, la façon gentille, de bonne grace, bien nourrie, bien apprife, de bonne nature, & de bonne maison : Et loue Dieu (disoit-il en souffirant) de mon malheur, pour n'auoir descouuert autres beautez que celles que chacun voit : car si ce qui paroist me rend malheureux, combien ce threfor recelé pourroit redoubler de souhairs, & multiplier de nouuelles affections en ma pauvre ame ? ame qui ne sert que de curee perpetuelle à mes amoureux ennuis, acharnez dessus elle & alterez de son humeur, comme le gourmand Autour des entrailles renaissantes du miserable Promethee. Mais, Amour, tu me fais esgarer du sentier entrepris pour me precipiter au malheur qui plus me plaist. C'est toy qui es l'argoufin de la galere, où ie traîne la cadene comme vn forçat : c'est toy qui m'as dressé le piege pour me faire entre-tailler, puis à teste baiffée trebûcher en ton erreur : c'est toy qui troubles mon sang, qui charmes & abuses mes yeux, faisant par là esgarer ma raison de penfers en penfers, pour vne qui n'a, & ne scauroit auoir cognoissance du martyre que i'endure pour ses beautez. Ayant fini ces discours il tira vn papier de son sein, & me disant : Tenez, voyla le portrait de ma maistresse, que i'ay fait & tracé au pinceau, il n'y a que les premiers traits, mais tel qu'il est ie vous prie le regarder pour l'amour d'elle & de moy. C'estoit veritablement le portrait de sa maistresse assez legerement elabouré. Ie le vous liray. Il parle au Peintre, & commence ainsi.



## Le Portrait de sa Maistresse.

*Sus donc Peintre, sus donc auant,  
Peintre gentil, Peintre sçauant,  
A ce tableau, que lon me trace  
Au vif, le portrait & la grace  
De ma maistresse que ie voy  
Maintenant absente de moy,  
Mais comme i'ay la souuenance  
De ses beautez en son absence.*

*Fay luy les cheueux houpelus,  
Frigez, retors, blonds, crespelus,  
Que simplement on entreuoye  
Sans coesse yn beau cordon de soye  
De ses couleurs, pour voir partis  
En gréue leurs anneaux tortis.*

*Ou bien, si tu les veux esprendre,  
Laisse-les mollement descendre  
Flotans en ondes librement  
Sur son tetin mignonement :  
Mi-cachant la maïesté braue,  
La douceur & la honte graue  
De son front, ainsi que tu vois  
De nuit par l'espaisseur d'vn bois,  
Ou par le reply d'vne nuë  
Rayonner la Lune cornuë :  
Ou sous le pampre verdissant  
Rougir le raisin pourprissant,  
Et prendre couleur sous l'ombrage  
De son frais & pampreux fueillage.  
Et si ton art permet encor,  
Fay, Peintre, que le crespé d'or  
Qui ses beaux cheueux represente  
En ce tableau, soufueusement sente  
La mesme odeur que font les siens,  
Lors qu'en embâche tu t'y tiens,*

*Amour, pour vuidier de ta trouffe  
Mille morts tout d'vne secouffe.*

*Après, fay luy le front poli,  
Large, plain, sans ride, & sans pli :  
Et qu'en polisseure responde  
Au crystal reglacé de l'onde  
Dont l'hiuer aux cheueux rebours  
A bridé la bouche & le cours.*

*Mais sur tout garde moy la grace  
Du sourcy, laissant bonne espace  
Entre deux, sans les assembler,  
Et qu'on les face ressembler,  
Et si bien courber leur vouture,  
Qu'ils trompent l'œil & la nature.  
Car ie vueil qu'il semble vrayment  
Qu'vn filet rare proprement  
Y soit collé, dont l'apparence  
Me porte signe d'assurance,  
Telle qu'Iris ceignant les cieux  
La porte entre nous & les Dieux.*

*Mais, mon Dieu, ie ne sçauroy feindre  
De quel pinceau tu pourras peindre  
Ses beaux yeux, dont les doux attraits  
M'ont pris & dardé mille traits :  
Et si leur grace est bien pourtraite,  
Et leur force bien contre-faite,  
Ie crain, las ! que par ce tableau  
Encor vn escadron nouveau  
Qui sort de l'œil qui me maistrise,  
Sorte pour redoubler ma prise.*

*L'vn soit benin & gracieux,  
L'autre felon & furieux :  
L'vn trempé de la douce amorce  
De Venus : l'autre de la force  
Du Dieu guerrier, à fin aussi  
Qu'estans tous deux meslez ainsi,  
Oeilladant le doux on espere,  
Et craignant l'autre, on desespere.*

*Sans te mouoir le nez traits,  
Troussé, mignard, & non voûtis,  
Dont le profil, & la iointure,  
Imitent si bien la nature  
Qu'on ne iuge autrement le trait  
Estre sinon hors du portrait.*

*A ceste iouë, auant qu'on trempe  
Le pinceau, & que lon detrempe  
D'autres couleurs, pour animer  
Ce beau teint qui la fait aimer.*

*Et pour au vis le contre-faire,  
Sçais-tu, Peintre, qu'il te faut faire :  
Il te faut mettre avec les lis  
Des aillets fraîchement cueillis,  
Et meslier le tout ensemble :  
Ou bien comme la rose tremble  
Nageant dessus le lait caillé,  
Tel & pareil soit émaillé  
Son teint, & sa rougeur encore,  
Telle que la porte l'Aurore.*

*Mon Dieu, mon Dieu ie ne sçay plus  
Où j'en suis, & quant au surplus,  
Je voy, Peintre, qu'il me faut taire :  
Car ta main ne peut contre-faire  
Le trop divin enchantement  
De sa bouche bien proprement :  
Mais fay-la qu'elle me contente  
Seulement, pour la douce attente  
Que j'ay de baiser quelquefois  
Celle qui me tient sous ses loix.*

*Pein-la fraîchement vermeillette,  
Fort attrayante, vn peu grossecte,  
Bref, si bien la contrefaisant  
Qu'elle deuisse en se taisant :  
Et qu'entre ses leures de rose  
Cache la mignarâise encloste,  
Et le baiser, qu'elle donroit  
Volontiers à qui la priroit.*

*Hé, Peintre, tu n'as rien encores  
Achevé; si tu ne colores  
Au vif ce menton fosselu,  
Poli, grasselu, pommelu,  
Frais, douillet, comme sur la branche  
Au matin la Cognace franche  
Roufsoye en son coton nouveau  
Par dessus sa iannastre peau.*

*Hé, mon Dieu, quelle beauté rare  
Et voy, qui le Scythe barbare,  
Et le plus cruel nourriçon  
De Tygre, ou de roc enfançon,  
Fléchiroit en la douce peine,  
Tant elle est doucement humaine!*

*Mais, Peintre, pour mieux concevoir  
Ces beautés, & faire apparoir  
Les traits hardis de ton ouvrage,  
Il te faut enser ton image;  
Et le planter dessus vn col;  
Où toutes les graces d'vn vol  
Dressent leurs ailes ébranlées  
En mille doucettes volées,  
Et qu'à l'enuy facent de noir  
Ce rameux albâtre émouvoir :  
Souspirant leurs douces haleines  
Parmy l'entre-las de ses veines,  
D'vn doux & mignard tremblement,  
Comme on voit sous vn petit vent  
Tremblotter l'herbe mi-panchée  
Du pié passager non touchée :  
Ou comme d'vn brante inegal,  
L'aiguille enclose en vn crystal,  
De pierre d'aimant animée,  
Court apres l'Ourse enamourée.*

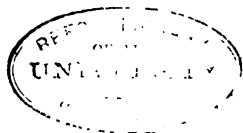
*Puis que ce col soit finissant  
En vn sein large blanchissant;  
Où la Chasteté présidente  
Y soit chastement rougissant*

*Avec la Honte : mais j'ay peur  
 Que ton art dérobe l'honneur.  
 De ces montagnes iumelettes,  
 De ces roses mignardelettes,  
 De cet albâtre soupirant,  
 De ce marbre qui va tirant  
 De ses flancs vne haleine douce  
 Qu'en tirant doucement repousse,  
 De sa cuisse, de ses genoux,  
 Comme ie croy, mollement doux,  
 De la plus grassette partie  
 De sa grêue au tour arrondie :  
 Car onques ie n'euz ce bon-heur  
 De les voir, ny ceste faueur  
 De baiser le voile qui semble  
 S'animer quand son tetin tremble.*

*Cache donc ces rares beautez,  
 Que dy-ie, las ! mais cruantez,  
 Qui tiennent mon ame afferuie,  
 Troublant le repos de ma vie :  
 Cache-les d'vn accoustrement  
 D'vn crespé noir, si iustement  
 Que parmi sa simple vesture  
 Les flots de sa blanche charnure  
 On entre-voye, que les plis  
 Montrent les membres accomplis  
 En leur rondeur, & façon telle,  
 Que sous la grace naturelle  
 Soit aussi bien la maiefté  
 De son port, comme sa beauté :  
 A fin de parfaite la rendre,  
 Si bien qu'il n'y ait que reprendre.*

*Il suffit, Peintre, oste la main,  
 Oste, ie la voy tout à plain.  
 Ha, mon Dieu, ie la voy, c'est elle,  
 Et possible est que la cruelle  
 Par la peinture que ie voy  
 Parlera doucement à moy.*

Je ne fais doute que ceste trop longue chançon vous aura ennuyez, mais si ie l'euffe oubliee possible vous en euffiez esté mal-contens. Ce berger n'eust mis fin à ces discours, n'eust esté qu'en nous pourmenant sur la terrasse qui regarde le septentrion, nous aperceufmes vne troupe de bergeres, chacune portant son ouurage, qui se déroboit dedans vne forest voyfine des murailles du chasteau, pour faire l'enceinte d'une croupe de montagne qui est en ce bois. Ceste route est releuee en façon de terrasse, pratiquee en rondeur, couverte d'une fuillee si espaisse & si toufue, que le Soleil en sa plus ardente chaleur ne sçauroit transpercer. Or ceste forest est celle mesme où Pan ce grand veneur, les Faunes, Satyres, Dryades, Hamadryades, & toutes les deitez forestieres ont accoustumé de faire leur retraite. Elle est partie de longues & larges routes, pour plus aisément, & avec plus de plaisir courir le cerf à force, le sanglier, & le cheureul. En quelques endroits y a des pauillons quarrez, faits & maffonnez exprés pour relayer, ou pour faire l'assemblée : Il y a de petits vallons au fond desquels coulent des fontaines fraisches & argentines, & petits ruiffeaux, pour rafraischir les meutes des chiens eschauffez, & le veneur alteré. Or ces bergeres prindrent leur place à l'ombre d'un grand orme cheuelu, toutes traueillant apres leur ouurage. Et parce qu'elles sçauoyent fort bien que ce berger faisoit l'amour à l'une de leurs compagnes, aussi qu'il y auoit assez long temps qu'elles ne l'auoyent veu, l'appellent : luy me prie luy faire compagnie. Je vous laisse à penser si cela luy fust agreable, de l'appeller & le prier, pour aller au lieu où il se desiroit le plus. Apres les auoir baiſees & fait la reuerence à toutes l'une apres l'autre, il leur conte de son voyage. Puis se tournant dist à son laquais qu'il



luy bailla vn papier qu'il luy auoit donné en charge :  
il prend ce papier, & tire de petits pennaches bien  
iolis & en donne à toutes ces bergeres, leur disant la  
bonne souenance qu'il auoit eu d'elles, puis leur  
bailla vn petit escrit où estoient ces petits vers.

*Volez, pennaches bien-heureux,  
Volez à ces cueurs amoureux,  
Et saluez leur bonne grace :  
Puis baisant doucement leurs mains,  
Faites tant que dedans leurs seins  
Vous puissiez trouver quelque place.  
A fin que si l'Amour vainqueur  
Leur pouuoit eschauffer le cueur  
De mesme feu dont il m'allume,  
Vous puissiez pour les contenter  
Gentillement les éuenter  
Par le doux vent de vostre plume.  
Ne pensez ce present nouveau  
Estre fait de plume d'oiseau,  
Amour de ses plumes legeres  
L'a fait pour ne voler iamais,  
Laisant en vos mains de formais  
Toutes ses ailes prisonnières.  
N'ayez donc crainte que l'Amour,  
Qui ne souloit faire seiour  
Icy comme oiseau de passage,  
Soit maintenant en liberté,  
Puis que vous tenez arresté  
Le vol leger de son plumage.*

Ces bergeres furent fort contentes de ces petites nou-  
ueutez : mais ayant donné place à ses presens, l'vne  
de la troupe luy dist, Vous atiez tousiours quelques gen-  
tilleffes pour les Damoyffelles, mais ce n'est pas tout,

nous sçauons toutes où tendent vos souspirs : & quant à mon endroit, ie croy fermement qu'en fin Amour vous fera grace, vous faisant iouïr librement de l'heur que vous pretendez. Mais quoy ? si faut-il que vous nous appreniez quelque bonne chanson, pendant que nous sommes icy de loisir, vous n'estes iamais desgarny de telle marchandise, nous vous cognoissons assez, puis il nous faut mefnager le temps, vous sçauéz l'heure qu'il nous faut retourner. Vrayment, respondit ce Berger, si Dieu m'a departy quelques graces en cela que vous desirez, ie serois de mauuaise nature, ingrat, & mal appris, si aux prieres d'une si gentille & si honorable compagnie ie refusois de vous le monstret, pour vous donner contentement en cè que ie puis. Je vous diray quelques Sonnets, & croy que vous ne doutez du sujet. Non, respondirent ces Bergeres, ils feront de l'Amour. Lors ce Berger se hausant vn peu, & tournant les yeux vers celle qui le tenoit prisonnier dedans les siens, commente ainsi.

*Oeil, non pas ail, mais esclair qui foudroye  
 Et va bruslant le rempart de mon caar :  
 Oeil qui s'est fait de mon ame seigneur,  
 La retenans pour en faire sa proye :  
 Oeil qui me suit quelque part que ie soye,  
 Me repaissant quelquefois de douceur,  
 Et quelquefois d'une telle rigueur,  
 Que tout confus hors de moy me renuoye.  
 Comme vn faucon pendu dedans les cieux  
 Pour ses appas va poursuyuant des yeux  
 Le couleureau dessus l'herbe menue :  
 Ainsi l'esclair qui vinement reluit  
 En ses beaux yeux, m'aguette & me poursuit,  
 Puis me luannt en ses rayons me tue.*



*Hé que ne suis-ie ou dessus Erymanthe,  
 Ou sur Rhodope, vn terme rendurci  
 En corps de glace, ou d'Eme le sourci  
 Toujours couuert de neige blanchissante?  
 Hé que ne suis-ie vne fleur languissante  
 Dessus l'espine, ou en bronze tranfi?  
 Ou dans la mer vn roc à la merci  
 Des vents mutins, abois de la tourmente?  
 Sans sentiment & sans affection,  
 Veuf de pouuoir, & franc de passion  
 Je ne craindroy la cruauté de celle  
 Qui tient mon cœur esclaué tellement,  
 Qu'il n'ose pas dérober seulement,  
 La liberté de soupirer pres d'elle.*

*Il estoit nuit, & la trace cornuë  
 D'vn beau croissant erroit parmi les cieux,  
 Et peu à peu se monroit à nos yeux  
 De petits feux vne troupe menue :  
 Quand l'auisay vne Nymfe cogneuë  
 Non des mortels, ains seulement des Dieux,  
 Mais làs ! Amour de mon aise enuieux,  
 Pour m'auueugler cent & cent traits me rue.  
 Si l'auisay-ie au bord d'vne claire onde,  
 Qui mignotoit sa cheuelure blonde  
 Autour d'vn front de benine douceur,  
 Montrant à nud vne charnure blanche,  
 Vn sein d'iuoire, vne gorge, vne hanche,  
 Mais vn ail las ! qui me fist playe au cueur.*

*Plus soupire mon cœur, plus de soupirs nouveaux  
 S'enstent dans ma poitrine, & plus mon ail lamente  
 Plus ie sens de mes pleurs que la source s'augmente,  
 Et que de mes deux yeus renaiissent deux ruisseaux.*

Plus ie pense adoucir de ces astres iumeaux  
 La fiere cruauté, plus la sens violente :  
 Plus ie tais ma douleur plus se montre apparante,  
 Plus i'appaïse mon mal, plus ie sens de tranaux.  
 En tel erreur ie suis, que la troupe Belide  
 Qui se traueille en vain de recombler le vuide  
 D'vn tonneau pertuisé, ou que ce criminel  
 Qui tourmente son marbre, ou que ce miserable  
 Larron du feu celeste, à l'homme non traitable,  
 Qui repaißt vn Vautour de son foye eternel.

Cet œil de Mars, cet œil tel que j'aimois,  
 Alloit bruslant mon ame en telle sorte  
 Que le regret de l'esperance morte  
 Me fait la mort souhaiter mille fois.  
 Ce port divin, & cette douce vois,  
 Ce dous maintien, & cette grace accorte,  
 Me tenoit pris d'vne chaisne si forte  
 Que m'affranchir libre ie ne pouuois :  
 La Mort le fit, mais Amour ayant crainte  
 De voir en moy totalement estainte  
 L'affection, il rallume ce feu  
 Ia languissant, & de nouvelle amorce  
 Il paißt mon cœur, luy redonnant sa force,  
 Et de la chaisne il fait vn nouveau neu.

Heureuse nuit qui d'vne douce œillade  
 Me caressas, quand au coulant d'vne eau  
 Ie vey d'Amour reluire le flambeau,  
 Dont fus épris, & tout soudain malade.  
 Mon Dieu c'estoit vne belle Naiade  
 Qui m'attira de son visage beau,  
 Puis me dressa vn peril si nouveau,  
 Que ie tombay soudain en l'embuscade !

*Que n'estiez-vous, Nymphes aux beaux talons,  
A mon secours, quand dessus vos sablons  
Tant de beantez en rocher me changerent ?  
Hà ie sçay bien, les Trisons dépiséz  
Voyant pres d'eux tant de diuinitez,  
Tous vergongneux deffous l'eau se plongerent.*

*Ie voy deffus le port vne lumiere belle  
Se mourir peu à peu, ie voy vn vent mutin  
La menacer le voile, & i'oy Poyseau marin  
Appeller importun la tempeste cruelle :  
Le mas & le timon de ma fraisle nacelle  
Est ia vieil & cassé, & le crael destin  
Va forçant mon voyage, à si mauuaise fin  
Que de peur le nocher en fremist & chancalle.  
Desia deux ou trois fois il s'est sauté des flots  
Courroucez contre luy, il en a sur le dos  
Encore vn souuenir qui meschant l'importun :  
Ie m'asseure pourtant que si ces astres beaux  
Vos yeux, deffus le port luy seruent de flambeaux,  
Qu'à peine de naufrage il recourra fortune.*

*Hà Barquerol mille fois plus heureux  
Que moy chetif, que la fortune vire  
De çà de là, sans secours de naire,  
Et dans cett' eau qui peris langoureux :  
Tu vas, tu viens, tu cours anantureux,  
Cherchant fortune où le vent te retire :  
Mais moy ie suis en estrange martyre  
Emprisonné dans ces flots amoureux.  
Dieux ! ie pensois que ce ne fust qu'un songe  
D'auoir pensé qu'Amour se mist au plonge,  
Pour faire ardoir les Nymphes deffous l'eau :  
Mais ie sçay bien, & à ma perte grande,  
Comme sa main deffous l'onde commande,  
Et ce qu'y peut son amoureux flambeau.*

*Dieux de la Seine aux verdoyans ruisseaux,  
 A dos courbé sur l'arene menue  
 Qui presurez d'une barbe chenuë  
 Sur vostre sein mille petis ruisseaux :  
 Prenez pitié de deux Trisons nouveaux  
 Qui vont traçant vne trace inconnue,  
 Pour retrouver vne Deesse nue  
 Qui dans ses yeux porte deux astres beaux.  
 Si la pitié loge dedans vos cœurs,  
 Desfournez-les de ces vagues erreurs,  
 Et les guidez sur le port d'assurance,  
 Puis vous gardez vous mesmes d'estre pris :  
 Car ses beaux yeux ont quelquefois épris  
 Vn qui sur vous avoit toute puissance.*

*Tu n'estois pas ceste barque parlante  
 Qui conduisoit la troupe de Iason,  
 Pour conquister la Colchique toison,  
 A frizons d'or iusqu'en terre pendante.  
 Tu n'estois pas ceste barque volante,  
 Qui decourrit l'amoureuse poison  
 D'une Sirene, allumant le tison  
 Au plus profond d'une ame languissante :  
 Ny celle-la dont les palles nochers  
 Furent changez en croupes de rochers,  
 Rochers suiets aux pointes de la foudre :  
 Mais bien tu fus celle qui au souster  
 D'un doux soupir, s'esuanouit en l'air,  
 Le bois en feu, & les nochers en poudre.*

*Je n'auray iamais peur de foudre ny d'orage,  
 Ny de noir tourbillon qui se brasse dans l'air,  
 Je n'auray iamais peur des pointes de l'esclair,  
 Ny de la cruauté d'un impiteux naufrage :*

*Puis que l'enfant Amour m'a sauué de la rage  
 Et des vents & des flots dessus la haute mer,  
 Puis qu'il n'a dédaigné luy mesme de ramer  
 Mon nauire sans mas, sans voile & sans cordage.  
 Il en est le pilote, & de ses ailerons  
 Il arme de ma nef les deux flancs d'auirons,  
 Il dresse pour le mas la mieux volante vire,  
 Pour hune son carquois, pour voile son bandeau,  
 Et pour l'astre besson son amoureux flambeau,  
 Hé qui voudroit (ó Dieux!) combatre mon nauire?*

*Je baise & baise & rebaise cent fois  
 Cent fois le iour ceste chemise belle,  
 Que me donna ma Nymfette cruelle  
 Qui tient mon cœur esclaué sous ses loix :  
 Puis la baisant, d'une plus humble voix  
 Je pry des Dieux la troupe non mortelle,  
 Qu'ell' ne me soit comme on dit que fut celle  
 Qui fit bruster le domteur d'Achelois.  
 Je crain pourtant ma voix n'estre entendue,  
 Mais bien plus tost qu'elle volle espendue  
 Avec le vent : car ie sens peu à peu  
 Croistre dans moy vne nouvelle flame,  
 Qui fait, cruelle, vn fourneau de mon ame,  
 Et de mon corps vn grand tizon de feu.*

*T'esbahis-tu si de soupirs ardans  
 Vn escadron s'eslance de ma bouche?  
 T'esbahis-tu si ie reste vne souche,  
 Deuant les yeux mille morts me dardans?  
 T'esbahis-tu si de soucis mordans  
 Vn vain espoir l'esperance me boüche?  
 T'esbahis-tu s'vne willade farouche  
 Me va naurant le cœur iusqu'au dedans?*

Dieux que ne peut la clairté languissante  
 De ton ail brun dessus mon ame errante,  
 Pour se musser en quelque corps nouveau!  
 Et puis ta bouche, au flair de son haleine  
 Vn glas, vn feu, vn roch, vne fontaine  
 Forme de moy, qui soupire au tombeau.

Heureuses fleurs, & vous herbes heureuses  
 Que ma maistresse en s'allant esgayer  
 Presse d'vn pié mignardement leger,  
 En discourant ses plaintes langoureuses:  
 Heureux ruisseaux, & vous riues heureuses,  
 Qui la sentez, bien-heureux le sentier  
 Où en marchant forme le pas entier,  
 Dont mille fleurs renaissent amoureuses.  
 Hâ Seigneur Dieu que n'ay-ie ce plaisir  
 Que vous auez, sans le pouuoir choisir,  
 L'en suis ialoux, & mon cœur s'en mutine.  
 Car si auez quelque bon sentiment,  
 Vous sçauriez bien que vous portez vrayment  
 Sur vostre email quelque charge diuine.

Pendant que vostre main docte, gentille & belle,  
 Va triant dextrement les odorantes fleurs  
 De ces prez esmaillez en cent & cent couleurs,  
 Par le sacré labeur de la troupe immortelle:  
 Gardez qu'Amour tapy sous la robe nouvelle  
 De quelque belle fleur, n'éuente ses chaleurs,  
 Et qu'au lieu de penser amortir vos douleurs,  
 D'vn petit trait de feu ne vous les renouuelle.  
 En recueillant des fleurs la fille d'Agenor  
 Fut surprise d'Amour, & Proserpine encor:  
 L'vne fille de Roy, l'autre toute Deesse.

*Il ne faut seulement que soufler vn bien peu  
Le charbon eschaufé, pour allumer vn feu,  
Duquel vous ne pourriez en fin estre maistresse.*

*Quiconque fut celuy qui premier mit des aëles  
Sur le dos de l'Amour, & en fist le portrait,  
Seulement son pinceau sçauoit peindre le trait  
Des petits papillons, ou bien des arondelles.  
Mais s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,  
La force de son arc, la rigueur de son trait,  
Son vol prompt & léger, au vif il eust portrait  
D'vn grand Dieu tel qu'il est, les forces non mortelles.  
Hâ Peintres ie vous pry vsez d'autre couleur,  
A fin de viuement animer sa rigueur,  
Et de ses traits aigus la cruelle peinture.  
Vous l'auiez peint trop doux, trop léger, & ie croy  
Si le portiez au cœur aussi pesant que moy,  
Que vous le changeriez en quelque autre figure.*

*Le souuenir du bien, est si tresgracieux  
Qu'il surpasse en plaisir mesme la iouissance,  
C'est luy qui du passé refigure l'absence,  
Bien-heurant le present, pour en paistre noz yeux :  
Mesme le souuenir du mal nous rend heureux,  
Le soldat d'vne playe ennoblit sa vaillance,  
Le nocher sur le port vante l'experience  
Qu'il a contre les flots, & les vents orageux :  
Si donc le souuenir du bien nous reconforte,  
Si le plaisir gousté double fruit nous apporte,  
Et si du mal encor la memoire nous plaist :  
Pourquoy en repensant à tes vertus celestes,  
A tes sages discours, à tes graces modestes,  
Tout ce que ie conçois sans te voir me desplaist ?*

En cent perles ie vey vne blanche perlette  
 Qui fait de sa beauté vergongner l'Oriant,  
 Et mussier le Soleil alors qu'il va tirant  
 Hors du sein de Tethys sa tresse blondelette :  
 Ie la vey, mais (mon Dieu !) sa grace doucelette  
 M'entra si bien au cœur, qu'autre bien soupirant  
 Ie ne suis, & mon mal, qui croist en empirant,  
 Pour auoir guarisson autre bien ne souhaite.  
 Si ie la puis auoir, si ne feray-ie pas  
 Comme fait celle-la qui n'en fait qu'un repas,  
 Pour d'un si grand excès auoir si courte ioye.  
 Ie l'auray dans mon cœur enclose, & dans mes yeux  
 Tout le temps de ma vie : Hé qui voudroit (ô dieux !)  
 A si peu de rançon rendre si noble proye ?

Que me vaint de tracer par les sentiers diuers  
 Des rochers & des monts en mainte & mainte sorte,  
 Si toujours pour compagne en mes malheurs ie porte  
 Vne poison qui bruste & mes os & mes nerfs ?  
 Peu sert le vol hasté d'une secousse forte  
 De l'oyseau qui nourrist en plume feux couuers ;  
 Peu vaut le pié leger de la biche au trauers  
 Des flancs qui porte vn plomb iusqu'à tant qu'ell' soit morte  
 L'oyseau bruste en volant, & tant plus de son aëlle  
 Il branle les cerceaux, & plus il amoncelle,  
 Et fait croistre le feu, qui le meine au trespas :  
 La Biche en s'efforçant de s'elancer, estlance  
 La mort qu'ell' porte au flanc : & moy si ie m'auance,  
 Ie redouble ma mort en redoublant mes pas.

Cher & chaste desir, quand absent de tes yeux  
 Morne, triste & pensif, ie repense à tes graces,  
 A tes rares vertus, dont les autres surpasse,  
 Ainfi qu'un beau croissant les feus qui sont aus ciens :



Quand il me refouient des discours amoureux  
 Riches d'un beau parler que si bien tu compasses,  
 Quand tu remets les pas dessus les vieilles traces  
 Du feu qui bruste encor de ton printemps heureux :  
 Je quitte dédaigneux les beautés plus exquisés  
 Qu'on souhaite en vn corps, toutes les mignardises,  
 Les attrais, les apas, qui charment nos esprits.  
 Bref, ie dédaigne tout, l'œil qui me souloit plaire,  
 Le front & le tetin commence à me déplaire,  
 Et rien que ta vertu ne me peut rendre épris.

Si tost que de te voir ie n'ay plus ce bon-heur,  
 Aussi tost ce cruel me met à la tenaille  
 D'un regret importun qui tousiours me trauaille,  
 Sans donner tant soit peu de tréue à ma douleur :  
 Il glisse par les yeux au rampart de mon cueur,  
 Il l'assiege, il l'assaut, luy donne la bataille,  
 Qui pis est, cruauté! quelque part qu'il m'assaille  
 Il fait vne grand' breche, & demeure vainqueur.  
 Hâ regret importun, si tu veux que ie meure,  
 Ou que ton prisonnier à iamais ie demeure,  
 Serf de tes passions en si dure prison :  
 Donne moy liberté, qu'aumoins ie puisse encore  
 Voir ce doux souuenir qui sans fin me deuore,  
 Et qui de son parler a vaincu ma raison.

Puis que tu n'es en rien à mon mal secourable,  
 Et que sans ton secours ie meurs en languissant,  
 Puis que de iour en iour mon malheur renaissant  
 Redouble mes ennuis d'une peine importable :  
 Puis que ton œil diuin ne m'est point favorable,  
 Ains plustost de ses traits va le mien banissant  
 Loin de la maiesié de ton front blanchissant,  
 Et de l'humble douceur de ta face honorable :

*Pourquoy en me flattant d'une vaine esperance  
 Prens-ie, mal-aiusé, vne ferme assurance  
 De meriter en fin estre ton seruiteur?  
 Je la prendray pourtant, & si ie t'importune  
 Accuse ta rigueur, l'Amour & la Fortune,  
 Cause que ie languis vainement en erreur.*

*Tous mes meilleurs pensers sont confits en l'aigreur  
 D'Amour, & toutesfois diuers en telle sorte,  
 Que l'un me rend vaincu sous sa puissance forte,  
 Et l'autre compagnon de sa force & grandeur :  
 L'un me fait esperer, me passant de douceur,  
 Et l'autre plus fascheux vn desespoir m'apporte,  
 L'un me bannist de l'heur, l'autre m'ouure sa porte,  
 Et le plus assure ne me donne que peur :  
 Ils tiennent toutesfois tous vne mesme trace  
 Pour trouuer la faueur que i'espere en la grace  
 De la Dame pour qui ie soupire & ie vis.  
 Puis ce gentil esprit va subornant mon ame,  
 Et m'echauffe le sang d'une si douce flame  
 Que sans les voir à l'œil, viure sain ie ne puis.*

*Je n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine,  
 Qui ne sente d'Amour l'amoureuse poison,  
 J'ay perdu liberté, j'ay perdu la raison,  
 Doucement enyuré d'une esperance vaine :  
 J'ay tout le dos courbé de trauail & de peine,  
 Je languis sous le faix, ie suis fait par trayson  
 Hoste perpetuel d'une forte prison,  
 Qui se voit dans les yeux de ma douce inhumaine.  
 Hâ charge trop pesante, hà trop pesant fardeau,  
 Vrayment cil qui premier fit Amour au pinceau,  
 Et qui dessus le dos luy figura des aëles,  
 Il estoit ignorant des vertus de ce Dieu  
 Qui iamais ne s'enuole, & ne change de lieu,  
 Et ne sçauoit finon peindre des arondelles.*

Ces bergères fort contentes du discours de ces beaux Sonnets, curieuses de tirer tout ce qu'elles pourroyent de luy, l'importunerent de façon qu'il fut contraint leur confesser ce qu'il auoit rapporté de son voyage : entre autres nouueautez, ie vous conteray d'vn miroir qu'il leur monstra, ie m'assure que vous confessez que c'est le plus bel ourage & le mieux parfait qui fut iamais veu. Le pié de ce miroir est en triangle, comme tout le reste, il est de porcelaine eleué en demy-rond, enrichy de mille petits animaux marins, les vns en coque, les autres en escaille, les autres en peau, tous entortillez par le repli des vagues & des flots courbez, & entassez l'vn sur l'autre, & semble à voir ces troupes escaillees que ce soit vn triomfe marin. On voit sur l'vne des faces, entre ces petits animaux deux Tritons esleuez par dessus les autres, qui embouchent leurs cocques, tortillees & abouties en pointe, mouchetees de taches de couleur, aspres & grumeleuses en quelques endroits, ils ont la queue de poisson large & ouuerte sur le bas. Sur l'autre face est vn rocher, où y a vn Roy assis en maiesté, couronné d'vne couronne de ions mollets, meslez de grandes & larges feuilles qui se trouuent sur la greue de la mer : il porte la barbe longue & heriffée de couleur bleue, & semble qu'vne infinité de ruisseaux distillent de ses moustaches, allongees & cordonnees dessus ses leures : il tient de la main dextre vne fourche à trois pointes, de l'autre il guide & conduit ses cheuaux marins galoppans à bouche ouuerte, ayans les piez dechiquetez & decoupez menu comme les nageoires des poissons : ils ont la queue entortillee comme serpens. Les rouës de ce char sont faites de rames & d'auirons, assemblez pour fendre & couper la tourmente, & l'épaisseur des flots comme à coups de

cizeau. De l'autre face est vne Deesse en face riante, belle & de bonne grace : elle a vn pié en l'air, & l'autre planté sur vne coquille de mer, conduisant d'vne main vn petit enfant portant des ailes sur le dos. Entre ces colonnes sont mises les graces de ce miroir, enchassées en tableau fort bien elabouré de petites vignettes, lierres, où rampent mille petits animaux, comme frélons, mouches guespes, sauterelles, cigales, lezars, & mille sortes de petits oyfillons.

Ces filles non contentes d'auoir veu vne partie de ce qu'il auoit rapporté, le prièrent de leur dire s'il ne sçauoit point quelque gaye chanfon, & qu'elles estoient plus amoureuses de telles gentilleffes, que de toutes autres choses qu'on leur pourroit rapporter. Ce berger qui ne demandoit qu'à les entretenir, ne se fait importuner d'auantage, seulement les pria d'excuser la rudesse de sa voix, & la mauuaise liaison de ce qu'il chanteroit : toutesfois que la chanfon n'estoit que chaste & modeste en tout, mais amoureuse, & faite sur les demandes d'vn baiser. Elles le prient de pourfuyure l'entreprise, & qu'elles s'affeuoyent de son honneste & gentil naturel : il prend le Lut qu'il auoit enuoyé querir, puis mariant la corde & la voix, chante ces vers.

*Douce & belle bouchelette  
 Plus fraische, & plus vermeillette  
 Que le bouton aiglantin  
 Au matin,  
 Plus suau & mieux fleurante  
 Que l'immortel Amaranthe,  
 Et plus mignarde cent fois  
 Que n'est la douce rosee,  
 Dont la terre est arrosée  
 Goute à goutte au plus doux mois.*

*Baïse moy ma douce amie,  
 Baïse moy ma chere vie,  
 Autant de fois que ie voy  
 Dedans toy  
 De peurs, de rigneurs, d'audaces,  
 De cruantez, & de graces,  
 Et de sous-ris gracieux,  
 D'amoureux, & de Cyprines  
 Dessus tes leures pourprines,  
 Et de morts dedans tes yeux.  
 Autant que les mains cruelles  
 De ce Dieu qui a des alles  
 A fiché de traits ardans  
 Au dedans  
 De mon cœur : autant encore  
 Que dessus la riue More  
 Y a de sablons menus :  
 Autant que dans l'air se iouent  
 D'oyseaux, & de poissons nouënt  
 Dedans les fleuues cornus.  
 Autant que de mignardises,  
 De prisons, & de franchises,  
 De petits mors, de doux ris,  
 Et doux cris,  
 Qui t'ont choisi pour hostesse :  
 Autant que pour toy, maïstresse,  
 Fay d'aigreur & de douceur,  
 De soupirs, d'ennuis, de craintes :  
 Autant que de iustes plaintes  
 Te couue dedans mon cœur.  
 Baïse moy donc, ma sucee,  
 Mon desir, ma Cytheree,  
 Baïse moy mignonnement,  
 Serrément,  
 Inſques à tant que ie die,  
 Las ie n'en puis plus, ma vie,  
 Las mon Dieu ie n'en puis plus :  
 Lors ta bouchette retire,*

*A fin que mort ie soupire,  
 Puis me donne le surplus.  
 Ainsi, ma douce guerriere,  
 Mon cœur, mon tout, ma lumiere,  
 Viuons ensemble, viuons,  
 Et suyons  
 Les doux sentiers de Jeunesse,  
 Aussi bien vne vieillese  
 Nous menace sur le port,  
 Qui toute courbe & tremblante  
 Nous attraine chancellante  
 La maladie & la mort.*

Ceste chanson leur fut plus agreable que la premiere, pour les mignardifes & le desir passionné d'auoir vn baifer de sa maistresse. Or apres plusieurs discours qui seroyent longs à vous reciter, elles tomberent sur la definition de l'Amour, tout à propos, pour sçauoir l'opinion de ce berger : les vnes difoyent que c'est vn charme, qui vient par les yeux, puis qui coule dedans les veines, ayant troublé le sang, qu'il trouble la raison : l'autre, que c'est vne humeur pareille qui se rencontre en deux personnes de semblable affection : les autres, la vertu : les autres, la beauté, la bonne grace : bref chacune en dist sa ratelee, luy donnant fondement propre au bastiment de son cerueau. Quand ce vint au berger à dire son opinion, il recite vn sonnet qu'il en auoit fait autresfois, ie ne l'ay voulu oublier, pour vous faire iuges s'il est fait à propos.

*Je veux dire qu'Amour n'est qu'un fascheux esmoy,  
 Qu'un desir importun, qu'un obiect qui déuoye  
 Le train de la raison, qu'une humeur qui fouruoye  
 Cè & là par les sens, & les met hors de soy:  
 Ou si l'Amour est rien, c'est bien ie ne sçay quoy,  
 Qui vient ie ne sçay d'où, & ne sçay qui l'enuoye,*

*Se paist ne sçay comment, de ne sçay quelle proye,  
 Se sent ie ne sçay quand, & si ne sçay pourquoy.  
 Comme vn esclair meslé des pointes de la foudre  
 Sans offenser la chair, broye les os en poudre,  
 Ainsi ceste poison seche & brusle le cœur.  
 S'il n'est rien de cela, c'est vn malheur estrange  
 Qui consume en verjus l'espoir de la vendange,  
 Et iamais ne permet d'en voir le raisin meur.*

Ce berger ayant acheué sa definition d'Amour, l'une de ces bergeres tournant l'œil & la parole vers celle pour laquelle il auoit si bien & si promptement rencontré sur la nature de l'Amour, luy dist, Vrayment, compagne, si iamais berger merita quelque faueur pour sa bonne grace, pour sa bonne façon, & pour son gentil esprit, cestuy-cy merite bien que vous faciez quelque conte de luy. Lors ceste bergere toute honteuse, l'œil baissé, avec vne douce modestie, le ne doute point (dist-elle) que l'affection qu'il me porte ne merite beaucoup, & que les preuues que i'ay de son honneste seruice n'ayent gagné quelque lieu en ma bonne grace : mais estant, comme veritablement ie suis, sous la puissance d'un pere, sous la rigueur d'une mere, & en garde d'une venerable maistresse, il faut qu'il s'assure de n'auoir iamais œil ny faueur aucune de moy, que par leur commandement : & faut qu'il pense que ses passions ont autant de puissance de m'esmouuoir à l'amour, comme si i'estois vne statue de bronze, de marbre, ou de porphyre. Alors ce pauvre berger doutant quelque fascheux rapport, pour vne si cruelle responce d'une voix lente & tremblante dist, Puis que la puissance & la contrainte forcee du Destin, puis que la fortune & le malheur ont coniuéré contre moy, puis que la source de mes yeux ne scauroit fournir d'eau pour esteindre

le feu qu'Amour a fait en mon cœur, je ne puis moins faire que d'appeler le temps, & l'occasion à mon secours : le temps pour adoucir sous le doux vent de ses ailes legeres la rigueur du defastre qui me poursuit : l'occasion, pour quelque douce esperance, qui se pendant entretiendra mes passions. Puis tournant les yeux vers ceste rigoureuse maistresse, dist.

*Adieu mon cœur, adieu ma chere amie,  
 Adieu mon ame, or adieu mes amours,  
 Mes amours non, mais las tout le rebours  
 Que j'esperois de toy ma douce vie!  
 Adieu par qui ma liberté rauie  
 S'est faite esclave au plus beau de ses iours,  
 Adieu par qui j'esperois le secours  
 Qui deust forcer le destin & l'ennie.  
 Or ie te pry de me faire cet heur  
 Que tu recoioie<sup>t</sup> au moins mon pauvre cœur :  
 Tien le voyla, ie te pry de le prendre.  
 Si mes soupirs n'ont sceu flechir le tien,  
 Lette sans plus ton ail dessus le mien,  
 Tu le verras soudain reduit en cendre.*

Le vous promets que ce pauvre berger dit Adieu de si bonne grace, & de telle affection que les larmes vindrent aux yeux de toutes ces filles. Pendant ces discours cinq heures sonnent, retournent au chasteau le plus legerement qu'elles peurent, entrent dedans la salle, font deux grandes reuerences, lauent leurs mains, se mettent à table pour souper : & parce qu'elles auoyent assez legerement disné pour l'interpretation du tableau, se mettent toutes en appetit. Elles n'eurent si tost acheué de souper, que voyla arriuer vn messager, qui leur annonce l'heureuse naissance d'un petit Prince issu de la race de ceste venerable maison, elles se leuent de table, louans Dieu de



ce tant desiré enfantement. Ce messager apres auoir fait sa charge à l'endroit de ceste bonne maistresse, accoste les filles, leur conte du grand & superbe preparatif du baptesme de cest enfant, & tel veritablement que l'Europe n'en veit onc vn pareil : entre autres choses il leur monstra par escrit vne petite masquarade qui se fist le soir mesme que ce Prince nasquit, elle fut assez legerement faite, & sans y auoir autrement pensé, toutesfois assez gentille & assez proprement inuentee. Ce furent les filles qui delibere-ment de dresser ce masque, à fin que par quelque gentille allairesse elles montraffent l'enuie qu'elles auoyent de fauoriser leur maistresse en la naissance de ce Prince. Trois s'habillerent comme les trois Graces, non pas nues comme les ont peintes & grauees la plus part des anciens, mais vestues d'vn habit de satin blanc à grande broderie de canetille d'argent, & argent trait, ceintes iustement sous l'enfleure soupirante de leur tetin, d'vne ceinture large & bouclée sur le costé, vn accoustrement de teste gentil & promptement inuenté, enrichi de couronnes de laurier. Elles portoyent de grands cofins d'éclisse pleins de roses, de lis, de myrte, de marjolaine, de giroflees, & de toutes sortes de fleurs qui se peurent trouuer pour la saison : entrent dedans la chambre, dansans vn petit ballet fait à propos, puis verserent les fleurs sur le berceau de ce Prince, & sur le lit de l'accouchee, chantans vne chançon parlant aux Nymfes de la Meuse. Mais auant que la premiere commençast (disoit ce Messager) vne petite rougeur entremeslee d'vne douce honte, s'espand sur son visage, portant l'œil à demi-clos, & modestement haussé, puis entr'ouurant le coral soupirant de ses leures pourprines, commence en ceste façon.

## CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEVR

le Marquis du Pont Henry de Lorraine.

*Sus auant, troupe gentille,  
 Qui dormez au fond des eaux  
 De la Meuse, qui distille  
 En doux & coulans ruisseaux :  
 Sus, arreztez Nymfelettes  
 Vos courses argentelettes,  
 Et bien-heurez ce beau iour,  
 En qui le ciel a fait naistre  
 Vn beau Prince, qui doit estre  
 La fleur d'Armes, & d'Amour.  
 Vn beau Prince qu'on peut dire  
 Trois & quatre fois heureux,  
 Race d'ayeulx qui l'Empire  
 Ont tenu cheualoureux,  
 Et d'un grand Roy dont la gloire  
 Eleue au ciel la memoire  
 D'un nom qui doit viure, encor.  
 Que les honneurs se changeassent,  
 Et que les ans retournassent  
 En l'ancien siecle d'or.*

*Sus donc, venez faire hommage  
 A ce Prince nouveau né,  
 A qui le ciel en partage  
 A de long temps ordonné  
 Que sa fortune auancee  
 Sur la contrainte forcee  
 Et du Sort, & du Destin,  
 Doit vne fois en sa vie,  
 Maugré le ciel & l'enuie,  
 Rompre les cornes du Rhin.*

Et vous Graces immortelles,  
 Graces, mignonnes des Dieux,  
 Tirez vos rondes mamelles,  
 Et de vos doigts precieux  
 Posez ce Prince en sa couche,  
 Puis luy mettez en la bouche  
 Ce petit bout vermeillet,  
 Ceste fraize rougissante,  
 Sur l'enslure blanchissante,  
 Qui iette vn ruisseau de lais.  
 D'vn lait, qui le face-croistre  
 Vaillant, vertueux, & doux,  
 Et en croissant apparoitre  
 Brave & beau par dessus tous,  
 Tant que sa leure mignotte  
 A petits soupirs suçotte  
 L'Amour, la gloire, & l'honneur  
 De ses nourrices les Graces,  
 Pour le guider sur les traces  
 D'vne Lorraine grandeur.  
 Et vous petites monchettes,  
 Douces-fillestes du Ciel,  
 Balles & blondes Auettes,  
 Venez confire le miel  
 Dessus la leure pourpree,  
 Dessus la langue sucee  
 De ce petit enfançon,  
 Qui ia monstre de son pere.  
 Les vertus, & de sa mere  
 Les graces & la façon.  
 Que le ciel porte visage  
 Clair, doux, tranquile, & serain,  
 Chassant tout espais nuage,  
 Que les vents rompent leur train  
 Dedans l'air, & puis que l'onde  
 De la marine profonde  
 Mette bas toute rigueur,  
 Exerçant comme traitable

*Mollement dessus le sable.*  
*Sa colere & sa fureur.*  
*Que la terre à sa naissance,*  
*Ainsi qu'à celle des Rois,*  
*Verse l'heur & l'abondance,*  
*Et qu'il pleuve à ceste fois*  
*Vn Printemps, vne rosee,*  
*Tant que la plains arrosée*  
*D'vne moisson de seneurs,*  
*S'abreuue, & que son haleine*  
*Embafme l'air & la plaine;*  
*Les bois & les monts, d'odeurs.*  
*Que les plaintes importunes*  
*Ne travaillent plus nos yeux,*  
*Mais que de ioyes communes*  
*S'enflent la terre & les cieux,*  
*Iusques aux larmes roulantes*  
*Et les roches larmoyantes*  
*De Niobe au noir courroux :*  
*Qu'on ne voye qu'alhaigresses,*  
*Que graces, que gentilleses,*  
*Peintes sur le front de tous.*  
*Et vous Nymfettes Lorraines*  
*Caressez à qui mieux mieux*  
*Dessus vos herbeuses plaines*  
*Ce choisi mignon des Dieux,*  
*Ce Roy vertueux & sage,*  
*Ce Roy, le second image.*  
*De Dieu, en sa maiesté :*  
*Qu'heureuse en soit l'accroissance*  
*Au doux repos de sa France,*  
*Par sa diuine bonté.*  
*Et que sa grace il luy donne*  
*Chassant de luy tout mechef,*  
*Faisant fleurir sa couronne*  
*Tout autour de son beau chef,*  
*Qu'il augmente, & qu'il benie,*  
*Par sa bonté infinie,*

Nostre Royne, en tout bon-heur,  
 Nostre Royne, & que sa grace  
 S'épande dessus la race  
 Du nostre, & de son seigneur.  
 Et vous les trois Sœurs ouvrières  
 A trancher le cours du temps,  
 Tirez les trames entières  
 Et le filet de ses ans,  
 Puis filez la destinée  
 De l'enfance la mieux née  
 Que le Soleil sçauroit voir,  
 Soit en sortant de sa couche,  
 Soit entrant, lors qu'il se couche  
 Tout poudreux dessus le soir.  
 Filez sa tendre ieunesse,  
 Et tournez tant le fuseau,  
 Que les ans ny leur vitesse  
 N'approchent de son berceau :  
 Puis luy plantez la victoire,  
 L'heur, la vaillance, & la gloire,  
 Et l'honneur dedans la main,  
 Tant que sa force viuante  
 Trompe la pince mordante  
 De vostre cizeau d'airain.

Cette semonce finie par ces trois Graces aux Nymphes de la Meuse, soudain arriuent trois autres bergeres masquées, contrefaisant les trois Parques filles de la Nuit, pour bien-heurer par leurs souhaits le desiré enfantement de ce Prince. Elles estoient en cottes de turquin violet, frangees & houpees de foye cramoisie, troussées à menus plis dessous la hanche, les bras nuds iusques au nœu de l'épaule, tenant en main vn flambeau noir, & iettant fumee de fort gracieux parfum : ceintes sous les flancs d'une ceinture large d'un bon demi-pié, bouclée sur le costé à boucles d'airain faites & cizelees de leurs chiffres & deuises, entre-lacées de

bonne grace. Mais d'autant que les trois premières estoient belles, ieunes, & polies, ces trois sœurs estoient vieilles, & ridees, toutesfois de belle apparence : elles portoient les treffes de leurs chevelures pendantes sur les espaules repliees d'une bandelette de foye incarnate : l'une portoit au costé gauche une quenouille de cuiure, garnie de longues poupees de laine blanche, puis à doigts couplez tiroit & retiroit le fil trois fois retors de la vie de ce ieune Prince, puis le tirant elle le poliffoit à petites morfures, puis entr'ouvrant la bouche quelquefois elle deroboit un peu d'humeur avec le petit bout de la langue pour donner secours à ses leures alterees. L'autre faisoit piroüetter en rond ce fuzeau fatal, controlleur de nostre vie. L'autre tenoit un cizeau d'airain & menaçoit de trancher le fil retors de la vie de ce beau Prince. Deuant leurs pieds y auoit trois grands paniers d'eclisse, pleins de molles & delicates toisons, iusques à outrepasser les bords. Or ceste troupe, sans donner tant soit peu de trefue à leur labour, delibere de chanter les souhais de ce Prince, en troupe premierement, puis l'une apres l'autre. Doncques entr'ouvrant leurs leures prophetes chantent la fatale destinee & les futurs oracles de ce Prince nouvellement né, d'une voix que les ans, ny l'enuie, ny le malheur de nostre temps ne scauroyent mordre ny reprendre. Or tournant le fuzeau commencent en ceste façon.

## TOVTES TROIS ENSEMBLE.

*Courez fuzeaux courez, & deuidez la trame,  
L'heur, les iours, & les ans du Prince le plus beau,  
Et le corps animé de la plus gentille ame  
Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.*

## LA PREMIERE.

*Moy qui domte les ans, & retranche des aëles  
La contrainte forcee, & le vol du Destin,  
Je veux qu'il puisse ioindre aux terres paternelles  
Et Calabre & Sicile, & les courses du Rhin.*

## LA SECONDE.

*Je luy donne en souhait, l'honneur, & la victoire,  
La grandeur de sa race, & l'appuy d'un grand Roy,  
Le repos & la paix, la vaillance & la gloire,  
La bonté, la vertu, la iustice & la Foy.*

## LA TIERCE.

*Je veux par mon souhait, que sa blonde ieunesse  
Voye de pere en fils prosperer sa maison,  
Je veux qu'il puisse voir en sa blanche vieillesse  
Les rides de sa mere, & son pere grison.*

## ENSEMBLE.

*Courez fuzeaux courez, & deuidez la trame,  
L'heur, les iours, & les ans du Prince le plus beau,  
Et le corps animé de la plus gentille ame,  
Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.*

## LA PREMIERE.

*Croissez Prince croissez, en croissant ie vous donne  
Cet heur, que sans malheur croissez heureusement :  
C'est l'arrest du Destin, le Ciel ainsi l'ordonne,  
Et les astres benins, à vostre enfantement.*

## LA SECONDE.

*Croissez Prince bien né, croissez l'autre lumiere.  
Croissez l'astre nouveau de ces Princes Lorrains,  
Croissez Prince croissez, croissez race guerriere,  
Aimé de deux grands Roys vos deux oncles parrains.*

## LA TIERCE.

*Croissez Prince croissez, gentil, courtois, honneste,  
Bien appris, bien adroit, sage, & vaillant guerrier,*

*Par angure certain ie mets sur vostre-teste  
Dés le premier berceau ce chapeau de laurier.*

## EN TROUPE.

*Courez fuzeaux courez, & deuidez la trame, &c.*

## LA PREMIERE.

*Ie loge pour iamais les vines estincelles,  
L'arc, la trouffe & les traits d'Amour dedans vos yeux  
L'attache au beau coral de vos leures iumelles  
Les baisers, les attraits, & les ris gracieux.*

## LA SECONDE.

*Dessus vostre beau front de main non violable  
Pengraue la vaillance, & l'heur, & la bonté,  
Le comble des beautez sous vn port venerable,  
Et avec la douceur la graue maiefté.*

## LA TIERCE.

*Ainsi de bouche en bouche on dira les louanges  
De ces Princes Lorrains, iusqu'aux flots de la mer,  
Les flots les pousseront iusqu'aux riues estranges,  
Et les riues aux vents, & les vents dedans l'air.*

## EN TROUPE.

*Courez fuzeaux courez, & deuidez la trame,  
L'heur, les iours, & les arts du Prince le plus beau,  
Et le corps animé de la plus gentille ame,  
Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.*

Après la lecture de ceste masquarade qui fust iugée assez bien inuentée pour auoir esté faite sur le champ : ce messager, homme gentil & bien appris leur fait vn long discours du superbe appareil de ce baptistere, & de la venue du Roy : entr'autres il fit vn conte d'vn masque le plus estrange qui fust one. C'estoit vne vieille querelle des quatre elemens contre quatre planetes, combatans pour la grandeur du Roy,



& pour maintenir sa puissance : mais en fin Iupiter descendant de son throne, assis sur son aigle, gardien de sa foudre, les deuoit appointer, faisant le Roy feigneur de la terre vniuerselle, se reseruant le ciel. La Terre, disoit ce messager, est vne grosse masse où coulent fleuves, fontaines, ruisseaux, s'enflent roches, montagnes calcatees de mouffe, de fleurs, d'herbes, d'arbriffeaux : en quelques lieux se descourent villes, chasteaux : au milieu preside la Nature, descourant vn nombre infini de fecondes mamelles, pour donner nourriture & arroser ce lourd element. La Mer, est vne autre masse flots sur flots amassée, où se voyent Baleines mouuans la queue, la bouche & les yeux : Dauphins au dos courbé, Marfouïns, & vne infinité de monstres marins. Là preside Neptune tenant son trident, commandant en son gouvernement humide. L'air est vne autre masse de nuës repliees & entassées l'vne sur l'autre, où se courbe en demi-rond ce bel arc bigarré de couleurs, qui semble faire vne ceinture au ciel quand il veut pleuuoir : là preside Iunon. Le Feu est vn autre amas de flammes ardentes, où Vulcan forge au marteau les pointes entortillees, & les traits acerez des foudres de Iupiter. Je vous dy grossement ce que c'est, laissant vne autre infinité d'entreprises, d'estranges artifices de feu, qui s'y verront, forts assiegez, batailles de sauuages, courses à pié, à cheual, rompre lances, piques, combatre à la barriere, & mille autres gentils exercices : si ie puis auoir la memoire de ces magnificences, disoit ce messager à ces filles, ie vous l'enuoyeray : & pour gage de ma promesse, voyla vne petite Eclogue que ie vous donne, la lisant vous en verrez le sujet.

## TOINET, BELLIN, PEROT.

BELLIN.

*De viuoter chetif, Toinet, que ie suis las !  
 Sans trefue le malheur va talonnant mes pas,  
 Onques ie n'esprouuay le repos de la vie,  
 Ie porte sur le dos vne eternelle enuie  
 Qui va trompant mon heur, & faulfant mon deffain.*

TOINET.

*Or' que i'aïlle à poings clos, le bonheur de ma main  
 S'enuole avec le vent : i'ay tenté la Fortune  
 En cent & cent façons, mais sa main importune  
 Coup à coup me renuerse, & me fait trebucher.  
 Hà peu cruel Desfin, que ne vins-tu trancher  
 Le filet de mes ans, lors qu'aux voix des Cigales  
 On me fit accorder les fleutes inegales,  
 Les chalumeaux de canne, & quelquefois aussi  
 Le flageol amoureux, & d'un vent adouci  
 Trainer à petits sauts la troupe camufette  
 Aux fredons animez du son de ma musette?*

BELLIN.

*Toinet mon cher souci, Toinet il ne faut point  
 Se repentir d'auoir si proprement conioint  
 Les chalumeaux ensemble, & d'auoir mis en bouche  
 Le pipeau qui si bien en tes leures s'embouche.  
 Pan fleuta le premier, & les Faunes apres,  
 Qui firent tressaillir les monts & les forests  
 Au son de leur bouquin, & n'eurent iamais honte  
 De faire des bergers quelque petit de conte :  
 Puis tu n'as pas appris à manier les dois  
 Sous vn petit sonneur. Ianot a fait ta vois,  
 Il t'a monstré comment (& en a pris la peine)  
 Il falloït retrencher les souspirs & l'haleine,*

Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accourir,  
 Le haster, l'enagrir, le feindre, l'adoucir,  
 Comme il falloit aussi dessus la chalemie  
 Chanter vne chanson en faueur de l'amie.  
 Puis n'as tu pas gardé avec les pastoureaux  
 Et Perot & Bellot, les boucs & les cheureaux?  
 Et cent fois avec eux dedans les eaux claires  
 Relaué la toison des brebis camusettes?  
 Soufflé dans le pipeau? & de tes propres mains  
 Corne à corne conté leurs cheures & leurs dains?

TOINET.

Bellin, ces deux bergers ne sont plus és montagnes,  
 Ils ont abandonné les bois & les campagnes,  
 Les argentins ruisseaux & les tertres bossus,  
 Et se sont dérobez de ces antres moussus,  
 Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville  
 Pour laisser Galatez, & chercher Amarylle,  
 Eschange qui leur plaist, pour auoir eu cet heur  
 De forger leur fortune, & tromper le malheur.  
 Ils y vont bien souuent, ayant les mains chargees  
 De fromage & de lait, & de fraisches ionchees,  
 Ou d'vne peau de cheure, ou de quelque toison,  
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison.  
 Puis ils ont d'heritage vn troupeau sous leur garde,  
 Et tousiours le Dieu Pan de bon œil les regarde,  
 Tousiours les fauorise, & nous pauures chetifs  
 Nous languissons és bois entre les plus petits.

BELLIN.

Mais ie te pry, Toinet, laissons-là les complaints,  
 Ie veux chanter à toy les cruelles attaintes  
 De Caton mon souci, Caton que j'aime mieux  
 Que mon cœur, que ma vie, & cent fois que mes yeux.  
 Ie gagnay l'autre iour pour iouster à la lutte  
 Vne toison de laine, & pour tirer en butte  
 Vn arc d'iuoire blanc, la fleche & le carquois,  
 Recouuert par dessus d'vn marroquin Turquois:

Et riche tout autour de cent peintures belles  
 Refigurant au vif les beautés naturelles  
 D'un vieil antre mouffu, d'un argentin ruisseau,  
 D'un taillis chevelu, d'un rocher, d'un coustau,  
 Et le dos recourbé d'une haute montagne,  
 Sur le ventre applani d'une verte campagne:  
 Les Faunes, les Syluains, au rond des chesnes vieux  
 Vont talonnant de pres les Nymphes aux beaux yeux.

Puis on voit sur le flanc, dans le creux d'une onalle,  
 Sur un tapis de fleurs de couleur iaune & palle  
 Le pitoyable Adon estendu de son long,  
 Venus assiste aupres, qui en larmes se fonde,  
 Versant d'un oeil terni plus de pluye nouvelle,  
 Que ne coule de sang par la playe cruelle,  
 Et ne s'espend en vain : car de luy & des pleurs  
 Se naist vne moisson de roses & de fleurs,  
 La vermeille en ternist, & la blanche en derobe  
 Le beau pourpre vermeil pour les plis de sa robe.  
 On voit autour du corps mille & mille Amoureux,  
 Les vns la larme à l'œil ébranlent les cerceaux  
 De leur dos emplumé, & le sang de la playe  
 Roulant à petits flots, de çà de là ondoye,  
 Emportant la blancheur de ce marbre transi.

Les autres bœ-volant, d'un mouvoir addouci  
 Le vont lechant du bout de leurs penes dorées:  
 Les autres vont versant de cruches azurees  
 De l'eau pour le laner, & de leurs doigts marbrins  
 Nettoient à l'enui les membres yuoirins  
 De ce corps englacé, & de face ternie  
 Cyprine va mestant sa bouchette blefmie  
 A la bouche d'Adon, veſue de l'heureux bien  
 Qu'elle souloit baisant mester avec le sien.

L'un fiche de son arc la corne contre terre,  
 Et de bras & de pieds tout courbé le tient ferre,  
 L'autre de la main dextre à l'autre bout se pend  
 Hors de terre guindé, & le pié gauche estend  
 Sur le ventre de l'arc : puis en traînant la corde  
 Sous le bras dextrement il le plie & l'encorde.

*Vn autre est si bien mis sur le corps endormi  
D'un long sommeil ferré, qu'au visage blefmi,  
Et aux membres glacez on voit la couleur belle  
Et l'esprit retourner au branle de son aile:  
Tant doucement & bien il esuente ce corps,  
Qu'on voit presque mouuoir les membres desja morts.*

*Les autres sont en foule, & de main enfantine  
Branlent contre la dent de la beste mutine  
Vn gros espieu nouailleux, & au lieu de brandon  
S'arment tous à l'enui des armures d'Adon.*

*Or voila le carquois que ie mettray pour gage,  
Si tu restes vainqueur, ce sera ton partage,  
Regarde si tu veux accorder à ce point.*

## TOINET.

*Quant à moy ie suis prest, ie ne m'excuse point,  
I'ay du gentil Bougar vne coupe taillee  
D'un fresne bien choisi, cil qui me l'a baillee  
L'auoit receue en pris, pour auoir quelquefois  
Vaincu de son flageol vn berger dans ces bois,  
Ie la garde soigneux qu'ell' ne soit point touchée.*

*Elle est faite au grand tour, obliquement creusée,  
Cernant vn double rond, en ouale estendu:  
Sur les flancs de la cuue on y void épandu  
Le tortis raboteux d'une tendre vignette,  
Monstrant tout à l'entour sa feuille verdelette,  
Dont naissent à l'enui de mille & mille parts  
Vn escadron mouuant de verdoyans lézards,  
De bourdonnans frélons, & de rouges limaces,  
Et d'autres dans les creux de leurs tendres cocasses.*

*Le tige est tout courbé de petits oyfillons  
Becquetans sur le dos des legers papillons:  
Le pié, bien reuestu, de la mesme racine  
Qui sort des entrelas troussés de branque-vrsine,  
Ombrageant tout le bas de son feuillage tors.*

*On y voit serpentant & courant sur les bors  
De la patte arrondie, vn tortis de lierre,  
Qu'un filet delié en cent flocons enferme,*

*Liant subtilement la branche tout autour :  
Le tout si bien poli, qu'en y voyant le iour,  
Se flechit doucement de la leure pressee.*

*Le couuercle est taillé d'une feuille amassée  
L'un sur l'autre en escaille, & le bord contrefait  
De petits escargots, qui monstrent le refait  
Et le defait aussi de leur corne craintiue.*

*De ces feuilles de chefne, vne espaisseur naïue  
De trois glans apparoiſt sur la pointe dressez,  
Qui semblent sous le faix d'une barque pressez,  
Dont le bois figuré en ondes se fouruoye,  
Et semble avec le iour que l'eau dedans ondoye.*

*Au milieu de la barque il se plante vn vaisseau  
Creusé du mesme bois, où sur le renouveau  
Ie mets du serpolet à la feuille nouvelle  
Pour ietter dans le sein de Caton trop cruelle.*

*L'anse de ceste coupe est faite d'un leurier  
Haulsé sur le deuant, que le gentil ouurier  
A si bien labouré, que la teste arrangee  
Et mise entre ses piés, est si bien allongee,  
Qu'estant sur les ergots estendu de son long  
Il semble s'efforcer à boire dans le fond  
De quelque ruisselet à la source argentine.*

*Or voyla le thresor de ma pauure cassine,  
Elle est encor pucelle, & sent encor du bois  
La nouvelle fraischeur, & les artistes dois  
De ce gentil ouurier, qui tailla l'engraueure,  
Et ce vase embelli de si iuste emboucheure.*

*Ie la mets contre toy, pour pareille valeur  
Que l'arc & le carquois, si ton gage est meilleur  
Ie mettray le surplus. Mais ie voy, ce me semble,  
Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce Tremble,  
Perot ce grand cheurier : c'est luy, ie l'entreuoy,  
C'est le iuge, à propos, & de toy & de moy,  
Il luy souuient encor de l'ancien ramage,  
Iamais il n'oublira le train du pasturage.*

BELLIN.

*Hé Perot, le Dieu Pan d'un regard adouci  
Puisse aillader tes Boucs, & de toy ait souci.*

PEROT.

*Hé qu'avez vous garçons ?*

TOINET.

*Il nous est pris envie  
De chanter l'un à l'autre en faveur de l'amie,  
La gageure est ia faite, il ne fault que chanter,  
Tu seras nostre iuge, il te fault esconter :  
Tu verras vne couppe & vn carquois d'ivoire,  
Le loyer de celuy qui aura la victoire.*

PEROT.

*J'ay Foreille vn peu sourde, haulsez vn peu la vois,  
Et vous seyez tous deux à l'ombre de ce bois.*

TOINET.

*Tout est rempli du nom de Iupiter,  
S'il faut chanter, par luy seul ie commence,  
Par luy la terre & le vague de l'air  
Est habitè & plein de sa puissance.*

BELLIN.

*Ie porteray mon front de lauriers verds  
Toujours couuert, c'est l'arbre que ie prise :  
Car Apollon a souci de mes vers,  
Il me cherist, il m'aime, & fauorise.*

TOINET.

*L'eau de la Sarte, & les riués du Clin,  
Et l'ombre espais de la verte Gastine,  
Seront tesmoins comme j'ay le cueur plein  
Du nom aimè de ma belle Francine.*

BELLIN.

*Ces lauriers verds, où le vent de Zephyre  
Niche en tout temps, & les oyseaux de l'air,*

*Sçavent le nom pour lequel ie souspire,  
Mesmes ces rocs ne le pourroyent celer.*

TOINET.

*De ces Peupliers les escorces empreintes  
Portent son nom engraué de mes dois,  
Toujours croissant comme croissent mes plâintes,  
Qui de douleur font larmoyer ces bois.*

BELLIN.

*L'entour poly du flageol que ie porte  
Est engraué des lettres de son nom:  
Si ie l'embouche, il faut que ce nom sorte,  
Dieux ie ne puis chanter autre chanson!*

TOINET,

*Sur le printemps les brebis camusettes  
Dedans les prez ne reconnoissent mieux  
Le treste espais, ny le thym les auettes  
Entre les fleurs, que ie cognois ses yeux.*

BELLIN.

*Aux fleurs le vent, aux espis meurs la gresse,  
La grosse pluye au verd bourgeon qui poind  
Donne la mort, & à moy l'ail de celle  
Quand par courroux ell' ne m'aillade point.*

TOINET.

*De saule amer se paissent les cheureaux,  
Es les bleds verds de celeste rosee,  
De thym l'abeille, & d'herbe les aigneaux,  
Moy d'vn baiser de sa bouche sucee.*

BELLIN.

*Le petit fan ne cognoist mieux sa mere  
Au temps nouueau en luy suçant le pis,  
Ny le berger son chien, & sa louviere,  
Que moy les yeux de celle qui m'a pris.*



TOINET.

*J'ay de Perot vne toison houpee  
De laine blanche, & la peau d'un cheureau,  
De mainte marque en rond entrecoupee,  
C'est pour Caton, car le present est beau.*

BELLIN.

*J'ay de Bellot vn tortis d'Amaranthe,  
De mariolaine, & de passeuelours,  
De pouliot, de narcisse, & d'acanthé,  
Ce beau present sera pour mes amours.*

TOINET.

*Au plus matin la gaye sauterelle  
Ne se paist mieux de l'appast sauoureux  
Qui vient du ciel, que des yeux de la belle  
Se paist mon cœur doucement langoureux.*

BELLIN.

*Ma Francine est plus fraische que la rose,  
Et sa couleur plus blanche que le lis,  
Plus beau le teint de sa leure declose,  
Que les aillets au point du iour cueillis.*

TOINET.

*Fuyons, bergers, & menons paistre ailleurs  
Nostre troupeau, & quittons la musette,  
Le fier serpent est tapy dans ces fleurs,  
Fuyons, bergers, ie voy qu'il nous aguette.*

BELLIN.

*Comme des prez la parure est vermeille  
Au mois d'Auril, m'amour est tout ainst,  
Et le miel que nous confit l'abeille  
Dedans sa bouche, est en la sienne aussi.*

TOINET.

*Plus qu'un cheureuil ma Francine est fuyarde,*

*Plus que le vent ou le coulant d'une eau,  
Plus dedaigneuse & cent fois plus hagarde  
Que celle-la qui deuint vn rouseau.*

BELLIN.

*Ma Catelon à la course s'esgale  
Au ieune cerf lancé de son repos :  
De cruauté à la Vierge, en Theffale  
Qui en laurier fist reuerdir ses os.*

TOINET.

*Si le dieu Pan en rien ne fauorise  
Ni mon stageol, ni ma musette aussi,  
L'ay mon Ianot qui la vante & la prise,  
Et qui de moy a tousiours eu souci.*

BELLIN.

*Si le Dieu Pan n'a de moy cognoissance,  
Fay mon Charlot qui m'aillade en son lieu,  
C'est mon seul bien, c'est ma chere esperance,  
Ie l'aime aussi, car c'est vn demi-Dieu.*

TOINET.

*Fuyons bergers, fuyons la troupe armee  
De ces frellons, que ie voy peu à peu  
Passer l'epais d'une nue enfumee  
Qui sort d'un chesne, où on a mis le feu.*

TOINET.

*C'est mon Ianot qui fait que ie fredonne  
Sur mon pipeau à l'ombre de ces bois,  
Il daigne bien s'abaisser quand ie sonne,  
Pour escouter les douceurs de ma vois.*

BELLIN.

*C'est mon Charlot qui fait que ie souspire,  
C'est à luy seul que ie dresse mon vœu :  
Par luy ie vy, sa faueur me retire  
L'esté sous l'ombre, & l'hyuer pres du feu.*

TOINET.

*J'ay mon Ianot qui tousjours me fait place  
A l'ombre frais, & fournit de rouseau,  
D'huile & de fil & de cire mollasse,  
Pour affuter les trous de mon pipeau.*

BELLIN.

*C'est mon Charlot, qui m'a de son laitage  
Tousjours fourni, & n'a iamais permis  
Que l'eusse faite ou d'aufs ou de fourmage,  
Et au troupeau des bergers il m'a mis.*

TOINET.

*De leurs toreaux la tortisse ramee,  
Leurs pasturons puissent iaunir en or :  
Leurs eaux, leurs prez, & leur terre semee  
Soyent de rubis & de perles encor.*

BELLIN.

*Que de leurs boücs les barbes & les cornes  
Et le long poil se changent en or fin;  
De leurs pastis les caillous & les bornes  
En or massif, & leurs ruisseaux en vin.*

FEROT.

*Bergers, le souuenir d'vne maistresse belle  
Fait tousjours inuenter quelque chanson nouvelle:  
Vous me semblez égaux, & à vostre chanter  
Il me souuient de voir corne à corne luter  
Deux belliers eschauffez iusqu'à perte d'haleine,  
Ne vouiant point quitter le troupeau ny la plaine.  
Or vous estes amis, vous n'avez pas chanté  
L'vn à l'autre pour gain, ni pour estre vanté  
D'auoir de son ami desrobé quelque gloire,  
Il faut partir le gain, & partir la victoire.  
Et quant aux gages mis, Toinet merite bien  
D'auoir le tien Bellin, & toy d'auoir le sien.*

*Mais defia le soleil du sommet des montagnes  
 Peu à peu se desrobe, & dessus les campagnes  
 On ne voit plus brouter ny cheures ny cheureaux,  
 Les bouuiers amassez remmenent leurs toreaux :  
 Bergers il s'en va tard, ie crains de faire attendre  
 Trop long temps à souper ma bergere Cassandre.*

Pendant ce discours qui n'ennuya gueres à ces bergeres, huit heures sonnent, & soudain toute la compagnie fort de la terrasse & donne le bon soir à ceste venerable princesse, chacun se retirant à son logis, ie descens comme les autres ceste fascheuse descente, & perdis ma compagnie. Or à fin que sçachiez l'affiette de ce lieu, comme i'auois entrepris de vous dire dès le matin, il y a au pié de ce chasteau vne petite villette ceinte de murailles, & de la Marne qui va lechant ses bords : ceste ville est riche de toutes les commoditez que les bergers, cheuriers, bouuiers, laboureurs pourroyent souhaitter, fust pour trouuer panetieres ouurees & taillees au poinçon avec leurs écharpes, colliers heriffez de clous pour les mastins, houlettes tournees, polies, & bien ferrees, fust de pince, fust de crochet, mufettes au ventre de cerf à grand bourdon, embouchees de cornes de daim, ou de laton, fleutes, flageolets de canne de fureau, d'escorce de peuplier, cages d'ozier & de ronces escarrees & pertuisees avec vne brochette rougie au feu, & ecliffes de petits barreaux de troinelle pelee, garnies de cocasses de Limas pour seruir d'abreuoir & d'augettes pour les oiseaux, couples de crein de cheual, sonnettes, iects, longues, veruelles, petites prisons de ioncs mollets, pour enfermer des sauterelles, ceintures, rubans, bracelets, vans, fleaux, ecliffes, oules, bartes, terrines, tiroüers, & toutes fortes de vaisseaux propres à la

bergerie, vacherie, & labourage : entr'autres ie vey vn berger, qui manioit le tour si proprement que les petis vases qui se deroboient de ses dois estoient si delicatement tournez & polis que les pressant doucement de la leure ils se ployoyent & obeiffoyent comme le plus fin papier qui se trouue, encores qu'ils fussent de buis, de corneiller, d'iuoire, de corne de buffle, d'ebene, ou d'autre bois. Ce berger estoit si parfait en son art qu'il tournoit les mouleures des chapiteaux de colonnettes en quarré, en triangle, en ouale, & en toutes figures. Je vous descriray vn chef-d'œuvre qu'il fist de sa main : C'est vn baston que luy mesme auoit inuenté, vous iugerez par ce que ie vous en diray s'il est beau : La poignee est de corne de cerf, blanche, polie, & bien arrondie sur le tour : l'entour de cette poignee est tracé de sept lignes & sept espaces, desquelles y en a six de mesme longueur : la septieme est plus longuette que les autres, & c'est celle qui monstre & marque les heures, deuant midy en descendant, & celles qui suyuent apres en montant. Les douze signes du zodiaque sont compris dedans les six espaces en montant iusques au solstice d'Esté, & six en deualant. Ces six lignes sont tirees egales en longueur & paralleles, mi-parties d'une ligne plus courte, puis entre ces diuisions, qui sont douze, y a encores deux petites lignes & trois espaces, qui ne sont que marques ou poincts, lesquelles contiennent entre elles l'espace de cinq iours, lesquels multipliez six fois, font trente iours, ou trente degrez, que tient chacune espace, ou signe du zodiaque, lesquels mis ensemble, font le cours solaire, ou vn an entier. Il y a d'autres lignes tortues qni tournent obliquement, marquées & tirees sur cellés qui tombent à plomb : par elles se cognoist la hauteur du Soleil, chaque heure, chaque iour, & cha-

que figne, selon le cours d'iceluy. Par le mouuement du chapiteau ou pommelle inferieure ourant vne petite eguille qui s'y emboiste, & l'arrestant au iour & figne du mois, tenant aussi le baston perpendiculairement, on cognoist les heures & minutes par l'ombre du Soleil. La haute pommelle est faite de bois d'ebene, où sont marquees douze espaces contrefaites en petits goldrans, lesquels par le subtil mouuement d'vne calamite ou eguille aimantee enseignent les quatre diuisions de la terre, le Leuant, le Ponant, le Midy, le Septentrion. Les huit qui restent descouurent les vents constans & inconstans, & montrent le chemin que l'on veult tenir par tout le monde. Le tige de ce baston se met en quatre pieces qui seruent de quatre fleutes à neuf trous, fort belles & bien compassees : ce que me montrant ce gentil ouurier, se trouuerent quatre ieunes bergers, si à propos, qui les accorderent, & chanterent ceste chançon.

## CHANSON.

*O cruel enfant,  
 Qui vas triomphant  
 De mon cueur captif,  
 Qui tremble & chancelle  
 Sous ta main cruelle  
 Poureux & crainctif:  
 Trois fois abatu  
 Tu m'as combatu,  
 Esclaue à tes loix:  
 Mais ceste victoire  
 Seule a plus de gloire  
 Que toutes les trois.  
 Vaincu des beaux yeux  
 Doux & gracieux*

*D'une, dont l'ardeur  
 Et la chaste flame  
 Va brulant mon ame,  
 Et seiche mon cueur.*  
*Or' que v'apperçoy  
 Que ie n'ay de toy  
 Ny tréus ny paix,  
 Amour, ie deteste  
 Ta flamme celeste,  
 Ton arc, & tes traits.*  
*Puis que ce doux feu  
 S'esteint peu à peu,  
 Qui chaud me bruloit,  
 Sain ie me retire  
 Du fascheux martyre  
 Qui me trauailloit.*  
*Si ta cruauté,  
 De ma loyauté  
 Triomphe à ce coup,  
 Amour, ie despise  
 Tes pas & ta suite,  
 Ta force & ton coup.*  
*Plus ne me deçoit  
 L'ail qui me forçoit  
 En mes ieunes ans,  
 Plus ie ne m'abuse  
 D'une douce ruse  
 Qui trompoit mes sens.*  
*Ce bel or frizé  
 Que tant i'ay prisé  
 Plus ne me tient pris,  
 Le lis & la rose  
 Sur ton sein éclosé  
 Me vient à mespris.*  
*Ie quitte cet heur  
 D'estre seruiteur  
 A ta Deité,  
 Pour faire vn échange*

*D'un service estrange  
 A ma liberté.  
 Ta n'es qu'un trompeur,  
 Effronié menteur,  
 Qui traistre séduit  
 Par douce finesse  
 La tendre ieunesse,  
 Qui folle te suit.  
 Tant que tu voudras  
 Tu te vanteras  
 Estre fils des Dieux,  
 Mais au vray ie pense  
 Que telle semence  
 Ne croist dans les cieux.  
 Ton arc me desplaiſt,  
 Rien plus ne me plaiſt  
 Qui vienne de toy,  
 Tes feux ne me touchent,  
 Tes fleches rebouchent,  
 Mouſſes contre moy.  
 Mon ail preuoyant,  
 N'est plus larmoyant  
 En tes vains plaisirs,  
 L'ame qui s'appaiſe  
 N'est plus la fournaiſe  
 De nouzeaux ſouſpirs.  
 Va contente toy  
 D'auoir pris de moy  
 Et ſens & raiſon,  
 Iamais ton enfance  
 N'aura de puisſance  
 Sur mon poil grison.*

Apres auoir chanté & rejoint ce baſton, ce gentil  
 artizan m'enseigna comme il pouuoit feruir à arpenter,  
 à prendre largeurs, longueurs & hauteurs : à cognoistre  
 quel chemin fait la Lune en vne heure artificielle, les



distances des estoiles fixes de l'une à l'autre : comme le creux de la pommelle peut seruir à mettre crayons & peintures liquides, & celui des fleutes à mettre plumes, pinceaux, compas, esquierre, papier, pour designer païssages, villes, chasteaux, & bastimens rustiques, pour mettre aussi petits coutelets, pour faire modelles à leuer fardeaux plus à l'aïse, releuer charrettes & chariots versez : engins hydrauliques pour puiser l'eau subtilement du bas en haut. Il me monstra aussi comme on trouuoit aisément la demie toise sur le dos de ce baston qui contient trois pieds, chacun pied douze pouces, chacun pouce douze onces ou lignes : les marques en font d'iuoire sur le bois d'ebene : de ces trois pieds on en fait la toise qui est de six, on en fait la coudee qui est d'un pied & demy, la perche doublant la demy toise huit fois : de l'autre costé on y trouue l'aune comme de Paris, de Lyon, de Prouins, la canne & la braffe. Au reste il peut seruir pour aller par païs, & pour s'appuyer estant bien ferré par le bout d'embas, & bien encorné d'une belle corne de Daim. Voyla le baston que me donna ce gentil artizan, ce que ie n'ay voulu obmettre pour les commoditez d'un si gentil instrument. Or pour clorre & pour seeller ce beau iour d'un feu & d'une marque memorable à iamais, ie vey dedans la prairie sur les bords de la Marne une troupe de Nymphes portans le crespé d'or de leur cheueleure, flottant & ondoyant sur leurs espauls, cordonné seulement d'un petit ruban de couleur, & ferré d'une couronne de paruanche, ie la peu fort aisément discerner du laurier, parce que la Lune lors fauorisoit mon bonheur, luy ayant fait ceste requeste.

*Lune porte-flambeau, seule fille heritiere  
Des ombres de la nuit au grand & large sein,*

*Seule dedans le ciel qui de plus viste train  
 Gallopes tes moreaux par la noire carriere :  
 Seule quand il te plaist qui retiens ta lumiere  
 D'un ail à demi-clos, puis la versant soudain  
 Montres le teint vermeil de ton visage plein,  
 Et les rayons sacrez de ta belle paupiere :  
 Laisse moy, ie te pry, sous le filence ombreux  
 De tes feux argentez au seiour amoureux  
 De ces rares beantez qui m'ont l'ame rauie,  
 Et caulent que sans peur i'erre dedans ce bois  
 Vagabond & seulet, comme toy quelquefois  
 Pour ton mignon dormeur sur le mont de Latmie.*

Elles monstroyent l'une à l'autre en toute priuauté (car elles ne me pouuoient apperceuoir) leurs gorges, leurs gréues, & leurs seins. Entre autres i'en vey vn large blanchissant, rehaulé de deux montagnettes soupirantes d'un doux & mignard tremblement, abouties de deux petites fraizettes rougissantes sur le bout : le teint de ceste enfleure mignonne resembloit vn vase de crystal comblé de lis & de roses, tant estoit naifue-ment coloré. Toutes estoient en cottillon, l'une le portant iaune, l'autre verd, l'autre d'escarlatin violet, tiffus en broderie de leurs chiffres & deuifes. Elles auoyent les piés nuz sans chauffure, descourant quelquefois en dansant vn talon qui resembloit mieux vne rose attachee contre la base d'une colonne, que ce que c'estoit : quelquefois monstroyent vne gréue longue & droite, semblable à deux colonnettes d'albastre bien choisi, pour le soustien & fondement d'une si noble architecture. Or ayant donné contentement à mes yeux, de si doux & si gracieux appas, il falloit bien que l'aureille receust quelque plaisir : & pour ne la laisser mal-contente, vne de la troupe commence vne chançon, mais non sans auoir esté importunee de ses

compagnes, par ce qu'elle affeuroit l'auoir trouuee en la pochette d'une bergere, qui la tenoit fort chere-ment, ayant esté composee en sa faueur en la personne de son amy qui souhaittoit la baïser : elle commence ainsi.

*Comme la vigne tendre*

*Bourgeonnant vient estendre*

*En menus entrelas*

*Ses petits bras,*

*Et de façon gentille,*

*Mollette s'entortille*

*A l'entour des ormeaux,*

*A petits nœuds glissante*

*Sur le ventre rampante*

*Des prochains arbrisseaux.*

*Et comme le lierre*

*En couleurant se serre*

*De mains & mains retour*

*Tout à l'entour*

*Du tige & du branchage*

*De quelque bois sauvage,*

*Espondant son raisin*

*Dessus la chevelure*

*De la verte ramure*

*Du chesne son voisin.*

*Ainsi puisse-je estreindre*

*Ton beau col, & me ioindre*

*Contre l'ivoire blanc*

*De ton beau flanc,*

*Attendant l'escarmouche*

*De ta langue farouche,*

*Et la douce liqueur,*

*Que ta leure mignonne*

*Liberale me donne,*

*Pour enyurer mon cueur.*

*Sus donq que ie t'embrasse*

*Auant qu'on entrelasse  
 Tout autour de mon col  
 Le marbre mol  
 De tes longs bras, maitresse :  
 Puis me baise & me presse,  
 Es me rebaise encor  
 D'un baiser, qui me tire  
 L'ame quand ie soupire  
 Dessus tes leures d'or.*

*De moy, si ie t'approuche,  
 J'enteray sur ta bouche  
 Vn baiser eternal,  
 Continuel :*

*Puis en cent mille sortes  
 De bras & de mains fortes  
 Sur ton col me liray  
 D'un neu qui long temps dure,  
 Et par qui ie te iure  
 Qu'en baisant ie mourray.*

*Si j'ay cet heur, ma vie,  
 Ny la mort ny l'enuie,  
 Ny le somme plus doux,  
 Ny le courroux,  
 Ny les rudés menaces,  
 Non pas mesmes les Graces,  
 Les vins, ny les appas  
 Des tables ensucrees,  
 De tes leures pourpres  
 Ne m'arracheroient pas.*

*Mais sur la bouche tienne  
 Et toy dessus la mienne  
 Languissans nous mourrions,  
 Et passerions,  
 Deux ames amoureuses,  
 Les riués tortueuses  
 Par dessus la noire eau,  
 Courant dedans la salle  
 De ce royaume palle,*

*En vn mefme bateau.*  
*Là par les vertes prees*  
*De couleurs diaprees*  
*En ce royaume noir,*  
*Nous irions voir*  
*Lès terres parfumees*  
*Qui fans efre entamees*  
*Sous le coudre trenchant,*  
*De fecondes mammelles*  
*Les moissons eternelles*  
*Sont tousiours épanchant.*  
*Là tousiours y foupire*  
*Vn gracieux Zephyre,*  
*Qui d'yn vent doucelet,*  
*Mignardelet,*  
*Se ioue & se brandille,*  
*Se branche, & se pandille*  
*D'aïlerons peinturez*  
*Sous la foreft myrsine*  
*Et la verte crespine*  
*Des beaux Lauriers sacrez.*  
*Là les lis & les rofes*  
*De leurs robes declofes*  
*Font renaiſtre en tout temps*  
*Vn beau printemps,*  
*L'aïllet, & l'amaranthe,*  
*Le Narciffe, & l'acanthe,*  
*Cent mille & mille fleurs*  
*Y naiſſent, dont l'haleine,*  
*L'air, les bois & la plaine*  
*Embaſme de ſenteurs.*  
*Là ſur la riue herbeuſe*  
*Vne troupe amoureuſe*  
*Rechante le diſcours*  
*De ſes amours :*  
*Vne autre ſous l'ombrage*  
*De quelque antre ſauuage,*  
*Lamente ſes beaux ans,*

*Mais làs ! en ce lieu sombre  
 Ce n'est plus rien qu'une ombre  
 Des images viuans.*  
*Je sçay bien qu'à l'entree  
 Vne troupe sacree  
 Clînera deuant nous,  
 Et deuant tous  
 Nous fera cette grace  
 De choisir nostre place  
 Dessus de verds gazons,  
 Tapissez de veruaine,  
 De thym, de mariolaine,  
 Et d'herbeuses toisons.*  
*Je sçay qu'il n'y a dame,  
 Non celle dont la flame  
 Vint la flame tenter  
 De Iupiter,  
 Qui s'offensa, cruelle,  
 De nous voir deuant elle  
 Nous mettre au plus haut lieu,  
 Ni celle qui la guerre  
 Alluma dans sa terre  
 Fille de ce grand Dieu.*

Cette chanson finie ie demeure tout éperdu tant pour la douceur de la voix larronneffe de mon ame, que pour les paroles passionnees de l'amour. Et croy que cette Nymfe auoit choisi ce suiet propre à ses passions, autrement il n'eust esté possible de si bien chanter & de si bonne grace, sans estre époiçonnée de quelque amoureuse affection. I'ay ouy au mois d'Auril les accens redoublez, & tirez à longue haleine, & les fredons entre-coupez du Rossignol, i'ay ouy le tin-tin des Cigales au mois le plus chaud de l'Esté, i'ay ouy doucement gliffer la rosée sur les herbes emperlees de son degout, i'ay ouy entre deux montagnes

cauerneufes les vieilles querelles de la parlante Echo, i'ay ouy couché dessus vn ruiffelet, tapiffé de verdure & calfeutré de mouffe, le murmure d'vne eau roulante à petics flots au trauers de petites pierrettes & de grauois menu, i'ay ouy dedana le faint horreur des forefts les plus obscures les chanfons de Daphnis : mais, pour dire la verité, cette voix estoit toute autre chose. Or de peur d'estre découuert i'eu patience derriere vn faule creux où ie m'estois tapi, ou de frayeur, voyant tant de diuinitez ensemble, ou de peur d'interrompre leur plaisir, ou sous l'esperance d'en entendre dauantage : mais ie ne demeuray gueres que soudain ie ne les viffe toutes au plonge fendre l'eau à coups de bras, puis soudain s'euanouir, & se dérober de mes yeux. Enyuré de tant de plaisirs, enuiron les dix heures ie me retire en ma chambre pour prendre mon repos. Je vous laisse à penser si ce dormir me fut plaisant & doux. Car si tost que le Sommeil eut couuert de ses ailes humides la lasse & paresseuse paupiere de mes yeux, l'enchanteresse & charmeresse memoire de ce que i'auois veu & entendu ce beau iour, accompagné d'Amour, de plaisir, & possible de quelque passion, tous ensemble viennent suborner mes sens, faisant nouvelle recharge & nouvelle escarmouche à mes apprehensions. Car non seulement il me sembloit veoir ce que i'auois veu, ouyr ce que i'auois ouy, entendre ce que i'auois entendu, admirer ce que i'auois admiré, mais ie pensois veritablement auoir tel heur, de continuer le plaisir de mes yeux. Mais las ! Somme trompeur, trop ialoux de mon plaisir, & mortel ennemy de mon aise, vrayment à bon droit les anciens te faisoient sacrifices & parfumoient tes autels d'encens & de panot : Tu n'es qu'vne douce fumee qui s'euanouist en l'air, tu n'es

qu'une odeur passagere qui traufant nos apprehen-  
fions charme & enforcele nos fens, tu n'es qu'un  
mafque fantaftiq, trompeur, & menteur, deguifant  
le faux en apparence de vray. Hâ belle & trop amou-  
reufe Aurore tu pouvois bien demeurer encores  
quelque temps en ta couche pourpree, frizottant le  
poil de ton mary grifon, fans que l'Amour t'efpoin-  
çonnât de fi toft nous ramener le iour. Hâ belles  
& gentilles eftoiles, pourquoy n'avez-vous repouffé  
& mis en fuite les cheaux du Soleil, fans mettre fin  
à mes fonges fi plaifans? Que pleuft à Dieu que ceste  
nuiçt m'euft esté vne nuit perpetuelle, fans iamais  
pouuoir deffiller mes paupieres pour œillader ce beau  
Soleil, & qu'un fonge tel couuaft eternellement deffus  
mes yeux. Et fi me voulois faire tant de grace, le  
careffant ie dirois.

*Vien Somme vien, ton pouuoir n'eft aux cieuz,  
Rien n'y fommeille, & de l'humeur forciere  
De ton pauot, arrofe ma paupiere,  
Mon front, mon poil, mes temples, & mes yeux :  
Charme le mal d'un charme obliuieux  
Qui me traueille, & fait que plus n'efpere  
Mon pauure cœur, qui foupirant s'altere  
Et qui n'eut onc faueur d'esperer mieux.  
Vien donc à moy, & du vent de tes aelles  
Euente vn peu les angoiffes cruelles  
Qui fans pitié me minent iufqu'à l'os :  
Et tous les ans, fi tu m'es fauorable,  
Ce mefme iour t'efpandray fur la table  
De ton autel, du miel & des pauots.*

Mais quoy? Le cogueu lors que tout ce qui prend  
vie, & tout ce qui foupire fous ce grand ciel ne fe  
peut continuer en fon efre, & qu'il faut par neceffité



qu'il prenne quelque fin fuyant le fil ordonné de la main de ce grand Dieu. Ainfi ie passé ce beau iour, & ceste douce nuit. Je vous prie, si toute nostre vie estoit dispensée en ceste façon, mefnageant les iours & les heures en tels plaisirs, sans offense, sans malheur, sans apprehension fascheuse, sans alteration de nostre naturel, francs & libres d'avarice, d'enuie, & d'ambition, aurions-nous regret en mourant d'auoir vescu si doucement en ce monde?

FIN DE LA PREMIERE IOVRNEE

DE LA BERGERIE.



# NOTES





## NOTES

---

### I. LES OEUVRES POETIQUES DE REMY BELLEAV.

Ce titre est celui des diverses éditions collectives, qui toutes ont paru après la mort du poète. Le frontispice de la première, qui est en deux volumes de petit format in-12, porte :

## LES OEUVRES POETIQUES DE REMY BELLEAV.

Redigees en deux Tomes.



A PARIS,  
Par Mamert Patiffon Imprimeur du Roy,  
au logis de Robert Estienne.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Il y a des exemplaires qui portent l'adresse : *A Paris, Pour Gilles Gilles, libraire, rue de S. Iehan de Latran, aux trois couronnes.*

Au verso du titre du tome I, se trouve :

*Le contenu en ce 1. Tome.*

*Les amours & nouveaux eschanges des pierres precieuses.*

*Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste.*

*Eclagues sacrees prises du Cantique des Cantiques.*

*La Bergerie, diuisee en vne premiere & seconde Iournee.*

*Apparances d'Arat, poete Grec.*

(*Les Prognostiques & Presages d'Arat Poëte Grec*, qui terminent le volume, ne sont pas mentionnés dans ce *Contenu*.)

Le tome I a deux séries de folios.

La première, qui finit au folio 110, comprend *Les Amours & nouveaux Eschanges des pierres*, le *Discours de la Vanité* et les *Eclagues*.

En tête de cette série, après l'épître de Belleau à Henri III, reproduite dans notre réimpression, viennent les pièces préliminaires suivantes :

*Ad Henricum III. Gallia & Polonia Regem, de Remigii Bellaquæi Lapidibus pretiosis Io. Auratus Poeta Regius;*

*Des vers Latins de M. d'Aurat* (traduction des vers précédents);

*In lib. Remigii Bellæi de Gemmis G. Valens Guellius PP;*

*Du Latin de M. de Pimont* (traduction des vers précédents);

*ΕΙς εἰκόνα τοῦ Π. Βελλαίου* (pièce grecque, signée : Ν. Γουλιότιος (Nicolas Goulu);

*Au Peuple de France* (sonnet, signé *Sc. de Saintemarthe*);

*In Poëmata Rem. Bellæi* (pièce de vers latins, signée : *I. Geffeus*);

Un sonnet sans titre, signé : *Pasc. Rob. Du-faux*;

*Au Lecteur* (avertissement que nous reproduisons en tête de notre réimpression).

La seconde série, qui finit au folio 189, comprend *La Bergerie*, *Les Apparances* et *Les Prognostiques d'Arat*.

En tête de cette série se trouvent 4 feuillets, non chiffrés, contenant les pièces préliminaires suivantes :

*In Ouilè R. Bellæi* (pièce latine, signée : PP. au verso du faux titre de *La Bergerie*);

*A Monseigneur Charles de Lorraine Marquis d'Elbeuf* (épître de Belleau, reproduite dans notre réimpression);

*In Remigii Bellaquæi Poëmata. Io. Auratus Poëta Regius;*

*Sur la Bergerie de R. Belleau* (6 sonnets, signés : 1° P. de Ronfard, 2° Ph. des Portes, 3° et 4° A. Iamyn, 5° R. Garnier, 6° Est. Tabourot, Dijonnais).

Aux folios 83 et 84, après le faux titre de la seconde journée de la Bergerie, se trouvent : l'épître de Belleau *A Monseigneur Loys Monsteur de Lorraine*, et une pièce latine, *In Remigii Bellaquæi Bucolica*, signée : *Io. Auratus Poëta Regius*.

Le tome II a un titre particulier que voici :

LES  
ODES D'ANACREON

TEIEN, POETE GREC,

traduites en François,

PAR REMY BELLEAU.

Avec quelques petites Hymnes de son invention, & autres diuerfes poësies :  
Ensemble vne Comedie.



A PARIS,

Par Mamert Patiffon Imprimeur du Roy,  
au logis de Robert Estienne.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Ce volume commence par l'épître de l'auteur à J. Gassot. Les deux pièces préliminaires qui suivent appartenant en propre aux *Odes d'Anacréon*, nous en parlons dans les notes consacrées à cet ouvrage, p. 324.

Après l'*Ode sur les recherches de E. Pasquier*, viennent : 1<sup>o</sup> un quatrain latin : *De apibus polonis & R. Bellaqua. A. B.*; 2<sup>o</sup> la Traduction de quelques Sonnets François, en vers Latins par le mesme Belleau. Voici le premier vers de chacun de ces sonnets, qui sont au nombre de six :

*Mouches qui massonnez les voûtes encrées...*

*Quand ie presse en baisant ta leure à petits mords...*

*Ce begayant parler, ce sous-ris amoureux...*

*Si mille œilllets, si mille lix s'embrasse...*

*Que laschement vous me trompez mes yeux...*

*Voyant les yeux de toy, Maistresse esleue...*

Le texte français des trois premiers sonnets est de Belleau (*Seconde iournée de la Bergerie*, p. 86 et 87); celui des trois derniers, de Ronsard (*Les Amours*, sonnets xxix, cxxiii et lxxvii).

Deux pièces latines suivent le sonnet *Au fleur Salomon*. La première, sans titre, a onze vers. La deuxième, *Ad P. Ronfardum de fonte D. Theobaldi*, se compose de huit distiques.

*Les Imprecations sur la mort du seigneur du Gay* et *l'Épitaphe d'Anne de Montmorency* sont accompagnées de leur texte latin.

Après le sonnet, *S'il faut, comme tu dis, que le scandale aduienne*, qui termine les *Petites Inuentions*, est imprimée la comédie *La Reconnue*, que suit *Le Tombeau de Remy Belleau*, formé de pièces françaises, grecques et latines.

Ce tome II a 159 folios, plus 3 folios non chiffrés pour la *Table* et *l'Extrait du priuilege* (donné à Blois le xj. iour de Septembre 1571).

Cette édition a servi de base à la nôtre, mais nous en avons modifié le plan général en classant les divers ouvrages dont elle se compose d'une manière plus conforme à leur date de composition ou du moins de publication. Ainsi nous donnons d'abord *Les Odes d'Anacréon* qui, dans l'édition de 1578, commencent le tome II.

Quant au texte, il a été souvent rectifié au moyen d'un examen fort attentif, tant des éditions originales de chacun des poèmes, que des éditions collectives postérieures. M. Royer, dont j'ai eu à mentionner en tant de circonstances le zèle amical, a bien voulu se charger de cette laborieuse collation et m'en communiquer tous les résultats, entre lesquels je n'ai plus eu qu'à choisir.

Après l'édition de 1578, viennent les trois éditions posthumes suivantes, toutes de même format, toutes divisées en deux tomes et accompagnées chacune de la mention : « rœuës & corrigees en cette dernière impressiõn. »

1585. — Paris, Mamert Patisson. (Il y a, comme pour l'édition précédente, des exemplaires qui portent l'adresse de Gilles-Gilles.)

1592. — Lyon, Thomas Soubron.

1604. — Rouen, Thomas Dare.

(Il y a des exemplaires qui portent l'adresse de Jean Berthelin.)

A ces anciennes éditions il faut ajouter une excellente publication qui fait partie de la *Bibliothèque elzévirienne* :

« *Œuvres complètes de Remy Belleau*, nouvelle édition

publiée d'après les textes primitifs avec variantes et notes par A. Gouverneur. — Paris, Franck, 1867. » 3 vol. in-12.

Malgré son titre d'*Œuvres complètes*, cette édition ne contient, comme les précédentes et comme la nôtre, que les *Œuvres poétiques*. Les *Commentaires sur le second livre des Amours de Ronsard*, que nous placerons, au moins par extraits, dans notre édition de Ronsard, en ont été systématiquement exclus.

2. LES ODES D'ANACREON TEIEN, PORTE GREC, P. 1.

L'édition originale porte le titre suivant :

LES ODES  
D'ANACREON TEIEN,  
TRADVITES DE GREC

*en François, Par Remi Belleau de  
Nogent au Perche, ensemble  
quelques petites hymnes de  
son invention.*

*Musa dedit fidibus Diuos, puerósque Deorum,  
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,  
Et Iuuenum curas, & libera vina referre.*

*Hora.*

A PARIS.

Chez André Wechel, rue saint Jehan de  
Beauuais à l'enseigne du cheual-  
volant. 1556.

Auec priuilege.

In-8, 103 pages.

On lit, page 3, la dédicace suivante, que M. Gouverneur n'a pas recueillie :

*A Monseigneur Chretophile de Choiseul, Abbé de Mureaux.*

Monseigneur, la faueur & la reuerence que vous portés aux  
bonnes lettres, & à tout ce qui peut rester des ruines de la



venerable antiquité, ont fait (outre l'obligation de l'honneste apitité que vous, & toute vostre maison, de long temps me portés) que pour le deuoir & seruice que ie vous dois, ie n'eusse peu choisir homme, qui de meilleure affection eust voulu fauorizer ce mien petit labour, que vous, qui de vostre grace m'avez mis le moien & l'occasion en main de l'oser hardiment entreprendre. D'auantage, Monseigneur, qu'avez esté le premier participant, ou de l'importunité que vous en ay faicte, le lisant, ou du sejour que j'ay fait en vostre absence, quant pour plus de faueur m'avez donné le loisir de sejourner quelque temps en ceste ville, pour auoir plus de commodité le mettre à fin. Puis ie m'affeure que pour la diuersité des gentilles inuentions de l'auteur, & industrie des anciens, prenez plaisir à ceste mienne petite traduction, vous suppliant bien humblement la vouloir prendre d'aussi bon visage, que d'obeissante volonté & entiere deuotion ie vous la presente pour gage de quelque œuvre plus grand, & plus digne de vous, ce que j'espere de bien tost entreprendre & acheuer, par vostre moien : Et sur ceste assurance ie pry Dieu,

Monseigneur, vous donner  
trellongue & tresheureuse  
vie. De Paris ce  
quinzième iour  
d'Aoust.  
1556.

Cette dédicace a été remplacée par une épître « au Seigneur Iules Gassot » que nous avons réimprimée. « Cette préface, dit M. Gouverneur, a été faite pour l'édition de 1572. »

A la page 6, on trouve : *Elegie de P. de Ronsard, à Chrestophle de Choiseul, Abbé de Mureaux*, devenue, à partir de 1572, *Elegie de P. de Ronsard à Iules Gassot*. Nous n'avons pas donné ici cette pièce qui prendra place dans les *œuvres de Ronsard*. A la page 10, on lit une petite pièce latine : *In Anacreontem a R. Bellaqueo Gallicè expressum*, signée : *Io. Auratus* (Jean Dorat). A la page 63, commencent, avec un simple titre de départ, les *Petites Inuentions par le mesme Belleau du Perche*. Ces *Petites Inuentions* sont disposées dans le même ordre que dans notre édition, mais ne contiennent que les dix premières pièces, et finissent avec *La Cerise*. Enfin, on lit à la page 101 la *Traduction de quelques Sonetz de P. de Ronsard, par le mesme Belleau*. Nous n'avons pas à recueillir ces traductions en vers latins. Elles s'appliquent aux sonnets qui commencent par :

*Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere.*

*Que lâchement vous me trompés mes yeux.*

*Voiant les yeus de toy, Maïstresse elüe.*

Voici la liste des autres éditions des *Odes d'Anacréon*, qui sont parvenues à notre connaissance :

1572 et 1574. — Paris, Gilles-Gilles. — Petit in-16.

1573... Nouvellement reueu : corrigé & augmenté pour la troisième Edition. Plus quelques Vers Macaroniques du mesme Belleau. — A Paris. De l'imprimerie de Robert Granion, rue Saint Jean de Latran à l'Arbre sec. — Petit in-16.

L'exemplaire que nous décrivons est celui de la Bibliothèque Mazarine. Il n'est ni paginé ni folioté, et se compose de huit cahiers de huit feuillets chacun, portant les signatures typographiques A.-H. Les pièces qui composent ce recueil sont les mêmes que celles des pages 1-107 de notre édition, et sont disposées dans un ordre identique, sauf les différences suivantes : l'*Epigramme* et le huitain « *A sa maïstresse* » (p. 8), ne se trouvent pas en 1573 ; leur place est occupée par le sonnet « *A sa maïstresse : — Veus tu sonder le fond de mon martire* » (p. 117). Le sonnet sans titre : *De mille morts...* (p. 91), manque ici et se retrouve plus loin. Avant le *Diçamen metricum* (p. 101) viennent trois sonnets : « *A M. M. (A ma maïstresse)* » : 1° *Depuis que ie baiçé...* (p. 147) ; 2° *De mille mortz...* ; 3° *Veus tu sonder...* répété ici. Après le *Diçamen* se trouve, comme dans l'édition de 1556, la *Traduction de quelques Sonets François, en vers Latins...* Ces traductions s'appliquent aux six sonnets que nous avons cités p. 321. Le premier et le deuxième sonnets sont séparés par le quatrain latin *De apibus polonis...*

Le volume se termine par *Le Mulet* (p. 108), qui ne porte que ces mots en guise de titre : *A Monsieur Nicolas Secretaire du Roy*.

M. Gouverneur, qui ne mentionne pas cette édition, en décrit une autre dont le titre est tout à fait semblable, et qui porte également la mention : « troisième Edition, » mais à laquelle il attribue la date de 1571. Enfin, on en connaît encore trois autres, de petit format in-16 :

1574. — Paris, Nicolas Bonfons.

1574... Nouvellement reueu, corrigé & augmenté pour la quatrième édition. — Paris, Jehan Chanon. A la fin de cette édition se trouve un « extrait du Priuilege » accordé à Belleau

« l'vneziesme iout de Septembre 1567 » avec une permission de Belleau « à Gilles-Gilles & Jehan Chanon d'imprimer, vendre & distribuer... iusques au terme de dix ans. »

1577. — *Lyon, Rigaud.*

Les *Odes d'Anacréon* ont, en outre, été réimprimées avec un titre spécial dans le second tome des diverses éditions posthumes. Voyez la note précédente, p. 322.

Pour l'appréciation de cette traduction des *Odes d'Anacréon*, comparée aux autres tentatives contemporaines analogues, voyez *Anacréon au seizième siècle*, p. 440-456 du *Tableau de la poésie française au xvi<sup>e</sup> siècle*, par Sainte-Beuve. — Charpentier, 1843. — In-18.

Cette édition de 1556, que nous avons attentivement comparée à celle de 1578, présente des particularités orthographiques intéressantes, qui ont, pour la plupart, disparu de cette dernière. Nous renvoyons, pour les passages cités, aux pages de notre édition.

C remplace t ou d à la fin de certains mots :

*Lut* (luth) (p. 8, v. 2; p. 61, v. 11) : *luc*;

*Nid* (p. 29, v. 29; p. 30, v. 1) : *nic*.

C est remplacé par g dans divers mots où il se prononçait comme cette dernière lettre :

*Secrets* (p. 52, v. 32) : *segrés*;

*Secretaires* (p. 66, v. 12) : *segretaires*.

G prend le son dur devant e muet, sans être précédé d'un u :

*Vague* (p. 56, v. 8) : *vage*;

*Vagement* (p. 71, v. 3) : *vagement*.

*Bigearre* (bizarre) (p. 67, v. 7) est écrit *bigarre*, ce qui fait supposer qu'on prononçait parfois le g dur, comme dans *bigarré*.

N remplace gn, suivant la prononciation du temps :

*Signal* (p. 45, dernier vers) : *final*.

I remplace ei :

*Cueillis* (p. 11, v. 24) : *cullis*;

*Orgueilleux* (p. 47, v. 2) : *orguilleux*.

Ei au contraire remplace quelquefois i :

*Milieu* (p. 44, v. 22) : *meillieu*.

O remplace ou :

*Langoureux* (p. 33, v. 10; p. 44, v. 10) : *langoreux*;  
*Troupeau* (p. 31, v. 4; p. 44, v. 34) : *tropeau*.

Ou remplace u :

*Surgeon* (p. 61, v. 1) : *fourgeon*.

Eu remplace u :

*Durs* (p. 54, v. 19) : *deurs*.

*Fay* (p. 9, avant-dernier vers; p. 30, v. 17) est écrit : *id*.

A *elle* (p. 8, v. 13), écrit en 1578 sans *t* euphonique, se trouve, en 1556, avec le *t* caractéristique de la troisième personne des verbes : *at-elle*.

*Est-ce* (p. 30, v. 13; p. 62 v. 9) est imprimé en un seul mot : *effe*. Il se trouve encore sous cette forme en 1578, à la fin d'un vers où il rime avec *maistresse* (p. 76, v. 18).

La première personne du pluriel de l'impératif n'a d's, en 1556, ni devant une consonne ni devant une voyelle : au lieu de *entremeflons* (p. 10, v. 24), on lit *entremelon*; au lieu de *beuons* (p. 11, v. 11), *beuon*.

La troisième personne du pluriel est souvent en *oint* : *retardoyent* (p. 21, v. 12) : *retardoint*.

Au lieu de *qu'il* on trouve *qui*, ce qui représente plus fidèlement la prononciation du temps, car *l'i* de *il* ne sonnait jamais devant une consonne :

... *l'hommage*

*Qu'il lui doyt...* (p. 61, v. 7);

... *l'hommage*

*Qui luy doit.*

Enfin, au lieu de : *Fidelle amy* (p. 60, v. 10), on trouve, en 1556 : *Fidelle my*, qui représente probablement la prononciation d'alors, dans laquelle l'a initial d'*ami*, confondu avec l'e final de *fidelle*, ne s'entendait sans doute presque point.

Les variantes entre l'édition de 1556 et celle de 1578 ne sont ni fort nombreuses ni fort importantes. Nous indiquerons les principales à mesure qu'elles se présenteront.

3. *Alors...* p. 9, v. 15.

1556 : *Et lors...*

4. *Deffous ta treille...* p. 11, v. 8.

1556 : *Pres de ta treille...*

5. *La fille portant...* p. 11, v. 14.

1556 : *Que la fille aiant...*

6. *Me mort de morsure...* p. 12, v. 4.

1556 : *Me mordit, de fureur...*

7. ... *pronte...* p. 12, v. 16.

1556 : ... *molle...*

8. *le luy demande...* p. 14, v. 9.

Il y a bien, dans les éditions de 1573 et de 1578, le présent *demande*, mais le sens veut un passé; il vaudrait donc mieux lire *demandé* pour *demandai*, comme dans l'édition de 1556.

9. ... *hafter* ... p. 15, v. 10.

1556 : ... *croifre...*

10. ... *le point du iour...* p. 15, v. 20.

Ainsi dans toutes les éditions, excepté celle de 1578, qui donne *poing*.

11. ... *semont...* p. 16, v. 16.

1556 : ... *prouoque...*

12. ... *tout à trauers*, p. 16, v. 28.

1556 : ... *par le trauers.*

13. ... *sur toute autre fleur*, p. 19, v. 4.

1556 : ... *par sus toute fleur.*

14. ... *vineux...* p. 19, v. 6.

1556 : ... *coulant...*

15. *Há que...* p. 20, v. 7.

1556 : *Or' que...*

16. ... *estraindre*, p. 23, v. 4.

1556 : ... *esteindre.*

17. ... *dorment...* p. 23, v. 14.

1556 : ... *restent...*

18. *Le pourtrait de sa Maistresse*, p. 24, ligne 13.

Cette traduction s'est transformée dans la *premiere iournee de la Bergerie* en une longue imitation. Voyez p. 260.

19. ... *frond d'iuoyre*, p. 24, avant-dernier vers.

On lit à tort, dans l'édition de 1578 et dans les suivantes, *fond*, au lieu de *frond* que portent les éditions originales. Le

texte grec, très-exactement traduit dans ce passage, ne laisse aucun doute sur la leçon qui doit être adoptée :

Ἐπὶ πορφύραισι χαιταῖς  
Ἐλεφάντινον μέτωπον.

La faute contraire, *frond* pour *fond*, a été commise aussi dans certaines éditions, à l'occasion du passage suivant du *Portrait de Bathylle* :

... *say luy le poil blond,*  
*Parfumé, noircissant au fond,*  
*Le bout, iaunissant...* p. 25, v. dernier, et p. 26,

v. 1 et 2.

Ici encore le texte ne laisse aucun doute sur le véritable sens :

Διπαρὰς κόμας ποίησον,  
Τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελαίνας,  
Τὰ δ'εἰς ἄκρον, ἡλιώσας.

Quant à l'orthographe *frond*, elle est constante dans 1556 et se retrouve encore plus d'une fois dans 1578. Voyez p. 15, v. 4 et passim.

20. *Parfumé, noircissant au fond*, p. 26, v. 1.  
Voyez la note précédente.

21. *N'en pouvant sortir deormais*  
*Estant son esclave à iamais*, p. 28, v. 1 et 2.

1556 : *Et toujours y demourra pris*,  
*Estant à servir bien appris*.

22. *Et puis en adiouste quinze*,  
*Et la troupe bien apprinse*, p. 29, v. 5 et 6.

Toutes les éditions portent *apprinse*, rimant avec *quinze*. Il est évident qu'on prononçait ici *apprinse*, forme qu'on trouve très-souvent imprimée chez Belleau et ses contemporains, non-seulement dans la poésie mais aussi dans la prose. C'est ce qui nous a décidé à la préférer dans ce passage.

23. *Poindre...* p. 32, v. 18.  
1556 : *Croistre...*

24. *De se promettre le futur?*  
*De boire & danser c'est mon heur*, p. 35, v. 21 et 22.

Dans le *Dictionnaire des rimes françoises : premierement composé par Jean le Feuvre... Et depuis augmenté... par le Seigneur des Accords*. — Paris, Jean Richer... 1588. — in-8, à la suite des mots en *ur* : *Obscur... Futur, Azur*, on trouve cette indication : « Rime avec *eur*. »

25. . . . *les chants mignons*  
*De ma lyre, & de mes sons*, p. 36, v. 18 et 19.  
 1556 : . . . *les chants dtuers*;  
*De ma lyre, & de mes vers.*
26. . . . *campagne*,  
 . . . *montaigne*, p. 38, v. 28 et 29.  
 Il y a *montaigne* dans toutes les éditions. La diversité dans  
 l'orthographe n'empêchait pas l'identité dans la prononciation.
27. . . . *ce qui le cœur poind*, p. 38, v. 24.  
 1556 : . . . *ce que le cœur point.*
28. *Par-elle ont auancé leur cours*  
*La guerre & les morts execrables*, p. 39, v. 5 et 6.  
 1556 : *Par elle mesme a pris son cours*  
*La Guerre, les morts execrables.*
29. *Trace moy, Peintre, vn beau paysage*, p. 39, avant-  
 dernier vers.  
 1556 : *Sus Peintre fai moy vn paisage.*
30. . . . *nourrissant*, p. 40, v. 17.  
 1556 : . . . *noircissant.*
31. *De Dauphins courbez*... p. 42, v. 1.  
 1556 : *De poissons courbés*...
32. *Sus versez dedans le tonneau,*  
*Et des pieds seulement y foulent*, p. 42, v. 10 et 11.  
 1556 : *Sus versés-le dans le tonneau,*  
*Que des piés seulement y foulent.*
33. . . . *germe*... p. 42, v. 13.  
 1556 : . . . *bon ven*...
34. . . . *longs*... p. 44, v. 15.  
 1556 : . . . *vieux*...
35. *Aussi tost i'entre en allaignesse*; p. 45, v. 3.  
 1556 : *Soudainement i'entre en lieffe.*
36. *Cybelle demeure avec nous,*  
*De roses que lon me couronne*, p. 45, v. 5 et 6.  
 1556 : *Atten moi Dame par fus tous*  
*Le veil soudain qu'on me couronne.*
37. . . . *retient!* p. 46, v. 15.  
 1556 : . . . *detient!*

38. AV SEIGNEUR P. DE RONSARD, p. 47, ligne 4.  
1556 : A Pierre de Ronfard.

39. AVDIT SEIGNEUR DE RONSARD, p. 50, lig. 2.  
1556 : A Pierre de Ronfard. — 1573 : A I. A. de Balf.

*Le Papillon* a été réimprimé en 1565, dans un petit recueil dont voici la description :

LE FOVRMY  
DE P. DE RON-  
SARD A R. BELLEAV.  
LE PAPILLON  
DE R. BELLEAV A P. DE  
RONSARD.

MIS EN LATIN PAR P. EST. TABOUROT.

Avec quelques Epigrammes latins, dédiés  
A Illust. Seigneur G. LE GENEVOIS  
Doyen en l'Eglise de Langres.



A PARIS.

*Pour Thibault Bessault, en la rue S. Jacques à l'en-  
seigne de l'Elephant, pres les Mathurins.*

1565.

In-8°, 16 ff. non chiffrés.

Le texte, assez défectueux, ne présente aucune variante intéressante, mais on lit en tête de cette plaquette : *L'Adieu de R. Belleau à son Papillon sur la version de P. Estienne Tabourot*, pièce qui manque dans toutes les éditions des *Œuvres poétiques*, même dans celle qui a été publiée par M. Gouverneur. On la trouvera dans l'*Appendice* qui terminera notre tome II.

40. . . . cet ormeau, p. 52, v. 5.  
1556 : . . . ce rameau.



41. . . . *hideux*, p. 55, v. 17.  
1556 : . . . *odieux*.
42. AV SEIGNEUR DE BAIF, p. 56, ligne 2  
1556 : A P. de Ronfard.
43. *Soudain elle devient*... p. 57, v. 8.  
1556 : *Auff tost el devient*...
44. ... *Baif*... p. 58, v. 14  
1556 : ... *Ronfard*...
45. AV SEIGNEUR GEORGE BOMBAS, p. 58, ligne 16.  
1556 : A Nicolas Denifot, Vallet de Chambre du Roy.
46. *Le globe*... p. 59, v. 33.  
1556 : *Du globe*...
47. AV SEIGNEUR R. GARNIER, p. 60, ligne 23.  
1556 : A Pierre de Ronfard.
48. *Qui veus entonner*... p. 61, v. 26.  
1556 : *Qui veus étonner*...
49. ... *s'enfanguanta*, p. 64, v. 3.  
1556 : ... *l'on sanglanta*.
50. *Garnier*... p. 64, v. 18.  
1556 : *Ronfard*...
51. AV SEIGNEUR NICOLAS, p. 64, ligne 28.  
1556 : A N. Mallot.
52. *Le feu brillant des estoilles*  
*Qui rayonne contre bas*, p. 65, v. 29 et 30.  
1556 : *Le cler seiour des estoilles*  
*Qui ralongent contrebas*.
53. *A peine scauons qui nous sommes*, p. 69, v. 7.  
1556 : *A peine scauons nous quelz sommes*.
54. *De ton mesnage*... p. 69, v. 24.  
1556 : *De ta nature*...
55. . . . *carriere*, p. 70, v. 17.  
1556 : . . . *barriere*.
56. . . . *les mieux*... p. 71, v. 26.  
1556 : . . . *le mieux*...
57. *En ce fameux & bon vieil age*, p. 71, dernier vers

Le morceau qui commence par ce vers, et finit par :

*Passe les autres fruits du monde* (p. 74, v. 21),  
manque dans 1556. On le trouve dans 1573.

58. . . . *l'arc en ciel*, p. 75, dernier vers.

1556 : . . . *l'arc au ciel*.

59. . . . *laurier*... p. 82, v. 9.

1573 : . . . *arbre*...

60. . . . *conardise*, p. 87, v. 29.

1573 : . . . *cornudise*.

61. . . . *englace*, p. 89, v. 25.<sup>8</sup>

1573 : . . . *renglace*.

62. CHANT DE TRIOMPHE. *Sur la victoire en la bataille de Moncontour*, p. 91, ligne 16.

Cette pièce a paru en 1569 dans le recueil intitulé *Peanes sine hymni*, dont nous avons donné la description dans la 15<sup>e</sup> note de notre édition des *Œuvres poétiques de Dorat* (p. 77). Elle y occupe le feuillet portant la signature *Cij*. Cette édition originale ne présente presque aucune variante qui mérite d'être rapportée.

63. *Et ces Rouffeaux dont l'arcine*

*Se renferme entre deux mers*, p. 94, v. 20 et 21.

Les Anglais sont clairement désignés dans ces vers.

L'édition originale, dont l'orthographe est assez semblable à celle des *Odes d'Anacréon* de 1556 (voyez note 2, p. 326), porte *Ruffeaux* au lieu de *Rouffeaux*.

64. ... *acquise*... p. 96, v. 1.

1573 : ... *acquis*...

65. ... *les prophètes oyseaux*, p. 97, v. 25.

Cette leçon, d'ailleurs fort claire, est celle de toutes les éditions anciennes que nous avons vues. M. Gouverneur donne : *prophanes oiseaux*, sans indiquer ce qui le porte à faire ce changement, qu'il a répété dans un autre endroit. Voyez note 144, p. 349.

66. ... *de mains sanglantes*, p. 99, v. 22.

Édition originale et *Odes d'Anacréon* de 1573 : *des mains sanglantes*.

67. DICTAMEN METRIFICVM DE BELLO HVGVERO-TICO... p. 101, ligne 24.

Ce poème macaronique, dont on signale des éditions sans

date in-4° et in-8°, a été réuni aux éditions des *Odes d'Anacréon* publiées par Robert Grandjon et par Nicolas Bonfons (voyez note 2, p. 324 et 325), et aux diverses publications posthumes des *Œuvres poétiques*. Il accompagne souvent la traduction de l'*École de Salerne* par J. de Milan.

Dans une édition de cet ouvrage intitulée « *L'Eschole de Salerne. En vers Burlesques. Et poëma macaronicum de Bello huguenotico*. A Rouen, chez Clément Malaffis. M. DC. LX. » le poëme de Belleau est suivi d'une imitation française annoncée en ces termes :

*Poëme Macaronique  
De la Guerre Huguenotique  
Traduit d'un plaisant Latin  
En deux foirs & vn matin.*

Un *Recueil de poésies françaises et latines*, qui porte le n° 1663 des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, contient la première partie du *Dictionnaire métrique*, jusqu'à : *Ite, nec in nostrum tam dulce recurrit vinum* (p. 105, v. 2, inclusivement). Cette copie diffère des imprimés en plusieurs endroits; nous signalerons les variantes principales qu'elle offre à mesure qu'elles se présenteront.

Quant au texte que nous adoptons, c'est, suivant notre coutume, celui de 1578, très-conforme d'ailleurs aux impressions précédentes. Nous n'avons pas cru devoir corriger ce morceau dont les bizarreries sont le plus souvent volontaires. Si par exemple on lit à la page 104, v. 20 : *pretorum*, et non *pretrorum* comme dans le manuscrit, quoiqu'il y ait *pretris* p. 103, v. 29, c'est peut-être dans une intention comique afin d'imiter la prononciation du peuple, qui disait et dit encore *prête* pour *prêtre*.

Il est d'autres corrections plus légitimes que nous aurions pu faire. Rien n'aurait été plus facile que de mettre partout l'orthographe rigoureusement d'accord avec la prosodie. Nous avons préféré reproduire le texte courant des éditions contemporaines. Toutefois nous avons substitué *monachis* (p. 104, v. 4) à *monachis*, faute purement typographique de l'édition de 1578, qui ne se trouve ni dans le manuscrit, ni dans l'édition de 1573.

68. *Et conni horridulum...* p. 101, v. avant-dernier.  
Ce vers manque dans le manuscrit.

69. ... *attacare penachium*, p. 101, dernier vers.  
Manuscrit : . . . *attachare penachum*, leçon exigée par la prosodie, mais que les imprimés n'ont point adoptée.

70. *Denique pastillos...* p. 102, v. 16.

Ce vers et le suivant manquent dans le manuscrit.

71. ... *Tauanus*, p. 102, v. 18.

Ce mot est resté en blanc dans le manuscrit. La glose du vers suivant explique suffisamment qu'il est pris dans le sens de *taon*. La lettre capitale par laquelle il commence dans les imprimés pourrait faire croire qu'il y a une allusion à un Tavannes, si l'orthodoxie bien connue des membres de cette famille n'interdisait de les soupçonner d'avoir fait cause commune avec les protestants.

72. *Quidue fides...* p. 102, v. 25.

On lit après ce vers, dans le manuscrit, les deux suivants, qui manquent dans les imprimés :

*Liber & arbitrius quidnam prædestinet ultra  
lanua parens, annis qua non annohor altra.*

73. ... *amorçando...* p. 102, v. 30.

Manuscrit : ... *incantando...*

74. ... *destrugere...* p. 103, v. 2.

Manuscrit : ... *destruere...*

75. ... *brigandior...* p. 103, v. 3.

Manuscrit : ... *ribaldior...*

76. *Egorgant...* p. 103, v. 4.

Manuscrit : *Saffinat...*

77. *Incagant pretris...* p. 103, v. 29.

Dans le manuscrit on lit après ce vers :

*Quem brancum Ionnam fratres dixere moderni.*

Ce dernier vers manque dans les imprimés.

78. ... *rafouero...* p. 104, v. 8.

Manuscrit : ... *razombo...*

79. ... *lignem...* p. 104, v. 30.

Manuscrit : ... *lignea...*

80. *Ha celuy qui l'a fondue*, p. 111, v. 24.

Ce vers est ainsi dans toutes les éditions. Pour qu'il soit juste il faut compter *celuy* de trois syllabes.

81. *Ode. Sur les recherches de E. Pasquier*, p. 117, ligne 20.  
 Cette ode a paru pour la première fois au recto du 4<sup>e</sup> feuillet  
 liminaire de la première édition des *Recherches de la France*,  
 dont voici la description :

DES  
 RECHERCHES  
 DE LA FRANCE

LIVRE PREMIER.

PLVS,

VN POVR PARLER DV PRINCE.

Le tout par Estienne Pasquier, aduocat  
 en la Cour de Parlement de Paris.



A PARIS,

*Pour Vincent Sertenas, tenant sa boutique au  
 Palais, en la galerie par ou on va à la Chan-  
 cellerie : Et en la rue neuue nostre Dame,  
 à l'enseigne saint Iean l'Euangeliste.*

1560.

AVEC PRIVILEGE.

In-8°, 8 feuillets liminaires et 100 feuillets chiffrés.

Le privilège de cet ouvrage a été accordé « le dixhuitiesme  
 iour de Ianuier, l'an mil cinq cens cinquante neuf. »

82. ... *la masque*... p. 118, v. 20.

Ainsi dans les éditions de 1578 et de 1585, et cela n'a rien  
 d'extraordinaire, car ce mot était souvent féminin au xvi<sup>e</sup> siècle.  
 On trouvera, dans le *Dictionnaire* de M. Littré, des exemples  
 tirés d'Amyot et de Calvin, où il est employé à ce genre; néan-  
 moins il faut remarquer que dans la première édition il y a :  
*le masque.*

83. ... *me haftes*... p. 133, v. 2.  
Ainsi dans l'édition de 1592. Celle de 1578 porte, à tort, *ne*.
84. *Sous les fleurs*... p. 134, v. 29.  
Ainsi dans l'édition de 1592. Celle de 1578 porte, à tort, *sur*.
85. ... *l'espoïnçonne*... p. 145, v. 25.  
Les éditions anciennes portent *l'espoïnçonne* qui nous semble ne point donner de sens raisonnable.
86. ... *enuieux*; p. 154, v. 15.  
Ainsi dans l'édition de 1592; *ennuieux* dans celle de 1578.
87. ... *Cynthien*, p. 158, v. 32.  
Il faut suivre cette leçon, qui est celle de 1592; 1578 donne *Cythien*. C'est par suite d'une erreur d'impression qu'il y a *Cyrtien* dans notre texte.
88. *Ode. A Monsieur Garnier*, p. 159, ligne 11.  
Cette ode a paru pour la première fois au verso du 6<sup>e</sup> feuillet de la tragédie dont voici le titre :

CORNELIE,  
TRAGÉDIE  
DE ROB. GARNIER  
CONSEILLER DV ROY  
au siege Presidial & Sene-  
chauffee du Maine.  
A MONSIEGNEVR DE  
RAMBOUILLET.



A PARIS,  
De l'Imprimerie de Robert Estienne.  
M. D. LXXIII.  
AVEC PRIVILEGE.

In-8°, 40 feuillets chiffrés et 1 blanc.

89. De celle qui viue étouffée, p. 159, v. 27.

A la suite de ce vers, on lit dans l'édition originale, en manchette :

comme après le v. 3 de la p. 160 :  
*Aux Ombres mesmes des Enfers,* Hippolyte,  
 et enfin, ce qui parait tout à fait superflu, après le v. 5 :  
*Les iustes pleurs de Cornелиe,* Cornелиe.

90. A monsieur Palingene, sur la traduction de Sceuoie de Sainte-Marthe, p. 160, ligne 22.

Ainsi dans l'édition de 1578.

Dans « *Les Œuvres de Sceuoie de Sainte-Marthe...* A Paris, par Mamert Patisson, Imprimeur du Roy, au logis de Robert Estienne. M. D. LXXIX. Avec priuilege du Roy » in-4°, le titre est : *A M. Palingene*, ce qui veut dire peut-être simplement à *Marcellus Palingene*, prénom auquel les premiers vers de la pièce font allusion. *Le Palingene de Sceuoie de Sainte-Marthe. Contenant vn recueil de plusieurs Discours tirez du Zodiaque de la vie*, commence au feuillet 45.

91. CHANT D'ALLAIGRESSE sur la naissance de Fran. de Gonzague, fils de Monseigneur de Neuers. Du Latin de M. du Chesne Lecteur du Roy, p. 161, ligne 6.

Cette pièce a paru d'abord, sans le nom du traducteur, Remy Belleau, dans un petit recueil dont voici la description :

A M P L I S S I M Æ  
 spei pupulo, Francisco Gon-

Zagæ, nobilissimi Principis, Ducis  
 Niuernensis filio.

LEODEGARIVS A QVERCV

Professor Regius, hoc Genethiacum  
 canit.

Chant d'alaignresse, pris des vers  
 latins de M. du Chesne,  
 lecteur du Roy.

*Plus vne autre traduction des auures dudit du Chefne.*

Sur la naissance de François de Gonzague,  
fils de Monseigneur le Duc de Neuers.

M. D. LXXVI.

In-4°, 4 feuillets non chiffrés.

92. *Favorisé*. . . p. 161, v. 8.  
1576 : *Prince cheri*. . .

93. . . . *ces bons*. . . p. 161, v. 12.  
1576 : . . . *si bons*. . .

94. *Enfantement*. . . p. 161, v. 22.  
1576 : *Commencement*. . .

95. *Quand tu voudras bien-né*. . . p. 162, v. 1.  
1576 : *Lors que voudras, bien nay*. . .

96. . . . *deuois*. . . p. 162, v. 4.  
1576 : . . . *tu dois*. . .

97. *Beantes l'attendoyent prestes à l'engloutir*  
*Sans le diuin secours qui l'en vint garantir*, p. 162, v. 7 et 8.  
1576 : *Beante l'attendoit ia preste à l'engloutir,*  
*Sans le diuin secours qui la vint garantir.*

98. . . . *d'ym si beau*. . . p. 162, v. 12.  
1576 : . . . *du si beau*. . .

99. . . . *chaisnes*. . . p. 162, v. 18.  
1576 : . . . *chefnes*. . .

100. IMPRECATIONS sur la mort du seigneur Loys du Gaz, prises du Latin de M. de PP., p. 163, ligne 25.

Louis Béranger du Gaz, ou du Guast, est mort le 31 octobre 1575. Les initiales PP. désignent Vaillant de Guede, abbé de Pimont.

101. ЭПИТАФЕ d'Anne de Montmorency Conestable de France, du Latin de M. de Pimont, p. 166, ligne 15. |

Blessé le 10 novembre 1567, au combat de Saint-Denis, Anne de Montmorency succomba le 12 du même mois.

102. ЭПИТАФЕ de Monseigneur le Duc de Guyse, p. 168, ligne 6.

Voyez la note 142, p. 348.



## 103. LA BERGERIE, p. 177.

Comme le remarque l'éditeur des *Œuvres poétiques* de 1578, cet ouvrage de Belleau « est vn recueil de diuers Poëmes qu'il auoit faicts la plus part en sa grande ieunesse, & d'autres en son aage plus meur. » Ce recueil a paru en 1565.

M. Gouverneur, qui a eu entre les mains un exemplaire de la publication originale, beaucoup plus curieuse qu'utile, en a donné une description détaillée que nous allons reproduire, mais en renvoyant, pour les textes cités, aux pages de notre édition :

« La rareté de cette édition (qui a échappé aux savantes recherches de M. Brunet) nous engage à en donner sommairement une analyse : Elle porte pour titre : *La Bergerie* de Remy Belleau, à Paris, pour Gilles Gilles, petit in-8° de 127 ff., avec titre encadré dans un frontispice au bas duquel se trouve le chiffre de l'imprimeur M P. (Maurice de La Porte). La dédicace est adressée à monseigneur le marquis d'Elbeuf, comme dans les éditions suivantes. La 1<sup>re</sup> églogue, dont les interlocuteurs s'appellent Francin et Charlot, se termine après le vers 22 de la page 186. La description reprend à « Ces Bergers, » page 193, puis continue par l'*Ode à la Royne*, intitulée *Ode à la paix* : « Laisse le ciel, belle Astree, » sans variante. L'*Ode au duc de Guise* ne commence qu'à la 7<sup>e</sup> strophe pour finir après la 17<sup>e</sup>. Les vers qui suivent se retrouvent dans l'*Été*, les *Vendanges*, etc. ; le *Tombeau du duc de Guise* n'offre non plus nulle variante. La *Chasteté* ne consiste qu'en quelques vers, sans titre et commençant au 27<sup>e</sup> vers de la page 225 pour finir au 14<sup>e</sup> de la page 227, avec même quelques suppressions. Le joli poème des *Vendanges* ne comprend que les 40 premiers vers de notre version. La chanson, *Faites-vous la sourde Macee*, est, sans autre différence que celle du nom de *Francine*, substitué à celui de *Macée* (voyez ci-après, note 161). L'épithalame est sans variante, puis viennent plusieurs sonnets, le portrait de sa maîtresse, disséminés dans la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> journée de l'édition de 1572. Le *Chant* sur la naissance de monseigneur le marquis du Pont n'offre aucun changement. Puis vient le *Chant des trois Parques*, à la suite duquel est imprimée une mascarade composée par Ronsard à Bar-le-Duc (circonstance qui en motiva sans doute l'insertion) et que le lecteur trouvera au tome IV, p. 134, des *Œuvres* de Ronsard, édition de M. P. Blanchemin. Quelques sonnets... puis la chanson de *La Vigne*, terminent la *Bergerie* de 1565, qui, on le voit, présente une foule de regretta-

bles suppressions, notamment celles des gracieuses chansons d'*Avril*, du *Printemps*, de l'*Ode à la Roynie*, etc. »

La première édition complète est celle dont voici la description :

L A

# B E R G E R I E

DE R. BELLEAU, DIVI-

SEE EN VNE PREMIERE

& seconde Journée.



A PARIS,

Chez Gilles Gilles, Rue S. Jean de Latran,

aux trois Couronnes.

1572.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-8°, 4 feuillets liminaires  
106 feuillets chiffrés, 2 feuillets  
et 110 feuillets chiffrés.

On trouve au verso du titre : *IN OVILE R. BELLEAU*, signé : PP.

Les feuillets liminaires comprennent : 1° la dédicace « *A Monseigneur Charles de Lorraine*, » que nous avons réimprimée p. 179 ; 2° *In Remigii Bellauei Poemata. Io. Auratus Poeta Regius* ; 3° *Au lecteur. P. D. Ronfard* (pièce qu'on trouvera dans notre édition des œuvres de ce poëte) ; 4° *Sonnet*, signé : R. Garnier ; 5° *Sur La Bergerie de R. Belleau. Sonnet*, signé : Ph. des Portes.

Les feuillets non chiffrés qui terminent la première journée contiennent : 1° *Deux Sonnets : A l'auteur par Am. Jamyn* ; 2° *A monsieur Belleau sur sa Bergerie. Par Est. Tabourot Dijonnois. Sonnet* ; 3° *Extrait du Privilege du Roy*. Les lettres patentes qui y sont mentionnées sont « *Données à Blois l'vziesme iour de Septembre, l'an mil cinq cens septante & vn* ». A la suite de cet extrait, se trouve la cession que Remi

Belleau fait à Gilles Gilles, « le 19. iour de Iuing 1572 » des droits contenus dans ce privilège. *La seconde Iournee* a un titre particulier au verso duquel est un quatrain latin :

*In Remigii Bellaquei Buccollica.*

signé : « Io. Auratus Poëta Regius. »

104. TENOT, BELLOT, PEROT, p. 183, ligne 10.  
Ce dialogue a d'abord paru sous ce titre :

 Chant Pastoral  
DE LA PAIX.  
PAR R. BELLEAV.



A PARIS,

De l'imprimerie d'André Wechel.

1559.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-4°, 10 feuillets non chiffrés.

Le « privilège » qui se trouve au dernier feuillet a été donné « A Reins l'vnziesme de Iuing 1557. » Dans cette édition, les deux premiers interlocuteurs ont des noms un peu différents de ceux qu'ils portent dans les suivantes. On lit en tête de la pièce : « Les pasteurs, Bellin, Thoinet, et Perot. » Et ces formes sont employées dans tout le cours de l'ouvrage, sauf un seul endroit (voyez note 117). *Bellin*, ou plus clairement *Bellet*, n'est autre que Belleau lui-même; *Thoinet* ou *Tenot*, diminutif d'Antoine, désigne Antoine de Balf; *Perot*, Pierre de Ronsard, et sur la fin du dialogue sa *Cassandre* figure sous le nom de *Cassandrette*. Dans l'édition originale, le dialogue est fort peu coupé. Bellin, qui le commence, garde la parole jusqu'au dernier vers de la page 185. La première édition a été publiée à l'occasion de la paix de Cateau Cambrésis, et les souverains dont il est question sont Henri II et Philippe II; dans l'édition de 1572, la pièce célèbre une des trêves conclues entre les catholiques et les protestants; et les principaux personnages deviennent Charles IX et François de

NOTES.

343  
~~334~~

Guise. Les notes suivantes font connaître les remaniements à l'aide desquels cette substitution s'est opérée.

105. *Hé qui seroit heureux* .. p. 183, v. 5.
- 1559 : *Hé qui seroit heureux? quant dessus la campagne,  
 Nous voions les foudars & de France & d'Espagne  
 Tous armez s'esbranler, & pour quelque bon-heur  
 Cherement acheter vn miserable honneur.  
 Ne voy tu des le tems que nostre pauvre terre  
 Supporte sur le dos les meurtres de la guerre,  
 Qu'a peine & maugré soy depite elle produit  
 Comme par vn desdain, son herbage & son fruit?  
 Ne voy tu...*
106. *Prez, monts, iardins*... p. 184, v. 10.  
 1559 : *Vous mons rochers*...
107. ... *flanc de ces ormes*... p. 184, v. 12.  
 1559 : ... *front de ces arbres*...
108. ... *Bellot*... p. 184, v. 17.  
 1559 : ... *Thoinet*...
109. *Des chardons herissez en pointes d'aiguillons?* p. 184,  
 v. 22.  
 1559 : *Les chardons herissez de poignans eguillons?*
110. . . . *les pis*... p. 184, v. 26.  
 1559 : . . . *le pis*...
111. *Qu'y ferons-nous, Bellot?*... p. 185, v. 21.  
 1559 : *Que ferons nous Thoinet?*...  
 Dans cette édition, ce nom est bien placé, puisque le monologue de *Bellin* continue; mais, quoique depuis il ait été coupé, le nom de *Tenot* est resté par erreur dans l'édition de 1572 et dans les suivantes.
112. ... *je dérobe ma vois*. p. 185, v. dernier.  
 1559 : ... *s'est derobé ta vois*.
113. *Il m'en desplait, Bellot, & s'y t'eusse pensé*, p. 186, v. 11.  
 Ce vers et le suivant ne se trouvent pas dans l'édition de 1559.
114. *Car lors que ie Penflay*... p. 186, v. 13.  
 1559 : *Et lors que ie l'enflai*...

115. . . *la fontaine*  
*Qui prend son nom d'Hercule...* p. 187, v. 18 et 19.  
 Arcueil, ou Hercueil, comme on disait alors.  
 Voyez : *Œuvres d'Estienne Iodelle*, t. I, p. xx.
116. ... *rend si doux ombrage*, p. 187, v. 23.  
 1559 : ... *fait si bel ombrage*.
117. *Bellin t'escoutera...* p. 188, v. 22.  
 1559 : ... *te respondra...*  
 Ce passage est le seul où la forme *Bellin* n'ait pas été remplacée par *Bellot*.
118. *Le Berger plus deuôt...* p. 188, v. 30.  
 1559 : *Lors Thoinet plus deuot...*
119. ... *lon voye vne saison pouffee*, p. 190, v. 4.  
 1559 : ... *l'on voie vne saison dorée*.
120. *Si que le ciel, & la terre engrossée*, p. 190, v. 6.  
 1559 : *Et que le ciel & la terre honorée*.
121. ... *CHARLES nostre grand Roy*, p. 190, v. 23.  
 1559 : ... *la magesté d'vn Roy*.
122. ... *par les yeux d'vne face diuine*, p. 190, v. 28.  
 1559 : ... *des beaux yeux d'vne beauté diuine*.
123. ... *nous relachant...* p. 190, v. 33.  
 1559 : ... *& leur laches...*
124. *De lauriers verds ce grand Roy des François,*  
*Roy le plus grand de ceste basse terre*, p. 191, v. 7 et 8.  
 1559 : *De lauriers vertz le front de ces deux Roys,*  
*Roys les plus grandz, de cette basse terre*.
125. *L'vn à ce Roy dont les vertus entieres*  
*Et la vaillance...* p. 191, v. dernier, et p. 192, v. 1.  
 1559 : *L'vn à celui dont les vertus entieres*  
*Et la faconde...*
126. *Pour sa grandeur...* p. 192, v. 4.  
 1559 : *En son honneur...*
127. *De ce grand Roy...* p. 192, v. 6.  
 1559 : *De son merite...*

128. ... *la sage ieuneffe,*  
*Le meur conseil, la vaillance & le bras,* p. 192, v. 8 et 9.  
 1559 : ... *la sage vieilleffe,*  
*Le meur conseil esproué de noz Roys.*
129. ... *entre les peuples bas,* p. 192, v. 11.  
 1559 : ... *au milieu des François.*
130. *Tant que leurs prex & leur terre arrofee*  
*Soyent à iamais d'un printemps eternal.* p. 192, v. 18  
 et 19.  
 Tel est le texte dans toutes les éditions. Le participe *arrofee*  
 s'accorde seulement avec *terre*, qui le précède, tandis que  
*soyent* se rapporte à *prex* et à *terre*. C'est une de ces construc-  
 tions hardies que les langues anciennes souffrent plus volontiers  
 que la nôtre et qu'il eût été bon de ne pas imiter.
131. ... *pour auoir...* p. 192, v. 34.  
 1559 : ... *sans auoir...*
132. A MONSEIGNEUR LE DVC DE GUYSE, ODE.  
 p. 196, ligne 20.  
 L'édition originale de cette pièce a pour titre :

## ODE

Presentée à monfei-  
 GNEVR LE DVC  
 DE GUYSE A SON  
 retour de Calais.  
 PAR R. BELLEAV.



A PARIS,  
 De l'Imprimerie d'André Wechel.

1558.

AVEC PRIVILEGE.

In-4°, 4 feuillets non-chiffrés.

133. AVRIL, p. 201, ligne 12.

Cette jolie pièce ne se trouve pas dans la première édition de *La Bergerie* (voyez note 103, p. 341); elle n'a été insérée que dans la seconde. Elle figure, sans nom d'auteur, au commencement d'un « Recueil de poésies du xvi<sup>e</sup> siècle » qui porte le n<sup>o</sup> 842 dans le *Catalogue des manuscrits français, ancien fonds* de la Bibliothèque nationale. Ce texte présente quelques variantes que nous avons relevées dans les notes suivantes.

134. *Dressent encor és forests*  
*Des doux rets*, p. 201, v. 16 et 17.

Manuscrit : *Dressent encor des aretx*  
*Et des retx.*

135. *De Cypris*,  
*Le flair & la douce haleine*, p. 202, v. 12 et 13.

Manuscrit : *De Cypris*  
*Et des aleines molettes.*

136. ... *de la plaine*, p. 202, v. 16.

Manuscrit : ... *des fleurettes.*

137. *Decoupe deffous l'ombrage*, p. 202, v. 31.

Manuscrit : *Decouppe au frais de l'ombrage.*

138. *May vantera ses fraischeurs*,  
*Ses frui&ts meurs*, p. 203, v. 9 et 10.

Manuscrit : *May vantera ses frui&tx meurs*  
*Ses chaleurs.*

139. MAY, p. 203, ligne 25.

Le manuscrit que nous venons de décrire (note 133) contient, à la suite de *l'Auril*, une pièce intitulée *May*, qui n'a avec celle-ci d'autre rapport que l'identité de titre et de rythme. Est-ce une première rédaction de Belleau, dont il n'aurait rien conservé? Cela paraît bien peu probable. J'y verrais plus volontiers un morceau supprimé comme formant longueur et soigneusement conservé par quelque amateur du poète. Il se pourrait fort bien aussi que ce fût là un essai d'un contemporain désireux de s'exercer sur le même sujet que Belleau, dans le rythme choisi par lui. En tout cas il nous a paru intéressant de recueillir cette pièce, qui n'est pas sans quelque mérite.

## MAY.

*Mere d'Amour Venus la belle  
 Que n'as tu pris en ta tutelle  
 Du beau may le mois vigoureux?  
 Si l'Auril a pris ton cœur tendre,  
 Au moins ton filz Amour deût prendre  
 Du doux May le temps amoureux.  
 Car May non seulement deuanca  
 Auril en douceur & plaifance,  
 Mais seul encores il vaut mieux  
 Que tout le reste que l'an dure,  
 Gâté de chaud ou de froidure,  
 Tant ce mois est délicieux.  
 May le plus beau mois de l'année  
 Montre sa teste coronnée  
 D'un printemps d'odorantes fleurs,  
 Mene ta bande d'alegreffe,  
 Le ris la dance la teunesse  
 Chasse le soïn & les douleurs.  
 Bien qu'Auril de Venus se louë  
 Qui le celebre & qui l'aouë,  
 Si le surpasse tu dautant  
 Que le bouton clos de la rose  
 Est moindre que la rose ecloxe,  
 Qui sa fleur au soleil estend :  
 Dautant que la frëlle esperance  
 Est moindre que la iouissance  
 Entre deux amans bien apris :  
 Dautant que madame surpasse  
 Parfete en toute bonne grace  
 Les beautez de plus rare pris.*

140. Des rateaux edentez il replante des dents :

*L'autre de franc oïter tortille des liens*, p. 207, v. 15 et 16.

Cette rime indique qu'on prononçait *lians*. Du reste on écrivait souvent ce mot de la sorte.

141. *Adieu troupeau petit, à Dieu huraut qui donte*

*Les loups plus affamez...* p. 211, v. 14 et 15.

M. Gouverneur met une majuscule au mot Huraut, et en fait le nom du chancelier « Philippe Huraut, comte de Cheverny, l'un



des protecteurs de Remy Belleau ». L'observation est juste au fond; il faut remarquer toutefois que, dans toutes les éditions, *huraut* est imprimé sans capitale, que, c'est un nom commun qui désigne un chien de forte taille, capable de défendre un troupeau (voyez Cotgrave, Dictionnaire français-anglais), et que ce n'est que par suite d'une allusion, d'ailleurs fort transparente, qu'il désigne ici Philippe Hurault.

142. TOMBEAU DE MONSIEUR FRANÇOIS DE LORRAINE, *Duc de Guise, & Pair de France*, p. 215, ligne 4.

C'est, comme on le sait, le 18 février 1563 que le duc de Guise a été tué devant Orléans par Poltrot de Méré. Remy Belleau a écrit à cette occasion une *Épithaphe* (voyez p. 166) et un *Tombeau* qui se trouve au recto du 10<sup>e</sup> feuillet d'un petit recueil publié en 1566, et dont voici la description :

## L A R M E S S V R

le Trefpas de Monfeigneur

RENE' DE LORRAINE, ET DE

MADAME LOVYSE DE RIEVX

Marquis & Marquise  
d'Elbeuf.

ENSEMBLE LE TOMBEAU DE

*Monfeigneur François de Lorraine Duc de Guise  
& Pair de France.*

PAR R. BELLEAU.



À PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau  
à Penfeigne S. Claude.

1566.

In-4°, 14 feuillets chiffrés.

Les deux premières pièces ont été insérées par Remy Belleau dans *La seconde iournee de la Bergerie*, où nous les retrouvons. Au verso du feuillet 13 est un sonnet de Jean-Antoine de Balf, qui a pour titre : SVR LES LARMES DE R. BELLEAV. I. A. D. B.; nous le publierons dans les œuvres de Balf.

Enfin, au feuillet 14, vient une inscription latine en prose, consacrée aux Guise, en ces termes :

FRANCISCI GVISII MAIORIS, EXERCITVVM PATRIS,  
FRANCISCI MINORIS, ET RENATI, LOTARINGORVM  
CLASSI PRÆFECTORVM, FRATRVVM AETERNÆ MEMO-  
RIÆ.

Elle est signée : R. Bellaqueus PP. B. M. m. P.

143. ... *ce qu'au fond...* p. 215, v. 17.

*Ce qu'au pour ce qui au.*

144. ... *prophetes oiseaux*, p. 215, v. 26.

Cette leçon est celle de toutes les éditions anciennes; néanmoins M. Gouverneur a mis, ici comme plus haut (voyez note 65), *prophanes* au lieu de *prophetes*.

145. ... *œillarder*... p. 217, v. 33.

*œillader* dans les premières éditions, *œillarder* dans celle de 1578. Cette forme figure dans le Dictionnaire français-anglais de Cotgrave, qui l'indique comme un équivalent d'*œillader*.

146. . . . *foldars*, p. 219, v. 17.

1566 : . . . *foldars*.

147. LA CHASTETÉ, p. 221, ligne 17.

Cette pièce a paru sous le titre de : *La Verité fugitive*, dans le petit recueil suivant (Bibliothèque de l'Arsenal, n° 6525) :

L'INNOCENCE

PRISONNIERE,

L'INNOCENCE TRIOM-

phante,

LA VERITE' FVGITIVE,

## A MONSEIGNEUR

le Prince de Condé.



M. D. L X I.

In-4°, 15 feuillets non chiffrés  
et 1 feuillet blanc.

Il n'a ni pagination, ni nom d'auteur, ni adresse. Ces trois pièces étaient dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent-le-Rotrou, patrie de Remy Belleau, à l'occasion de son arrestation en 1560, aux États généraux d'Orléans, de sa condamnation à mort et de sa mise en liberté. *L'Innocence prisonniere* et *L'Innocence triomphante* ont été placées, sous les titres de *Complainte* et de *Chant de triomphe*, dans *La seconde tournée de la Bergerte*, où nous les retrouverons. Un long passage de *La Verité fugitiue*, supprimé dans *La Chasteté*, est très-favorable aux idées protestantes. Voyez note 157.

L'année même où ce recueil paraissait, Florent Chrétien a fait une traduction latine de *La Verité fugitiue*, sous ce titre : *Sylua, cui titulus Veritas fugiens, Ex. R. Bellaquei Gallicis versibus Latina facta, a Florente Christiano Aurelio. Ad illustriff. & sapientiff. Principem Condæum, Ludouicum Borbonium.* — Lutetie, Ex officina Roberti Stephani Typographi Regij. M. D. L X I. — In-4°, 6 feuillets non chiffrés.

148. ... *clair*... p. 222, v. 27.1561 : ... *belle*...149. ... *arcades*... p. 222, v. 35.1561 : ... *couronne*...150. ... *soufflement*... p. 223, v. 10.1561 : ... *doucement*...151. *La Chasteté, qui iamais ne sommeille,**En deffillant la paupiere & les yeux**Se met en fuite*... p. 225, v. 12-14.1561 : *Et Chasteté qui iamais ne sommeille**Vient deffiler sa paupiere & ses yeux,**La met en fuite..*

152. ... & Allonnant... p. 225, v. 16.

1561 : ... va Allonnant...

153. Dresse... p. 225, v. 18.

Dressant...

154. ... maistresse? p. 225, v. 27.

1561 : ... Deesse?

155. Venez à moy... p. 225, v. 28.

1561. Retournez vous.

156. ... vive... p. 226, v. 30.

1561 : ... seule...

157. *Des vents sourdants il seme ses parolles*, p. 227, v. 16.  
Après ce vers, vient dans l'édition de 1561 le morceau suivant, supprimé dans toutes les éditions de *La Bergère* et des *Œuvres poetiques* :

*Pauvre Berger, il fault attendre encor  
Les iours heureux d'vn autre hecie d'or :  
La Verité ne veult estre forcee,  
Iacob en eut vne cuisse froissee,  
Quand pour tirer du Ciel la Verité,  
Il vint en lutte avec la Maieité  
De ce grand Dieu, depuis la nuit brunette,  
Iusques à tant que l'Aube vermeillette  
Du iour poignant, le saluast vainqueur,  
Et le beneist des graces du Seigneur.*

*Simon qui prend le furnom de Magie,  
Pensant raur ceste grace eslargie  
Sur Israël, pour la mieux efforcer,  
Au pois de For la vouloit balancer :  
Mais vn tel bien ne se met point en vente :  
Il fault combatre, & que nostre ame exempte  
De passions, inuoque le Seigneur,  
Auant qu'elle entre & campe dans vn cueur.*

*Fay donc Seigneur, fay Seigneur qu'elle sorte  
De ces desers, par la puissance forte  
De ton saint nom, de long temps irrité,  
Pour nous monstrev ta fille Verité :  
Ta fille, là! au plus creux reclee  
De ces forests, & de nous reculee  
Et de nos yeux, fille d'vn noir bandeau,  
Que l'ignorance a filé au fuseau,*

*Et de ses dois ourdi l'espeffe trame,  
 Pour faire vn voille aux desirs de nostre ame,  
 De si long temps prisonniere en la nuit  
 De faulse erreur, qui l'auengle & seduit :  
 Mais qui vaincra, car d'autant qu'on s'efforce  
 A l'oppresser, elle double sa force,  
 Opiniastre, ainsi que le rameau  
 D'vn vert palmier, sous vn pesant fardeau.  
 Doncques Seigneur, montre toy fauorable  
 A ce berger, & d'vn œil piloyable,  
 Regarde ceux, qui malgré les peruers,  
 Vont confessant ton nom par l'vniuers,  
 Qui de leur sang vont signant la memoire  
 Dedans le Ciel, des effects de ta gloire :  
 Qui vont fondant leur rampart & leur fort  
 En toy, Seigneur, par vne heureuse mort :  
 Qui vont cherchant par la trace cruelle  
 La Verité qui iamais ne chancelle :  
 Mais qui s'oppose aux perilleux torments,  
 Comme vn rocher à la fureur des vents.*

158. ... *chambre*, p. 228, ligne 31.

Ainsi dans toutes les éditions. Des formes analogues existent dans plusieurs dialectes. Le chanvre se nomme *cambre* en normand (*Histoire et Glossaire du Normand...* par Édouard le Héricher, tome II, p. 217) et en provençal (*Lexique roman...* par M. Raynouard, tome I, p. 309, col. 2).

159. VENDANGEURS, p. 229, ligne 11.

1572. VENDANGES.

160. ... *perdriau*... p. 234, v. 15.

Ainsi dans 1572. Les éditions posthumes donnent *perdreau*, qui rend le vers faux.

161. ... *Macee*? p. 236, v. 14.

A entendre M. Gouverneur, dans l'édition de 1565, « la chanson *Faites-vous la fourde Macee*, est sans autre différence que celle du nom de *Francine*, substitué à celui de *Mactée*: » (voyez ci-dessus, p. 340). La nécessité de la rime exige cependant que le quatrième vers de la pièce présente également une variante.

162. EPITHALAME DE MONSIEUR LE DUC DE LORRAINE & de Madame Claude... p. 238, ligne 13.

Le mariage de Charles de Lorraine et de Claude de France a été célébré en 1558. L'*Epithalame* de Remy Belleau a paru d'abord sous le titre suivant :

EPITHALAME  
SVR LE MARIAGE  
DE MONSEIGNEVR LE  
DVC DE LORRAINE,  
& de Madame Claude  
Fille du Roy.



CHANTE' PAR LES

Nymphes de Seine, & de Meuse.

PAR R. BELLEAV.



A PARIS,

Chez André Wechel, rue Saint Jean de Beau-  
uais, à l'enfeigne du cheual volant.

1559

Avec priuilege du Roy.

In-4°, 15 pages.

163. ... *azur*, p. 239, v. 11.

Il y a dans l'édition de 1559 *azeur* au lieu d'*azur*, pour mieux indiquer aux yeux la rime de ce mot avec *sœur*. Voyez la note 24.

164. *Le Portrait de sa Maistresse*, p. 260, ligne 1.

C'est le développement de la traduction d'une des *Odes d'Anacréon*. Plusieurs vers sont communs aux deux pièces. Voyez p. 24.

165. . . . . *'ay peur*

*Que ton art dérobe l'honneur*

*De ces montagnes tumelettes*, p. 264, v. 1-3.

Le sens nous a engagé à substituer *art* à *arc*, qui, nous devons le remarquer, se trouve dans toutes les éditions originales; mais nous tenons à conserver au moins ici le souvenir de cette

orthographe. Arc pour *art* doit être rapproché de *luc* pour *lut* et de *nic* pour *nid*. Voyez note 2, p. 326.

166. CHANT D'ALLAIGRESSE SVR LA NAISSANCE DE MONSIEUR le Marquis du Pont Henry de Lorraine, p. 285, ligne 1.

Ce prince est né en 1561, du mariage que Remy Belleau avait célébré dans l'*épithalame* dont nous avons parlé note 162.

167. TOINET, BELLIN, PÉROT, p. 293, ligne 1.

La première partie de cette églogue a paru d'abord sous le titre suivant

CHANT PASTORAL  
SVR LA MORT DE IOA-  
CHIM DV BELLAY ANGEVIN.

Par

REMI BELLEAU.



A PARIS

De l'Imprimerie de Robert Estienne.

M. D. L.X.

In-4°, 8 feuillets non chiffrés.

Ce chant, réimprimé en 1566, dans le même format, chez le même libraire, a été recueilli à la suite des *Œuvres poétiques* de du Bellay, par son ami Aubert, parmi les pièces qui forment le *Tombeau* du poète. Ce recueil, dont la première édition est de 1568, a été souvent réimprimé.

Les personnages du *Chant pastoral* sont ainsi indiqués : *Les pasteurs, Thoinet, Bellin. Et An. Be. Nymphé de la Seine.*

168. ... *de canne*... p. 293, v. 13.

1560 et 1568 : ... *d'avoine*...

169. ... *proprement*... p. 293, v. 18.

1568 : ... *promptement*...

170. ... *tu n'as pas...* p. 293, v. 25.

1568 : ... *tu n'as point...*

171. *Comme il faut donner vent...* p. 294, v. 1.

1568 : *L'entonner doucement...*

172. ... *le pipeau...* p. 294, v. 9.

1560 et 1568 : ... *leur pipeau...*

173. *De forger leur fortune...* p. 294, v. 18.

1560 et 1568 : *De trouver la fortune.*

174. ... *favorise...* p. 294, v. 25.

1560 et 1568 : ... *favorit...*

*Favorit*, troisième personne du présent de l'indicatif du vieux verbe *favorir* qui n'a laissé qu'une seule trace dans la langue actuelle : l'adjectif féminin *favorite*, ancien participe passé de ce verbe.

175. *Mais ie te pry, Toinet, laissons-là les complaintes,* p. 294, v. 27.

Dans l'édition de 1568 on lit :

*Mais qu'est-ce que ie fens? las ie voy ce me semble*

*Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce Tremble;*

et la variante continue comme elle est indiquée ci-après p. 356, note 185. Dans l'édition de 1560 la pièce est ici entièrement conforme à notre texte.

176 : *Que ne coule...* p. 295, v. 14.

1560. *Qui ne coule...*

*Qui* est ici pour *qu'il*, conformément à la prononciation du temps, ainsi que nous l'avons déjà rencontré souvent.

177. ... *de roses & de fleurs,* p. 295, v. 16.

1560 : ... *de cent sortes de fleurs.*

178. ... *de çà de là...* p. 295, v. 22.

1560 : ... *de ça & la...*

179. *Emportant...* p. 295, v. 23.

1560 : *Empourrant...*

180. *Qu'elle fouloit baisant mester...* p. 295, v. 32.

1560 : *Qu'eil' fouloit en baisant tremper...*



181. ... *leçards*, p. 296, v. 26.

1560 : ... *liçards*.

182. *Se flechit*... p. 297, v. 3.

1560 : *Ell' flechit*...

183. ... *sur la pointe*... p. 297, v. 9.

1560 : ... *en leur pointe*...

184. ... *ouurier*... p. 297, v. 27.

1560 : ... *Bougard*...

185. *Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce Tremble*, p. 297, v. 32.

Après ce vers vient, dans les diverses éditions du *Chant pastoral*, le morceau suivant, que nous donnons d'après 1560 :

*Quelque diuinité : car vne horreur ie sens,  
Qui me fait herisser, & chanceler mes sens,  
Vne froide sueur s'escoule dans mes veines,  
Qui me glace le sang, les choses ne sont vaines.*

BELLIN.

*Le presage est certain, car ie sens comme toy  
Rouler vne frayeur hault & bas dedans moy :  
P'ay crainte que ce iour ne couue que tristesse.*

THOINET.

*Hà, Bellin, te la voy, hà, c'est vne Deesse,  
Ie recognoy ses pas, son visage & sa voix.  
Il y a du malheur espandu par ces bois,  
Car elle est des bergers messagere fidelle :  
Mais tousiours apportant quelque triste nouvelle.*

BELLIN.

*Ha Pan, dieu des forests, oncques ie n'eus cest heur  
De recevoir de toy quelque douce faueur,  
Contre le ciel despit la puissance est mal seure :  
Nous auions entrepris de chanter par gageure  
L'vn à l'autre à l'enny, mais tousiours le Destin  
Sur le point du plaisir nous tranche le chemin.*

THOINET.

*Approchons mon Bellin, les dieux sont accostables,  
Nous entendrons au vray ces plaintes lamentables.*

Dans l'édition de 1568, et dans le *Tombeau de Du Bellay*, les noms des interlocuteurs sont intervertis; on lit *Thoinet* partout où il y a *Bellin* et réciproquement.

Ici viennent, dans le *Chant pastoral*, les plaintes de la nymphe, que nous retrouverons dans *La seconde iournee de la Bergerie*.

186. TOINET, p. 301, ligne 24.

Ce quatrain est, comme le précédent, accompagné dans toutes les éditions du nom de *Toinet*, pour indiquer qu'il les dit tous les deux. D'après les habitudes de la typographie actuelle on supprimerait toute indication de nom en tête du second quatrain. C'est probablement pour la satisfaction de l'œil qu'on a voulu que chaque quatrain fût surmonté d'un nom.







## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Notice biographique sur Remy Belleau . . . . .	1
Au lecteur. . . . .	XVII

### LES ODES D'ANACREON.

Au Seigneur Iules Gaffot, Secrétaire du Roy. . . . .	3
Que sa lyre ne veut chanter que d'Amours. . . . .	7
Que Nature a donné vne particulière force & vertu à chacun . . . . .	8
Songe ou Devis d'Anacreon & d'Amour. . . . .	8
De faire honneste chere pendant qu'on vit. . . . .	9
La Rose. . . . .	10
Qu'il faut d'Amour & boire. . . . .	11
Qu'Amour l'importune d'aimer. . . . .	11
Songe. . . . .	12
La Colombe & le Passant . . . . .	12
D'vn image d'Amour fait en cire. . . . .	14
Excuse de sa vieilleffe aux dames. . . . .	14
L'Aronnelle . . . . .	15
Qu'il veut folastrement boire. . . . .	15
Qu'il est vaincu d'Amour . . . . .	16
Le dépris de Richesse. . . . .	17
Qu'il ne veut chanter que de s'amie. . . . .	17
La façon d'vn vase d'argent . . . . .	18

	Pages.
Autre façon de vase. . . . .	18
Qu'il faut boire par nécessité. . . . .	19
Qu'il se voudroit voir transformé en tout ce qui touche sa Maîtresse . . . . .	20
<i>Or sus filles que lon me donne.</i> . . . . .	20
Ce qu'il veut pres l'image de son Bathyl. . . . .	21
Que la Richesse ne peut rien contre la Mort . . . . .	21
De viure gayement. . . . .	22
Du plaisir qu'il a de boire. . . . .	22
Le mesme. . . . .	23
Le mesme. . . . .	24
Le pourtrait de sa Maîtresse . . . . .	24
Le pourtrait de Bathylle. . . . .	25
Qu'Amour est prisonnier de la Beauté, & seruiteur des Muses. . . . .	27
Qu'il ne veut d'autres armes que le vin. . . . .	28
Le nombre infini de ses amours. . . . .	28
L'Aronde . . . . .	29
A sa maîtresse. . . . .	30
Sur vn tableau du rauiffement d'Europe. . . . .	30
Qu'il ne veut apprendre qu'à boire & non de suiure le barreau . . . . .	31
Description du Printemps . . . . .	31
Qu'il boit mieux vieillard que les ieunes. . . . .	32
Du plaisir de boire. . . . .	33
D'Amour picqué d'une mouche à miel. . . . .	34
Hymne à Bacchus . . . . .	34
Comme il veut viure . . . . .	35
La Cigalle. . . . .	36
Songe de l'Amour. . . . .	37
Les fleches d'Amour. . . . .	38
Que c'est grand malheur d'aimer & de n'aimer point. . . . .	38
<i>F'aime la gaillarde vieilleffe.</i> . . . . .	39
<i>Donnez moy la lyre d'Homere</i> . . . . .	39
Le portrait d'un paysage. . . . .	39
Eftouiffance de la prochaine vandange. . . . .	40
La façon d'un bassin d'argent, où Venus ifant de la mer estoit enleuee. . . . .	41
Description des vandanges. . . . .	42
Les louanges de la Rose. . . . .	43
De foymesme . . . . .	45
Qu'on cognoist les amoureux. . . . .	45

	Pages.
TRADUCTION D'VNE ODE DE SAPPON. . . . .	46

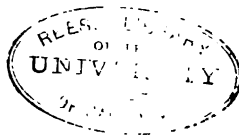
## PETITES INVENTIONS ET AUTRES POESIES.

L'Heure. . . . .	47
Le Papillon . . . . .	50
Le Coral . . . . .	53
L'Huître . . . . .	56
Le Pinceau . . . . .	58
L'Escargot. . . . .	60
L'Ombre . . . . .	64
La Tortue. . . . .	66
Le Ver luisant de nuit . . . . .	70
La Cerife . . . . .	71
Election de sa demeure . . . . .	78
Les Cornes . . . . .	83
Epigramme . . . . .	88
A sa maistresse. . . . .	88
Complainte du feu d'Amour . . . . .	88
Sur des grainès femées par vne damoiselle qui ne pou- voient leuer ny croistre . . . . .	89
Sonnet. . . . .	91
Chant de triomphe sur la victoire en la bataille de Mon- contour . . . . .	91
Diclamen metricum de bello Huguenotico & Reistrorum pigliamine, ad fodales . . . . .	101
Le Mulet. . . . .	108
Sur l'importunité d'vne Cloche. . . . .	111
Sur la maladie de sa maistresse. . . . .	115
A sa maistresse. . . . .	117
Ode. Sur les recherches de E. Pasquier . . . . .	117
De la perte d'un baiser de sa maistresse . . . . .	120
Chanfon. . . . .	122
Complainte, sur la mort d'vne maistresse. . . . .	124
Le Desir. . . . .	127
D'un bouquet enuoyé le Mercredi des Cendres. . . . .	128
A sa maistresse. . . . .	129
La Nuit. . . . .	130
D'vne dame . . . . .	133
Elle mesme . . . . .	133
De la blesseure d'Amour. . . . .	134
Chanfon. . . . .	136

	Pages.
Chançon . . . . .	137
Complainte . . . . .	139
Amour medecin . . . . .	140
Sonnets . . . . .	141
<i>Quand l'entrouoy ceste espaule auancee . . . . .</i>	141
<i>Le fuy comme la mort ceste vieille importune . . . . .</i>	141
A sa maistresse (Sonnets) . . . . .	142
Sur vne Lettre brulée. . . . .	145
(Sonnets) . . . . .	145
<i>Vous me dites sans fin, &amp; le tiens pour le seur . . . . .</i>	145
<i>Deux ans font ia passet, vous le sçauet Maistresse . . . . .</i>	146
<i>Maistresse croyez moy ie ne suis point menteur . . . . .</i>	146
<i>Douce mere d'Amour, mais farouche &amp; cruelle . . . . .</i>	147
<i>Depuis que ie baisé ta bouche vermeillette . . . . .</i>	147
<i>Euffé-ie autant de fois baisé ta bouche tendre . . . . .</i>	148
<i>Vous me dites sans fin que ce n'est la saison . . . . .</i>	148
Cartel. Des Cheualiers d'Amour . . . . .	149
Cartel. . . . .	150
Cartel. . . . .	151
Cartel. . . . .	152
A l'Amour. . . . .	153
Ode. A Monsieur Garnier . . . . .	159
A Monsieur Palingene, sur la traduction de Sceuole de Sainte-Marthe. . . . .	160
Chant d'allairesse sur la naissance de Fran. de Gonzague, fils de Monseigneur de Neuers . . . . .	161
Au sieur Salomon. . . . .	162
Dialogue. . . . .	163
Imprecations sur la mort du seigneur Loys du Gaz, prises du Latin de M. de PP. . . . .	163
Epitaphe d'Anne de Montmorency Conestable de France. . . . .	166
Epitaphe de Monseigneur le Duc de Guyse. . . . .	168
Epitaphe du Baron de Santonay . . . . .	170
L'ombre du sieur de Sillac aux soldats François. . . . .	170
Contre l'Amour. . . . .	171
Priere à Dieu . . . . .	172
Au Roy, sur vn Crucifix peint dans ses heures fortant d'vn sepulchre (Sonnets). . . . .	175

## LA BERGERIE.

	Pages.
A Monseigneur Charles de Lorraine Marquis d'Elbeuf. . . . .	179
<i>La première journée de la Bergerie.</i>	
Tenot, Bellot, Perot . . . . .	183
Chant de la paix. . . . .	189
Ode à la Royné, pour la paix. . . . .	194
A Monseigneur le Duc de Guise, Ode. . . . .	196
Auril. . . . .	201
May. . . . .	203
L'Esté. . . . .	207
Epitaphe . . . . .	214
Tombeau de Monseigneur François de Lorraine, Duc de Guise, & Pair de France. . . . .	215
La Chasteté . . . . .	221
Vendangeurs. L'Amour Rustique . . . . .	229
Epithalame de Monseigneur le Duc de Lorraine, & de Ma- dame Claude fille du tres-chrestien Roy Henri II. . . . .	238
Vœu à l'Amour (Sonnets). . . . .	252
Le Portrait de sa Maistresse. . . . .	260
Chant d'alliegresse sur la naissance de Monseigneur le Mar- quis du Pont Henry de Lorraine . . . . .	285
Toinet, Bellin, Perot . . . . .	293
Chançon. . . . .	305
NOTES. . . . .	317





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE QUINZE MARS MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPT  
PAR A. QUANTIN  
ANCIENNE MAISON J. CLAYE  
POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE  
A PARIS

1 8276

9 8276<sup>17</sup>











Vertical line of text on the right edge of the page.

Small dark mark or artifact at the bottom left of the page.

**U.C. BERKELEY LIBRARIES**



**C020113294**

